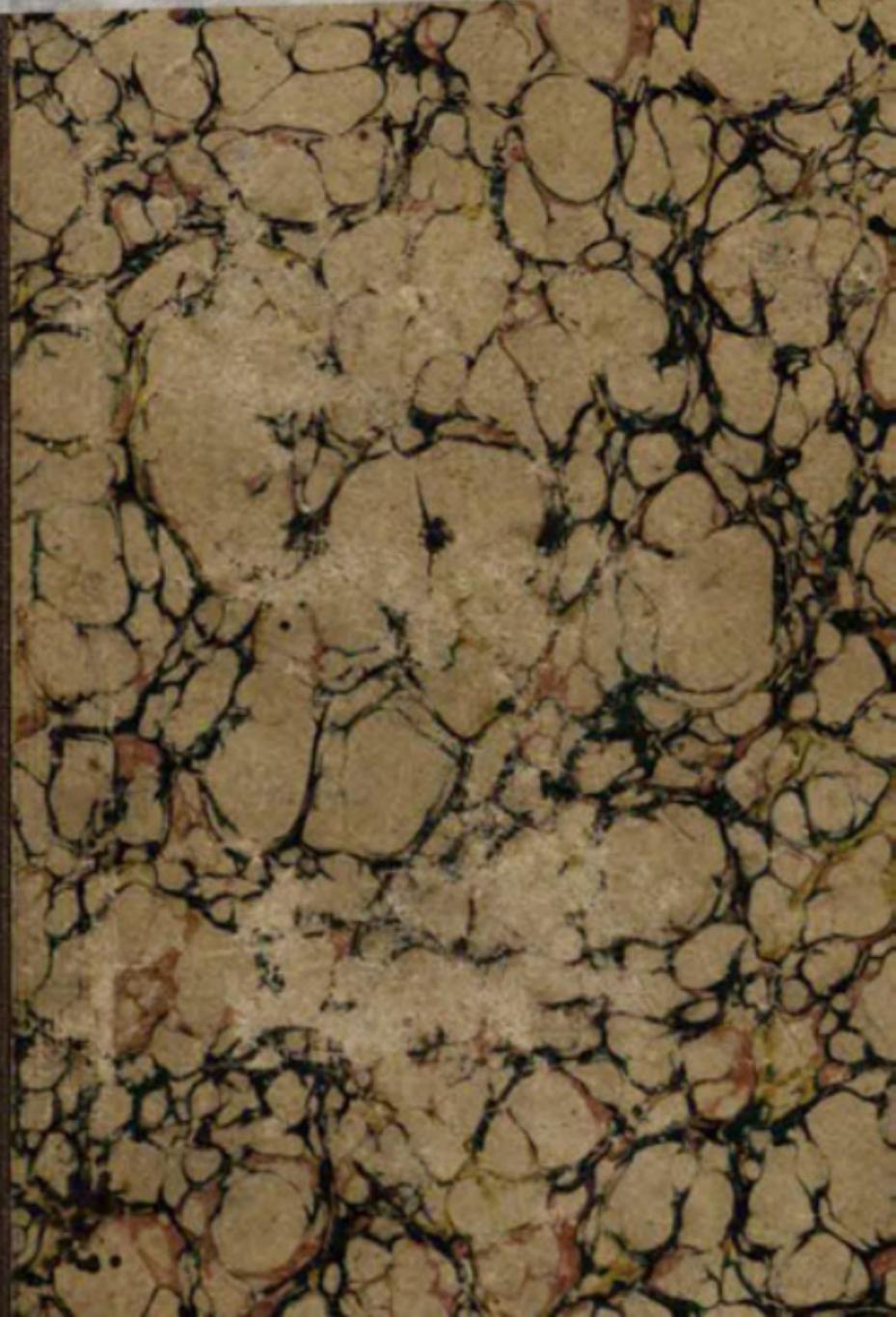
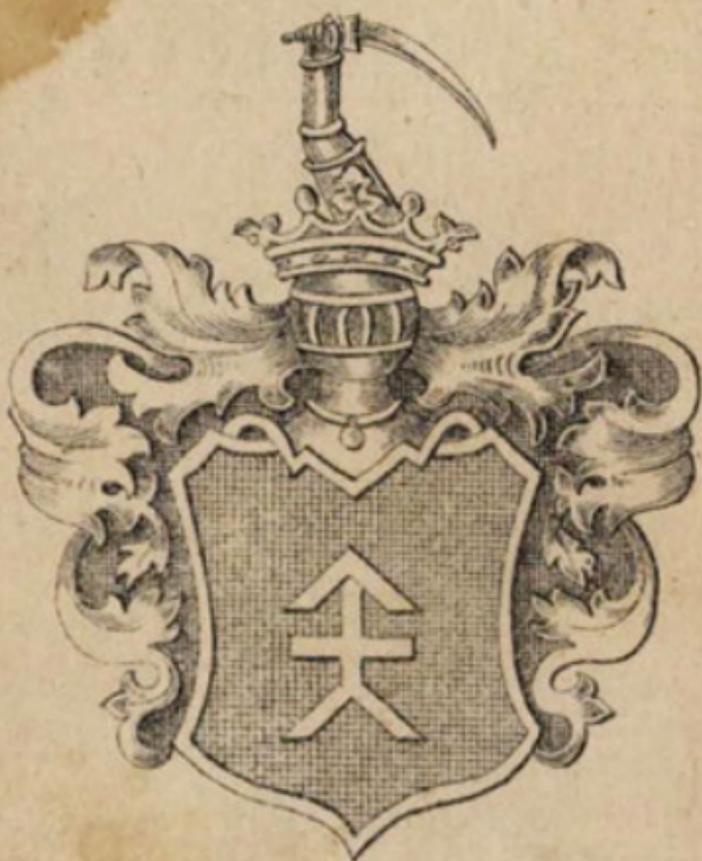
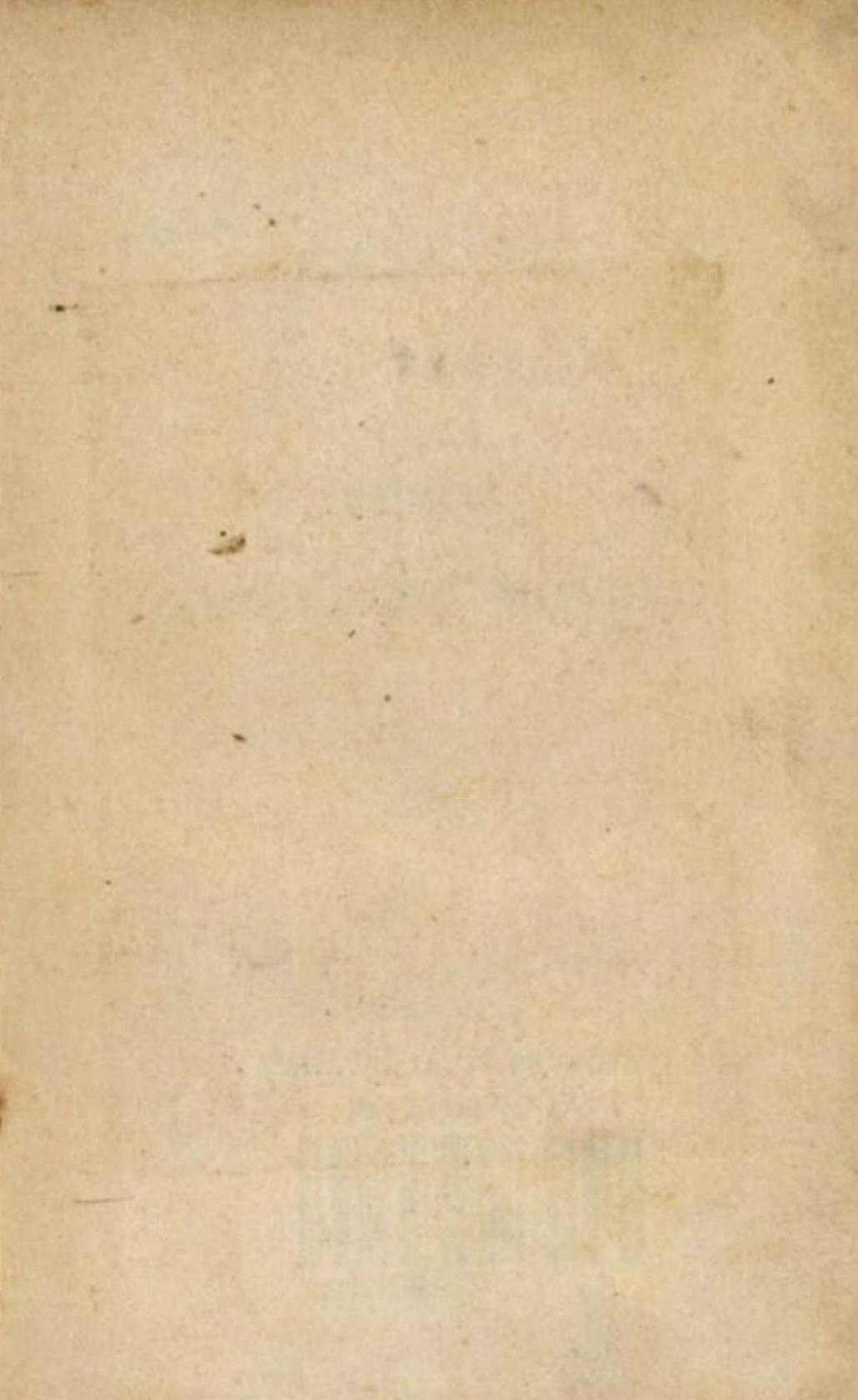


11166 [1-3]





Kościeszka - Żaba





*anno, che un anno, anno*

*anno, anno, anno*  
ANNO ANNO ANNO

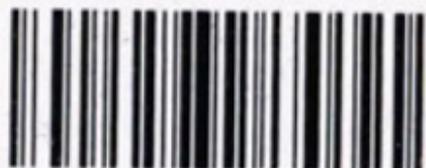
ANNO

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55

tel. 22 69-78-773



Wa5166385

1—

THE PUBLISHERS COMPANY

NEW YORK

VOYAGES

ACTOUR DU MONDE

*Jean-Marie Monnier*  
VOYAGES

AUTOUR

# DU MONDE,

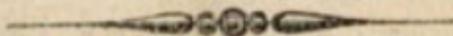
DE 1484 A NOS JOURS

(DE MAGELLAN A DUMONT-DURVILLE).

10<sup>e</sup> édition.

—

TOME PREMIER.



A BRUXELLES,

ET DANS LES PRINCIPALES VILLES DE L'ÉTRANGER,  
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

—  
1843.

*hyfr. Baal  
Swat.*

L'auteur de ce livre n'a pas eu la prétention de faire connaître, dans un cadre aussi restreint que celui-ci, toutes les grandes relations de voyages autour du monde publiées jusqu'à ce jour. L'essentiel est qu'il n'en ait pas omis de remarquables et qu'il ait suffisamment analysé les autres pour en donner une idée juste à ses jeunes lecteurs.

Résumer ne signifie pas traduire et les aventures des voyageurs, les noms géographiques de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Europe, de l'Asie, etc.) par les savants modernes, à la place des dénominations proposées à tort par les divers auteurs. À l'envi par les traducteurs de leurs relations, exposer successivement l'histoire des grands archipels de la mer du Sud, à mesure qu'ils sont visités depuis leur découverte, sans aller par les routes d'aventures variées et en même temps illustrer par des détails géographiques sans être, tel a été le but de l'auteur, tel est le mérite de cet ouvrage.



11166 [1-3]

Zbiornica  
Katalog zbiorów zabezpieczonych  
w Stalinogrodzie

N-4557126

NH-65597/TMK

L'auteur de ce livre n'a pas eu la prétention de faire connaître, dans un cadre aussi restreint que celui-ci, toutes les grandes relations de voyages autour du monde publiées jusqu'à ce jour. L'essentiel est qu'il n'en ait pas omis de remarquables et qu'il ait suffisamment analysé les autres pour en donner une idée juste à ses jeunes lecteurs.

Résumer nettement les travaux et les aventures des voyageurs de tous les pays, rétablir les noms géographiques de l'Océanie adoptés par les savants modernes (Balbi, d'Urville, etc.), à la place des dénominations imposées à tort par les divers navigateurs et défigurés à l'envi par les traducteurs de leurs relations, exposer successivement l'histoire des grands archipels de la mer du Sud, à mesure qu'ils sont visités depuis leur découverte, amuser afin par les récits d'aventures variées et en même temps instruire par des détails géographiques sans aridité, tel a été le but de l'auteur, tel est le mérite de cet ouvrage.

A l'aide de la table des matières, il sera facile au lecteur de trouver les renseignements qu'il désirera sur un point quelconque de l'Océan Pacifique. Rien de plus aisé, par exemple, que de suivre le développement des îles Taïti depuis Wallis jusqu'à Beechey, ou les progrès des îles Sandwich depuis Cook jusqu'à Kotzebue. Cette étude nous a paru piquante, et nous espérons qu'elle plaira au lecteur tout en l'instruisant.

Avons-nous besoin d'ajouter que l'auteur a scrupuleusement élagué les détails, assez fréquents dans les voyages, où la réserve et la décence sont sacrifiées à une vérité trop nue? Le titre de notre Collection, comme notre respect pour les personnes auxquelles elle s'adresse, nous imposait suffisamment la plus chaste observation des convenances. Nos livres sont faits pour les familles : il faut que le père de famille puisse en faire tout haut la lecture, sans avoir la crainte de heurter aucun passage périlleux.

L'ÉDITEUR.

---

---

# VOYAGES

## AUTOUR DU MONDE.

### I. FERDINAND MAGELLAN. — 1519-1522.

Côte des Patagons. — Détroit de Magellan. — Îles Mariannes.  
Îles Philippines.

**C**hristophe Colomb est le premier qui imagina la possibilité de faire le tour du monde par mer, et ce fut dans le dessein de réaliser cette idée qu'il partit pour sa première expédition : mais la découverte d'un nouveau continent l'arrêta dans sa route, et la gloire d'avoir mis à fin cette entreprise appartient à Ferdinand Magellan.

Fernando Magalhaës ou Magellan, Portugais d'origine, était d'une bonne famille ; il naquit vers la fin du x<sup>v</sup>e siècle. Toute sa jeunesse il servit dans la marine, notamment dans les mers de l'Inde, où il fut pendant cinq ans offi-

cier sous les ordres de l'amiral portugais Albuquerque. A son retour, Magellan demanda la récompense que méritaient ses services ; sa requête ayant été accueillie avec indifférence, il quitta son pays et chercha de l'emploi sur une terre étrangère. Accompagné de Ruy Falero, savant astronome qu'il associa plus tard à sa gloire, il vint en Espagne et fut admis à développer, devant le monarque régnant alors, Charles-Quint, son projet de découvertes dans des mers éloignées. L'ambassadeur portugais dénonça ses deux compatriotes comme déserteurs, et déprécia bassement leur courage et leur capacité, tout en leur faisant des offres secrètes de pardon et de récompense, s'ils voulaient retourner au service du Portugal.

Le cardinal Ximenès, alors premier ministre de Charles-Quint, écouta favorablement les deux aventuriers, les fit nommer chevaliers de Saint-Jacques, et traita avec eux à des conditions qui les satisfirent pleinement.

L'idée de Megallan était que l'on pouvait parvenir à la mer du Sud par quelque détroit ou quelque ouverture à travers le continent américain, et qu'ainsi l'assertion de Colomb, touchant la possibilité de gagner les Indes-Orientales par l'O., se trouverait vérifiée. S'il réussissait, les profits des deux Indes appartiendraient à l'Espagne, puisque, d'après les termes de la concession du pape, toute terre découverte à l'O. tombait dans les domaines du roi d'Espagne.

Il fut stipulé que Magellan et ses compagnons auraient, pour eux et leurs héritiers, avec le titre de lieutenant du Roi, un douzième des profits qui seraient retirés de terres découvertes.

La petite escadre de Megallan consistait en cinq caravelles : *la Trinidad*, qui avait à bord Gomez, pilote portugais expérimenté; *la Vitoria*, commandée par Lorenzo Mendoza; *le San Antonio*, par Juan de Cartagena; *le Santiago*, par Juan Serrano; et *la Concepcion*, sous les ordres de Gaspar de Quixida. Ces bâtiments étaient montés par deux cent vingt-six hommes; parmi eux étaient trente Portugais, dans l'expérience desquels l'amiral plaçait tout son espoir de succès. Les provisions de toute nature étaient faites pour deux ans.

On conçut, dès le principe, les plus belles espérances de ce voyage; les Espagnols s'embarquèrent avec la plus grande ardeur, dans la perspective des richesses qu'ils allaient acquérir. Leur destination ultérieure était un secret pour eux; l'amiral leur avait seulement annoncé en termes généraux qu'ils allaient à la découverte de terres inconnues.

Le 1<sup>er</sup> août 1519, suivant la relation de Pigafetta, voyageur italien qui faisait partie de l'expédition en qualité de volontaire, les navires espagnols quittèrent Séville; et le 27 du mois suivant ils firent voile de San Lucar pour les Canaries. Après avoir dépassé ces îles, ainsi que

## 10. VOYAGES ATOUR DU MONDE.

celles du Cap-Vert, ils furent retenus longtemps par les calmes constants en vue des côtes de Guinée et de Sierra-Leone, où ils virent des oiseaux et des poissons qui leur étaient tout à fait inconnus. Ils purent enfin continuer leur course et ils passèrent la ligne soixante jours après leur départ.

Au commencement de décembre, l'amiral arriva à cette partie du Brésil appelée aujourd'hui la baie de Santa Lucia; il y resta jusqu'au 27, et eut dans cet intervalle de fréquentes communications avec les naturels. Quelques jours après, il mouilla près de l'embouchure du Rio Janeiro. Les habitants de cette contrée étaient olivâtres: ils vinrent en grand nombre sur le rivage pour contempler les cinq monstres marins qui s'approchaient. Lorsque les canots se séparèrent des caravelles, les sauvages poussèrent de grands cris, pensant que c'étaient de petits monstres marins, enfants des plus gros. Après le débarquement des Espagnols, les naturels s'approchèrent, et finirent par se rendre à bord des caravelles dans leurs canots. Les provisions de toutes sortes étaient en telle abondance que pour un valet de cartes les Espagnols obtenaient facilement six oiseaux.

Sur les divers points du Brésil où ils prirent terre, les Espagnols trouvèrent des fruits, des cannes à sucre et différentes sortes d'animaux. En suivant la côte vers le S., ils rencontrèrent deux îles tellement couvertes de veaux marins

et de pingouins, que dans une heure ils eussent pu en tuer de quoi charger leurs caravelles. La relation décrit les pingouins comme de gros oiseaux noirs, avec un bec semblable à celui des corbeaux, énormément gras, couverts de duvet au lieu de plumes, et ne vivant que de poisson.

En suivant toujours la côte, ils arrivèrent à l'embouchure d'une grande rivière, sans doute la Plata. *Le Santiago* fut dépêché pour voir si le cours d'eau ne pouvait pas donner passage à travers le continent; après une absence de quinze jours, Serrano revint annoncer qu'à la distance de vingt-quatre lieues la rivière se dirigeait vers le N. La flottille poursuivit sa route et parvint, en avril 1520, à la baie de San Julian, où l'on vit pour la première fois un sauvage, d'une stature gigantesque, qui poussait des cris sourds et rauques, semblables au mugissement d'un taureau. Il s'avancait en chantant et en dansant; parvenu sur le rivage, il jeta de la poussière sur sa tête. Quelques matelots, sur l'ordre de l'amiral, vinrent à terre, et imitèrent ses gestes. Le sauvage, rassuré, se rendit à bord sans scrupule. Sa taille était si élevée que les hommes d'une grandeur ordinaire ne lui allaient pas au-dessus de la ceinture; ses membres étaient gros en proportion. Sa chevelure était blanche, son corps peint en jaune; il avait une corne de cerf peinte sur chaque joue; des cercles étaient tracés au-dessous de ses yeux. Pour vêtement il portait la peau d'une bête qui ressem-

blait à un chameau, avec les oreilles d'une mule et la queue d'un cheval (une peau de guanaco). Il était armé d'un arc, dont la corde était un boyau du même animal, avec des flèches terminées par des pierres aiguës. Amené à Magellan, il indiqua le ciel du doigt, comme pour demander à ces étrangers s'ils en descendaient. L'amiral le reçut avec bonté ; mais le sauvage ayant jeté les yeux dans un miroir qu'on lui présentait, fut tellement effrayé ou surpris de sa propre image, qu'il se rejeta brusquement en arrière et renversa deux matelots qui étaient derrière lui.

Encouragés par cet accueil, d'autres naturels vinrent avec lui sur le vaisseau de Magellan. L'un d'eux dévora un panier plein de biscuit de bord et but une grande tasse d'eau et de farine. Ces hommes, ainsi que le premier, étaient beaucoup plus grands que les Européens ; leurs corps étaient peints de diverses figures ; ils portaient aussi des arcs, des flèches et des vêtements en peaux de bêtes. Leurs chaussures étaient également en peaux velues, ce qui faisait paraître leurs pieds si grands, que Magellan donna à ces sauvages le nom de *Patagons*, du mot espagnol *patagon*, qui a de grands pieds. Ces Patagons n'avaient point de demeure fixe ; ils étaient errants et se construisaient des espèces de huttes, faites avec les mêmes peaux dont ils se couvraient. Leur principale nourriture était du poisson cru et une sorte de racine douce.

Magellan résolut d'attendre le printemps dans ces contrées, car l'hiver de l'hémisphère méridional répond à l'été du nôtre. Il fit en conséquence diminuer les rations de vivres, ce qui causa du mécontentement parmi les deux équipages. Les capitaines de trois bâtimens, qui avaient eu déjà quelques altercations avec l'amiral, conspirèrent contre sa vie. Ils disaient hautement que le roi d'Espagne n'attendait pas d'eux qu'ils accomplissent des choses impossibles; qu'ils étaient déjà parvenus plus loin qu'aucun autre vaisseau, et qu'ils voulaient retourner en Europe. Magellan persista dans sa résolution; la querelle devint une révolte ouverte, qui ne fut apaisée que par l'intrépide sévérité de l'amiral. Il fit juger et pendre le capitaine Luis de Mendoza; le capitaine Juan de Cartagena fut abandonné, avec quelques autres, sur les côtes de la Patagonie. La flotte quitta ensuite cette station, après avoir pris possession du pays au nom de l'Espagne, en y plantant une croix.

Cinq mois entiers s'étaient passés dans la baie de San Julian, et pendant ce temps tout avait été fait pour le succès de l'expédition. Avant de partir, Magellan se rendit coupable d'ingratitude envers les pacifiques naturels. Il voulut en emmener deux par surprise en Espagne, comme des objets de curiosité. Pour y parvenir, il leur emplit les mains de couteaux, de grains de verres et d'autres bagatelles, et leur

présenta ensuite des anneaux de fer et des chaînes brillantes qu'il leur fit signe de mettre à leurs pieds. Les sauvages les prirent pour des ornements ; ils s'amuserent du son des chaînes et les passèrent à leurs jambes ; mais bientôt ils se virent trahis et prisonniers. Ils supplièrent l'amiral de les délivrer , mais en vain , et ils firent retentir l'air d'épouvantables mugissements : l'un d'eux parvint plus tard à s'échapper. Quelque temps après cet acte de duplicité , peu digne de Magellan , une troupe de naturels attaqua quelques Espagnols qui étaient à terre et tua l'un d'eux. Magellan fit débarquer vingt hommes pour tirer vengeance de ce meurtre ; mais ceux-ci , après une absence de huit jours , revinrent sans avoir trouvé les sauvages , qui s'étaient repliés à l'intérieur.

Le 2 août 1520 , la flottille remit à la voile par un beau temps , et continua sa route vers le S. Un coup de vent d'E. jeta à terre le vaisseau commandé par Juan de Serrano ; on ne put sauver que l'équipage et la cargaison. Avec les quatre bâtimens qui lui restaient , Magellan entra dans une rivière , à trente lieues environ de la baie de San Julian , où il prit du bois , de l'eau et des poissons en abondance. Il y resta jusqu'au 18 octobre. Après avoir repris la mer , toujours dans la direction du S. , les Espagnols trouvèrent un cap auquel ils donnèrent le nom de *Cap des onze mille Vierges* , en commémoration du jour où ils le découvrirent. Près du cap ,

*la Vitoria* reconnut un détroit qui reçut le nom de ce vaisseau. Magellan envoya les trois autres bâtimens à la découverte, promettant de les attendre un certain nombre de jours. Pendant que ces trois vaisseaux étaient occupés à cette expédition, l'un d'eux, commandé par Misquitos, fut repoussé par le reflux ; l'équipage se révolta et reprit la route de l'Europe. L'un des deux autres découvrit une large baie, semée d'écueils et de bas-fonds. Le troisième poursuivit sa route pendant trois jours sans interruption. Le capitaine conclut de la profondeur de l'eau, de l'élevation des montagnes, et de l'observation des marées, que ce bras de mer était probablement un détroit par lequel les eaux de l'Océan Atlantique communiquaient avec celles de l'Océan Indien.

Malgré la joie que lui causa cette bonne nouvelle, Magellan attendit encore le vaisseau de Misquitos quelques jours après le temps fixé entre eux ; puis il prit l'avis des autres commandans, et pénétra dans le détroit ou bras de mer qui porte encore aujourd'hui son nom. L'entrée du détroit git par  $52^{\circ} 50'$  lat. S. ; sa longueur est d'environ cent dix lieues ; il est très-large en plusieurs endroits, tandis que sur quelques points il n'y a pas plus d'une demi-lieue d'une côte à l'autre. Sur les deux bords la terre était élevée, irrégulière ; les montagnes étaient couronnées de neige à environ cinquante lieues de l'ouverture. Dans quelques

parties cependant, la côte s'abaissait près de la mer, et la terre, couverte d'arbres et de verdure, présentait des vues agréables et pittoresques.

Six semaines environ après leur entrée dans le passage, le 28 novembre 1520, ils se trouvèrent de nouveau dans une mer ouverte. La côte se terminait à l'O. par un cap, et le continent dans la direction du N. La vue du Grand-Océan fut saluée par les Espagnols avec des cris d'enthousiasme, et remplit l'âme de Magellan d'une satisfaction mêlée d'un juste orgueil. L'aspect calme et imposant qu'avait alors cet Océan nouveau lui fit donner par les Européens le nom d'*Océan Pacifique*.

On navigua sur cette belle mer, en faisant soixante-dix lieues par jour. Malgré cette marche rapide, les jours se passaient, et les provisions s'épuisant, la misère des équipages devint extrême. On fut réduit à l'eau corrompue, au biscuit mangé des vers, et bientôt aux vieux morceaux de cuir ramollis dans l'eau chaude. Le scorbut vint se joindre à la famine; quinze hommes y succombèrent, entre autres le pauvre Patagon enlevé par surprise de sa terre natale.

Enfin, après avoir couru plusieurs milliers de lieues, et n'avoir vu que deux petites îles arides et désertes, Magellan repassa la ligne le 6 mars 1521, et découvrit trois îles, Juvgana, Acaca et Setana, sans doute les îles *Saypan*, *Tinian* et *Aguigan*. L'amiral voulut

descendre sur la plus grande des trois pour y prendre des rafraîchissements; mais les naturels se montrèrent si enclins au vol et si importuns, qu'il fallut y renoncer. Ceux-ci poursuivirent les bâtimens dans leurs pirogues, et tâchèrent de s'emparer de tout ce qui était à leur portée; ils réussirent même à détacher une des chaloupes. Magellan se vit obligé, pour réprimer leurs déprédations, de débarquer avec quatre-vingts hommes: il tua un grand nombre de naturels, mit le feu à leurs cabanes, et stigmatisa ces terres du nom d'*îles des Larrons*. C'est le groupe connu aujourd'hui sous le nom d'*îles Mariannes*.

Les indigènes étaient olivâtres; ils allaient entièrement nus; quelques-uns d'entre eux portaient une coiffure en feuilles de palmier. Leurs cheveux étaient noirs et très-longs. Ils oignaient leur corps d'huile de noix de coco, et se teignaient les dents en noir ou en rouge. Les femmes portaient un vêtement fait de l'écorce intérieure de palmier; elles étaient mieux faites que les hommes; leurs cheveux, noirs et épais, leur descendaient jusqu'aux talons. Elles s'occupaient dans leur intérieur à fabriquer des filets et des nattes en fibres de palmier. Leurs couches étaient composées de ces nattes posées les unes sur les autres. Les armes de ces peuples consistaient en massues terminées par un os; ils se nourrissaient d'oiseaux, de poissons volants, de longues figes (bananes) et de noix de

Zbiornica

Księgozbiórów zabezpieczonych

w Stalinogrodzie

coco. Les voiles de leurs canots étaient faites de larges feuilles de palmier cousues ensemble, et leurs pirogues, construites de la même manière à chaque extrémité, naviguaient avec une célérité surprenante.

Magellan quitta les îles Mariannes le 10 mars, et découvrit le lendemain une île inhabitée, sur laquelle il trouva en abondance des fruits et de l'eau excellente. Durant leur séjour sur cette île, les Espagnols furent visités par les habitants d'une terre voisine qui leur apportèrent des poissons et une liqueur tirée de la noix de coco. Invités à venir à bord de l'amiral, ils furent si effrayés d'un coup de canon qui fut tiré en leur honneur, qu'on eut beaucoup de peine à les rassurer. Ces naturels avaient aussi le teint olivâtre; ils étaient petits et gros; ils portaient des ornements d'or à leurs oreilles, et leurs armes, consistant en poignards, couteaux et lances, étaient ornées de plaques de même métal. Leur principal vêtement, en écorce de palmier, leur couvrait le milieu du corps; les chefs se distinguaient par une étoffe de soie dont ils s'enveloppaient la tête.

Les Espagnols se reposèrent pendant dix jours de leurs longues fatigues, et renouvelèrent leurs provisions d'eau et de bois; après quoi, ils repartirent le 25 mars, se dirigeant à l'O. S. O. Le cinquième dimanche de carême, appelé de Lazare, ils découvrirent un groupe d'îles auquel ils donnèrent le nom d'*archipel de Saint-*

*Lazare*, aujourd'hui les îles Philippines. Après avoir visité une de ces îles appelée *Buthuan*, ils en virent plusieurs autres que la relation nomme *Zeinon*, *Messana* et *Calaghan*. *Messana* abondait en volailles, chiens, chats, cochons, chèvres, riz, oranges et épices.

Le chef de *Messana* les accompagna ensuite à *Zébu*, où ils abordèrent le 7 avril, en tirant plusieurs coups de canon qui jetèrent l'épouvante parmi les habitants. Le roi de *Messana* descendit à terre pour attester au roi de *Zébu* les intentions pacifiques des étrangers. Celui-ci, complètement rassuré, se rendit avec son neveu au vaisseau de *Magellan* pour lui offrir son amitié. L'amiral les reçut cordialement et alla les visiter à son tour. Il trouva le roi assis sur une très-belle natte, et vêtu d'une écharpe en coton. Sur sa tête il portait un voile fait à l'aiguille, une chaîne d'or autour du cou, et des bijoux aux oreilles. Devant lui étaient étalés de riches vases en porcelaine, contenant des œufs et du vin de palmier. Le prince étranger chanta et fit danser ses filles nues devant les Européens.

Ce peuple connaissait les poids et les mesures, et les transactions se faisaient avec un esprit de justice remarquable. Les maisons étaient en bois, et assez élevées au-dessus du sol pour nécessiter l'aide d'un escalier.

*Magellan* convertit à la religion chrétienne le roi et ses principaux sujets. Le jour de la céré-

monie du baptême, qui fut solennellement célébrée, les nouveaux convertis entendirent la messe et dinèrent à bord de l'amiral. Leur exemple fut bientôt suivi par tous les habitants de l'île, excepté par ceux d'un village que les Espagnols brûlèrent, et sur les ruines duquel ils plantèrent une croix. Les idoles furent partout détruites et remplacées par le signe de la chrétienté. Dans leurs relations avec ce peuple, les Espagnols trouvèrent une source de richesses; ils échangeaient facilement de l'or contre du fer, et recevaient toutes sortes de provisions qu'ils payaient avec les moindres bagatelles.

De Zébu, l'amiral se rendit à Mattan, dont les habitants sacrifient des cochons au soleil au milieu des cérémonies les plus singulières. Cette île était gouvernée par deux rois, dont l'un refusa de payer tribut à des étrangers qu'il n'avait jamais vus. Cependant, comme il voulait rester en paix avec eux, il leur avait envoyé en présents des provisions de toutes sortes. Magellan voulut le réduire, et débarqua à la tête de soixante hommes armés, couverts de casques et de colles de mailles, ayant comme axiliaires le roi de Zébu et beaucoup de ses sujets qui l'avaient suivi en canots. Plein de confiance dans son courage et dans la supériorité de ses armes, il s'avança à quelque distance dans l'intérieur de l'île. Tout à coup il fut attaqué de trois côtés à la fois par les naturels, dont le nombre se montait à 1,500 hommes armés d'arcs, de flèches

et de javelots. Le combat fut quelque temps incertain, mais l'amiral impatient s'avança trop et fut blessé à la jambe par une flèche empoisonnée. Son casque fut renversé par des pierres; comme il était déjà blessé au bras droit, il ne put faire usage de son épée, et fut tué à coups de pique le 28 avril 1521. Huit Espagnols et quinze naturels restèrent aussi sur la place.

Les Espagnols voulurent en vain racheter les restes de leur illustre commandant, les insulaires refusèrent de s'en dessaisir. Le roi de Zébu renonça bientôt à la foi chrétienne et se ligua avec celui de Maltan pour exterminer les étrangers. Ceux qui avaient survécu au combat furent invités à une fête, au milieu de laquelle ils furent tous massacrés, à l'exception de Serrano, que l'on garda pour en obtenir une riche rançon. Les Espagnols restés sur les vaisseaux se disposaient à la payer; mais, craignant une nouvelle trahison du roi de Zébu, ils remirent aussitôt en mer. Lorsque Serrano les vit lever l'ancre, il tomba à genoux et les supplia, les larmes aux yeux, de ne pas le laisser à la merci des sauvages, mais ses compatriotes, dont le nombre se trouvait réduit à cent quinze hommes, furent sourds à ses prières, et l'on n'a jamais su ce que devint ensuite le malheureux Serrano, qui partagea sans doute le sort de son parent Magellan.

De nouveaux commandants furent choisis parmi ceux qui survivaient; et, comme les vaisseaux

étaient en fort mauvais état, on abandonna *la Concepcion* et on transborda sur les deux autres les munitions et les provisions de ce navire. Comme un des principaux objets de l'expédition de Magellan avait été la recherche des îles Moluques par l'ouest, et que l'amiral avait assuré que ces îles ne devaient pas être éloignées des Philippines, on résolut de poursuivre cette recherche.

Les Espagnols découvrirent ensuite l'île de Pouloan, dont les habitants sont nus et passionnés amateurs de combats de coqs. Le chef buvait une sorte de liqueur faite avec du riz (de l'arack), qui provoquait l'ivresse la plus violente. De Pouloan, les Espagnols se rendirent à la grande île de Bornéo, dont la principale ville renferme plus de vingt mille maisons. Le sultan, qui était mahométan, y tenait une cour somptueuse. Lorsqu'il sut que les étrangers lui envoyaient des députés, il expédia à leur rencontre deux éléphants couverts d'or et de soie pour les amener à son palais, et, après la réception la plus brillante, il les congédia avec de riches présents.

En poursuivant leur course, les Espagnols virent l'île de Cimbubon, où ils trouvèrent des austraches et des crocodiles, et celle de Sarangani, où ils prirent deux pilotes pour les conduire aux Moluques; le 6 septembre, ils découvrirent enfin cinq îles que le pilote leur dit être les Moluques tant cherchées. C'était le vingt-

sixième mois après leur départ. Le 8 novembre, avant le coucher du soleil, ils jetèrent l'ancre dans le port de Tidor. Le roi de l'île était mahométan; il accueillit les Espagnols avec bonté, les appela ses frères et ses enfants, et un commerce d'échange s'établit bientôt entre eux et les insulaires de la manière la plus amicale. Ce roi était mécontent de ce que les Portugais avaient formé leur établissement sur l'île voisine de Ternate de préférence à la sienne, parce qu'ils enrichissaient l'île rivale en en tirant toutes leurs épices et les provisions de leurs vaisseaux. Les Espagnols virent à Tidor une sorte d'arbre dont l'écorce, après avoir été trempée dans l'eau, se filait comme la soie et servait à fabriquer les vêtements des femmes.

De Tidor, les Espagnols passèrent à Guilolo, habitée par des musulmans et par des païens qui adorent la première chose qu'ils voient dans la matinée. Parmi les productions végétales de cette île, on remarque un roseau de deux à trois pieds de haut, qui contient en grande quantité une eau excellente. La partie de l'île habitée par les mahométans était gouvernée par deux sultans qui avaient chacun un grand nombre de femmes et d'enfants. Le 12 novembre, le commerce d'échange s'étant ouvert, les Espagnols obtinrent, pour dix aunes de drap rouge, une quantité de clous de girofle pesant près dix-sept cents livres; pour quinze aunes d'un drap plus ordinaire, la même quantité de clous, ainsi

que pour vingt-quatre verres à boire, et pour dix-sept petites mesures de vis-argent. Les habitans venaient tous les jours aux vaisseaux apporter des provisions et de l'eau qu'ils allaient puiser à des sources sur les montagnes où croissent les arbres à épices. Le sultan leur remit pour le roi d'Espagne un présent consistant en deux oiseaux de la grosseur d'une tourterelle, avec de longs becs, de petites têtes et des pattes grêles, n'ayant aux ailes que deux ou trois grandes plumes de diverses couleurs, avec le reste du corps d'un brun jaune. Ces oiseaux ne volent que lorsqu'ils sont aidés par le vent, ce qui les a fait appeler, par les mahométans qui les croient descendus du ciel, *oiseaux de paradis*.

Lorsque les Espagnols quittèrent le port de Guilolo, ils furent accompagnés, durant quelque temps, par divers sultans des îles voisines. *La Trinidad*, ne pouvant tenir la mer plus longtemps, fut laissée en arrière, pour être réparée; mais il paraît qu'elle fut prise par les Portugais. Il ne restait donc plus que *la Vitoria*, montée par quarante-six Espagnols et treize Indiens, lorsque l'on fit voile pour retourner en Europe. Sebastian del Cano, qui avait été nommé commandant à Bornéo, passa en vue d'Amboine et de Banda, en faisant route vers l'extrémité de Sumatra pour éviter les établissemens portugais.

Afin de doubler plus facilement le cap de Bonne-Espérance, Sebastian del Cano remonta

jusqu'au 42° lat. S., où il fut obligé d'attendre six semaines un vent favorable. En doublant le cap, les Espagnols se trouvaient si affaiblis par la disette et par la maladie, que plusieurs d'entre eux firent la proposition de débarquer sur la côte d'Afrique pour y prendre des rafraîchissements : mais la crainte des Portugais fit repousser cette proposition. Le 1<sup>er</sup> juillet 1522, ils étaient à la distance de douze lieues des îles du Cap-Vert. Pendant deux mois ils avaient dirigé leur course au N. O. sans toucher nulle part : ils avaient perdu vingt-deux personnes ; les survivants étaient d'une maigreur effrayante et près d'expirer de besoin.

Dans cette situation ils arrivèrent à Santiago, l'une des îles du Cap-Vert, où ils découvrirent, pour la première fois, que, dans l'estime du temps, ils différaient d'un jour avec les habitants de l'île 1.

Les Portugais furent touchés d'abord de leur détresse et ne refusèrent pas de subvenir à leurs besoins ; mais quelques-uns des Espagnols voulant plus tard acheter des nègres et des provisions et proposant imprudemment de les payer avec des épices, ils furent faits prison-

1 On a fait souvent cette observation qu'en naviguant autour du monde suivant le cours du soleil, c'est-à-dire par le cap Horn ou le détroit de Magellan, on gagnait un jour en trois ans, tandis qu'on en perd un dans le même espace de temps, en faisant ce voyage dans le sens contraire, c'est-à-dire par le cap de Bonne-Espérance.

niers, et ceux qui étaient restés à bord furent sommés de se rendre.

Sebastian insista pour que ses compatriotes fussent élargis : mais bientôt, soupçonnant quelques sourdes menées, il leva l'ancre, et partit avec vingt-deux hommes en tout, malades ou bien portants. Le vent était bon, et le 4 septembre ils furent en vue du cap Saint-Vincent. Suivant leur estime, ils avaient fait quatorze mille lieues et traversé six fois l'équateur, pendant un espace de trois ans moins quatorze jours. Arrivés à Séville, d'où ils étaient partis pour leur aventureuse expédition, l'équipage rendit à Dieu de solennelles actions de grâce pour leur heureux retour. A Valladolid, où résidait l'empereur avec sa cour, del Cano et ses principaux officiers se présentèrent devant Charles-Quint avec les naturels des contrées lointaines qui avaient survécu aux fatigues du voyage, et les présents dont leur navire était chargé.

L'empereur distribua de riches récompenses à tous ceux qui avaient fait partie de l'expédition, et toute la cargaison de *la Vitoria* fut partagée entre eux. Des lettres de noblesse furent accordées à Juan Sebastian avec une pension annuelle de cinq cents ducats. Pour armoiries, l'empereur lui donna la figure du globe avec ces mots : *Primus me circumdedisti*. Sebastian del Cano et ses compagnons furent accueillis avec enthousiasme par toute la nation espa-

gnole, et *la Vitoria* fut conservée avec respect jusqu'à ce qu'elle tombât en ruines. Le détroit nouvellement découvert avait pris d'abord le nom de *la Vitoria*, mais la reconnaissance nationale lui imposa bientôt celui de Magellan, qui avait chèrement acheté cet honneur.

II. GARCIA DE LOYSA. — ALFONSO DE SALAZAR. —  
1525-1528.

Détroit de Magellan. — Iles Mariannes.

Garcia de Loysa, commandeur de Malte, fut envoyé trois ans après pour faire le tour du monde par le nouveau détroit. Il partit de la Corogne au mois de juillet 1525, avec six vaisseaux. Il avait avec lui, en qualité de vice-amiral, le célèbre Sebastian del Cano, qui avait ramené à Séville *la Vitoria* de Magellan.

La flottille entra, le 14 janvier suivant, dans la rivière Sainte-Croix, et le 26 du même mois dans le détroit de Magellan, d'où elle fut repoussée par les vents contraires, après avoir beaucoup souffert et perdu même un vaisseau, celui que montait del Cano. Ayant été chassé vers le S. au-delà du détroit, l'amiral fit visiter la côte, où l'on trouva de bons ports. Deux canots remplis de sauvages de haute stature vinrent près des bâtiments de la flotte. Ils montraient des tisons enflammés aux Espagnols, qui, prenant ces gestes pour des menaces de

brûler leurs vaisseaux, n'osèrent débarquer sur le rivage.

Enfin, après quatre mois d'attente, l'amiral entra dans la mer du Sud le 25 mai. Un des petits vaisseaux et une patache furent forcés de se séparer de la flotte, et, après avoir cruellement souffert, ils se trouvèrent sur les côtes du Mexique. Le même coup de mer avait aussi éloigné le vaisseau amiral qu'on ne revit plus, et celui commandé par don Jorge Manrique; celui-ci se rendit à Mindanao, où le capitaine fut massacré par les insulaires, suivant les uns, ou par son propre équipage révolté, suivant d'autres.

Don Garcia de Loysa, qui n'était pas sur son bord au moment de la séparation, mourut de maladie vers la fin de juillet 1526, et fut remplacé par Sebastian del Cano, qui ne lui survécut que quatre jours. Alfonso de Salazar prit le commandement et fit route vers les îles des Larrons (îles Mariannes), précédemment vues par les navires de Magellan. Il aborda à l'île Rota, dont les habitants vinrent en foule lui apporter des cocos, du poisson et de l'eau douce. Ils criaient en espagnol : « Des clous ! du fer ! » Salazar recueillit sur ces hommes des renseignements semblables à ceux fournis par les compagnons de Magellan. Ils adorent les ossements de leurs ancêtres, qu'ils conservent chez eux avec respect, et qu'ils oignent d'huile de coco. Ils travaillent le bois avec des cailloux tran-

chants. Leurs armes sont la fronde et des massues garnies d'os dentelés comme une scie. Les objets qu'ils estiment le plus sont les écailles de tortue, dont ils se servent pour faire des peignes et des hameçons.

Alfonso de Salazar resta cinq jours dans ces îles; puis il se dirigea sur les Moluques, mais il mourut dans le trajet, et fut remplacé par Iniguez. Celui-ci conduisit les vaisseaux restants à Mindanao, puis à Tidor, où ils furent rencontrés par Alvaro de Saavedra.

### III. ALVARO DE SAAVEDRA. — 1526-1528.

#### Nouvelle-Guinée.

Le 21 octobre 1526, Alvaro de Saavedra fut envoyé par le vice-roi du Mexique, Fernand Cortez, dont il était parent, pour aller à la recherche des îles Moluques à travers le Grand-Océan. Il fut séparé des vaisseaux qui l'accompagnaient par une tempête, et après un trajet de deux mille lieues suivant son estime, il découvrit un groupe d'îles qu'il nomma *îles des Rois*, en l'honneur de l'Épiphanie. Il vint ensuite à Mindanao, et enfin aux Moluques, dont les Espagnols et les Portugais se disputaient la possession avec acharnement. Il trouva aux Moluques plusieurs marins de la flotte de Magellan, et les restes de celle de Garcia de Loysa,

sous les ordres de Valdaya, meurtrier et successeur d'Iniguez.

A son retour au Mexique, à environ deux cent cinquante lieues des Moluques, Saavedra tomba sur la terre des Papous, qui avait été déjà vue pour la première fois par les Portugais Abreu et Serrano, et qu'il nomma *Islas de oro*, par suite de la manie du temps qui faisait voir de l'or partout aux Espagnols. Il passa près de deux mois parmi les naturels; c'étaient des hommes aux cheveux courts et laineux, qui allaient nus, mais qui possédaient divers instruments en fer. A cent lieues plus loin, les naturels attaquèrent le navire et on leur fit trois prisonniers. Il courut ensuite au N. et au N. O. jusqu'à 14°; là, un vent violent lui fit rebrousser chemin et le chassa jusqu'aux côtes de Mindanao.

L'année d'après, étant reparti de Tidor, il reprit la même route, et côtoya la Nouvelle-Guinée jusqu'à l'endroit où il avait pris les trois Papous. A la vue de la terre, deux d'entre eux se jetèrent à la nage et gagnèrent la côte; le troisième, qui s'était fait chrétien, s'y rendit aussi pour convertir ses compatriotes: mais les deux premiers le tuèrent avant qu'il pût parvenir au rivage. Après avoir côtoyé cette terre pendant près de cinq cents lieues, Saavedra se dirigea vers le N. E., où il découvrit plusieurs petites îles basses; les naturels, qui ont la peau blanche, mais peinte de diverses couleurs, lui

firent signe d'approcher en agitant une sorte de bannière. L'indication trop vague de la relation ne permet pas de reconnaître exactement quelles étaient ces îles.

Le vaisseau repassa ensuite la ligne, et l'amiral mourut bientôt après; mais les vents contraires forcèrent le navire à retourner à Tidor, où il fut consigné entre les mains du capitaine Fernando de la Torre, pour le compte du roi d'Espagne.

#### IV. JUAN GAETAN. — 1542.

##### Îles Sandwich.

Parti du port de la Natividad au Mexique, le 1<sup>er</sup> novembre 1542, l'Espagnol Gaetan courut directement à l'O. pendant neuf cents lieues. A cette distance, il découvrit plusieurs îles dont les habitants étaient presque nus, n'ayant qu'une espèce de brayette au milieu du corps. La côte était bordée de coraux et abondante en cocotiers et autres arbres. Il les nomma *îles des Rois et des Jardins*. Il est évident, suivant le capitaine d'Urville, que ce sont les îles Sandwich; à l'appui de son opinion, le savant navigateur français rapporte une tradition populaire dans ces îles, qui ne peut s'appliquer qu'à Gaetan. Cette tradition établit que sous le règne de Kahou-Kapou (contemporain de Gaetan), sept étrangers abordèrent dans une baie de l'île

Hawaii, au lieu même où descendit plus tard le capitaine Cook. Ils vinrent dans un canot semblable au sien avec un tendelet sur l'arrière, mais sans mâts ni voiles. Ils étaient tous habillés de blanc ou de jaune; l'un d'eux portait un *pahi* ou poignard à son côté, et une plume sur son chapeau. Les naturels reçurent les nouveaux venus de la façon la plus amicale. Ces hommes épousèrent ensuite des femmes du pays, furent nommés chefs, se montrèrent habiles, généreux, vaillants, et finirent par gouverner l'île. Le missionnaire Ellis assure qu'on trouve encore dans cette île des individus provenant de ces étrangers. « Ces hommes, dit-il, se reconnaissent aisément à la teinte plus claire de leur peau, au caractère de leurs traits, à leurs cheveux bruns et bouclés. Du reste, ils se targuent eux-mêmes de cette origine, dont le souvenir est pour eux une gloire et un titre de famille. »

De ces îles, Gaetan fit route vers les Moluques, où il arriva sans avoir fait aucune autre découverte importante; puis, après avoir expédié un petit bâtiment au Mexique, afin de rendre un compte exact de sa traversée, il partit pour l'Europe et fut ainsi le premier qui fit le tour du monde, en prenant l'Amérique pour point de départ.

## V. FRANCIS DRAKE. — 1577-1580.

Californie. — Iles Mariannes. — Moluques.

Jusqu'à Drake, les Espagnols étaient seuls en possession du passage par le détroit de Magellan. Drake, ce hardi navigateur, que la perte de sa fortune et les mauvais traitements des Espagnols dans le golfe du Mexique avaient exaspéré, résolut de franchir aussi le fameux détroit, et d'aller satisfaire sa haine contre l'Espagne jusque sur ses possessions qui bordent la mer du Sud. Francis Drake était né dans le Devonshire, et s'était fait marin dès l'enfance; il avait déjà acquis de la célébrité par ses expéditions aventureuses, lorsqu'il conçut son grand projet, pour lequel la reine Elisabeth lui accorda une protection spéciale. Ses amis contribuèrent largement aux frais de l'expédition, qui se composait de cinq navires de différente force, commandés par des officiers braves et expérimentés. Ces bâtiments étaient montés par cent soixante hommes, et bien munis de provisions, avec quatre pinasses en morceaux disjoints, mais faits de manière à être rassemblés dès qu'il en serait besoin.

La flotte fit voile de Plymouth le 5 novembre 1577, et fut assaillie aussitôt par une violente tempête qui la força de rentrer dans le port. Le 13 du même mois, on remit à la voile avec

un vent favorable. Le 22 janvier, on était en vue des îles du Cap-Vert; on descendit le 27 sur Mayo, l'une de ces îles, pour y prendre des rafraichissements; mais les habitants se refusèrent à en fournir contre de l'argent, par suite des défenses du gouvernement portugais. Peu après, Drake se vengea en s'emparant de deux navires de cette nation chargés de vins.

Le 5 avril, après avoir passé la ligne, les Anglais découvrirent avec joie la terre qu'ils n'avaient pas vue depuis cinquante-quatre jours : c'était la côte du Brésil. Aussitôt qu'ils furent aperçus par les naturels, ceux-ci allumèrent de grands feux sur différents points, pour s'appeler sans doute les uns les autres et s'opposer au débarquement des étrangers. Après avoir pris de l'eau, les Anglais firent route vers la grande rivière de la Plata, où ils ne trouvèrent aucune baie favorable. L'amiral étant descendu à terre, des sauvages vinrent à lui en sautant et en dansant : ils semblaient très-disposés à faire des échanges, mais ils ne voulaient rien recevoir qui ne fût d'abord déposé à terre.

Drake ayant envoyé deux navires à la découverte d'un mouillage, ils revinrent bientôt avec la nouvelle qu'ils en avaient trouvé un qui pouvait contenir toute la flotte. Mais, avant de s'y rendre, l'amiral fit brûler un de ses vaisseaux dont il n'avait plus besoin, et dont il retira le fer et les provisions. Pendant que les Anglais étaient à terre, des naturels s'approchèrent

d'eux sans crainte ; ils avaient autour du corps des vêtements en peaux de bêtes, et leur visage était peint ainsi que leur corps. Ils portaient des arcs très-longs, avec chacun deux flèches. Deux d'entre eux prirent le chapeau de l'amiral et s'enfuirent précipitamment en se partageant ce précieux larcin ; l'un eut le chapeau, et l'autre la ganse d'or qui l'entourait.

Les Anglais allèrent de là jeter l'ancre dans le port Saint-Julien de Magellan, où l'amiral prit terre avec six hommes. Quelques-uns des naturels massacrèrent le canonnier : Drake se vengea lui-même en tuant de sa main un des meurtriers. C'était le lieu même où Magellan avait fait exécuter Luis de Mendoza, qui avait conspiré contre sa vie : Drake fit juger un homme de son équipage, nommé Doughty, pour un crime semblable, et le fit pendre au même gibet.

Le 17 août, la flottille quitta le port Saint-Julien, et entra le 21 dans le détroit, où la navigation fut extrêmement difficile. Le 6 septembre, cependant, Drake pénétra dans l'Océan nommé Pacifique par les Espagnols, et fut accueilli par une violente bourrasque qui le jeta à deux cents lieues S. du détroit. Le 3 octobre, on reconnut trois îles, dont l'une était couverte d'un nombre incroyable d'oiseaux ; et le 8 un coup de vent sépara de la flotte le vaisseau du capitaine Winter, qui fut rejeté dans le détroit, et qui, après avoir pris possession de la côte au

nom de la reine Elisabeth, retourna sain et sauf en Angleterre.

Drake alla jeter l'ancre dans l'île de Mocha, habitée par les naturels du continent qui y étaient venus chercher un refuge contre la cruauté des Espagnols. Il y prit des rafraichissements et courut le long de la côte S. O. del'Amérique, où il jeta la terreur et la désolation, s'emparant des vaisseaux espagnols, prenant et pillant les villes, ou leur imposant des contributions considérables. Le récit de cette partie du voyage de Drake n'entrant pas dans le plan que nous nous sommes tracé, il nous suffira de dire qu'après s'être ainsi vengé lui-même des Espagnols, et s'être enrichi de leurs dépouilles, il songea sérieusement à son retour. Revenir par le détroit, c'était se jeter dans les mains de ses ennemis; il résolut donc de faire voile à l'E. vers les Indes-Orientales, et de doubler le cap de Bonne-Espérance en suivant la route de Magellan. Mais comme le vent n'était pas favorable, il lui fallut se diriger vers le N.; après six cents lieues de course, parvenu au 55° lat. N., il trouva le climat si froid qu'il fit route au S. Vers le 50° lat. N., il découvrit une contrée que ses blanches falaises lui firent nommer *la Nouvelle-Albion*, et qui est connue aujourd'hui sous le nom de *Californie*.

Les Anglais pénétrèrent dans une baie où ils virent plusieurs huttes bien abritées contre le vent. Les hommes étaient nus; mais les femmes

portaient sur leurs épaules une peau de daim, et autour des reins une natte de joncs tressés. Les sauvages offrirent à l'amiral un présent de plumes et de nattes; et comme il leur fit un accueil généreux et plein de bonté, ils lui présentèrent un nouveau cadeau, consistant en plumes et en tabac. Ceux qui étaient chargés des présents se réunirent sur une éminence, du sommet de laquelle l'un d'eux harangua l'amiral, dont la suite était placée en bas. Après le discours du chef, ils déposèrent leurs armes, offrirent leurs présents et s'en retournèrent avec ceux qu'ils avaient reçus.

La nouvelle de l'arrivée des Anglais s'étant bientôt répandue, deux naturels vinrent de la part du roi informer Drake que leur souverain désirait le visiter, s'il pouvait le faire sans crainte. Sur l'affirmative, un grand nombre de sauvages se présentèrent, précédés d'un personnage de bonne mine, portant une sorte de sceptre sur lequel étaient posées une couronne et deux chaînes très-longues. Les chaînes étaient en os, et la couronne en tissu de jonc, curieusement orné de plumes de diverses couleurs. Les sauvages se rangèrent en ligne à quelque distance, et l'amiral se tint prêt à les recevoir en dehors de sa tente. Le porteur de sceptre fit une harangue qui dura une demi-heure, après quoi il se mit à chanter et à danser : le roi et les autres sauvages en firent autant et s'approchèrent de la tente. Puis le roi prit la couronne,

la mit sur la tête de l'amiral, et lui fit un solennel abandon de sa souveraineté. Celui-ci, au nom de la reine Élisabeth, accepta cette cession dans l'espoir qu'elle pourrait un jour tourner au profit de son pays.

Avant de quitter cette contrée qui lui parut fertile et abondante en lapins, en daims et en autres animaux, Drake planta un poteau sur lequel il cloua une plaque contenant le nom, le portrait et les armes de sa souveraine, avec son propre nom à lui-même, les titres de son pays à la propriété de cette terre, et la date de son arrivée. Puis il continua son voyage à travers la mer du S., et perdit la terre de vue jusqu'au 15 octobre 1579; il arriva ce même jour aux îles des Larrons, d'où se détachèrent un grand nombre de pirogues chargées de noix de cocos et d'autres fruits. Ces pirogues étaient brillantes et polies à l'extérieur, et l'intérieur était orné de coquillages blancs. Les naturels se conduisirent bien d'abord, puis ils finirent par dérober tout ce qu'ils purent. Les Anglais furent obligés de leur refuser l'accès des vaisseaux, ce qui les irrita tellement qu'ils se mirent à jeter des pierres. Mais au bruit du canon ils se précipitèrent tous dans l'eau et se cachèrent sous leurs pirogues jusqu'à ce que la flottille fût éloignée; ils se hâtèrent de regagner la terre.

L'amiral, continuant sa course, vit plusieurs autres îles amies des Portugais, et le 4 septembre il arriva aux Moluques; il se proposait

de se rendre à Tidor, lorsqu'il rencontra sur une petite île le vice-roi de Ternate qui l'en dissuada et l'engagea au contraire à venir directement à Ternate trafiquer avec son maître qui était ennemi des Portugais. Drake suivit cet avis et jeta l'ancre le lendemain dans le port de cette île; son premier soin fut d'envoyer un message au sultan ou rajah avec un manteau de velours en présent, pour l'assurer que son unique dessein était d'échanger des marchandises contre des provisions. Le rajah fit une réponse favorable, assurant qu'il était tout disposé à entrer en voie d'échange avec les Anglais, et à reconnaître leur royale maîtresse pour sa souveraine.

Le rajah voulut visiter l'amiral à son bord : il s'y rendit avec une suite considérable de dignitaires de sa cour; ils montaient des barques élégantes surmontées chacune d'un dais de nattes parfumées qui s'étendait d'une extrémité à l'autre du bâtiment, sur une charpente de bambous. Tous étaient habillés de blanc et servis par de nombreux esclaves couverts aussi de vêtements blancs; derrière eux étaient plusieurs rangs de soldats, et sur chaque bord trois rangs de rameurs superposés. Les soldats portaient des armes de toutes sortes et paraissaient très-bien équipés.

Le lendemain, sur l'invitation du rajah, l'amiral envoya à terre quelques-uns de ses officiers, en gardant le vice-rajah pour otage. Ils furent reçus par un frère du sultan accompagné

d'une suite brillante ; on les conduisit au palais du souverain , où ils virent au moins mille personnes , et entre autres soixante vieillards , conseillers du rajah , et quatre envoyés de l'Arabie , en robe écarlate et en turban , qui étaient venus négocier la traite des marchandises entre Mascate et Ternate. Le souverain fit son entrée précédé de douze gardes armés de lances , sous un large dais en drap d'or. Il était couvert d'un vêtement tissu d'or ; des anneaux d'or étaient mêlés à ses cheveux et une chaîne de même métal ornait son cou ; ses jambes étaient nues , mais il portait une chaussure de cuir rouge , et plusieurs anneaux ornés de pierres précieuses couvraient ses doigts. Il parla aux Anglais avec bonté et les fit accompagner par un de ses conseillers jusqu'à leur bâtiment. C'était un prince puissant qui avait dans sa possession soixante îles , sans compter Ternate , qui est une des îles principales de l'archipel des Moluques. La religion dominante est le mahométisme.

Drake , ayant terminé ses affaires à Ternate , leva l'ancre et se rendit à Célèbes , où il resta vingt-six jours pour réparer les ferrures de son vaisseau. Les Anglais remarquèrent dans cette île des chauve-souris grosses comme des poules , et une sorte de mouche brillante qui vole par troupes nombreuses au milieu des arbres et des buissons et les fait paraître tout en feu dans l'obscurité. Ils virent après Célèbes beaucoup de petites îles , et le 9 janvier , vers le soir , un

coup de vent les jeta sur un rocher, où ils restèrent arrêtés jusqu'au lendemain soir. Dans cette position critique, ils allégèrent le vaisseau en jetant à la mer huit pièces de gros calibre, des provisions et trois tonnes de clous de girofle. Heureusement le vent tourna et ils purent se tirer de ce mauvais pas. Ils virent Java, où ils furent bien reçus par les quatre sultans qui règnent dans cette île et vivent entre eux dans un parfait accord. Drake les reçut même plusieurs fois à son bord. Les habitants de Java sont robustes, actifs et belliqueux : ils sont armés d'épées, de poignards et de boucliers très-curieux qu'ils fabriquent eux-mêmes. Leur sociabilité est telle que dans chaque village ils ont une maison publique où chacun porte ses provisions, et où ils se réunissent tous les jours pour faire leurs repas ensemble et entretenir ainsi la bonne amitié.

Les Anglais quittèrent Java le 26 mars; le 18 juin, ils doublèrent le cap de Bonne-Espérance, et le 22 juillet, ils arrivèrent à Sierra-Leone, sur la côte de Guinée. Ils y trouvèrent sur le bord de la mer des arbres aux branches desquels sont suspendues des huîtres qui y vivent et y multiplient. L'équipage se remit un peu de ses fatigues, et se nourrit avec plaisir de ces coquillages et de limons que la côte fournit en abondance. Puis, après avoir fait du bois et de l'eau, ils partirent pour l'Europe; le 25, ils étaient en vue des Canaries, et le lundi 26 sep-

tembre 1580 (dimanche, 25 septembre, suivant leur estime), ils entraient en triomphe à Plymouth, après un voyage de deux ans dix mois et quelques jours.

Le 4 avril 1581, la reine Elisabeth dina à bord de l'amiral Drake à Deptford; après le repas, elle lui conféra solennellement le titre de chevalier, en lui disant que ses grandes actions l'honoraient encore plus que son titre. Le vaisseau de Drake fut conservé pendant longtemps, comme celui de Sebastian del Cano à Séville; lorsqu'il tomba en ruines, on fit faire, de ses débris, un fauteuil qui existe encore à Oxford, et se montre comme objet de curiosité. Drake parvint, en 1588, aux fonctions élevées de grand-amiral d'Angleterre.

## VI. THOMAS CAVENDISH. — 1586-1588.

Détroit de Magellan. — Iles Mariannes. — Iles Philippines. —  
Sainte-Hélène.

Thomas Cavendish de Tremley, dans le comté de Suffolk, ayant entendu parler des exploits de Drake, son compatriote, par des compagnons de cet intrépide navigateur, pendant un voyage qu'il avait fait avec sir Richard Greenville en Virginie, résolut de tenter aussi la fortune dans la mer du Sud. Il équipa trois vaisseaux à ses frais, et partit de Plymouth avec cent vingt hommes et des provisions pour deux ans, le

25 juillet 1586. Vers la fin d'octobre, il fut en vue des côtes du Brésil, et le 25 novembre il débarqua près de Saint-Sébastien pour construire une pinasse et faire quelques réparations à ses bâtimens. Puis il gagna un havre, qu'il appela le port *Désiré*, du nom de son vaisseau, où il trouva une grande quantité de lions marins et de pingouins. Les naturels blessèrent avec leurs flèches deux matelots qui étaient débarqués. Ces sauvages sont d'une très-haute stature; l'un d'eux avait près de six pieds et demi. L'amiral les prit pour des Patagons d'après la description exacte que les compagnons de Magellan avaient faite de ces peuples.

Le 6 janvier 1587, Cavendish entra dans le détroit. Le jour suivant, les Anglais rencontrèrent sur le rivage un malheureux Espagnol qui leur raconta comment il avait été abandonné par ses compagnons, au nombre de vingt-quatre, reste de quatre cents hommes qui avaient été envoyés là pour bâtir un fort et garder étroitement le passage à la mer du Sud. Après avoir posé les fondemens d'une ville qui fut nommée *ville du Roi Philippe*, et construit une forteresse munie de canons, la garnison s'était vue en butte aux attaques des bêtes sauvages et des naturels, puis aux atteintes plus cruelles encore de la famine. Les Anglais trouvèrent les maisons désertes et plusieurs de ces infortunés morts de faim dans l'intérieur. Les canons du fort avaient été enterrés dans le sable, et Caven-

dish s'en empara. La famine et l'infection produite par cette grande quantité de morts avaient chassé le reste de ces malheureux qui avaient passé une année entière errant de côté et d'autre et ne vivant que de feuilles, de racines et de rares oiseaux qu'ils parvenaient à tuer. Enfin vingt-trois de ceux qui restaient avaient pris la route du Rio de la Plata, et Cavendish recueillit le dernier de tous, nommé Hernando.

Contrariés par les vents et le mauvais temps, les Anglais ne purent entrer dans la mer du Sud que le 24, et le 1<sup>er</sup> mars ils furent séparés par une tempête de l'un de leurs vaisseaux. Cavendish eut beaucoup de peine à conserver les deux autres en se tenant pendant deux jours à l'abri sur l'île Mocha, et tous les trois se trouvèrent réunis le 15 au matin près de l'île Sainte-Marie, où ils reçurent toutes sortes de rafraîchissements des insulaires qui les croyaient Espagnols. Mais ils se virent trahis et abandonnés par l'Espagnol même qu'ils avaient sauvé dans le détroit ; ils furent attaqués à l'aiguade par deux cents cavaliers qui leur tuèrent douze hommes.

Cavendish se vengea bientôt de cet échec en ravageant les côtes du Chili et en brûlant la ville de Païta au Pérou : il poursuivit ses succès sur tout le littoral du Pérou et jusqu'au Mexique, et s'empara du grand galion amiral de ces mers, *la Santa Anna*, navire de sept cents tonneaux, chargé d'or et de marchandises précieuses. Avec ce riche butin Cavendish se retira dans la baie

de Puerto Seguro, où cette proie fut partagée entre les hommes de l'équipage. Il y déposa les Espagnols qui montaient *la Santa Anna*, à l'exception d'un marin habile qui avait plusieurs fois traversé ces mers. Après quoi il lit route vers les îles des Larrons (îles Mariannes), dont il vit, le 5 janvier 1588, au matin, la plus grande appelée Gouaham. Les insulaires vinrent en foule, dans leurs canots, apporter toutes sortes de provisions en fruits et en poissons : ils demandaient du fer, et les échanges se faisaient à l'aide d'une corde qui communiquait des vaisseaux à leurs barques. Leurs pirogues étaient si pressées, et leur avidité pour le fer si grande, que plusieurs canots se brisèrent contre les bâtimens anglais, mais sans accidents pour les naturels, qui se jetaient à l'eau et nageaient comme des poissons. Leurs canots sont faits en bambous de sept à huit pieds de long sur un pied de large; ils portent une voile carrée ou triangulaire en jones tressés, à l'aide de laquelle ils naviguent également avec ou près le vent. Bientôt leur importunité fut telle qu'il fallut tirer le canon, et tous disparurent sous l'eau en un clin d'œil.

Après avoir passé près de Manille, Cavendish vint mouiller à Capoul (l'une des îles Philippines), dont les habitans sont nus, d'une couleur olivâtre, et ne portent autour du corps qu'une espèce de tablier en étoffe tissue de feuilles de bananier. Les Anglais firent quelques

échanges avec eux en se faisant passer pour Espagnols. Puis, avant de partir, Cavendish assembla les chefs du pays, et leur paya largement les provisions qu'ils lui avaient fournies, en leur déclarant qu'ils étaient les ennemis mortels des Espagnols. Les chefs de l'île furent charmés de cette conduite généreuse et l'accompagnèrent pendant quelque temps pour lui faire honneur.

Le 1<sup>er</sup> mars, les navires anglais jetèrent l'ancre sur la côte S. O. de Java, où ils prirent des vivres frais; puis ils firent voile pour le cap de Bonne-Espérance, qu'ils doublèrent le 16 mai, à dix-huit cent cinquante lieues de Java, suivant leur calcul. Le 8 juin, ils se trouvèrent en vue de Sainte-Hélène, et firent tomber l'ancre par douze brasses de fond. Ayant pris terre sur cette île, ils entrèrent dans l'église, qui était ornée de tableaux peints à l'huile; sur l'autel étaient représentées la vierge Marie et l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur. L'église est bâtie au milieu d'une vallée si fertile en fruits et en belles plantes, qu'elle semble un jardin cultivé avec soin, orné de limoniers, d'orangers, de grenadiers et de citronniers, dont les branches portent à la fois des fleurs et des fruits.

Cavendish partit de Sainte-Hélène le 21 juin; et, le 9 septembre 1588, après avoir souffert d'une violente tempête qui avait emporté toutes ses voiles, il entra dans le port de Plymouth, d'où il était parti il y avait près de deux ans.

Quelques jours après, la reine Elisabeth lui conféra le titre de chevalier.

VII. ALVARO MENDANA DE NEYRA. — 1595-1596.

Iles Salomon. — Iles Marquises ou Nouka-Hiva. — Nitendi.

Mendana avait déjà fait dans l'Océan-Pacifique un voyage fertile en belles et importantes découvertes. Parti du Pérou en 1567, il était arrivé le premier aux îles Salomon. Cet archipel a été si rarement visité depuis lui, il est si peu connu même de nos jours, que nous croyons utile de rapporter avec quelque détail les découvertes de Mendana. Il mouilla d'abord sur l'île *Isabel*, au puerto de la Estrella. Suivant la relation, les habitants du pays adorent des serpents, des crapauds et d'autres animaux. Ils ont le teint brun, les cheveux noirs et crépus, et vont nus, à l'exception du milieu du corps qu'ils recouvrent. Ils ne se nourrissent que de cocos et d'une sorte de racine; ils sont pourtant anthropophages, car leur chef envoya à l'amiral espagnol, comme présent, un quartier d'enfant auquel tenait encore le bras. Celui-ci fit enterrer ces restes de cadavre en présence des naturels, qui parurent confus du mauvais succès de leurs cadeaux, et se retirèrent la tête baissée.

Mendana fit construire un brigantin pour reconnaître les îles voisines; il en confia le commandement au mestre de camp Ortega et au

pilote Hernandez Galego, qui avaient sous leurs ordres dix-huit soldats. Ortega passa successivement aux îles *Malaita*, *Galera*, *Buena Vista* et *Sesarga*, sur laquelle il signala un volcan d'où s'élevait de la fumée. Il découvrit ensuite une île plus grande qu'il nomma *Guadalcanar*. Cette île était traversée par une rivière large et profonde, de laquelle sortirent plusieurs pirogues remplies de naturels. A son retour, on vit San Jorge (aujourd'hui Georgia), dont les habitants entrèrent en pourparler avec les Espagnols. Les perles étaient si abondantes sur ces îles qu'on n'y attachait aucun prix. Ortega voulut doubler ensuite l'île Isabel elle-même, et trouva sur la pointe occidentale une multitude d'ilots, où l'on vit des chauves-souris qui avaient cinq pieds d'envergure. Mendana quitta ce mouillage et vint en choisir un autre sur l'île Guadalcanar. Là, il prit solennellement possession du sol au nom du roi d'Espagne et voulut planter une croix sur le rivage. Les indigènes l'attaquèrent à coups de flèches ; une décharge de mousqueterie leur tua deux hommes et les mit en fuite. Un pilote envoyé à la découverte fut arrêté près d'une petite rivière par des milliers de naturels, et revint avec deux poules et un coq, en disant que le cours d'eau chariait de l'or.

Le brigantin, envoyé de nouveau à la découverte, aborda à plusieurs îles toutes habitées. En son absence, une catastrophe avait eu lieu. Mendana ayant enlevé un jeune sauvage qu'il ne

voulait pas rendre, les naturels massacrèrent neuf matelots et le commis aux vivres occupés à faire de l'eau. Les Espagnols en tirèrent vengeance en brûlant toutes les cases et en tuant une trentaine d'insulaires.

La flotte remit à la voile le 15 juin et se rendit à l'île de *San Cristoval*. L'amiral débarqua lui-même malgré les démonstrations des naturels qui, pour l'en empêcher, grattaient la terre avec leurs ongles, jetant de la poussière et du sable en l'air, ou couraient au rivage et battaient l'eau comme des forcenés. Il fit sonner de la trompette et marcher ses troupes contre eux; mais ils se préparèrent au combat et s'avancèrent armés d'arcs et de casse-têtes. Quand ils furent à portée du trait, on leur fit signe de se retirer; et, sur leur refus, une décharge de mousqueterie tua l'un d'eux et effraya les autres qui s'enfuirent. Les Espagnols trouvèrent dans le village d'abondantes provisions de cocos et d'autres fruits pour toute la flotte.

Le brigantin fut expédié une troisième fois et vit les îles *Santa Anna* et *Santa Catalina*. La première est basse, de forme ronde, avec une colline au milieu qui ressemble à une forteresse; elle est peuplée et fertile. Les Espagnols furent encore obligés de faire feu sur les naturels, qui avaient le corps peint de diverses couleurs, la tête ornée de branches d'arbre et les reins entourés d'une écharpe. Leur force était telle, qu'une de leurs flèches perça le bouclier

d'Ortega, lui traversa le bras et sortit encore de la longueur d'une palme. Après cette dernière reconnaissance, Mendana reprit la route du Pérou, où il était de retour au commencement de mars 1568.

Le roi d'Espagne voulut utiliser ces découvertes : il ordonna au vice-roi du Pérou, don Garcia de Mendoza, de faire équiper quatre navires sous le commandement d'un amiral, et d'envoyer Mendana comme général de l'expédition pour fonder une colonie sur ces îles nouvelles. Celui-ci partit en 1595 avec sa propre femme, dona Isabel de Barretos, et tout ce qu'il y avait d'hommes et de femmes inutiles au Pérou ; mais il ne put retrouver les îles Salomon, et la longueur du voyage fatigua cruellement tous ceux qui l'avaient entrepris. Cependant ce second voyage est encore très-curieux par les nouvelles découvertes des Espagnols et leur tentative de colonisation à Nitendi.

Vers le 10° latitude S., la flotte tomba sur un groupe d'îles (les îles Nouka-Hiva) et attérit sur l'une d'elles. Passant outre, on essaya vainement d'accoster Ohiva-Hoa, et l'on finit par mouiller dans la rade de Tao-Wati. Une chaloupe bien armée fut envoyée à terre et les hommes qui la montaient en débarquèrent au son du tambour. Ils furent bien reçus d'abord ; des femmes gracieuses et jolies s'empressèrent auprès des Espagnols ; cependant il fallut bientôt employer la force pour réprimer les larcins. La paix se ré-

tablit, mais dura peu. On célébra en plein air une messe solennelle, à laquelle assistèrent le général et sa femme, et qui fut écoutée avec une apparence de respect par les naturels. Après la messe, une jolie Indienne aborda avec grâce dona Isabel et lui fit signe de lui donner une boucle de ses cheveux blonds; mais, comme dona Isabel reculait et semblait effrayée, l'indienne se retira avec discrétion pour ne pas lui déplaire. Une querelle particulière que la mauvaise foi des étrangers fit naître vint tout brouiller, et les Espagnols durent répondre à des volées de pierres par des coups de fusil. Ce bruit inattendu, cette mort prompte comme la foudre et vomie de si loin, convinquirent les naturels de la supériorité de leurs ennemis et les amenèrent à des dispositions pacifiques.

« Ils abordaient amicalement les soldats avec des racines et des fruits, dit la relation, et suppliaient qu'on leur permit de retourner à leurs cabanes. Lorsqu'ils revenaient, ils rapportaient encore des vivres : on voyait de côté et d'autre un Espagnol et un Indien se promener tête à tête, se demandant par signes comment on appelait le soleil, la lune, la terre, la mer, et tous les objets qui frappaient leurs regards. En se séparant, les Indiens ne manquaient pas de dire : *amigos, camaradas*. L'un d'eux, auquel on proposait de venir à bord de l'amiral, répondit d'un air gai : *amigos*. Mendana lui fit toutes sortes de caresses, et lui offrit du vin et

des confitures; mais il ne voulut ni boire ni manger. Il regardait avec étonnement le navire, le mât, les voiles, les cordages; il voulut aller partout entre les ponts et considérait chaque chose avec une attention qui n'avait rien de sauvage. Il disait *Jesus* quand on lui en faisait signe. Au bout de quelque temps, il demanda à être remis à terre; mais il continua de nous porter tant d'affection, qu'il se chagrina beaucoup en apprenant notre prochain départ, et qu'il demanda à nous suivre. »

Les habitations des naturels sont carrées et disposées sur deux lignes; elles sont élevées au-dessus du sol; les portes sont basses et les fenêtres percées dans le mur opposé. Les femmes ont la main et le visage très-jolis, la taille fine et bien prise, le teint assez blanc; elles sont vêtues de la poitrine aux pieds d'un fin tissu d'écorce. Près de la bourgade était une sorte de temple (un *moraï*) dans l'enceinte duquel on voyait de grossières figures en bois, auxquelles les naturels font des offrandes en provisions de toutes sortes. Les pirogues sont creusées d'une seule pièce et amarrées avec des cordages en filaments de feuilles de cocotier. Ils les fabriquent avec des os de poissons et des coquillages qu'ils aiguissent sur des cailloux. Les Espagnols ne visitèrent point l'intérieur de ces îles, qu'ils quittèrent le 9 août. Mendana les nomma successivement la *Dominica* (l'île Ohiva-Hoa), *Santa Cristina* (Tao-Wati), *San Pedro* (Motane), et

la *Magdalena* (Otahi-Hoa), et appela le groupe entier *Marquesas de Mendoza*, du nom de son ami le gouverneur du Pérou.

Après avoir fait quatre à cinq cents lieues à l'O. sans pouvoir trouver les îles Salomon si désirées, les vaisseaux se trouvèrent le 20 août en vue de quatre îles basses, qui paraissaient habitées et que l'amiral nomma en l'honneur du saint du jour *îles Saint-Bernard*, probablement les îles Danger de Byron. Le 29, on découvrit une île basse, ronde et plantée d'arbres. Les chaloupes y allèrent faire de l'eau, mais le vaisseau amiral s'en étant approché, les chaloupes aperçurent des écueils et lui crièrent de ne pas avancer. Le 7 septembre, ce même vaisseau ne fut pas aussi heureux; un gros nuage noir produisit une pluie si affreuse et une obscurité telle qu'on n'apercevait plus les fanaux des navires. Le matin on cria : terre! mais on ne vit point le vaisseau amiral, dont on n'entendit plus parler depuis.

Cependant les trois autres vaisseaux ayant mouillé dans la baie que l'amiral nomma *Graciosa*, ils se virent bientôt entourés de pirogues montées par les naturels. Ceux-ci passèrent devant les navires en jetant de grands cris et en agitant les mains. Les uns étaient basanés, les autres tout à fait noirs; leurs cheveux étaient frisés et peints en rouge, en bleu ou en jaune. Ils avaient pour tout vêtement un pagne étroit en toile fine. La plupart avaient le corps tacheté

de diverses couleurs, mais surtout d'un noir luisant. Aux bras et aux jambes ils portaient des bracelets d'os de poissons, de coquillages ou de petits grains d'or ou de bois. Ils étaient armés d'arcs, de flèches dont les pointes étaient en os ou en bois durci au feu, de casse-têtes en bois dur, de lances garnies d'un triple dard et de grosses pierres. Quelques-uns avaient en bandoulière des havre-sacs en feuilles de palmier pour contenir leurs provisions.

Au premier abord, Mendana crut reconnaître les habitants de ses îles Salomon; mais lorsqu'il leur parla, ils n'entendirent pas ce qu'il voulait leur dire. Ils examinèrent le navire avec curiosité; ils ne voulurent pourtant pas y monter, malgré les avances qu'on leur faisait. Après s'être consultés entre eux et avoir pris les ordres d'un vieillard maigre et décharné qui semblait être leur chef, ils poussèrent un cri général et lancèrent sur la flotte une volée de flèches qui ne blessèrent personne. Les Espagnols firent feu aussitôt, et les Indiens prirent la fuite avec épouvante, emportant un mort et quelques blessés. Les navires purent alors s'approcher de terre et chercher un mouillage favorable. Après des essais malheureux, le général trouva un port devant plusieurs villages groupés sur la côte. Cette relâche ne fut point inquiétée, et le soir, au lieu du tumulte des armes, on put entendre sur la plage la musique des naturels, composée d'un tambour et de deux bâtons mar-

quant la mesure d'une danse mêlée de chants et de cris joyeux.

Les naturels qui vinrent le long du bord avaient la tête et les mains parées de fleurs rouges. Quelques-uns se décidèrent à monter sans armes sur le pont. Parmi eux était un homme de soixante ans environ, basané, avec des cheveux blancs, ornés de plumes bleues, rouges et jaunes, armé d'un arc et de flèches. A ses côtés marchaient deux chefs qui semblaient ses inférieurs. Sa parure et le respect qu'on lui témoignait indiquaient la supériorité de son rang. Il demanda par signes quel était le chef des étrangers; et comme l'amiral courut à lui les bras ouverts, il lui dit qu'il s'appelait Malopé et lui fit entendre qu'il désirait changer de nom avec lui. Mendana accepta cette proposition avec joie. Dès ce moment le chef sauvage prit le nom de Mendana, dont il se montra même fort jaloux. Quand on l'appelait Malopé, il désignait du doigt le général pour indiquer que c'était là Malopé, et répétait que lui s'appelait Mendana. L'amiral lui fit cadeau d'une chemise et de quelques objets de peu de valeur. Les soldats donnèrent aux autres des plumes, des grelots, des colliers de verre, des morceaux de toile, qu'ils suspendirent aussitôt à leur cou. On leur enseigna à dire *amigos*, à toucher dans la main, à s'embrasser. On leur rasa la tête; on leur coupa les ongles des pieds et des mains, à leur grande satisfaction, et ils voulurent avoir des

ciseaux pour en faire le même usage. Ils touchèrent curieusement les habits des matelots, et, voyant qu'ils ne faisaient pas partie de leurs corps, ils exprimèrent leur surprise par les contorsions les plus bizarres.

« La chose dura quatre jours, dit la relation, pendant lesquels ils nous apportèrent des vivres. Malopé venait souvent et semblait fort de nos amis. Un jour pourtant il vint avec cinquante canots au fond desquels il avait caché des armes. Il monta vers le capitaine; mais, voyant un soldat prendre par hasard un fusil, il s'enfuit à terre, sans qu'on pût le retenir. Les siens le reçurent avec des démonstrations de joie; puis, s'étant consultés, ils retirèrent le même soir tous leurs effets des maisons voisines du mouillage. Toute la nuit on vit des feux allumés sur l'île et des canots aller et venir d'un village à l'autre. Le matin l'équipage de la galiote étant allé à l'aiguade de la rivière, tomba dans une embuscade d'Indiens qui le poursuivirent à coups de flèches. Les vaisseaux firent feu sur eux; après que les blessés furent pansés, le général envoya le mestre de camp avec trente hommes pour mettre tout à feu et à sang. Les Indiens firent tête et ne prirent la fuite que quand on leur eut tué cinq hommes. On leur brûla quelques canots et des maisons, et l'on coupa les palmiers d'alentour.

« Le capitaine don Lorenzo fut envoyé avec la frégate à la recherche du vaisseau amiral, et le

mestre du camp, avec quarante hommes, à l'attaque d'un village indien, auquel on mit le feu. Sept sauvages surpris dans les maisons incendiées se jetèrent résolument au milieu des nôtres et périrent tous, à l'exception d'un seul, qui réussit à s'échapper. Le mestre du camp n'eut que deux soldats blessés. Le village appartenait à Malopé qui vint le soir, en se frappant la poitrine, et en appelant le général Malopé, tandis qu'il se donnait le nom de Mendana. Il faisait signe qu'on le traitait injustement, que c'étaient d'autres Indiens que les siens, demeurant sur le côté opposé de la baie, qui nous avaient attaqués. Puis il bandait son arc et donnait à entendre qu'il se joindrait à nous pour en tirer vengeance. Le général tâcha de lui donner quelque satisfaction et l'on se fit de mutuelles protestations d'amitié. »

Cependant, le 21 septembre, la flottille alla mouiller dans un autre port de la même baie. Don Lorenzo revint sans avoir trouvé aucun vestige du vaisseau amiral. En côtoyant l'île du côté du N., il avait aperçu une baie dont les bords lui avaient semblé plus étendus et plus peuplés que les terres voisines du mouillage. En outre, à huit lieues au S. O. de Nitendi, il avait vu une autre île (Toupoua, sans doute), de huit lieues de circuit, et à dix lieues au N. O. trois autres îles (les îles Mendana), couvertes de cocotiers, entourées d'une immense ligne de récifs et habitées par une race d'un teint plus clair.

L'escadre se rendit à la baie désignée par don Lorenzo. Les sauvages passèrent la nuit à crier et à rire : on entendit distinctement le mot *amigos*. Au point du jour, ils lancèrent des flèches et des pierres ; mais, étant hors de portée, ils se jetèrent à la nage pour accrocher les bouées dans l'espoir d'attirer les navires à la côte. La chaloupe fut envoyée contre eux ; ils se défendirent vaillamment et ne se retirèrent qu'après avoir blessé deux Espagnols et vu tomber morts trois des leurs.

Le lendemain, on voulut jeter les bases de la colonisation ; mais la bonne harmonie était détruite entre les étrangers et les naturels, et la chose en vint au point que le chef Malopé fut tué par trahison. Dès ce moment les sauvages ne respirèrent plus que la vengeance. Pour surcroît d'embarras, une révolte éclata parmi les colons débarqués, et des officiers s'insurgèrent contre leurs supérieurs. Mendana fut obligé de sévir : il fit exécuter deux des factieux et pendre le troisième. Mais ces actes de sévérité achevèrent de ruiner sa santé déjà chancelante. Il y succomba, et sa veuve, dona Isabel de Barretos, prit le commandement de l'escadre. Après soixante-neuf jours de relâche, on quitta cette île funeste de Nitendi, qu'on nomma à cette époque *Santa Cruz*. De ce malheureux essai, il n'est rien resté dans l'île, si ce n'est quelques mots espagnols qu'on a retrouvés plus tard dans la bouche des naturels.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1596, la flottille, dirigée par dona Isabel vers le N. N. O., vit l'île de Gouaham, dont les naturels vinrent en foule, dans leurs jolies pirogues, demandant du fer et se montrant aussi voleurs importuns que les premiers navigateurs les avaient vus. Le reste de la route fut difficile, ces parages étant inconnus au pilote, Fernandez Quiros, qui marchait par conjecture vers le cap Saint-Esprit des Philippines. Le 14 janvier 1596, on vit la terre, à la grande joie de tous ces malheureux qui étaient accablés d'ennui, de fatigue et épuisés de faim. Le découragement était tel parmi l'équipage, que personne ne voulait aider à la manœuvre du navire qui était tout désemparé. Enfin on entra dans une baie, et trois Indiens vinrent indiquer l'ancre : on était en effet au cap Saint-Esprit. Des vivres furent apportés ; mais plusieurs des Espagnols en ayant mangé avec trop de précipitation succombèrent à leur voracité. Un vaisseau vint au devant d'eux de Manille, et tout l'équipage se mit à pleurer de joie et à leur tendre la main, en voyant qu'ils étaient Espagnols. Enfin, les restes de la malheureuse expédition prirent terre le 11 janvier 1596. Cinquante personnes avaient péri depuis le départ de Santa Cruz seulement. La frégate s'était perdue sur une côte, où on la trouva échouée, avec tout son équipage mort, et la galiote aborda plus tard à Mindanao. Dona Isabel fut reçue avec les plus grands honneurs par le gouverneur

des Philippines. Les femmes se marièrent à Manille, excepté quatre ou cinq, qui se firent religieuses.

Telle fut l'issue de la seconde expédition de Mendana. Dans la première, il avait découvert les îles Salomon, que peu de navigateurs ont vues après lui; et, dans la seconde, il visita le premier l'archipel Nouka-Hiva, et l'île Nitendi, qui ne devait être revue que cent soixante-dix ans plus tard par l'Anglais Carteret.

### VIII. OLIVER VAN NOORT. — 1598-1601.

Côte des Patagons. — Mariannes.

Le gouvernement Hollandais, jaloux de participer à la gloire et aux profits des expéditions de la mer du Sud, y envoya, en 1598, l'amiral Oliver Van Noort avec quatre vaisseaux et deux cent quarante-huit hommes d'équipage. La flotte partit le 2 juillet, avec un pilote qui avait déjà servi sous Cavendish; et, le 20 septembre, elle entra au Port Désiré, sur la côte des Patagons. Après un mois de séjour dans cette baie, l'amiral étant allé un jour à la découverte, les hommes qu'il avait laissés à la garde du bateau débarquèrent, malgré sa défense, et tombèrent dans une embuscade de sauvages; trois des Hollandais furent tués, et un quatrième blessé. Ces Patagons étaient de grande stature; ils avaient la chevelure longue, la peau tannée et le

visage peint, ce qui leur donnait un aspect terrible. Ils portaient des arcs et des flèches armées d'un caillou aigu, dont ils se servaient avec la plus grande adresse. Les chirurgiens du vaisseau trouvèrent les morts percés de part en part, du côté du cœur ou du foie. On ne revit plus les sauvages jusqu'au départ. Le 25 novembre, rejetés du détroit, les Hollandais débarquèrent sur deux petites îles, à deux lieues du cap Nassau. Ils poursuivirent des naturels jusque dans une caverne dont ceux-ci défendirent l'entrée avec un courage héroïque jusqu'à ce qu'ils fussent tous tués. Les Hollandais y trouvèrent des femmes qui couvrirent leurs enfants de leurs corps, attendant la mort dans cette posture. Mais on se contenta de prendre deux petites filles et quatre garçons qu'on emmena. Ceux-ci ayant plus tard appris à parler hollandais, leur dirent que ces îles s'appelaient *Castemun* et *Talcke*, et qu'elles abondaient en pingouins, dont la chair servait de nourriture aux indigènes, et les plumes, cousues ensemble, de vêtements. Les habitants étaient divisés en quatre tribus, dont trois étaient composées d'hommes d'une grandeur moyenne, à la poitrine large, au corps peint, allant demi-nus, avec un manteau de plumes de pingouins qui ne leur couvrait que les épaules. La quatrième tribu était composée d'hommes d'une taille gigantesque, qui étaient constamment en guerre avec les autres.

Enfin, après avoir essuyé toutes les rafales

qui ne font jamais faute dans le détroit, Van Noort entra, le 29 février, dans la mer du Sud. Il lui restait encore trois navires; il avait été obligé d'en brûler un sur les côtes du Brésil, et le cinquième s'était séparé des autres par une brume épaisse. On arriva le 16 septembre à Gouaham, d'où les naturels accoururent en foule suivant leur usage, apportant des provisions de toutes sortes dans leurs canots et criant *hierro ! hierro !* (du fer ! du fer ! ) Van Noort eut à se plaindre du penchant de ces naturels pour le vol. Quelques-uns présentèrent dans les échanges des corbeilles en feuilles de cocotier qui paraissaient pleines de riz, mais dont le fond était rempli de coquilles ou de feuilles. L'un d'eux étant venu à bord arracha une épée des mains d'un Hollandais, et se précipita dans l'eau avec sa proie sans qu'on pût l'atteindre. Ceux qui n'avaient pas encore trouvé l'occasion d'exercer leur adresse semblaient aussi impassibles que des animaux. Van Noort fit jeter devant eux cinq morceaux de fer à la mer; ils se précipitèrent aussitôt dans l'eau et les retirèrent en un instant du fond, à la stupéfaction des Hollandais.

Deux jours après, l'amiral embouqua le détroit des Philippines; après quelques expéditions et de glorieux combats dans ces mers, Van Noort rentra à Rotterdam, sur le seul vaisseau qui lui restât, le 26 août 1601.

## IX. FERNANDEZ DE QUIROS. — 1605-1608.

Archipel Pomotou. — Terre du Saint-Esprit. — Iles Tafti. —  
Détroit de Torrès.

Quiros avait déjà navigué dans la mer du Sud, et pris part à la deuxième expédition de Mendana, quand, par ordre de Philippe III, il partit du Pérou, comme pilote de don Luis Paz de Torrès, avec deux navires bien pourvus, pour achever les découvertes des îles Salomon. Le 21 décembre 1605, les deux navires se mirent en route, et le 26 janvier ils avaient déjà vu une petite île basse et verdoyante (l'île *Ducie*), mais à laquelle ils ne purent aborder. Le 5 février, on aperçut cinq ou six îles (les îles *Elisabeth*, *Gloucester*, *San Miguel*, *Britomart*, *Maitia*, de l'archipel Pomotou), et peu de jours après une côte qui paraissait habitée. On mit quarante hommes dans les canots pour gagner le rivage, d'où les naturels faisaient signe de venir. Mais la mer brisait si furieusement contre la côte qu'il ne fut pas possible d'accoster.

« Nos gens, dit la relation, étaient sur le point de s'en retourner fort tristes de nous rapporter une si mauvaise nouvelle, car nous manquions d'eau et de vivres, lorsqu'un jeune homme, nommé Francisco Ponce, se leva d'un air résolu, criant qu'il serait honteux de retourner vers la flotte sans y porter secours, et qu'il allait se dévouer pour le salut de tous.

Aussitôt il se déshabilla à la hâte et se jeta à la nage, se dirigeant vers l'endroit où la mer battait la côte avec tant de furie. Les naturels, charmés de ce courage, parurent s'intéresser au sort du jeune Ponce et s'avancèrent dans l'eau pour l'aider. Ils l'amènèrent sur le rivage avec de grandes marques d'amitié, en le baisant sur le front à diverses reprises et en recevant de bonne grâce les caresses qu'il leur rendait de son côté. Trois des nôtres, voyant ceci, se jetèrent à la mer et arrivèrent de même. »

Ces sauvages étaient armés de lances, de sabres et de casse-têtes en bois : leur peau était hasanée ; ils étaient grands et forts. Après être restés quelques heures à terre, les Espagnols regagnèrent leur chaloupe à la nage, sans pouvoir décider les naturels à les accompagner. Le lendemain, les navires étant tombés sous le vent, les chaloupes retournèrent vers la plage pour y faire de l'eau. Nul torrent, nulle source ne s'étant offerts, on creusa les sables de la grève et l'on découvrit ainsi quelques puits d'eau saumâtre. En revanche on trouva des noix de coco en abondance. En s'avancant dans l'intérieur, les Espagnols virent qu'ils étaient sur un isthme fort étroit submergé à marée basse. Ils rencontrèrent une vieille femme qui consentit à les suivre à bord, où on la combla de présents ; puis on l'habilla et on la reconduisit à terre. Cette fois les naturels étaient venus au-devant des chaloupes avec leurs pirogues à la

voile ; rien ne saurait rendre leur joie bruyante quand ils virent la vieille femme affublée des habits européens et comblée de présents. Leurs amitiés, leurs caresses redoublèrent envers les Espagnols. L'un des sauvages, d'une haute taille et de bonne mine, portait sur la tête une couronne de plumes noires qui semblait le désigner comme chef ; sa chevelure, qui était blonde et flottait sur ses épaules, surprit étrangement les Espagnols, qui le voyaient offrir seul cette particularité. Ce sauvage céda aux instances des étrangers qui l'engageaient à venir avec eux, et entra dans un de leurs canots avec cinq ou six autres naturels. Mais au moment où l'on prit le large, les sauvages, effrayés d'être à la merci d'inconnus, se jetèrent à l'eau et il fallut employer la force pour empêcher le chef de les suivre. On le mena jusqu'aux navires sans pouvoir le décider à monter. Il fallut lui servir à manger et le combler de caresses et de présents dans la chaloupe même ; puis, quand on le crut gagné par ces prévenances, on le ramena à terre. Il était temps : un petit nombre d'Espagnols laissés sur le rivage venait d'être entouré par des nuées d'insulaires qui songeaient à venger leur chef qu'ils croyaient déjà rôti et mangé par les étrangers. Le retour du chef fut un signal de joie et de bonne harmonie. Les matelots furent fêtés, caressés, comblés de petits cadeaux, et l'officier qui commandait les chaloupes reçut en présent les objets les plus

précieux de ces bons insulaires. Quiros mit à la voile le lendemain, laissant le nom de *Sagittaria* à cette île (notre Taïti), qui ne devait être revue que cent soixante ans plus tard par Wallis et par Bougainville.

Le 2 mars, on découvrit une nouvelle terre, habitée par des sauvages entièrement blancs, mais perfides et méchants. Les Espagnols, et Quiros lui-même, coururent de grands dangers sur cette terre, qui fut nommée par le pilote *Gente Hermosa* (la belle nation), mais que les indications trop vagues de la relation ne désignent pas assez pour que nous lui assignions son nom moderne.

Le 7 avril, le grand navire vit une terre noire et brûlée, près de laquelle on mouilla le lendemain. Les barques furent bien accueillies par les naturels et rapportèrent des productions du pays en abondance. Les sauvages vinrent au-devant d'une seconde troupe d'Espagnols, envoyée pour explorer l'île. Leur chef tenait un rameau de palmier qu'il offrit à Torrès en l'embrassant. Des relations s'ensuivirent entre eux et les Espagnols, qui prirent sur cette côte hospitalière un repos dont ils avaient grand besoin. Torrès nomma cette île *Taumako*, et c'est le nom qui lui a été conservé, malgré son existence fort douteuse à la place indiquée par les cartes.

Faisant route au S. par 14° 50' lat., on découvrit une longue et haute côte qui fut appelée

*Nuestra Señora de Luz*, Notre-Dame-de-Lumière. La côte était escarpée, dangereuse et sillonnée de cascades qui tombaient dans la mer. Vue du large, la terre paraissait couverte de plantations. Accourus au spectacle d'un vaisseau voguant à pleines voiles, les naturels agitaient des rameaux de cocotier; ils appelaient les étrangers par des cris et par des signaux et des feux sur les montagnes. Quiros envoya à terre un officier avec vingt soldats armés de rondaches et de mousquets. Ils entrèrent dans une jolie rivière qui coulait entre les rochers, et virent une multitude de cochons sur la plage. Les habitants étaient de trois couleurs : les uns entièrement noirs, les autres blancs avec la barbe rouge, enfin les troisièmes mulâtres. Les Espagnols s'avancèrent avec des signaux de paix; mais, au milieu de ces préliminaires, un sauvage s'élança d'un rocher, gagna la pirogue à la nage, et fut retenu prisonnier par les Européens. C'était un chef, à ce qu'on présuma aux bracelets en dents de sanglier qu'il portait, tandis qu'un autre sauvage, fait aussi prisonnier par ruse, n'avait pas d'ornements semblables. On mit les fers aux pieds de ces malheureux et l'on commença à voguer vers le bord. L'un deux, inquiet du sort qu'on lui réservait, rompit ses liens et se jeta à l'eau, traînant après lui un bout de chaîne. Cependant la nuit était survenue, et le fugitif, ne pouvant regagner la terre, fut repris par l'embarcation. Tous deux

furent bien accueillis par Quiros, qui leur fit raser la barbe et les cheveux, leur donna des vêtements en taffetas rouge et les renvoya à terre avec plusieurs pièces d'étoffes à échanger contre des vivres. Le chef, rendu à la liberté, se montra reconnaissant et généreux dans les échanges; il chargea les chaloupes de cochons, d'ignames, de patates et surtout de belles et excellentes bananes.

Encouragé par ces premières relations, Quiros voulut prolonger sa relâche sur ces îles. Il y essaya même une sorte de colonisation. « Nous continuâmes, dit-il dans son récit, de courir le long de la côte dans la chaloupe, à la vue d'une autre nation nombreuse, de haute taille, plus grisâtre que la précédente. Ces gens nous parurent être des rustres de basse condition. Peu après qu'ils nous eurent fait des signes d'amitié, nous vîmes leurs femmes fuir vers les bois, et aussitôt ils nous décochèrent une grêle de flèches, dont un de nos Espagnols fut légèrement blessé au visage. Notre mousqueterie les fit repentir de leur méchanceté; après quoi, la nuit s'approchant, la chaloupe revint à la flotte raconter ce qui s'était passé.

« Le désir de connaître cette grande terre qu'on voyait au S. E. nous fit lever l'ancre. Ceux qu'on y envoya le 30 avril rapportèrent qu'ils avaient trouvé une bonne baie, large, bien à l'abri, bon mouillage sur trente brasses, que la côte s'étendait fort au loin en retour déclinant

au S. S. O.; qu'on leur avait fait des signaux par des feux allumés sur les montagnes; que les peuples de cette côte étaient de haute stature; qu'ils les avaient abordés dans une pirogue avec des marques d'amitié, quoique feintes, comme nous l'éprouvâmes ensuite, et leur avaient fait présent d'une belle aigrette de plumes de héron. Ce rapport combla de joie l'équipage, qui se voyait parvenu au but de ses désirs par la découverte d'une grande terre et d'un bon port. L'escadre entra le 1<sup>er</sup> mai dans la baie qu'elle nomma, du nom de la fête du jour, *Saint-Jacques et Saint-Philippe*. L'ouverture, d'environ huit lieues de large, court N. et S.; la bande de l'E. peut en avoir douze, et celle de l'O. quinze. Lat. 45° 40'). Le 3 mai, nous mouillâmes dans un bon port, à l'embouchure de deux rivières, fond de sable net depuis quarante jusqu'à six brasses. Les Indiens qui nous entouraient dans leurs canots nous faisaient signe d'entrer plus avant; mais nous ne jugeâmes pas à propos de le faire. C'était le jour de l'invention de la sainte Croix. Nous nommâmes le port *Vera Cruz*; tout le continent, *Terre Australe du Saint-Esprit*; et les deux rivières, l'une *Jourdain*, l'autre *Saint-Sauveur*. Les bords de ces deux rivières sont d'une beauté enchantée, garnis de fleurs et de verdure. La plage y est large et plane, si bien à l'abri, que quelque vent qui souffle dans la baie, la mer reste calme et tranquille dans le retour; le

Le rivage jusqu'à la pente des montagnes est couvert d'arbres ; les montagnes aussi vertes que la plaine sont séparées par de larges vallons plats, fertiles, arrosés de rivières ; en un mot, il n'y a point de contrées si belles en Amérique, et bien peu qui l'égalent en Europe. La terre y produit en abondance et presque sans culture des fruits de bon goût, des patates, des ignames, des papaias, des bananes, des oranges, des limes, des amandes, des *obos* et divers autres fruits fort savoureux que nous ne connaissons pas. On y trouve de l'aloès, des noix muscades, de l'ébène, des poules, des cochons, et plus avant dans le pays, selon qu'on nous le fit entendre par signes, du gros bétail, des oiseaux qui chantent à merveille, des ramiers, des perdrix, des perroquets, des abeilles. Les habitants sont noirs ; ils demeurent dans des cabanes couvertes de paille. Le pays est sujet à des tremblements de terre, signe d'un continent d'une assez grande étendue.

« Ces gens-ci parurent assez mécontents de notre arrivée. Quand nous eûmes mis pied à terre, leur chef vint à nous avec sa troupe, et nous présenta quelques fruits, en nous faisant signe de nous en aller ; comme nous n'en tenions compte, le chef traça une ligne sur la poussière, en nous faisant signe de ne pas la dépasser. A peine Torrès se fut-il avancé au-delà qu'ils nous décochèrent quelques flèches ; ce qui nous obligea de faire feu sur eux, et d'en tuer quel-

ques-uns, au nombre desquels était leur chef. Les autres s'ensuivirent vers les montagnes. Une seconde troupe des nôtres était allée d'un autre côté chercher des vivres, et tâcher de faire alliance avec les nationaux; mais ils sont d'un si mauvais caractère qu'il n'y a pas moyen d'entrer en conférence. Ils se mettaient toujours aux aguets sur notre passage, quoiqu'avec peu de succès; car les branches rompaient le coup de leurs flèches, au lieu qu'elles les paraient mal de nos balles de mousquet. Nous passâmes quelques jours en ce lieu à nous récréer et à nous reposer des fatigues passées. On célébra le service divin dans une cabane de verdure, précédée d'une belle allée d'arbres. On y fit la procession de la Fête-Dieu; on y éleva une croix. On prit possession du pays au nom du roi Philippe III. Une troupe des nôtres, étant un jour allée chercher des fruits, découvrit du haut d'une montagne un beau vallon qu'elle traversa; puis, du sommet d'une autre montagne, à deux lieues du rivage, elle ouït un bruit de tambour qui lui donna la curiosité de s'approcher dans un grand silence. Les Espagnols arrivèrent à une habitation où les sauvages passaient nonchalamment le temps à danser. Dès qu'ils se virent surpris, ils prirent la fuite vers la montagne, abandonnant leurs femmes et leurs enfants; mais on eut bientôt lieu de juger qu'ils ne s'étaient ainsi sauvés que pour avoir été surpris sans armes. Nos gens, restés

maitres de l'habitation , entrèrent dans une cabane, d'où ils enlevèrent trois enfants et quatorze cochons, et s'en revinrent au plus tôt de notre côté, avant le retour des Indiens , étant loin de tout secours et accablés de lassitude. Ils repassaient dans le vallon , lorsqu'ils entendirent de nouveau les cris des barbares, accompagnés du bruit de leurs tambours faits d'un tronc de bois creux. Nos gens, près d'être assaillis, coururent de toutes leurs forces jusqu'à la pente de la montagne , dont ils gagnèrent le sommet le plus vite qu'il leur fut possible, chargés comme ils étaient. La nécessité de reprendre haleine les obligea de s'y arrêter. Les barbares approchèrent , et faisant leurs cris ordinaires, lancèrent aux nôtres une grêle de flèches qui, par bonheur, n'atteignirent personne. On leur répondit à coups de mousquet qui en blessèrent quelques-uns et firent reculer leur troupe; mais elle ne tarda pas à revenir à la charge, poursuivant les nôtres à la descente jusqu'auprès du rivage; de sorte qu'ils étaient obligés de faire volte-face de temps en temps pour recharger leurs mousquets et faire feu. Malgré ceci, la crainte de nos armes ne faisait pas quitter prise aux barbares qui, lorsqu'ils n'eurent plus de flèches, se campèrent sur des pointes de rochers, d'où ils nous lançaient du haut en bas de grosses pierres. Un des nôtres en eut le bras cassé. Ils n'eurent pas d'autre mal dans cette retraite dangereuse qu'ils exécutèrent avec une bravoure extrême,

sans abandonner leur proie. Quand les Indiens ouïrent tirer le canon des vaisseaux et virent qu'on courait de toutes parts au secours des nôtres, ils abandonnèrent pour le coup la partie, en fuyant vers la montagne.

Après quelque séjour dans cette baie, les vaisseaux levèrent l'ancre et nous en sortîmes; mais il y fallut bientôt rentrer. Nos gens tombèrent tout d'un coup malades en si grand nombre, qu'il ne restait plus personne en état de faire la manœuvre. On ne pouvait attribuer cet accident à la nature même du poisson dont nous avons mangé en quantité devant cette baie; mais on soupçonna que ce dernier pouvait avoir avalé quelque poison, ou avoir été apprêté et coupé en morceaux sur des herbes vénéneuses. En peu de temps, les deux vaisseaux devinrent semblables à l'hôpital d'une ville pestiférée. Nos gens furent si malades que pas un d'eux ne crut en revenir. Cependant nos chirurgiens, malades eux-mêmes, soignèrent les autres avec tant de zèle et d'habileté, que les effets de cet accident furent bientôt passés sans que personne en mourût. Durant ce second séjour, on fit aussi quelques descentes à terre, et l'on relâcha les enfants enlevés de l'habitation, dans l'espérance qu'ils seraient les instruments d'un traité de paix entre les naturels et nous; mais ceci n'ayant eu aucun effet, nous levâmes l'ancre une seconde fois. Le 5 juin, empressés d'aller reconnaître les terres sur le vent, d'en

prendre possession pour le roi, d'y bâtir une ville, comme nous fîmes dans la baie, où nous en fondâmes une qu'on nomma *Jérusalem-la-Neuve*, dans laquelle on établit des alcades, des corrégidors et autres officiers du roi, nous trouvâmes au large le vent contraire et la mer si agitée que la proue des navires était quelquefois sous l'eau. On fut forcé de regagner la baie. Les deux vaisseaux et le petit bâtiment la coururent ensemble pendant deux jours non sans risques. Le troisième, deux des trois gagnèrent la rivière, et mouillèrent dans un bon abri, plus avancé que celui où nous avons fait notre précédent débarquement. Mais le capitaine n'en put jamais venir à bout, et courut tant de risques dans la baie, qu'elle fut forcée d'en sortir pour prendre le large où elle dériva si bien qu'elle n'en put jamais regagner l'entrée. »

Ici finit la relation de Quiros pour ce qui regarde les nouvelles terres, qui, malgré des détails si explicites, restèrent inconnues de nouveau pendant cent soixante ans, jusqu'aux voyages de Bougainville et de Cook. Elles font partie de l'archipel des *Nouvelles-Hébrides*, et portent aujourd'hui les noms de *Mallicolo* qu'il ne faut pas confondre avec Vanikoro, où périt Lapérouse, et d'*île Saint-Esprit*. Le *Pic de l'Etoile* de Bougainville est probablement la *Nuestra Señora de Luz* de Quiros.

Après ces importantes découvertes, les Espagnols virent encore quelques îles nouvelles,

entre autres Tikopia, et le vaisseau de Quiros fit route vers le Mexique, où il était de retour à la fin du mois d'octobre de l'année 1606.

Louis de Torrès ayant poursuivi sa route à l'O., tomba sur une terre qu'il prit pour le commencement de la Nouvelle-Guinée, probablement la Louisiade de Bougainville. Après avoir côtoyé cette terre pendant trois cents lieues environ, Torrès arriva dans un espace embarrassé d'îlots et d'écueils, à travers lesquels la navigation devint très-pénible. Vers le 11<sup>o</sup>, il découvrit plusieurs grandes îles dont les habitants étaient noirs, nus et robustes. Leurs armes étaient des lances, des flèches et des casse-têtes en pierre. Il employa près de deux mois pour franchir ce passage, puis il fit route au N., et gagna les possessions espagnoles de l'archipel Indien.

« Il n'est pas douteux, dit M. d'Urville, que ce passage ne fût le détroit connu aujourd'hui encore sous le nom de *détroit de Torrès*, qui sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle Hollande, et que les grandes îles dont il est ici question ne soient celles qui avoisinent le cap York, et peut-être ce cap lui-même, extrémité septentrionale de l'Australie (Nouvelle-Hollande). Ce fait a été démontré par les travaux de Cook. »

## X. SCHOUTEN ET LE MAIRE. — 1615-1616.

Détroit de Le Maire. — Cap Horn. — Iles Honden, Zondergrond, Waterland, Vliegen. — Iles Niouha. — Iles Onou-Afou et Allou-Fatou. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée.

Après le voyage d'Oliver Van Noort par le détroit de Magellan, plusieurs expéditions hollandaises suivirent heureusement la même route, jusqu'à ce que la compagnie générale des Indes obtint des États-Généraux le droit exclusif d'aller aux Indes par ce détroit. Ce fut ce privilège même qui donna lieu à de nouvelles découvertes. Jacob Le Maire, marchand d'Amsterdam, et Wilhelm Cornelyz Schouten, navigateur expérimenté, s'associèrent pour trouver un passage dans la mer du Sud qui fût à la fois moins difficile que le détroit Magellan et en dehors des limites du privilège de la compagnie des Indes. Ils équipèrent à frais communs deux bâtimens : *la Concorde*, de trois cent soixante tonneaux, et *le Horn*, qui n'était qu'un simple yacht. Schouten commanda le premier avec Le Maire en qualité de commis ; le frère de Schouten était sur l'autre comme capitaine, avec un marchand nommé Adrien ou Aris Claesz, remplissant les fonctions de commis. Ils avaient à bord soixante-cinq hommes d'équipage, vingt-neuf pièces de canon, douze pierriers, des mousquets, etc.

Le 14 juin 1615, les deux bâtiments firent voile du Texel. Leur voyage n'eut rien de remarquable jusqu'au 5 octobre : vers le milieu de ce jour, on entendit un grand bruit à l'avant de la *Concorde*, et le pilote vit l'eau toute rouge de sang. Son étonnement fut extrême ; mais on découvrit plus tard, lorsque le vaisseau fut réparé au Port Désiré, la cause de cet événement. C'était sans doute un monstre marin dont la corne avait donné dans le bordage avec tant de violence qu'elle s'y était rompue. On vit à l'avant, à sept pieds sous l'eau, une corne fort enfoncée, à peu près de la figure et de l'épaisseur d'une dent d'éléphant. Elle avait pénétré au travers des trois bordages, plus d'un demi-pied dans l'épaisseur du bâtiment. Le 20, on passa la ligne, et, le 23 Schouten déclara l'objet de l'expédition à l'équipage assemblé, qui reçut cette nouvelle avec des transports de joie.

Le 6 décembre on était arrivé au Port Désiré, où la *Concorde* fut mise en carène. Pendant qu'on réparait les deux bâtiments, le feu prit au yacht et s'étendit si promptement aux manœuvres qu'il fut impossible de l'éteindre. Les Hollandais, resserrés dans le seul bâtiment qui leur restait, dépassèrent bientôt le détroit de Magellan, en longeant toujours la côte et gouvernant au S. Le 24, on trouva l'extrémité de la terre ; mais on en découvrit une autre à huit lieues de distance. On navigua entre ces deux côtes, dont la dernière fut nommée *Terre des*

*États*, et l'autre *Maurice de Nassau*. Les bâtimens étaient entourés de milliers de baleines qui les obligeaient à courir des bordées pour les éviter. Vers le soir du 25, on trouva l'eau très-bleue, ce qui indiquait une grande profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, et d'autres indices vinrent confirmer cette opinion. Le 29, on revit les terres que l'on avait quittées. On n'y apercevait que de hautes montagnes couvertes de neige, qui se terminent par un cap fort pointu, que Le Maire nomma *cap Horn*. Le 3 janvier, on n'avait plus de terre en vue : l'expédition célébra sa découverte par une fête sur le bâtiment, et le passage si heureusement trouvé entre Maurice de Nassau et la Terre des États fut solennellement appelé *détroit de Le Maire*.

Après cette laborieuse navigation qui fut accompagnée de pluies et de tempêtes presque continuelles, on fit voile rapidement au N. O. sur la mer du Sud ; et, le 11, on repassa le tropique du Capricorne. Le 15, on courut vers l'O., et l'on vit beaucoup d'oiseaux, surtout des queues-de-flèches ou pailles-en-queue, qui ont le corps aussi blanc que la neige, le bec rouge et des queues blanches, et fendues d'un pied de longueur.

Le 10 avril, l'équipage, malade du scorbut, désirait ardemment la terre. On découvrit une île basse et de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages et de l'eau de

pluie. Elle fut nommée *Honden* ou île des Chiens, parce qu'on crut y voir des chiens qui n'aboient point. Le 14, on était à une lieue d'une grande île basse, située à l'E., lorsqu'on vit venir une pirogue montée par quatre sauvages; ils étaient nus et peints en rouge, avec des cheveux noirs et longs. Ils invitèrent les Hollandais de la voix et du geste à descendre chez eux; mais comme on ne trouva point de fond, et que le rivage était couvert d'insulaires dont on ignorait les dispositions, on prit le parti de s'éloigner.

Après avoir fait environ dix lieues dans la nuit, les Hollandais se trouvèrent avec surprise, le lendemain matin, près d'une côte dont les habitants étaient nus comme ceux de la veille; ils étaient peints de diverses figures des pieds à la tête. Trois d'entre eux se détachèrent du rivage dans un canot et s'approchèrent de la chaloupe. Encouragé par de bons traitements, un des trois monta sur le vaisseau de Schouten; mais, au lieu d'écouter les Hollandais, il se mit à arracher les clous d'une petite fenêtre de cabane et à les cacher adroitement dans ses cheveux. Pendant ce temps, les deux autres s'efforçaient de tirer les grandes chevilles du bâtiment. On envoya la chaloupe au rivage avec quatorze hommes armés de mousquets et de sabres. A peine débarqué, le petit détachement fut attaqué par trente sauvages, armés de massues et de frondes, qui débusquèrent d'un bois

et tentèrent de le désarmer et de s'emparer de la chaloupe. Déjà ils entraînaient deux des Hollandais, lorsque les autres firent feu. Trois naturels furent tués et les autres s'enfuirent précipitamment. Quelques femmes prirent à la gorge ceux des sauvages qui semblaient vouloir tenir bon, sans doute pour les obliger à céder le champ de bataille. Cette île, dont le rivage était couvert de cocotiers, et celle de la veille, furent nommées *Zondergrond* (îles sans fond). Ce sont les îles *Oura* et *Tiokea* de l'archipel Pomotou.

Les Hollandais quittèrent sans regret cette terre ingrate et découvrirent une autre île le 16 au matin. Ils n'y trouvèrent point d'habitants, et ne purent y prendre que quelques barils d'eau douce et une sorte d'herbe qui soulagea beaucoup les malades. Schouten la nomma *Waterland* (pays d'eau) : elle a gardé ce nom. Le matin du 18, à vingt lieues de *Waterland*, on vit une autre île auprès de laquelle on trouva le fond. Ceux qui descendirent au rivage s'avancèrent assez loin dans un bois ; mais la rencontre de quelques sauvages les fit rétrograder. Ils furent suivis d'une légion de mouches qui s'attachèrent à eux avec opiniâtreté. La chaloupe en fut couverte, et l'on ne fut délivré de ce fléau que quatre jours après : un vent frais les fit disparaître en un instant. On ne manqua point d'appeler cette île *Vliegen* (île des mouches), et ce nom lui a été conservé.

Pendant les premiers jours de mai, la navigation fut pénible et les malades ne voyant point de terre se livraient au désespoir. Le 9, à midi, on reconnut une voile à laquelle on donna la chasse. La chaloupe l'eût bientôt atteinte et lui tira brutalement quatre coups de mousquet. Aussitôt les sauvages qui la montaient se précipitèrent dans la mer en y jetant aussi diverses provisions, telles que des fruits et des poules. On ne trouva dans la barque que deux vieillards, huit femmes et trois enfants à la mamelle. On ne put retirer des flots que deux hommes qui montraient tristement le fond de la mer pour indiquer que leurs frères y étaient ensevelis. On les rendit à leurs femmes qui les reçurent avec les plus tendres embrassements. Pour quelques bijoux de verre, on eut des nattes très-fines et quelques noix de coco, les seules qui leur restassent.

Le 10, on eut enfin des terres en vue, à la distance de huit lieues. Le lendemain, on se trouva près d'une île fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvrit une autre au S. La première était couverte de cocotiers qui ranimèrent le courage des malades et lui firent donner le nom d'*île des Cocos*. Lorsque le bâtiment fut à l'ancre, trois pirogues des naturels en vinrent faire le tour, et une douzaine d'autres l'abordèrent. Ils échangèrent des racines et des fruits de cocos pour des clous et des verroteries. Jusque-là tout allait bien, quand la cha-

loupe vint à se détacher du bord pour aller reconnaître le mouillage. Croyant en avoir facilement raison, une vingtaine de pirogues l'entourèrent et menacèrent l'équipage de leurs lances. Les Hollandais firent feu, et un sauvage tomba percé d'une balle. Le bruit ne les effraya pas d'abord, mais lorsqu'ils virent leur compagnon tomber, et la balle lui traverser le dos, ils prirent la fuite. Ils voulaient entraîner toute l'île dans leur vengeance ; mais les indigènes qui avaient accosté le bord se retiraient contents de l'accueil qu'on leur avait fait. Ils ne voulurent pas s'immiscer dans une affaire qui eût pu tourner mal pour eux.

Ces insulaires avaient beaucoup de penchant au larcin ; ils se jetaient sur les objets comme sur une proie, et sautaient ensuite dans la mer. Ils essayèrent de voler jusqu'aux clous du navire. Ils étaient robustes et bien proportionnés dans leur taille ; ils marchaient nus, à l'exception d'une petite ceinture dont les bouts étaient passés entre les cuisses (le maro). Leur corps était tatoué et leur barbe rase ; le lobe de leur oreille était fendu et pendait jusqu'à l'épaule. Les cheveux étaient frisés ou tressés avec art. A leur cou pendaient des coquilles, des dents et des plumes d'oiseaux. Une figure de coq était peinte sur la voile de leurs pirogues. Les cabanes alignées sur la grève semblaient fort peu plées.

Schouten resta plusieurs jours devant Niouba,

à la grande satisfaction des sauvages émerveillés. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer la force et la grandeur du navire ; et, pour s'assurer de sa solidité, quelques-uns plongèrent sous la carène et la frappèrent avec des cailloux. Empressés, du reste, à proposer des échanges, ils encombraient le pont de cochons, de volailles, de légumes et de fruits, et se retiraient contents de peu. Bientôt le navigateur hollandais reçut les présents et la visite du *latou*, ou chef d'une île voisine. Il montait une grande pirogue qu'escortaient une foule de barques plus petites. Quand il parut le long du bord, les trompettes et les tambours lui firent un accueil bruyant dont il parut enchanté. A la suite de ce concert, qu'il semblait entendre pour la première fois, le roi prit la parole et débita une harangue que répéta l'assistance, et qui parut aux Hollandais fort bienveillante et fort révérentieuse ; puis il envoya sur le pont trois hommes chargés d'offrir de sa part une fort belle natte au capitaine. Les envoyés s'acquittèrent de ce devoir humblement et à genoux. Schouten leur donna en retour une vieille hache, quelques verroteries, de vieux clous et un morceau de toile, présents qui charmèrent le roi. Ce chef paraissait jouir d'une autorité assez étendue : quelques pirogues s'étant placées de manière à gêner les Hollandais, ils s'en plaignirent au souverain sauvage qui cria : *Fanou ! fanou !* et les pirogues s'éloignèrent. Le roi, malgré les instances du capitaine,

ne voulut pas monter à bord ; il y envoya son fils qui, de son côté, supplia les Hollandais de descendre sur l'île.

Mais ces manières bienveillantes et affables n'étaient qu'un piège pour attirer les Européens sur la plage. Quand les insulaires virent que la ruse ne leur réussissait pas, ils en vinrent à l'emploi de la force. Le 13 mai au matin, une flottille entière cerna le navire. Elle se composait de vingt-trois doubles pirogues montées chacune par vingt-trois hommes environ, et de quarante-cinq pirogues simples avec cinq hommes chacune. Le roi lui-même, arrivé dans une double pirogue, commença par reconnaître la position du navire ; puis, quand il se fut assuré de l'état de ses forces, un naturel frappa violemment sur une espèce de tambour, et les autres répondirent à cet appel par un cri perçant. C'était le signal du combat. La double pirogue que montait le roi s'engagea la première ; elle vogua contre le navire de toute la force de ses rameurs, comme si l'on eût espéré de le briser par le choc ; mais ce fut la pirogue qui fut brisée, et le pauvre monarque insulaire vit sa majesté réduite à gagner la terre à la nage. Le reste des agresseurs continua à tenir bon et à lancer des nuées de pierres, jusqu'à ce que la mousqueterie du bord et le feu de quelques pierriers chargés de balles et de vieux clous eussent dispersé toute la flotte, saisie d'épouvante à la vue du grand nombre de tués et de

blessés qui suivit cette terrible explosion. « Ainsi les *Indiens* reculèrent, dit la relation, ne s'étant pas attendus à de telles salves dont ils n'avaient jamais ouï parler, et qui avaient fait périr d'une manière si étrange quelques-uns de leurs gens, de telle sorte qu'ils se tinrent hors de la portée du vaisseau. Apparemment que le roi avait rassemblé ses forces pour cette entreprise; car il y avait là plus de mille hommes, entre lesquels on en distingua un qui était tout blanc. » Le jour suivant, Schouten quitta ces îles qu'il nomma *îles des Cocos et Verraders* (traîtres), et qui portent aujourd'hui le nom d'îles *Niouha*.

« Le 14 mai 1616, dit Schouten, à cinquante lieues plus loin que l'île des Traîtres, on découvrit une île (l'île *Onou-Afou*), où l'on espéra trouver de l'eau. Dès-lors les matelots la nommèrent *Goede-Hoope* (Bonne-Espérance). Dix ou douze canots nous approchèrent sans qu'on voulût recevoir les Indiens à bord. On se contenta de leur marquer de la douceur, on leur donna de petits paquets de verroterie pour quatre poissons volants qu'on tira par l'arrière avec une corde. Cependant la chaloupe sondait toujours le long du rivage. Les Indiens qui étaient dans les canots l'ayant vue, nagèrent à elle, et, ayant commencé par des paroles qu'on n'entendait point, ils l'envièrent avec quatorze canots, qui étaient alors au nombre de leurs torze, et il y en eut quelques-uns qui sautèrent

à la mer, croyant s'en rendre maîtres ou la faire tourner sens dessus dessous.

« Parmi l'équipage de la chaloupe, il y avait huit mousquetaires, et les autres bien armés de piques et de sabres. Les mousquetaires tuèrent deux hommes dans leurs canots, dont l'un tomba dans le même moment, et l'autre demeura encore un peu sur son séant, essuyant de ses mains le sang qui lui sortait de la poitrine; mais bientôt après il tomba aussi à la mer. Ces morts si imprévues effrayèrent les autres, qui se retirèrent au plus vite. On vit aussi beaucoup de gens sur le rivage, qui criaient et hurlaient de toutes leurs forces *bou, bou, bou!* Il y avait sur la côte des maisons en divers endroits et un gros bourg. L'île était montueuse; mais les montagnes n'étaient pas fort hautes. »

Le 18, après délibération en conseil, on fit voile au N.-O., afin de gagner les Moluques par le N. de la Nouvelle-Guinée. Le lendemain on se trouva proche d'une île d'où vingt pirogues se détachèrent aussitôt et vinrent à bord avec des apparences de cordialité. Cependant l'un des insulaires ayant menacé un Européen de sa sagaie, pendant que les autres poussaient un grand cri, on prit cette démonstration pour un signal d'hostilité; et deux coups de canon furent tirés sur la flottille; deux sauvages furent tués et les autres disparurent aussitôt. Le lendemain la chaloupe, occupée à sonder, fut entourée de sept

pirogues et obligée de faire feu sur elles et de blesser un grand nombre de naturels. On mouilla, le jour suivant, dans une petite anse offrant un ancrage sûr vis-à-vis d'un petit ruisseau qui descendait de la montagne. Le navire fut affourché de manière à ce que les canons du bord pouvaient à toute heure protéger les canots qui iraient à terre. Cependant les naturels ne se rebutaient pas. Des pirogues apportèrent à bord des noix de cocos, des racines d'ignames, un cochon vivant et deux rôtis, et, en échange de ces objets, les sauvages reçurent des clous, des couteaux et de la verroterie. Ils montraient un grand penchant au larcin; ils nageaient et plongeaient avec habileté. Leurs cabanes, situées près de la plage, revêtues et couvertes de feuilles, étaient arrondies et terminées en pointe, avec une seule issue par où l'on ne pouvait pénétrer qu'en rampant. Il n'y avait aucune espèce de meubles, et l'on n'y voyait que des hameçons et des casse-têtes.

Le 22, les pirogues revinrent apporter des cocos; mais sur la grève s'attroupaient une multitude de sauvages armés de lances et de bâtons, qui semblaient tenir conseil pour une attaque. Une cinquantaine de pirogues, munies de pierres et de lances, étaient réunies près d'eux. Cependant la paix fut conclue et l'on échangea des otages. Six insulaires restèrent à bord en cette qualité, tandis que trois Hollandais, parmi lesquels était Aris Claesz, se rendi-

rent à terre. L'hospitalité fut noblement exercée de part et d'autre.

« Le roi, dit la relation, fit beaucoup d'honneur aux trois étrangers ; il tint près d'une demi-heure ses deux mains l'une contre l'autre et son visage dessus, se baissant presque jusqu'à terre, et demeurant dans cette posture jusqu'à ce qu'Arîs lui fit une pareille révérence. Alors il se releva et baisa les pieds et les mains d'Arîs. Un autre homme, assis près du roi, pleurait comme un enfant et disait beaucoup de choses à Arîs qui n'en entendait rien. Enfin il retira ses pieds de dessous son derrière, sur quoi il était assis, et se les mit sur le cou, s'humiliant et se roulant comme un ver de terre.

« Les présents qu'on leur fit leur furent fort agréables ; néanmoins le roi marquait une si grande envie d'une chemise blanche qu'Arîs avait sur le corps, que celui-ci en envoya quêrir une autre pour la lui donner. En reconnaissance, il donna aux ôtages quatre petits pourceaux. On traita aussi pour pouvoir faire de l'eau, et il fut résolu d'y envoyer deux chaloupes, dont l'une serait armée pour la défense de ceux qui iraient à l'aiguade en cas de besoin. »

Quelques tentatives de vol furent aussitôt réprimées par l'autorité du roi, qui fit châtier les coupables. « Ils avaient une frayeur extrême des armes à feu. Une décharge de mousquets les faisait trembler et fuir de toutes leurs forces :

mais on les épouvanta bien davantage quand on leur fit entendre par signes que ces grosses pièces qu'ils voyaient tiraient aussi. Le roi désira qu'on les fit tirer une fois devant lui ; mais ils furent tous saisis d'un si grand effroi, que les deux rois même, malgré les assurances qu'on leur avait données, s'enfuirent avec les autres dans les bois, laissant là les Hollandais. Ils revinrent pourtant quelques heures après ; mais il n'y avait pas moyen de les faire revenir de leur frayeur.

« Le 26, les commis Le Maire et Aris retournèrent sur l'île, suivis des trompettes et portant un petit miroir et d'autres bagatelles pour le roi. Ils trouvèrent sur le rivage un homme tout courbé sur les pierres, les mains jointes ensemble, le visage contre terre comme s'il eût voulu prier à la turque. C'était le roi qui leur faisait ainsi la révérence. Ils le relevèrent et allèrent ensemble dans sa maison ou *belai* (sans doute *malai*) parce qu'il pleuvait. Les trompettes ayant alors commencé à sonner, il parut autant d'étonnement que de frayeur sur tous les visages, et ils se prirent tout à crier : *Awo, awo!* Cependant le vice-roi ou le second roi entra le visage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât le côté tourné vers eux. Quand il fut devant eux, il courut vite derrière, prononçant tout haut et avec rapidité quelques paroles d'un ton d'autorité. En même temps, il fit un grand saut en l'air, et se laissa tomber tout d'un coup

sur son derrière, les jambes croisées sous lui, et, comme c'était sur des pierres, les Hollandais s'étonnèrent de ce qu'il ne s'était pas cassé les jambes ; mais ces gens-là sont agiles et robustes plus qu'on ne peut se l'imaginer. Après cela il fit une harangue ou prière avec beaucoup de gravité, et, quand elle fut finie, on commença à manger d'une sorte de fruit dont un domestique fit distribution à tout le monde. C'était une espèce de limon, à peu près du goût des limons d'eau, dont l'extérieur était écaillé comme une pomme de pin. Le beuvrage était fait de feuilles d'*athona* bouillies.

« Parmi les honneurs qu'on fit aux étrangers, on leur étendit partout des nattes pour marcher dessus. Le roi et le vice-roi leur firent présent de leurs couronnes, qu'ils ôtèrent de dessus leurs têtes, et mirent sur celles de Le Maire et d'Aris. Le Maire leur fit aussi quelques présents de très-peu de valeur, qui devinrent des choses très-précieuses pour eux. Il leur donna surtout un petit miroir rond ou globe, leur faisant entendre que c'était la figure du soleil et de la lune qui étaient ainsi ronds et luisants, et que dans ce miroir on pouvait voir toutes les choses qui lui étaient opposées, de quoi ils témoignèrent beaucoup de surprise. Les couronnes étaient de plumes blanches, longues et étroites, ornées par-dessus et par-dessous de quelques autres petites plumes rouges et vertes de perroquets. Ce jour-là, on fit encore beau-

coup d'eau, et on eut par troc des noix de cocos avec des racines d'*ubas*; mais on ne put avoir de pourceaux, parce qu'il n'y en avait pas trop pour les habitants, qui n'avaient pour nourriture que ces trois sortes de vivres et quelques bananes. Ils nous firent entendre, en se serrant le ventre, qu'ils n'avaient pas de quoi se rassasier eux-mêmes, et que nous leur ferions plaisir de leur donner des vivres. Le capitaine Schouten vint à terre avec les trompettes que le roi prenait beaucoup de plaisir à entendre sonner. Les insulaires se prirent à rire à gorge déployée, en voyant nos gens danser au son des instruments : mais rien ne les réjouit davantage l'escrime qu'Aris Claesz et Nicolas Jensz se mirent à faire l'un contre l'autre, l'épée à la main. Nous leur avons porté du pain et du vin pour les régaler, mais ils n'en firent pas grand cas, car ils aimaient bien mieux le poisson tout cru.

« Vers le soir, comme on prit à la seine beaucoup de bons poissons, on en fit présent d'une partie au roi, qui en mangea sur l'herbe de tout crus, têtes, entrailles, queues, arêtes, sans en rien jeter.

« Le 29, sur le midi, le commis, le sous-commis et l'un des pilotes, après avoir fait une promenade dans l'île, revinrent à bord, amenant avec eux le jeune roi et son frère, à qui l'on ne manqua pas de donner à dîner. Pendant qu'ils étaient à table, on leur fit entendre qu'on

voulait partir dans deux jours, de quoi le jeune roi marqua tant de joie qu'il sortit de table, courut dans la galerie, et cria vers le rivage que dans deux jours le vaisseau ferait voile, ce qui fit encore plus connaître qu'il craignait qu'on n'envahît leur pays, quoique cette crainte ne les empêchât pas d'en user amiablement. Ce roi promit que, si l'on voulait partir dans deux jours, il ferait présent de dix pourceaux et de quantité de noix qu'ils nomment *ati*.

Le repas fini, le grand roi ou premier souverain vint aussi à bord. Il paraissait âgé de soixante ans. Il avait bonne mine vis-à-vis des autres, eu égard à la manière dont ils sont tous faits. Il était suivi de seize personnes qui composaient son conseil. On les reçut avec toute la civilité possible. En entrant dans les vaisseaux, il se coucha sur le visage et fit sa prière; puis on le mena dans l'intérieur, où il recommença de prier. Il paraissait dans la surprise et dans l'admiration de tout ce qu'il voyait, et les Hollandais n'étaient pas moins surpris de ses manières.

Aris ayant fait une bonne pêche au clair de la lune, en porta une partie au roi, auprès de qui il trouva une troupe de jeunes filles nues, qui dansaient, jouant sur un bois creux comme une pompe, qui rend quelques sons, sur lesquels les jeunes filles réglaient leurs pas.

Le matin du 30, les deux rois, dans l'espérance que le vaisseau allait partir, y firent por-

ter des présents de pourceaux et de provisions de toutes sortes.

Aris étant allé avant midi dans l'île, après midi il envoya quérir Le Maire et Ban, qui menèrent avec eux quatre trompettes et un tambour, que les rois ouïrent avec un plaisir singulier. Ensuite il vint une troupe de paysans de la plus petite île, qui apportèrent quantité d'herbes vertes qu'ils nommaient *kava*, et ils commencèrent tous à la mâcher. Quand ils les eurent mâchées, ils les retirèrent de leurs bouches, et ayant tout mis ensemble dans un grand vaisseau de bois, ils jetèrent de l'eau douce, la mêlèrent et la pétrirent avec les herbes, et en présentèrent aux rois et à leurs officiers, qui en burent. Ils en offrirent aussi aux Hollandais; mais ils étaient trop dégoûtés de ce qu'ils avaient vu. On servit encore devant le roi quantité de racines d'*ubas* rôties et seize pourceaux, auxquels, pour apprêt, on avait tiré les entrailles du corps, et qui étaient encore tout sanglants, n'ayant point été lavés. Il n'y avait que la soie qu'on avait fait brûler en les flambant, et on leur avait mis des pierres ardentes dans le corps. C'était là le rôti dont ils se régalaient, et la manière dont ils rôtissaient.

Les cérémonies de ce festin furent, qu'ils servirent d'abord des racines de *kava* qu'ils mirent en morceaux par rangs, dansant et chantant devant les *ariki*s ou rois. Puis, le roi étranger s'assit, et ses femmes et les gens de sa cour

s'étant assis derrière lui en cercle, on mit à manger au milieu d'eux, et chacun en prit. Après ce mets, on apporta de grandes civières de vingt à trente pieds de long chargées d'*ubas* ou *oubas*, et d'autres racines crues et rôties qui furent aussi distribuées. Enfin vinrent les pourceaux rôtis remplis d'herbes, les foies y étant attachés avec de petites chevilles. Ils furent mangés, non-seulement avec beaucoup d'appétit, mais avec autant d'avidité que s'ils eussent été admirablement bouillis ou rôtis. Tout ce qui se servait devant le roi y était porté sur la tête par respect, et l'on se mettait à genoux pour le poser devant lui. De ces seize pourceaux, chaque roi en fit présent d'un aux Hollandais, qui furent tous apportés sur la tête de ceux qui en étaient chargés, et ils se mirent à genoux pour les leur poser aux pieds. »

Le 31 mai, les deux rois allèrent ensemble au vaisseau de Schouten qui devait partir le même jour : ils s'étaient fait accompagner de toute la cour. Cette dernière visite fut signalée par de nouveaux présents en colifichets d'une part, et en porcs et en productions du pays de l'autre.

« Ces insulaires étaient hauts et puissants. Ils étaient vigoureux et bien proportionnés, légers à la course, nageaient et plongeant fort bien. Leur peau était d'un brun jaunâtre. Ils étaient assez ingénieux et aimaient à parer leur cheveux et à les accommoder de diverses manières, les uns les ayant crépus et les autres bien frisés, et

d'autres en cinq ou six tresses nouées adroitement ensemble, et d'autres hérissés et droits sur le sommet de la tête, de la longueur d'un quart d'aune de Hollande, comme si ç'avait été des brosses ou des vergettes en crins de pourceau. Le roi avait au côté gauche de la tête une longue tresse, pendante sur le côté gauche de son corps jusqu'à la hanche, et le reste était noué d'un ou deux nœuds. Les courtisans avaient deux tresses aux deux côtés. En général tout était nu, hommes et femmes, rois et sujets, hormis le peu de couverture qui leur cachait le milieu du corps.

« Les femmes étaient fort laides de visage, mal faites de corps, de petite taille, et avaient les cheveux courts, comme les hommes les portent en Hollande. Elles avaient de longues mamelles qui leur pendaient comme des sacs de cuir jusque sur le ventre, et se mêlaient sans honte avec les Hollandais.

« Ces insulaires ne sèment ni ne moissonnent; ils recueillent ce que la terre produit d'elle-même pour l'entretien de leur vie, et qui ne consiste presque qu'en noix de cocos ou *ubas*, en bananes et en un petit nombre d'autres fruits. Lorsque la mer se retire, les femmes vont quelquefois chercher sur le rivage, dans des creux, de petits poissons qui y demeurent; ou bien, lorsqu'elles ont grande envie d'en manger, elles vont pêcher avec de petits hameçons, et les mangent tout crus. En parlant, on nomma ces

iles les *iles de Horn*, du nom de la ville où le vaisseau avait été équipé; la baie fut nommée *Concordia*, du nom du navire. »

Cette description, aussi naïve que curieuse, désigne parfaitement les îles *Allou-Fatou*, qui n'ont point été visitées par d'autres navigateurs : c'est pourquoi nous avons accordé une si grande place à la relation de Schouten.

Les Hollandais, ranimés et fraîchis par cette relâche agréable, quittèrent les îles *Allou-Fatou* le 31 mai, et continuèrent leur route toujours aussi incertaine. Après avoir passé près de cinq ou six petites îles (probablement les îles *Howe*) qui paraissaient couvertes d'arbres et de grands bancs de sable, sans mouillage sûr, on en découvrit douze ou treize autres par le 4° 45' lat. S. qui furent appelées *Marqueen*. Le 24 du mois suivant, on aperçut trois îles basses au S. O. ; elles furent nommées les *îles Vertes*, à cause de la verdure qui les couvrait. Vers la fin du même jour, on découvrit une terre qu'on prit pour la Nouvelle-Guinée. En approchant de la côte, on reconnut que c'était une île à laquelle Schouten donna le nom du saint du jour, *Saint-Jean*.

Près de cette île, on aperçut une grande terre (la Nouvelle-Irlande), qu'on prit encore pour la Nouvelle-Guinée, et dont on prolongea toute la bande orientale, ayant, à diverses reprises, des communications avec les naturels. Les premiers que l'on vit lancèrent contre le bord des pierres à l'aide de frondes, et l'on fut

obligé de leur riposter à coups de mousquet. On mouilla durant une nuit près de la côte : les sauvages vinrent, au clair de la lune, rôder autour du navire. On essaya de les attirer soit avec des paroles amicales, soit avec des cadeaux ; mais ils furent insensibles à toutes les avances ; car, dit la relation, « c'étaient des hommes véritablement sauvages et brutaux. »

Quelques jours après, huit pirogues firent le tour du navire ; chacune d'elles était montée par huit ou dix hommes armés de sagaies, de pierres, de massues, de sabres de bois et de frondes. On leur distribua quelques bagatelles, et on chercha à leur faire comprendre qu'on attendait d'eux des cochons, des poules, des cocos et des racines. Au lieu de répondre à cette demande, ils lancèrent leurs sagaies contre le navire, qui y répondit avec son artillerie. Dix ou douze sauvages furent tués : une grande pirogue et trois pirogues plus petites furent coulées à fond. La chaloupe poursuivit les fuyards, tua encore quelques sauvages et recueillit trois prisonniers grièvement blessés. L'un d'eux mourut ; les autres furent pansés, conduits à terre et rendus à leurs compatriotes contre une rançon en cochons.

D'après la relation, ces insulaires, vigoureux et bien faits, sont des noirs aux cheveux crépus. Presque tous sont nus ; un petit nombre seulement portent des ceintures en écorce d'arbre. Des anneaux pendent à leur nez et à leurs

oreilles. Ils ont des bonnets en écorces d'arbre peintes, réunies deux ou trois ensemble par une sorte de cordon, et placées comme une coiffe de femme. Ils connaissaient l'usage de l'arec et du bétel. C'était pour eux une marque de civilité que d'ôter leurs bonnets et de mettre leurs mains sur la tête. Leurs pirogues varient depuis les plus petites, qui ne peuvent porter que deux individus, jusqu'à celles qui arment dix-sept couples de pagaies. On vit une de ces pirogues dont les bordages étaient réunis par des coutures bien goudronnées et enduites de térébenthine.

Parvenu à la pointe N. de la Nouvelle-Hanovre, qui n'est séparée de la Nouvelle-Irlande que par un étroit canal, dont il n'eut pas connaissance, présumant toujours prolonger la côte de la Nouvelle-Guinée, Schouten donna à cette pointe le nom de *Cap Salomon Sweert*. Le matin du 29, il fit remettre à la voile; et le lendemain il vit une île (île *Dampier*, suivant M. d'Urville) dont plusieurs canots se détachèrent. Vingt-cinq pirogues montées par les naturels entourèrent le navire. Les deux ancres à jet étaient au bossoir prêtes à mouiller. L'un des naturels alla se camper avec sa pagaie sur la patte de l'ancre, croyant pouvoir de là conduire le navire à terre. Pendant ce temps, ses compagnons préparaient leur attaque. Une volée de flèches, de lances et de pierres, couvrit tout à coup le bâtiment. Des pierres étaient lancées

avec une telle force qu'elles enlevaient des éclats de mâts, et tous les matelots furent obligés de s'abriter pour en éviter les atteintes. Les sauvages chantaient déjà victoire, quand une décharge d'artillerie et de mousqueterie vint fondre sur eux. Douze ou treize furent tués, un plus grand nombre blessés; le reste prit la fuite. La chaloupe les poursuivit, et fit prisonnier un jeune homme de dix-huit ans, qui avait été blessé au commencement du combat, et qu'on nomma *Moïse* aussi bien que l'île. Ces insulaires, ajoute la relation, mangeaient une sorte de pain qu'ils fabriquaient avec des racines d'arbre.

Le 2 juillet et les jours suivants, on reconnut successivement vingt-cinq îles différentes qui appartiennent au groupe des *îles de l'Amirauté*. Le 5, vers midi, on vit une haute montagne, et, comme la terre s'étendait à perte de vue à droite et à gauche, on se crut assuré d'être effectivement à la Nouvelle-Guinée. Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne dont la cime vomissait des flammes mêlées de fumée et de cendre. Le jour fit connaître que cette terre était peuplée : on la nomma *île Vulcain* (nom qu'elle a gardé). Les insulaires accoururent le long du navire avec cinq ou six pirogues à balancier ; mais personne à bord ne comprit leur langage, pas même le sauvage prisonnier *Moïse*.

Après avoir dépassé, le 9 juillet, plusieurs îles qui reçurent le nom de *Schouten*, le navigateur

hollandais mouilla devant une terre identique avec celle qui fut nommée depuis *île d'Urville*. Les canots qui vinrent à bord étaient montés par des sauvages aux cheveux courts et frisés ; ils portaient des anneaux aux narines et aux oreilles, des plumes à la tête et aux bras, des colliers de dents de porc au nez et sur la poitrine. Ils faisaient usage du bétel, et étaient sujets à plusieurs maladies et difformités. Leurs femmes étaient affreuses : la relation compare énergiquement leurs longues mamelles à de gros boyaux qui leur tombaient jusqu'aux hanches, et leur ventre à un tonneau. Leurs habitations s'élevaient à huit ou dix pieds au-dessus du sol. Deux villages parurent sur la côte, et détachèrent quelques pirogues vers le navire ; mais il fut très-difficile de faire des échanges avec ceux qui les montaient. Ils n'avaient avec eux que quelques cocos qu'ils estimaient à de très-hauts prix, demandant une aune d'étoffe pour quatre de ces fruits. Quant à des cochons, ils ne voulurent point en céder.

Pendant plusieurs jours, on navigua le long de la côte de la Nouvelle-Guinée sans qu'on sût dire où l'on se trouvait. Le 15, l'ancre fut jetée près de deux îles abondantes en cocos, séparées de la grande terre par un canal d'un mille d'étendue. Le capitaine ayant envoyé des canots à terre, les naturels se cachèrent dans les bois d'où ils tirèrent quelques volées de flèches. On leur répondit par des décharges de pierriers ;

mais, le nombre des sauvages augmentant, il fallut que les canots revinssent au navire. Après cette île, on en vit deux autres situées à cinq ou six milles de la côte, et nommées *Arimoa*. Non contents d'aller y cueillir des cocos, les Hollandais y brûlèrent quelques habitations. Quoique furieux et poussant des cris de rage, les naturels n'osèrent pas attaquer le navire, à cause des canons dont les boulets ricochaient sur la grève. Le soir, la paix fut faite et scellée par quelques noix de coco. Des échanges considérables eurent lieu, et l'on eut autant de fruits et de provisions que l'on voulut contre de la verroterie, de vieux clous et des couteaux rouillés. Ces sauvages paraissaient avoir eu déjà des relations assez fréquentes avec les Européens. Sans doute ils étaient en guerre avec des tribus voisines, car des pirogues s'étant montrées du côté de l'E., ils prièrent les Hollandais de tirer sur elles.

Le 21, d'autres îles parurent (probablement les *îles des Traîtres*, dont les habitants vinrent commercer avec de grandes pirogues chargées de poisson sec, de cocos, de bananes et de tabac. Ils s'approchèrent d'un air timide et doux, versant de l'eau sur leur tête en signe d'amitié. Leur langage différait de celui des îles *Arimoa*. Un anneau d'étain pendait à leurs narines et ils portaient aux mains des bracelets de nacre. Il vint encore une pirogue d'une autre île, ayant des vivres à bord, ainsi que des porcelaines de Chine.

Les naturels qui la montaient étaient d'une taille plus élevée et d'un teint plus foncé que les précédents. Ils aimaient les verroteries et le fer. Leurs oreilles portaient des pendants en verres bleus de diverses couleurs. Après avoir quitté cette île, Schouten en prolongea encore une fort haute, dont la partie O. fut nommée *Goede-Hoop*, nom qui fut transféré par Dampier à une pointe plus occidentale. L'équipage y trouva en abondance des vivres frais, qui ranimèrent un peu les malades.

Le 30, on entra dans un grand golfe par un temps épouvantable : le tonnerre et les éclairs semblaient couvrir le vaisseau de flammes, et la pluie qui survint fut si abondante qu'aucun Hollandais ne se rappela en avoir jamais vu de semblable. On mit le cap au N., et le soir du 31, on passa la ligne une seconde fois. Le 3 août, un banc de sable fort large parut terminer les terres. On était sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, qu'on avait longées sur une étendue de deux cent quatre-vingts lieues.

Le 4, on aperçut une île, où un vent contraire força de s'arrêter. La chaloupe s'en étant approchée, fut suivie par trois pirogues qui avaient arboré la bannière blanche. Elles étaient chargées de riz et de tabac, avec deux oiseaux de paradis. Les insulaires n'étaient plus de ces sauvages féroces dont il fallait se garantir avec soin. Ils portaient des ceintures de toile ; quelques-uns même avaient des caleçons de soie,

des turbans, des bagues d'or et d'argent. Aris Claesz, qui entendait le malais, distingua bientôt quelques termes qu'il crut comprendre, et le malheureux équipage, épuisé de fatigue et de maladie, eut enfin l'espoir de voir le terme de ses maux. On était sur une île dépendante de Tidor; et, trois jours après, les matelots d'une barque ternataise s'empressèrent de venir apprendre à Schouten qu'une flotte composée de près de trente vaisseaux hollandais et anglais naviguait dans les eaux de Ternate.

George Spilberg, qui se trouvait alors à Java, fut chargé de prendre à son bord Le Maire et Schouten pour les conduire en Hollande, et le gouverneur-général des Moluques, en attendant la décision des États, se saisit du vaisseau et de tous les effets de ses intrépides compatriotes, qu'il accusait d'avoir violé les privilèges de sa compagnie. Jacob Le Maire, aussi malheureux que son devancier Magellan, ne devait pas revoir sa patrie pour y recueillir la gloire de sa découverte. Il mourut dans la traversée, le 22 janvier 1617. Schouten et Aris Claesz revinrent en Hollande, et c'est ce dernier qui est l'auteur de la curieuse relation dont nous avons donné plusieurs extraits.

## XI. JACOB LHERMITE. — 1625-1626.

Déroit de Le Maire. — Terre-de-Feu.

Lorsque la découverte du passage de Le Maire eut été vérifiée et reconnue authentique, le prince Maurice d'Orange résolut d'envoyer une puissante flotte dans la mer du Sud, pour détruire les possessions espagnoles et tenter même la conquête du Pérou. Onze vaisseaux furent équipés et armés de trois cents canons : Jacob Lhermite fut nommé amiral, et Hugues Schapenham vice-amiral de la flotte, qui partit au commencement d'avril 1623.

Ce voyage fut signalé par un acte de barbarie et de superstition digne des nations sauvages que les Hollandais allaient visiter. Quelques malades étant morts sur le *Mauritius* peu de temps après avoir pris médecine, le premier chirurgien de ce bâtiment fut accusé de leur mort. Le vice-amiral et un autre officier, chargés d'une enquête à ce sujet, ne trouvèrent rien de mieux que de mettre le pauvre diable à la question, qu'il supporta avec fermeté et en niant toujours qu'il fût coupable. Cette fermeté même fut suspecte et regardée comme le résultat de quelque sorcellerie qui le rendait insensible aux tortures. On le fouilla et on trouva sur lui la langue et la peau d'un serpent. Il ne fallut pas d'autre preuve : il fut ramené devant

les juges, et, comme on lui ôta ses fers, dans son désespoir il saisit ce moment pour se jeter à la mer. Deux matelots eurent l'inhumanité de l'en retirer. On le remit à la question ; à la fin sa constance se démentit, et l'infortuné, brisé de souffrances, avoua qu'il fait mourir sept hommes, parce que les soins qu'il fallait leur donner lui étaient trop pénibles ; qu'il avait bien essayé d'entrer en relation avec le diable, mais que ce rusé personnage n'avait pas voulu se montrer à lui. Après ces aveux, le pauvre patient eut la tête tranchée le 2 octobre 1624.

Le 2 février de l'année suivante, on était à l'entrée du détroit de Le Maire, que la flotte traversa sans accident. Le 6, on doubla le cap Horn à trois lieues de distance et l'on mouilla ensuite sur une île voisine, dans une baie qui fut nommée Schapenham. On fit de l'eau, mais un orage terrible ayant empêché les matelots occupés à l'aiguade de retourner à bord, on ne retrouva plus le lendemain que deux hommes vivants sur dix-neuf. Les naturels étaient venus dans la nuit et les avaient massacrés ; on vit cinq cadavres horriblement coupés par quartiers ; les autres avaient été emportés et peut-être dévorés par les sauvages.

L'amiral explora ensuite les îles nombreuses qui se trouvent entre le cap Horn et la Terre-de-Feu, et il reconnut ainsi qu'il n'est point nécessaire de doubler ce cap pour entrer dans le Grand-Océan du Sud. La Terre-de-Feu est mor-

tueuse en grande partie ; cependant elle renferme des prairies et des vallées agréables. Les montagnes sont nues du côté de l'E., mais couvertes d'arbres sur le côté opposé. Des vents d'O. de la plus grande violence règnent dans ces parages et font courir des dangers aux bâtimens les mieux abrités. Les habitans sont blancs, mais ils se peignent les membres en rouge et le corps en plusieurs autres couleurs. Ils sont robustes et bien faits ; leurs cheveux sont épais et longs. Les hommes sont nus, malgré la rigueur du froid, qui est extrême ; mais les femmes se couvrent la ceinture d'un morceau de cuir. Leurs huttes sont terminées en pointe avec une ouverture à cette extrémité pour donner passage à la fumée. Elles ont quelques pieds de profondeur au-dessous du sol ; l'extérieur est revêtu de terre. Leurs armes sont des arcs et des flèches, des javelots garnis d'un os tranchant à la pointe avec deux ou trois crochets, des massues, des frondes et des couteaux de pierre. Ils ont des canots d'écorce habilement fabriqués et qu'ils manœuvrent avec rapidité.

Après cette reconnaissance , la flotte leva l'ancre et entra à grand'peine dans l'Océan Pacifique. Le 8 mars, on vit les îles Juan Fernandez. Diverses tentatives contre le Pérou échouèrent, et l'on se borna à brûler quelques petits bâtimens sur la côte. L'amiral et le vice-amiral étaient malades et hors d'état de mettre leurs grands projets à exécution. L'hermite

mourut et fut remplacé par Schapenham. Celui-ci conduisit la flotte au Mexique, et de là aux îles Mariannes, où l'on arriva le 26 janvier 1625; puis à Mindanao, en enfin à Batavia, où elle se divisa. L'amiral en prit une partie, avec laquelle il repartit pour l'Europe. Il mourut en route quatre jours après son départ, et son vaisseau atterrit au Texel le 9 juillet 1626.

## XII. ABEL TASMAN. — 1642-1644.

Tasmanie. — Nouvelle-Zélande. — Îles Tonga, ou des Amis. —  
 Îles Viti (Fidji des anciennes cartes). — Nouvelle-Irlande.  
 — Nouvelle-Guinée. — Australie.

Le gouverneur de Batavia, Van Diemen, envoya en 1642 deux bâtiments de la compagnie des Indes, le *Heemskerk* et le *Zeehan*, pour faire directement des découvertes. Cette expédition était confiée à un navigateur au service de la compagnie, Abel Tasman, dont les travaux ont rendu le nom célèbre dans l'histoire de la géographie. Les bâtiments hollandais partirent de Batavia le 14 août 1642; Tasman alla mouiller à l'île-de-France, d'où il fit route au S., et le 24 novembre, par 42° 25' lat. S. et 136° 50' long. O., il aperçut une grande terre. Après avoir passé plusieurs jours à la reconnaître, il mouilla, le 1<sup>er</sup> décembre, dans une baie qui fut nommée *Frédéric Hendrik's Bay* (Baie de Frédéric Henri). On entendit sur le rivage un bruit

semblable au son d'une trompette peu éloignée; mais on ne découvrit personne. De la fumée que l'on observa en plusieurs endroits et quelques autres indices ne permirent pas de douter que cette terre ne fût habitée. Le 3 décembre, Tasman s'approcha lui-même dans sa chaloupe et fit planter sur la grève un poteau sur lequel était gravée une boussole, et auquel on attachait un pavillon hollandais.

Tasman ne put s'assurer si cette terre faisait partie ou non du continent de la Nouvelle-Hollande. Il la nomma *Van Diemen's land* (Terre de Van Diemen); mais ce nom a été changé par les colons mêmes qui occupent l'île aujourd'hui; ils ont adopté celui de *Tasmanie*, nom plus juste, et qui a le mérite de rappeler sans cesse le célèbre navigateur auquel on doit la découverte du pays.

En cherchant les îles Salomon, Tasman tomba par 42° 10' lat. S. sur une terre élevée et montueuse. C'était la Nouvelle-Zélande, dont les Européens n'avaient avant lui aucune connaissance: après en avoir suivi les côtes pendant quelques jours, il entra le 17 dans le détroit de Cook, qu'il prit pour une baie profonde, et alla mouiller le lendemain près du rivage. Deux canots furent expédiés à la recherche d'une aiguade et ne revinrent qu'une heure après le coucher du soleil. Ils étaient suivis de deux pirogues pleines de sauvages à la voix rude et bruyante, qui se tinrent à la distance d'un jet

de pierre du navire. Les naturels ayant sonné de la trompe marine, les Hollandais leur répondirent avec leur trompette. Ce manège dura quelque temps, au bout duquel les pirogues se retirèrent; mais le jour suivant, l'entrevue se passa d'une manière moins pacifique.

« Le 19 au matin, dit Tasman lui-même dans son journal, un canot des naturels, monté par treize hommes, s'approcha de notre navire à la distance d'un jet de pierre seulement. Ils nous appelèrent plusieurs fois; mais leur langage ne ressemblait en rien au vocabulaire des îles Salomon, qui nous avait été remis à Batavia par le général et le conseil. Ces hommes, autant que nous pûmes en juger, étaient d'une taille ordinaire; ils avaient les os saillants et la voix rude. Leur couleur est entre le brun et le jaune. Leurs cheveux sont noirs, liés sur le sommet de la tête à la façon des Japonais et surmontés d'une grande plume blanche. Leurs embarcations étaient de longues et étroites pirogues réunies deux à deux, et recouvertes de planches pour s'asseoir. Les pagaies avaient plus d'une toise de long et se terminaient en pointe. Leurs vêtements semblaient être en nattes ou en coton; mais la plupart d'entre eux avaient la poitrine nue.

« Nous leur montrâmes du poisson, de la toile et des couteaux pour les décider à s'approcher de nous; mais ils s'y refusèrent et s'en retournèrent à la fin vers le rivage. Sur ces entrefaites,

les officiers du *Zeehan* vinrent à notre bord, et nous résolûmes d'approcher de la côte avec nos navires, vu qu'il y avait bon mouillage et que les habitants semblaient désirer notre amitié. Aussitôt que nous eûmes pris cette résolution, nous vîmes sept embarcations qui venaient de de terre. L'une d'elles, montée par dix-sept hommes, arriva très-prompement et vint se placer derrière *le Zeehan*. Une autre portant treize hommes vigoureux s'approcha à un demi-jet de pierre de notre navire. Ils se hélèrent plusieurs fois les uns les autres. Nous leur montrâmes encore, comme auparavant, de la toile blanche; mais ils restèrent immobiles. Le maître du *Zeehan*, Gérard Janszoon, qui se trouvait à notre bord, donna ordre à son canot, armé par un quartier-maître et six matelots, de se rendre sur leur navire pour recommander aux officiers de se tenir sur leurs gardes, et, dans le cas où les naturels l'accosteraient, de ne pas permettre à un trop grand nombre d'entre eux à la fois de monter à bord. Quand le canot du *Zeehan* déborda de notre bâtiment, les naturels, dans les pirogues les plus voisines de nous, appelèrent à grands cris ceux qui se trouvaient derrière *le Zeehan*, et firent avec leurs pagaies un signal dont nous ne pouvions deviner la signification. Mais quand le canot du *Zeehan* fut tout à fait au large, les pirogues qui se trouvaient entre les deux navires coururent dessus avec impétuosité et l'abordèrent

avec une telle violence qu'il tomba sur le côté et se remplit d'eau. Le premier de ces traitres, armé d'une pique grossièrement aiguissée, donna au quartier-maître Cornélius Joppe un coup violent dans la gorge qui le fit tomber dans la mer. Alors les autres naturels attaquèrent le reste de l'équipage du canot avec leurs pagaies et de courtes et épaisses massues que nous avions d'abord prises pour des *parangs* grossiers, et les taillèrent en pièces. Dans cet engagement, trois des hommes du *Zeehan* furent tués et un quatrième blessé à mort. Le quartier-maître et deux matelots se mirent à nager vers notre navire, et nous envoyâmes le canot qui les recueillit en vie. Après ce combat, les meurtriers prirent un de nos hommes morts dans leur pirogue : un autre des morts tomba à l'eau et coula. Ils laissèrent aller le canot. Notre vaisseau et le *Zeehan* tirent feu sur eux avec les mousquets et les canons, mais sans les atteindre, et ils pagayèrent vers le rivage. Nous envoyâmes notre canot pour ramener celui du *Zeehan*; nous y trouvâmes un homme mort et un autre blessé mortellement.

« Après cet événement, nous ne pouvions plus établir de relations amicales avec les naturels, et il n'y avait pas d'espoir de se procurer chez eux de l'eau, ni des vivres. Ainsi nous levâmes l'ancre et nous appareillâmes. Quand nous fûmes sous voiles, vingt-deux de leurs pirogues partirent de terre et s'avancèrent sur

nous. Onze étaient pleines de monde. Lorsqu'elles se trouvèrent à la portée de nos canons, on leur tira deux coups, mais sans effet. Le *Zeehan* fit aussi feu et atteignit un homme de la pirogue la plus avancée, qui était debout avec un pavillon blanc à la main, et que le coup fit tomber. Nous entendîmes le bruit de notre mitraille sur leurs pirogues, mais nous ne savons pas quel en fut l'effet : seulement il les força d'opérer tout à coup leur retraite vers la côte, où ils demeurèrent tranquilles et ne revinrent plus contre nous. »

En quittant cette baie, Tasman la nomma *Moordenaar's Bay* (baie des Meurtriers), prolongea toute la côte occidentale de l'île Ika-na-Mawi, et arriva, le 4 janvier, près de sa pointe N. Le jour suivant, il mouilla près de l'une des îles Manawa-Tawi, qu'il nomma *île des Trois-Rois*. On tenta d'y débarquer pour faire de l'eau, mais on en fut empêché par le ressac qui brisait avec une grande violence sur la plage, autant que par les dispositions hostiles des insulaires, qui ne paraissaient pas disposés à bien accueillir les étrangers.

Tasman laissa aux terres qu'il venait de découvrir le nom de *Staten-Land* (Terre des États), dans la croyance où il était qu'elles devaient aller se réunir aux terres découvertes par Schouten à l'E. de la Terre-de-Feu, et nommées par lui également *Terre des États*. Ces dernières ayant été depuis reconnues comme

bien distinctes, les découvertes de Tasman reçurent le nom de *Nouvelle-Zélande*, sans qu'on puisse dire quelle en fut l'origine.

Après avoir quitté cette terre inhospitalière, les Hollandais se dirigèrent vers les îles des Cocos et de Horn, découvertes par Schouten, dans le dessein de s'y rafraîchir. Le 19 janvier, on aperçut une île élevée et stérile, que les vents de S. E. ne permirent pas d'approcher. On la nomma *île Pylstaart* ou île des Plongeurs, à cause du grand nombre de ces oiseaux qu'on y vit. C'était une des îles de l'archipel Tonga, que le navigateur hollandais allait découvrir et traverser. Le lendemain, il en aperçut deux autres. La plus septentrionale et la plus grande (l'île Tonga-Tabou) fut nommée *Amsterdam*, l'autre (l'île Eoa) fut appelée *Mid-delbourg*. Il mouilla sur la première, dans la baie de Hifo, qu'il appela *Maria*, et il y fut bientôt entouré des naturels. Ils étaient sans armes et leurs manières furent douces et amicales. Sans leur disposition au vol, on n'aurait eu qu'à se louer d'eux. Un vieux chef qui semblait investi d'une grande autorité vint souvent à bord; ils se montra prévenant, affable et respectueux; il accepta avec l'effusion de la reconnaissance les cadeaux qu'on lui fit. Parmi ces présents se trouvait un plat en bois qui fut conservé avec soin par les chefs de l'île, et qui reçut ensuite une singulière destination, celle de servir de coupe d'épreuve dans le jugement

des criminels. « Plus tard, dit M. d'Urville dans le *Voyage pittoresque autour du monde*, ce vase s'éleva encore à un plus grand honneur : il remplaça le chef suprême de la religion dans ses absences, et on lui rendit les mêmes hommages. » C'est peut-être à cette circonstance qu'on doit le souvenir gardé dans le pays du passage des Hollandais, souvenir que Cook trouva vivant encore en 1774.

De Tonga-Tabou, Tasman cingla vers une autre île, à laquelle il imposa le nom de *Rotterdam*, remplacé depuis par le nom indigène de Namouka. « Les insulaires de Rotterdam, dit-il, ressemblent à ceux de l'île précédente. Ils sont doux et sans armes, mais ils sont grands voleurs. On y fit de l'eau et on y trouva quelques rafraîchissements. Nous traversâmes cette île d'un bout à l'autre; nous y vîmes quantité de cocotiers plantés régulièrement les uns auprès des autres, et de très-beaux jardins bien ordonnés et garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers, tous plantés en droite ligne. Après avoir quitté Rotterdam, on découvrit quelques autres îles. »

En cherchant toujours l'île de Horn, Tasman se trouva bientôt engagé dans un labyrinthe d'îles hérissées de bas-fonds, de sable, de bancs et de rochers, dont il eut beaucoup de peine à se tirer. Il les nomma *îles du prince Guillaume* et *bas-fonds de Heemskerk*. Les relevés de M. d'Urville ont donné la certitude que les îles

aperçues par Tasman étaient Ianoudza, Rambe, Tabe-Ouni et Laoudzala, qui font toutes partie de l'archipel Viti. Tasman vit ensuite les îles Howe qu'il nomma *Ontong-Java*, puis les îles *Marqueen*, toutes découvertes, dit-il, par Wilhelm Schouten.

Les deux derniers jours de février, les Hollandais virent les îles Vertes et l'île Saint-Jean de Schouten; puis ils vinrent aux côtes de la Nouvelle-Irlande qu'ils prirent pour la Nouvelle-Guinée, le détroit de Dampier n'étant pas encore découvert, et ils suivirent la côte dans la direction du S. Le 12 avril, on ressentit un tremblement de terre qui réveilla ceux qui dormaient. On crut que le vaisseau avait touché, mais la sonde vint bientôt dissiper ces craintes. La nuit du 20, on rangea l'île Vulcain, dont la montagne, comme du temps de Schouten, vomissait une grande flamme. On aperçut un grand nombre de feux près du rivage et sur la hauteur, ce qui indiquait que le pays était très-peuplé. On trouva ensuite Jama qui fournit des noix de coco et dont les habitants sont noirs. Le lendemain on mouilla devant l'île Moa, où l'on fut obligé de séjourner, à cause des vents contraires, jusqu'au 6 mai. On s'y procura par des échanges six mille noix de coco et cent paquets de *pisangs* (bananes). Un matelot y fut blessé d'une flèche lancée par un des naturels; les autres, effrayés de l'agression imprudente de leur compatriote, et se rappelant

la terrible canonnade de Schouten et Le Maire, se saisirent du coupable et l'emmenèrent à bord, afin qu'il fût puni. Les relations amicales et les échanges se continuèrent ensuite sans autre incident.

Après avoir passé la pointe occidentale de la Nouvelle-Guinée, Tasman vint à Céram, et de là fit voile pour Batavia, où il aborda le 15 juin 1643.

En 1644, Abel Tasman fut envoyé de nouveau en reconnaissance vers les terres australes. Dans ce voyage il explora soigneusement le golfe de Carpentarie, la terre d'Arheim et celle de Van Diemen. Malheureusement l'esprit étroit et la jalousie mercantile qui présidaient aux opérations de la compagnie hollandaise des Indes couvrirent les résultats de ces travaux d'un profond mystère. Nous sommes réduits à de simples conjectures sur les découvertes que Tasman dut faire alors sur le continent de l'Australie. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il communiqua fréquemment avec les naturels, et voici ce qu'on trouve à ce sujet dans Dalrymple : « Par la lat. de 15° S. la côte est stérile; les naturels sont méchants; ils attaquèrent les Hollandais à coups de flèches à leur arrivée à terre, sans avoir été provoqués. Par 15° lat. S. les naturels sont nus; personne ne peut comprendre leur langage. Par 17° Tasman trouva un peuple noir, nu, et à cheveux frisés, méchant et cruel, ayant pour

armes des arcs et des flèches, des sagaies et des casse-têtes. Un jour ils se présentèrent au nombre de cinquante, armés de toutes pièces, et se divisèrent en deux bandes pour surprendre les Hollandais qui étaient débarqués au nombre de vingt-cinq : mais le feu les effraya et les mit en fuite. Leurs barques sont en écorce d'arbre. Leur côte est dangereuse ; il y a peu de végétaux : les naturels n'ont point de maisons. Par 20° lat. les habitants sont fort nombreux : ils lancèrent des pierres aux embarcations envoyées à terre par les Hollandais ; ils firent des feux tout le long de la côte et l'on conjectura que c'était pour donner connaissance à leurs voisins de la présence des étrangers. Ces gens paraissent vivre misérablement ; ils marchaient nus et mangeaient des ignames et d'autres racines. »

Il paraît, du reste, que ce fut à la suite des reconnaissances de Tasman que cette grande terre reçut le nom de *Nouvelle-Hollande*, tandis qu'avant lui on l'avait habituellement indiquée sous le nom générique de *Terres-Australes*. Le nom de *Nouvelle-Hollande* a fait place lui-même à celui d'*Australie*, que les Anglais, établis sur ce continent, ont adopté et fait prévaloir.

### XIII. COWLEY. — 1685-1686.

Iles Galapagos. — Mariannes.

Cowley partit de la Virginie en 1685 comme pilote du capitaine John Cook, boucanier de ce

temps ; il y avait sur le même bâtiment un jeune marin , aventurier comme lui , William Dampier , qui depuis termina avec gloire et en grand navigateur une carrière commencée en flibustier. Le 14 février 1684 , on doubla le cap Horn. « Ce fut alors , dit-il , qu'étant occupés à nous choisir des Valentines , suivant la coutume de notre pays , la veille de saint Valentin , et à jaser sur la coquetterie des femmes , il s'éleva une furieuse tempête qui nous poussa jusqu'au 60° plus loin au S. qu'aucun vaisseau n'avait jamais navigué. D'où nous conclûmes qu'il n'était pas bon de mal parler des femmes en mer , et que c'était la cause de l'orage que nous avions essuyé. » On fit route ensuite vers les îles Juan Fernandez , où l'on prit d'excellentes chèvres et de très-bon poisson. De là on remonta vers l'équateur , et trois semaines après on atterrit aux îles Galapagos , qui furent nommées *Charles* , *York* , *Norfolk* , *Albemarle* , *Narborough* , *Cowley* , etc. Le navire mouilla dans un bon havre à l'extrémité de l'une de ces îles sous la ligne , où il y avait en quantité des poissons et d'excellentes tortues , dont quelques-unes pesaient plus de deux cents livres. Il paraît que ces animaux passent la mer pour aller pondre à terre. Quand ils font le trajet , ils sont accompagnés d'une infinité de poissons. Le mâle et la femelle sont gras lorsqu'ils commencent le voyage ; mais , de retour , ils sont l'un et l'autre si maigres , qu'ils ne sont plus bons à

manger. Les oiseaux de ces îles étaient si familiers que les tourterelles venaient se percher sur les Anglais et qu'on les prenait en vie : mais lorsqu'on eut tiré dessus, elles devinrent craintives et farouches. On trouve dans l'île d'York de bonne eau douce, du bois et une riche veine de minerai. Il y avait sur toutes ces îles des quantités d'oiseaux, de tortues, de poissons et de gros iguanes d'un très-bon goût.

Quelque temps après, le capitaine de Cowley mourut et fut remplacé par le capitaine Swan, qui fit quelques prises sur les Espagnols du Pérou, et mit le cap sur les Mariannes. Il arriva à Gouaham le 14 mars 1685, après une traversée de 2549 lieues suivant son estime. La chaloupe fut envoyée à terre et rapporta des noix de coco cueillies aux palmiers de la plage. Le 16, on trafiqua avec les naturels ; mais le 17 ceux-ci attaquèrent les hommes de la chaloupe à coups de lances et de pierres ; une décharge d'armes à feu leur tua quelques hommes et en blessa plusieurs autres. Deux jours après, le gouverneur de l'île de Gouaham, sur laquelle les Espagnols avaient fondé une colonie depuis longtemps, envoya une chaloupe aux Anglais pour leur demander qui ils étaient et où ils allaient. Ceux-ci se dirent Français, et voyageant pour le compte d'une compagnie de cette nation ; sur quoi le gouverneur les invita à venir à terre et les reçut avec les plus grands honneurs. Comme on lui fit des excuses pour

les Indiens qu'on avait tués , il dit aux Anglais qu'ils pouvaient les tuer tous s'ils voulaient. La meilleure intelligence régna bientôt entre eux et les Espagnols , et le navire put facilement s'approvisionner de vivres frais. Les naturels revinrent même se mêler familièrement aux étrangers, qui s'imaginèrent que les hostilités précédentes étaient entièrement oubliées. Mais ils furent bientôt détrompés ; car dans une partie de pêche faite avec ces sauvages, ceux-ci tentèrent de s'emparer de la chaloupe par surprise, et il fallut encore faire jouer les terribles armes à feu, qui tuèrent quelques-uns de ces faux amis. On en prit quatre, qui furent amenés à bord les mains liées derrière le dos : trois d'entre eux se jetèrent à l'eau malgré leurs liens. On envoya la chaloupe après eux, et on les tua cruellement dans l'eau : l'un d'eux avait nagé l'espace de plus d'un mille, et il reçut plus de quarante coups de mousquet avant de mourir. Le gouverneur leur ayant fourni d'abondantes provisions en fruits de toutes sortes, et en riz et cochons, les Anglais se disposèrent à quitter ces parages. Deux naturels vinrent les trouver avant leur départ et leur dire que les Espagnols étaient en si petit nombre qu'il serait facile de s'emparer de l'île et des immenses richesses qu'elle contenait ; mais le capitaine Swan, tout s'ibustier qu'il était, ne voulut pas tremper dans une action aussi lâche.

Après avoir quitté les Mariannes, Cowley vint

aux Philippines; puis il fit un voyage en Chine et se rendit à Java, d'où il fit route pour l'Europe en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il arriva à Londres le 12 octobre 1686.

#### XIV. WILLIAM DAMPIER.

Afin de rester fidèle au plan que nous nous sommes tracé, nous nous garderons de donner un extrait circonstancié des voyages et des aventures de ce célèbre voyageur, dont la vie fut si agitée et si pleine d'événements. Nous nous contenterons de rapporter les principaux détails de ses diverses navigations dans la mer du Sud, qui ont suffi pour le classer au premier rang des marins anglais. En analysant le premier de ces voyages qui fut commencé avec le capitaine John Cook le boucanier et le pilote Cowley, nous glisserons sur les faits déjà rapportés par ce dernier. Le second voyage de Dampier nous fournira des observations curieuses sur les diverses contrées qu'il a successivement vues ou découvertes. Nous ne parlerons du troisième voyage qu'il fit avec le capitaine Rogers en qualité de pilote, qu'à l'article de Rogers lui-même.

#### PREMIER VOYAGE. — 1685-1688.

Australie ou Nouvelle-Hollande.

Ainsi qu'on vient de le dire, Dampier partit

de Virginie en 1683 avec le capitaine Cook, qui mourut en route et fut remplacé par son lieutenant Swan, et vit successivement les îles Fernandez, les Galapagos, et enfin les îles Mariannes, où le bâtiment fit une assez longue relâche. La traversée des côtes de l'Amérique aux Mariannes fut longue et pénible. Les provisions décroissaient sensiblement : il fallut réduire les hommes à dix cuillerées de maïs chacun par jour. Quand on vit Gouaham, on n'avait plus que pour trois jours de vivres. « Ce fut heureux pour le capitaine Swan, dit Dampier, car j'ai su depuis qu'on avait concerté de le tuer le premier et de le manger quand les provisions seraient achevées, et ensuite tous ceux qui avaient voulu qu'on entreprit ce voyage. — Ah! Dampier, me dit-il, lorsque nous fûmes arrivés, vous leur auriez fait faire un méchant repas! — Il avait raison, car j'étais aussi maigre et décharné qu'il était gras et dodu. »

Parmi les productions des Mariannes, notre voyageur remarqua particulièrement l'arbre à pain, dont il décrit le fruit en ces termes : « Il croît sur un grand arbre aussi gros et aussi élevé que nos plus grands pommiers. Sa tête est large et pleine de branches et de feuilles noirâtres. Le fruit croît aux branches comme les pommes : il est aussi gros qu'une pomme de pin, de forme ronde, et enveloppé d'une écorce épaisse. Quand il est mûr, il est jaune, lisse et d'un goût agréable. Les naturels de cette île

s'en servent comme de pain. Ils le cueillent lorsqu'il n'est pas encore mûr, c'est-à-dire quand il est vert et dur. Alors ils le font cuire au four : l'écorce se grille et se charbonne ; elle est enlevée, et il ne reste plus qu'une croûte mince et friable ; le dedans est bon, tendre et blanc comme la miette d'un petit pain. Ce fruit n'a ni pépin ni noyau. Il faut le manger frais, car si on le garde plus de vingt-quatre heures, il devient sec et mauvais au goût. Ce fruit dure huit mois de l'année, et, pendant ce temps, les naturels en font leur principale nourriture. »

On resta jusqu'au 2 juin à Gouaham, puis on se rendit à Mindanao, où le capitaine Swan fut abandonné et laissé sur l'île par son équipage révolté. Il fut depuis massacré par les insulaires qui le dépouillèrent. Dampier resta sur le bâtiment, dont un officier, nommé Read, fut fait capitaine ; il le suivit dans son voyage en Chine et à l'île Formose. Vers la fin de l'année 1687, on était à Timor, d'où l'on fit route vers les côtes de la Nouvelle-Hollande. On aborda la côte N. de ce grand continent, appelée *Terre d'Arnheim*, que Dampier trouva sèche et sablonneuse ; le sol y est dépourvu d'eau, et les arbres y sont rares et peu élevés. Les habitants de cette contrée sont les gens les plus misérables de la terre : à la figure près, ils ne diffèrent guère des brutes. Ils sont grands, droits et maigres ; ils ont les membres longs et déliés, la tête forte, le front rond, les lèvres et le nez

gros, et les sourcils épais. Ils tiennent toujours leurs paupières à demi-fermées, pour se garantir les yeux des mouches, qui sont si nombreuses et si incommodés, qu'on ne peut les écarter du visage même avec un éventail, et qu'il faut avoir constamment les deux mains occupées à les empêcher d'entrer dans la bouche ou dans les narines. De là vient que ces peuples ont contracté dès l'enfance l'habitude de fermer les yeux à demi; aussi ne sauraient-ils voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête, comme s'ils voulaient regarder quelque chose au-dessus d'eux. Dampier remarqua qu'il manque à tous ces sauvages les deux dents de devant de la mâchoire supérieure; ce fait a été expliqué par les voyageurs qui les ont visités depuis. Ils ont le visage long, privé de barbe, et de l'aspect le plus disgracieux. Leurs cheveux sont noirs, courts et crépus comme ceux des nègres de Guinée. Ils vont nus et portent seulement un morceau d'écorce d'arbre en forme de ceinture et une poignée d'herbe longue par devant. Ils n'ont point de cabanes et ils couchent en plein air sur la terre. Ils vivent ensemble et pêle-mêle, hommes, femmes et enfants, par troupes de vingt ou trente. Ils n'ont pour se nourrir que les coquillages de la mer et les poissons qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierre en travers des petits bras de mer. Quand la marée se retire, l'eau s'écoule à travers les pierres et laisse à sec quelques menus poissons qu'ils

s'empresment d'aller chercher et qu'ils partagent ensuite entre eux et mangent après les avoir fait griller sur les charbons. Ils n'ont point d'instruments pour prendre les gros poissons, et la terre ne produit rien dont ils puissent se nourrir. Leurs armes sont des espèces d'épées et de lances en bois durci au feu.

« En mouillant sur cette côte, dit notre voyageur, nous envoyâmes un canot pour faire connaissance avec les naturels, dans l'espoir qu'ils pourraient nous fournir quelques provisions; mais, à la vue de notre canot, ils s'enfuirent et se cachèrent. Nous cherchâmes leurs retraites pendant trois jours, mais nous ne pûmes les découvrir. Nous passâmes ensuite aux îles, sur lesquelles nous trouvâmes un grand nombre de naturels. Je crois qu'il y en avait plus de quarante, hommes, femmes et enfants, sur un seul îlot. A peine eûmes-nous mis pied à terre que les hommes nous menacèrent de leurs épées et de leurs lances; mais un coup de canon tiré en l'air les écarta tout de suite. L'îlot était si petit qu'ils ne pouvaient se cacher : ils furent dans le plus grand désordre, lorsqu'ils nous virent marcher vers leur camp. Les femmes s'enfuirent et emportèrent leurs enfants en hurlant; des enfants plus grands les suivirent avec des cris aigus, mais les hommes demeurèrent. Quelques femmes et quelques vieillards qui n'avaient pu fuir, restèrent accroupis auprès du feu, faisant des lamentations, comme si nous allions les

manger ; mais, quand ils virent que nous ne leur faisons pas de mal, ils furent assez tranquilles, et ceux qui s'étaient enfuis revinrent aussitôt. Il n'y avait au milieu d'eux qu'un seul feu couvert de branchages du côté du vent. Après quelque temps, les hommes devinrent plus familiers et nous en habillâmes quelques-uns de vieux habits, de vieilles chemises, d'une méchante paire de hauts-de-chausses, dans l'espoir qu'ils nous aideraient à faire de l'eau dans des puits qui se trouvaient sur l'îlot, à un endroit assez éloigné de notre canot. Ayant donc rempli de petits barils qui servent ordinairement à cet usage, nous leur en mîmes à chacun un sur les épaules pour qu'ils les portassent à notre canot. Mais tous les signes que nous fîmes pour les y déterminer furent inutiles ; ils demeurèrent sans mouvement comme des statues, grimaçant comme des singes et se regardant les uns les autres. Nous fûmes contraints de transporter nos barils nous-mêmes, et ils dépouillèrent leurs habits, comme si ces vêtements n'étaient faits que pour travailler. »

Du reste, ces pauvres sauvages sont si grossiers qu'ils ne faisaient aucun cas de ces habits, et qu'ils ne parurent étonnés ni désireux de rien de ce qu'ils virent à bord. Quatre autres qu'on prit ensuite au moment où ils passaient d'une île à l'autre à la nage, ne firent pas preuve d'une plus grande intelligence. Ils dévorèrent avidement du riz et de la vache marine bouillis

qu'on leur donna ; mais ils ne regardèrent seulement pas le navire, ni rien de ce qui était dessus, et après qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuirent à toutes jambes.

On resta sur cette côte jusqu'au 12 mars ; à cette époque, le capitaine Read conduisit son bâtiment à l'île Nicobar (entre Sumatra et le continent indien), où Dampier, fatigué de sa vie de flibustier, crut l'occasion favorable pour quitter ses compagnons, ce qu'il désirait et méditait de faire depuis longtemps. Il avait l'espoir de faire sur cette île le commerce de l'ambre gris avec avantage, et d'embarquer ensuite sur le premier vaisseau européen qui passerait dans ces parages. Ce ne fut pas sans beaucoup de contestations et de tumulte qu'il obtint d'être mis à terre près de deux cabanes que les insulaires avaient abandonnées à la vue du navire étranger. Peu après, deux Anglais, un Portugais et quatre Malais d'Achem vinrent le joindre : et tous les huit virent avec joie le bâtiment de Read mettre à la voile et disparaître à leurs yeux. Le lendemain, le propriétaire de la cabane ayant vu partir le vaisseau, revint chez lui avec quelques amis et fut fort surpris de trouver son logis occupé. On lui acheta un canot pour une hache, et l'on se mit bravement dans cette frêle embarcation pour gagner le S. de l'île, et y attendre le passage de quelque navire au changement de la mousson. Mais à peine furent-ils entrés dans la barque, qu'elle se renversa sens

dessus dessous , et il fallut gagner la terre à la nage. Dans cet accident, Dampier ne sauva que son journal avec plusieurs cartes qu'il avait faites lui-même et qu'il estimait beaucoup.

Le 15 mai, les aventuriers quittèrent une seconde fois les côtes de Nicobar pour gagner Sumatra. Cette traversée se fit en six jours dans une embarcation découverte, sans eau ni provisions, « et nous fûmes tellement percés par la pluie, dit la relation de Dampier, battus du vent et ballotés par la tempête et une mer constamment furieuse, que je ne puis songer aux inquiétudes et aux tourments que j'endurai alors, sans frémir d'horreur. Dans aucune des circonstances de ma vie si errante et si agitée, je n'ai vu la mort de plus près et avec tant d'effroi. » Tous les huit arrivèrent à Sumatra accablés par la fatigue et par la fièvre. On les conduisit au comptoir d'Achem, où l'on prit soin d'eux. Le Portugais et un Anglais moururent; notre voyageur n'échappa lui-même qu'à grand-peine et garda la fièvre plus d'un an, ce qui ne l'empêcha pas de faire encore un voyage au Tonquin et à Malacca.

Dampier revint ensuite à Sumatra, où il fut employé comme canonnier dans le fort anglais. Il y était si mal, dit-il, qu'il s'échappa au mois de janvier 1691 sur un vaisseau anglais mouillé dans le port, avec lequel il arriva à Londres, par le cap de Bonne-Espérance et Sainte-Hélène, le 16 septembre de la même année. Il

amena avec lui comme esclave un jeune homme nommé Jeolly, triste jouet de l'avidité et de la barbarie des maîtres qui se le transmettaient comme une marchandise. C'était pourtant un fils de souverain, l'héritier présomptif du rajah de l'île Méangis, située entre Mindanao et Guilolo. Des pêcheurs de Mindanao s'étaient emparés de son père, de sa mère et de lui, pendant qu'ils faisaient une promenade en canot, dans les environs de leur île, et les avaient tous vendus à l'interprète du sultan de Mindanao, chez lequel ils vécurent cinq ans comme esclaves. Un Anglais acheta le fils et la mère qui mourut bientôt, et Dampier lui-même fit ensuite l'acquisition du jeune Jeolly. On l'appelait le *prince peint*, parce qu'il portait sur tout le corps, principalement sur les cuisses, les bras, les jambes et entre les épaules, des peintures habilement dessinées, représentant des bagues, des bracelets et toutes sortes de curieuses arabesques. Dampier le vendit à Londres par besoin ; le pauvre Indien fut ensuite traîné de ville en ville, où on le faisait voir pour de l'argent, et termina sa triste destinée à Oxford, où il fut atteint de la petite vérole.

## DEUXIÈME VOYAGE. — 1699-1701.

Australie (Nouvelle-Hollande).—Nouvelle-Guinée.—Nouvelle-Irlande. — Iles Garet de Nys, Caen, etc.—Nouvelle-Bretagne. — Détroit de Dampier.—Iles Longue, de la Couronne, etc.

La publication du voyage précédent lui ayant acquis une juste célébrité dans son pays, Dampier fut employé quelques années après par le gouvernement anglais pour faire des découvertes dans la mer du Sud. Parti des Dunes le 14 janvier 1699, sur *le Roebuck*, bâtiment royal de douze canons et de cinquante hommes d'équipage, son intention était de gagner l'Océan Pacifique, puis la Nouvelle-Hollande, par le détroit de Le Maire; mais la mauvaise saison l'obligea de doubler d'abord le cap de Bonne-Espérance et de faire voile directement vers le grand continent, dont il voulait explorer les côtes encore très-peu connues.

A quatre-vingt-dix lieues environ de cette terre il trouva une grande quantité d'herbes marines toutes pareilles; plus loin la mer était couverte d'une espèce de petite mousse semblable à des œufs de poisson et d'une multitude d'araignées d'eau, dont les myriades de globules brillaient comme des diamants. Le 2 août, il vit la terre, et le 6 seulement il trouva une anse dont l'entrée est difficile à cause des bancs de sables et de coraux qui l'obstruent. Il la nomma *Shark's Bay*, baie des Chiens marins,

parce qu'elle est remplie de cette espèce d'animaux.

La chaloupe fut envoyée à terre pour faire de l'eau; mais on n'en trouva point, et le sol fut même creusé en vain sur cette côte aride et sablonneuse. Plus avant, on rencontra quelques touffes d'arbrisseaux, divers arbres petits et rabougris, et des fleurs de différentes sortes et d'une odeur agréable. On tua une espèce de lapin, bon à manger, aux jambes excessivement courtes, et une sorte d'iguane ou lézard sans queue, marqueté de noir et de jaune comme les crapauds, hideux à voir et d'une odeur repoussante quand son corps a été ouvert. Le rivage était jonché de coquilles de la plus grande beauté, toutes variées de formes et de couleurs. La baie fourmillait de chiens marins dont l'équipage se régala; on en prit un entre autres de onze pieds de long: sa gueule avait un pied et demi d'ouverture, et l'estomac de ce monstre contenait la tête encore fraîche et les os d'un hippopotame. Des serpents d'eau de la grosseur du poignet et de quatre à cinq pieds de long se voyaient souvent dans la baie, ainsi qu'un petit nombre de jeunes dauphins.

Le 14 août, Dampier sortit de la baie des Chiens marins, escorté d'une multitude de baleines qui battaient l'eau de leur queue, et produisaient un bruit semblable à celui des vagues lorsqu'elles se brisent sur des écueils. Le 24, vers le 19<sup>o</sup>, on revit la terre en forme de cap;

c'était une des nombreuses îles qui bordent le continent. Les grosses marées que Dampier trouva dans ces parages lui firent soupçonner que ces îles n'étaient qu'un archipel et qu'il pourrait trouver un passage à l'Océan Pacifique au-delà de la Terre de Carpentarie, côte N. de la Nouvelle-Hollande. Il se proposa de vérifier plus tard ce grand problème géographique que Torrès avait déjà résolu en partie, mais que Cook devait achever d'éclaircir avec sa supériorité de génie et de science nautique ; puis il se dirigea vers la Nouvelle-Guinée à travers un labyrinthe d'îles sur lesquelles il pensait trouver des rafraîchissements. Il mouilla dans cet espoir près d'une île qu'il appela *Romarain*, parce qu'elle était couverte d'arbrisseaux dont la forme était analogue à celle de cette plante de nos jardins. Mais il n'y trouva point d'eau douce ni d'habitant et il lui fallut quitter cette île le lendemain.

Le 30, Dampier revit la côte au N. de la terre de Witt (côte N. de l'Australie), où l'on aperçut beaucoup de fumée sur la plage. On aborda et, ne trouvant pas d'eau, on commença par creuser la terre. Pendant cette opération, dix naturels vinrent sur une hauteur voisine et menacèrent les Anglais du geste et de la voix. L'un des sauvages s'avança seul, et les autres le suivirent de loin. Mais lorsqu'il vit Dampier venir à sa rencontre, il prit la fuite, et tous les autres en firent autant, malgré les signes d'a-

mitié qu'on leur fit. Cependant on avait un urgent besoin d'eau douce, et il fallait s'emparer de l'un des naturels pour savoir où l'on en trouverait. Dampier et deux autres personnes tentèrent d'en surprendre quelques-uns qui se tenaient à distance en observateurs. Cachés par une dune de sable, les Anglais purent s'approcher des sauvages sans en être aperçus; et un jeune matelot, robuste et agile, courut précipitamment sur eux. Ils s'enfuirent d'abord, puis ils firent volte-face; comme le matelot n'était armé que d'un coutelas, tandis que les sauvages l'attendaient avec de longues lances de bois, sa vie fut bientôt en péril, et, au lieu de s'emparer de quelqu'un des autres, Dampier et ses compagnons durent accourir au secours du téméraire matelot. « Un coup de fusil tiré en l'air les effraya d'abord, dit le narrateur; mais, revenus de leur première surprise, ils se mirent à crier *pouh ! pouh !* en secouant les bras, et à presser mon homme plus que jamais. Lors donc que je le vis en péril de la vie, et qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour lui comme pour moi, je rechargeai mon fusil et je tuai sur le coup un de ces malheureux. Dès que les autres le virent tomber, ils cessèrent l'attaque, et mon homme accourut promptement près de moi, légèrement blessé à la joue. Je m'en retournai avec mes deux hommes, bien fâché de ce qui était arrivé avec les naturels, qui se retirèrent tristement en emportant leur

compagnon blessé. » On remarqua parmi ces sauvages un jeune homme d'une taille ordinaire, mais vif et plein de courage, qui semblait leur chef. Il avait un seul cercle blanc autour des yeux, et une raie de la même couleur sur toute l'étendue du nez. Cette couleur blanche augmentait sa difformité naturelle. Ces hommes parurent à Dampier tout à fait semblables à ceux qu'il avait vus dans son précédent voyage à peu près sur la même côte. Il ne put observer s'il leur manquait aussi les deux dents de devant ; mais il remarqua qu'ils étaient poursuivis par la même espèce de mouches.

Après avoir longtemps rangé cette côte sans trouver d'eau douce et voyant que ses hommes étaient atteints du scorbut, Dampier quitta enfin la Nouvelle-Hollande et fit voile vers Timor au commencement de septembre. Il y toucha à la fin du même mois près du fort de l'établissement des Hollandais ; mais ceux-ci eurent l'inhumanité de lui refuser de l'eau pendant plusieurs jours, quelque somme qu'il offrit en échange. Ils craignaient qu'on ne vint épier leur commerce qu'ils auraient voulu dérober à la connaissance de toutes les nations, et la cupidité les rendait aussi insensibles et aussi barbares que les sauvages du continent australien. Les Portugais qui habitaient un fort à quelque distance se montrèrent heureusement beaucoup plus humains.

Dampier traversa ensuite les Moluques et, se

dirigeant entre Timor et Céram, il eut connaissance des côtes O. de la Nouvelle-Guinée le 1<sup>er</sup> janvier 1700. Le 6 du même mois, il jeta l'ancre sur une petite île voisine de la côte, et le soir même plusieurs hommes de l'équipage apportèrent divers fruits trouvés dans les bois, et une sorte de poule huppée au plumage bleu céleste de la plus grande beauté. On ne vit point d'habitants; cependant quelques traces indiquaient que l'île avait été récemment visitée; des *barbecues*, sorte de grilles en bois sur lesquelles les naturels fument leurs viandes ou leurs poissons, furent trouvées en plusieurs endroits.

Le 10, on fit route au N. à travers des courants rapides qui rendaient la navigation lente et difficile, et l'on s'arrêta près d'une petite île où l'on vit de la fumée. Deux canots s'approchèrent du bâtiment, mais les hommes qui les montaient ne voulurent pas venir à bord, quelques efforts que l'on fit pour les y décider. Ils se rendirent à terre, où on les suivit avec quelques cadeaux qu'ils acceptèrent avec empressement. Le 16, plusieurs autres canots vinrent avec des racines et des fruits de toute espèce. Cette île est appelée *Poulo-Sabouda* par les naturels; elle peut avoir trois lieues de long sur une demi-lieue de large: elle produit des bananes, des cocos, des pommes de pin, des oranges, des patates, etc. Dampier y acheta aussi des muscades qui paraissaient fraîchement

bouteille bouchée plusieurs chapelets. Ils reçurent le tout avec grand plaisir, puis ils se frappèrent la poitrine avec la main droite, en tenant un gros bâton au-dessus de leur tête; on prit ces gestes pour des démonstrations amicales, et le temps seul empêcha de descendre sur la plage que garnissaient alors plus de quatre cents insulaires. Cependant, comme les pirogues suivait toujours le bâtiment, Dampier eut la prudence de faire préparer les armes à tout événement. Quand le navire voulut reprendre le large, les sauvages des pirogues le saluèrent par une grêle de pierres qu'ils lançaient avec des machines : mais au premier coup de canon tout disparut, et la *baie des Frondeurs*, comme l'appelle le voyageur anglais, devint aussitôt entièrement libre. Quelques sauvages furent tués ou blessés dans leurs pirogues. Le lendemain, un canot vint à bord ; les trois hommes qui le montaient échangèrent quelques noix de coco contre des couteaux et des chapelets.

Le 5 mars, Dampier vint près de l'île *Garet de Nys*. « C'est, dit-il, une île haute, montueuse, de quatorze ou quinze milles de tour, couverte de cocotiers et de plantations, parmi lesquelles on aperçoit quelques petites maisons. Elle est habitée par des hommes noirs, robustes et bien faits. Ils ont la tête grosse et ronde : ils se teignent les cheveux en rouge, en blanc ou en jaune. Ils ont la face large, le nez plat et traversé par une cheville de la grosseur du doigt.

Leurs armes sont les lances, les casse-têtes, les frondes, l'arc. Leurs pirogues sont étroites et longues, munies de balanciers, et ornées à l'avant et à l'arrière de figures assez bien sculptées représentant des poissons, des oiseaux, des mains d'homme; leur langue est bien articulée. » Pour inviter les étrangers à descendre à terre, ils répétaient souvent *vakousi alamai*, en montrant le rivage. Leurs signes d'amitié consistaient à placer un gros bâton ou une branche d'arbre sur leur tête, et à se frapper souvent la tête de la main. On ne put accoster, malgré le désir qu'on en avait.

Dampier vit ensuite l'*île Caen*, qui est haute et montueuse, et peut avoir quatre ou cinq lieues de tour. Trois des naturels étant venus à bord, il donna un chapelet, un couteau et un petit miroir à chacun d'eux. Il leur montra aussi des muscades et de la poudre d'or, et il crut voir qu'ils connaissaient ces objets, et qu'ils lui indiquaient en lui désignant leurs îles et en criant *mannil ! mannil !* qu'il y en avait de semblables sur les terres voisines. Ces naturels, comme ceux de l'île Garet de Nys, sont grands, vigoureux et barbouillés de diverses couleurs. Ils ont aussi des pirogues bien faites et ornées de sculptures.

Le 9 mars, au-delà du cap qu'il nomma *Saint-George*, Dampier entra dans la baie *Saint-George*, que Carteret a reconnue plus tard pour un véritable canal entre la Nouvelle-Irlande et

la Nouvelle-Bretagne, et sur l'autre côté de la baie (c'est-à-dire sur la Nouvelle-Bretagne), il remarqua un autre cap qui fut appelé *Milord Orford*. Il suivit ensuite une partie de la côte, et mouilla le 14 mars dans une baie assez profonde formée par quelques îlots (le *Port Montague*). Six pirogues portant une quarantaine d'hommes vinrent reconnaître le navire à quatre ou cinq milles au large. Dampier, se méfiant de leurs intentions, leur fit signe de retourner à terre, et, comme les naturels n'obéissaient pas, il tira un coup de fusil par-dessus leur tête, ce qui les décida à fuir rapidement vers la plage. Là, rencontrant trois autres pirogues, dont la plus grande portait une quarantaine d'hommes, les sauvages se virent en force et retournèrent au navire que le calme retenait; une autre grande pirogue, d'une hauteur remarquable et pleine de sauvages, arrivait d'un autre côté. C'était évidemment une attaque combinée. Pour déjouer leurs projets, Dampier fit tirer contre les deux plus grandes embarcations un coup de canon chargé à mitraille. Le bruit de l'explosion et la chute des projectiles causèrent une telle épouvante que la flottille sauvage se dispersa aussitôt. Les pirogues furent tirées sur la grève, et les équipages rentrèrent dans les cases. Pour achever de les effrayer et les contenir ainsi par la terreur à l'avenir, Dampier entra dans la baie, tira sur le village, et finit par mouiller devant une pe-

lité rivière, où il se proposait de faire de l'eau.

Pendant qu'on s'occupait à l'aiguade, Dampier découvrit que les naturels avaient une grande quantité de cochons, d'ignames et d'autres racines fort bonnes à manger. Il essaya d'en obtenir à l'aide d'échanges ; mais, au lieu de s'y prêter, les naturels se contentaient d'admirer les haches et les couperets qu'on leur offrait. Ils cédaient à grand'peine quelques noix de coco, qu'ils donnaient aux Anglais avec toutes sortes de précautions. Ils poussèrent même la défiance et la mauvaise volonté jusqu'à enlever toutes les noix des cocotiers de la plage et à faire disparaître leurs cochons, afin que rien ne pût tomber entre les mains des étrangers.

Durant plusieurs jours, les choses en restèrent là ; on faisait de l'eau et du bois, sans s'inquiéter des naturels et sans chercher à entamer avec eux des rapports qu'ils semblaient fuir. Mais, vers la fin de la relâche, cette défiance des insulaires ne fut que trop justifiée par la conduite des Anglais. Dampier, si remarquable comme marin et comme observateur, ne savait pas maintenir à son bord cette discipline rigoureuse qui doit toujours régner sur les bâtiments de l'État. Dans cette occasion, l'équipage fut plus fort que le capitaine, et il accomplit, malgré ses ordres, un acte digne des flibustiers, les anciens compagnons du capitaine. Voici comment la relation raconte le fait.

« Le lendemain matin (19 mars), je pris nos

deux chaloupes pour me rendre à l'aiguade, et voir si, par le moyen de nos bagatelles et de nos instruments de fer, je ne pourrais pas engager les naturels du pays à quelque échange avec nous; mais je les trouvai remplis de crainte et de friponnerie. Je ne vis qu'un petit garçon et deux hommes, dont un, sollicité par quelques signes, vint à côté de ma chaloupe. Je lui donnai un couteau, un chapelet et une bouteille de verre. Là-dessus, il se mit à crier : *Cocos ! cocos !* et nous montra un village voisin, comme s'il voulait y aller prendre de ces fruits; mais il n'y retourna plus. C'est ainsi qu'ils en avaient usé plusieurs fois avec nos gens. Quoi qu'il en soit, accompagné de huit ou neuf de mes hommes, j'allai moi-même à leurs maisons; je les trouvai si misérables que les portes ne tenaient qu'à un morceau d'osier. Je parcourus trois de leurs villages, abandonnés des habitants qui avaient emmené avec eux tous leurs cochons. J'y pris quelques petits filets pour nous dédommager de ce qu'ils avaient reçu de nous. Au retour, nous vîmes deux des naturels du pays. Je leur montrai ce que nous emportions, et leur criai en même temps : *Cocos ! cocos !* pour leur faire entendre que je l'avais pris, parce qu'ils n'avaient pas tenu ce qu'ils nous avaient promis par leurs signes et par la répétition du mot *cocos*.

« Pendant que j'étais à cette promenade, nos gens remplirent deux barriques d'eau et tous les barils qu'ils avaient. Nous retournâmes à

notre bord vers une heure après midi, et je trouvai que tous mes officiers et matelots avaient grande envie d'aller à la baie, où l'on avait dit que les cochons avaient été transportés. Il me faisait beaucoup de peine d'y donner les mains, dans la crainte qu'ils n'en agissent trop rudement avec les naturels du pays. A deux heures, il se leva quantité de nuages noirs sur le continent, et j'espérais que ceci les détournerait de leur entreprise; mais ils me sollicitèrent avec tant d'instance que je fus obligé de le permettre. Je leur donnai les clincailleries que j'avais eues le matin à terre, et je leur recommandai sur toute chose d'employer les voies de la douceur et d'en agir avec précaution pour leur propre sûreté. La baie où ils allaient était à deux milles environ du vaisseau. Dès qu'ils furent partis, je fis mettre tout en état pour les soutenir, en cas de besoin, et les défendre avec ma grosse artillerie. Comme nos gens étaient sur le point d'aborder, les naturels se présentèrent en foule pour s'y opposer; ils secouaient leurs lances avec force et d'un air menaçant; il y en eut même quelques-uns d'assez hardis pour entrer dans l'eau, armés d'un bouclier et d'une lance. Mes gens eurent beau leur offrir les curiosités qu'ils avaient et leur faire des signes d'amitié, tout cela ne servit de rien, et ils ne purent jamais les engager à un commerce libre et honnête. Résolus pourtant à ne pas s'en retourner sans emporter leurs pro-

visions, ils tirèrent quelques coups de mousquet pour les effrayer. Cela ne manqua pas de réussir à l'égard de la multitude, puisqu'ils s'enfuirent tous, à l'exception de deux ou de trois qui continuèrent à tenir ferme dans une posture menaçante, jusqu'à ce que le plus hardi laissât tomber son bouclier et prit la fuite. Il y a grande apparence qu'il fut blessé d'une balle de mousquet, et qu'il sentit, avec quelques autres de ses camarades, la vertu de notre poudre, quoiqu'on n'en tuât aucun et que ce ne fût pas non plus notre dessein, mais plutôt de leur donner l'épouvante. Enfin nos gens mirent pied à terre et trouvèrent quantité de cochons apprivoisés autour des maisons. Après en avoir tué neuf et blessé plusieurs autres, ils revinrent au plus vite, parce que la pluie avait commencé en moins d'une heure après leur départ, et que je les avais chargés de ne pas tarder s'il venait à pleuvoir. Ils n'eurent pas plus tôt mis les cochons à bord du vaisseau que le temps s'éclaircit, et qu'ils me prièrent de leur laisser faire ce soir une autre course au même endroit. J'y consentis, pourvu qu'ils revinssent avant la nuit ; il était alors près de cinq heures. En effet, ils retournèrent vers le crépuscule, avec huit gros cochons morts et un petit en vie.

« Le jour venu, je renvoyai les deux chaloupes à terre, pour se munir de nouveaux rafraîchissements, soit de cochons, soit de racines. Mais la nuit précédente, les naturels du pays avaient

transporté ailleurs toutes leurs provisions, quoique plusieurs d'entre eux fussent retournés vers leurs cabanes, et qu'il n'y eût pas un seul qui s'opposât à la descente de nos chaloupes. Au contraire, ils étaient devenus si doux qu'un d'entre eux porta dix ou douze noix de coco sur le rivage, et qu'il disparut après les avoir montrées à mes gens. Ceux-ci ne trouvèrent que des filets et des ignames; ils en prirent quelque peu des uns et des autres, les mirent dans un petit canot avec deux matelots, et retournèrent ensuite. J'ordonnai au bosseman d'avoir soin des filets, jusqu'à ce que nous fussons dans un endroit commode pour nous en servir, et je gardai moi-même les ignames.

« L'après-midi, je renvoyai le canot à l'endroit où on l'avait pris, et l'on y mit deux haches, deux couperets, dont l'un était garni d'un manche, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de chapelets et quatre bouteilles en verre. Mes gens n'eurent pas plus tôt mis le canot à sec, et disposé toutes les choses de la manière qui paraissait le plus convenable, qu'ils retournèrent dans la pinasse que j'avais envoyée pour leur sûreté. »

Ces sauvages étaient vigoureux, bien faits, entreprenants; ils avaient la tête ornée de plumes de diverses couleurs, et marchaient la lance à la main. Les femmes se couvraient avec une ceinture de feuillage; on les voyait portant sur leurs têtes de grandes corbeilles rem-

plies d'ignames ; « car j'ai toujours remarqué, dit Dampier à ce sujet, que chez toutes ces nations barbares les femmes portent les fardeaux, pendant que les hommes marchent les premiers, sans autres embarras que celui de leurs armes et de leurs ornements. Le pays des environs, ajoute-t-il, est montagneux, rempli de bois, de vallées et d'agréables ruisseaux. La terre des vallons est profonde et jaunâtre ; mais celle des collines est d'un brun obscur, peu profonde et pierreuse, quoique admirable pour le plantage. Les arbres, en général, n'y sont pas fort droits, ni épais, ni hauts ; mais ils paraissent verts et font plaisir à la vue. Quelques-uns portaient des fleurs, d'autres des baies, d'autres de gros fruits de plus d'une sorte, qu'aucun de nous ne connaissait. Les cocotiers viennent très-bien, tant sur les baies proches de la mer, que plus avant parmi les plantations. Leurs noix sont d'une grosseur médiocre ; mais le lait et le noyau en sont épais et d'un goût agréable. On trouva ici du gigembre, des ignames, et d'autres racines bonnes pour le pot, dont nos gens goûtèrent. Je ne sais point quels autres fruits ou quelles racines il y a dans le pays ; mais pour les animaux terrestres, nous n'y vîmes que des cochons et des chiens. A l'égard des oiseaux qui nous étaient connus, il y avait des pigeons, des perroquets, des *cockadores* et des corneilles comme celles que nous avons en Angleterre. Nous vîmes d'ailleurs une espèce d'oiseau de

la grosseur d'un merle, et quantité de plus petits. La mer et les rivières abondent en poissons; nous en vîmes beaucoup, mais nous n'en primes que peu, et ceux-ci étaient des *cavallis*, des poissons à la queue jaune, et des raies qui sautent. »

Dampier quitta la baie Montague le 26 mars; quelques jours plus tard, après avoir doublé un cap, il commença à trouver que la mer lui laissait le passage libre pour cingler au N. O., et que par conséquent la terre qu'il venait de quitter était distincte de la Nouvelle-Guinée. Il entra dans le détroit, ayant en vue l'*île Brûlante*, dont le volcan lançait, de minute en minute, à une hauteur de trente verges, la flamme la plus grosse et la plus épouvantable qu'il eût jamais vue, avec un mugissement pareil au bruit du tonnerre. « J'avais à ma gauche, dit-il, le cap le plus oriental de la Nouvelle-Guinée, et, à ma droite, le cap le plus occidental de la terre que je venais de quitter. Le canal qui les sépare est d'environ quarante milles de l'argeur. Je donnai au premier des caps le nom du *Roi Guillaume*, au second celui de *la Reine Anne*, à la grande île où j'avais relâché celui de *Nouvelle-Bretagne*, et j'appelai de mon nom, *Détroit de Dampier*, le passage que j'avais découvert le premier. »

Au sortir du détroit on aperçut une longue chaîne d'îles rangées parallèlement à la côte de la Nouvelle-Guinée : on passa entre deux de

ces îles situées à quatre lieues de distance l'une de l'autre. La plus méridionale fut nommée *l'île Longue*, et l'autre *l'île de la Couronne*, parce qu'elles étaient, la première de forme longue, et la seconde comme couronnée de plusieurs sommets. Celle-ci fut longée de près : elle était garnie de cocotiers, mais on n'y vit pas de plantations ni de fumée, ce qui fit croire qu'elle renfermait peu d'habitants. On rencontra quelques pirogues de naturels qui rebroussèrent chemin dès qu'ils aperçurent le grand navire.

Le 14, Dampier revit les îles Schouten et Providence; puis, le 17, l'île du Roi Guillaume, où le vaisseau fut contrarié par des tournants si fort et si fâcheux qu'il pirouettait sans même sentir le gouvernail. On s'en tira cependant à l'aide d'un vent frais, et le 18 avril on doubla pour la seconde fois le cap N. de la Nouvelle-Guinée. De là, reprenant sa route vers les Moluques, Dampier se retrouva, le 18 mai, au comptoir portugais de l'île de Timor, qu'il avait quitté dans le mois de décembre précédent.

Après cette belle expédition qui le couvrit de gloire et rendit son nom à jamais mémorable dans les annales de la géographie, Dampier retournait en Angleterre, lorsque, le 21 février 1701, près de l'île de l'ascension, il se fit une grande voie d'eau à son navire. La pourriture du bois et la maladresse du charpentier qui

scia un gros membre du vaisseau pour découvrir la source du mal, augmentèrent le désastre, au point qu'il fallut songer au salut de l'équipage. On put amener le bâtiment assez près du rivage, mais le pauvre Dampier y perdit la plus grande partie de ses livres et de ses papiers. Les naufragés restèrent deux mois sur ce rocher désert, couchant dans les cavernes et vivant de tortues, de chèvres sauvages et de poissons. Au bout de ce temps, les vaisseaux de la compagnie des Indes prirent les Anglais à leur retour, et les ramenèrent enfin dans leur pays.

#### XV. WOODES ROGERS. — 1708-1711.

Iles Juan Fernandez.

Jamais expédition n'avait été préparée avec plus de soin et de prudence que celle confiée au capitaine Rogers par quelques armateurs de Bristol : c'était à l'époque des guerres pour la succession d'Espagne, et sa destination était de faire la course, dans la mer du Sud, contre les Espagnols et les Français. L'armement se composait de deux bâtiments de trente canons chacun, qui avaient été équipés à la rade royale de Bristol : *le Duc*, monté par Rogers lui-même, et *la Duchesse*, commandée par le capitaine Courtney. Enfin, le fameux William Dampier ne dédaigna point d'y prendre part et d'accepter sous Rogers la qualité de premier

pilote. Cette expédition fut plus riche en résultats matériels qu'en découvertes scientifiques ; cependant la relation contient quelques détails qui méritent d'être conservés.

Le 2 août 1708, les deux bâtiments mirent à la voile, et le 25 décembre ils avaient atteint la hauteur des îles Malouines. Après s'être avancé jusqu'au 61° lat., où l'on n'avait point de nuit, on ne jugea pas à propos d'aller plus loin ; on fit voile au N. O., et le 15 on reconnut qu'on était dans la mer du Sud, et qu'ainsi on avait doublé le cap Horn sans passer par le détroit de Le Maire, comme les précédents navigateurs. Les équipages étaient fatigués d'une si longue route, et l'on résolut de gagner l'île Juan Fernandez.

Le 1<sup>er</sup> février, à quatre lieues de l'île, Rogers fit mettre la chaloupe en mer pour aller reconnaître la terre. Tandis qu'on attendait son retour, on vit à l'entrée de la nuit, sur le rivage, un grand feu, qui fit craindre qu'il n'y eût à l'ancre quelque vaisseau français ou espagnol. On fit le tour de l'île ; on visita toutes les baies ; mais ces craintes furent bientôt dissipées. La chaloupe revint le lendemain donner l'explication de ce fait singulier : elle amenait des chèvres sauvages, et un homme vêtu de peaux de bête et dont l'aspect était plus sauvage encore que ces animaux. L'histoire de ce malheureux est assez curieuse pour que nous croyions devoir la rapporter textuellement. On s'y intéressera

sans doute plus encore, lorsqu'on saura que c'est l'abandon de Selkirk dans cette île déserte qui a fourni à Daniel de Foë l'idée de son admirable livre de Robinson Cruséo.

C'était, dit Rogers, un Écossais, nommé Alexandre Selkirk, qui avait été maître à bord du vaisseau *les Cinq-Ports*, et que le capitaine Straddling avait abandonné sur cette île depuis quatre ans et quatre mois. Ce bon Écossais, à la vue de nos vaisseaux, qu'il reconnut pour anglais, avait allumé le feu que nous avions remarqué la veille. Il avait vu bien d'autres bâtimens durant son séjour sur cette île solitaire; mais il n'y en eut que deux qui vinrent y mouiller. Ne sachant de quelle nation ils étaient, il s'en était approché pour les examiner; mais quelques Espagnols, qui avaient déjà mis pied à terre, ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils tirèrent sur lui, et le poursuivirent jusque dans les bois, où il grimpa sur un arbre: il n'y fut pas découvert, quoiqu'ils rôdassent aux environs, et qu'ils vinssent tuer des chèvres jusque sous ses yeux. Il nous avoua d'ailleurs qu'il aurait mieux aimé se livrer à des Français, si quelqu'un de leurs vaisseaux y eût abordé, ou s'exposer à mourir sur cette île, que de tomber entre les mains des Espagnols, qui n'auraient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines.

Il était né dans le comté de Fife, en Écosse, et il avait été marin dès son enfance. Le capi-

taine Straddling l'avait laissé sur cette île, à la suite d'un démêlé qu'ils avaient eu ensemble, avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible et quelques autres livres de piété, ses instruments et ses livres de marine. Le pauvre Selkirk pourvut à ses besoins du mieux qu'il lui fut possible; mais, durant les premiers mois, il eut beaucoup de peine à vaincre la tristesse et à surmonter l'horreur que lui causait une si affreuse solitude. Il construisit deux cabanes, à quelque distance l'une de l'autre, avec du bois de myrte-piment; il les couvrit d'une espèce de jonc, et les doubla des peaux des chèvres qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin, tant que sa poudre dura. Lorsqu'elle approcha de sa fin, il trouva le moyen de faire du feu avec deux morceaux de bois de piment, qu'il frottait l'un contre l'autre. Il faisait sa cuisine dans la plus petite de ses huttes, et dans la grande il dormait, chantait des psaumes et priait Dieu. Jamais de sa vie il n'avait été si bon chrétien, et désespérait même d'être aussi pieux à l'avenir. Accablé de tristesse, manquant de pain et de sel, il ne mangeait que lorsque la faim le pressait, et il n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Le bois de piment lui servait à cuire sa viande et à s'éclairer, et son odeur aromatique ranimait ses esprits abattus.

« Il ne manquait pas de poissons, mais il n'osait en manger sans sel, parce qu'il en était incommodé; il mangeait au contraire avec plaisir des écrivisses de rivière, qui sont ici d'un goût exquis et aussi grosses que celles de mer, les chèvres de l'île qui n'ont pas le goût aussi fort que la chair des nôtres, et dont il faisait d'excellent bouillon. Il avait tué jusqu'à cinq cents de ces animaux, et en avait marqué un pareil nombre à l'oreille.

« Quand sa poudre fut finie, il prenait les chèvres à la course, et il s'était rendu si agile par un exercice continuel, qu'il courait à travers les bois, sur les rochers et les collines, avec une vitesse incroyable. Nous en eûmes la preuve lorsqu'il vint à la chasse avec nous; il devançait et mettait sur les dents nos meilleurs coureurs et un chien excellent que nous avions à bord; il atteignait bientôt les chèvres et nous les apportait sur son dos. Il nous dit qu'un jour il poursuivait un de ces animaux avec tant d'ardeur qu'il le saisit sur le bord d'un précipice caché par des buissons, et roula du haut en bas avec sa proie. Il fut si étourdi de sa chute qu'il en perdit connaissance; quand il reprit ses sens, il trouva sa chèvre morte sous lui; il resta près de vingt-quatre heures sur la place, et il eut assez de peine à se traîner à sa cabane, qui en était distante d'un mille, et dont il ne put sortir qu'au bout de dix jours.

« Une longue habitude lui fit manger la

viande sans sel et sans pain ; dans la saison, il récoltait de bons navets qui avaient été semés par l'équipage de quelque vaisseau, et qui couvraient plusieurs arpents de terre ; il ne manquait pas non plus d'excellents choux palmistes qu'il assaisonnait avec le fruit du piment, le poivre de la Jamaïque, dont l'odeur est délicieuse. Il eut bientôt usé ses souliers et ses habits à force de courir à travers les bois et les broussailles ; mais ses pieds s'endurcirent à la fatigue.

« Quand il eut surmonté sa tristesse, il se divertissait quelquefois à graver son nom sur les arbres, avec la date de son exil, ou bien à chanter et à dresser des chats et des chevreaux à danser avec lui. Les chats et les rats lui firent d'abord une guerre cruelle ; quelques-uns de ces animaux, échappés sans doute des navires qui avaient touché à cette île pour y faire de l'eau et du bois, y avaient prodigieusement multiplié. Les rats venaient ronger ses habits et ses pieds lorsqu'il dormait. Pour s'en garantir, il s'avisa d'attirer les chats avec des morceaux de chèvre ; ce qui les rendit si familiers, qu'ils vinrent bientôt coucher par centaines autour de sa hutte, et qu'ils le délivrèrent de leurs ennemis communs.

« Ainsi, par la bonté de la Providence et par la vigueur de la jeunesse, il surmonta tous les obstacles dans sa triste solitude, et finit par y vivre au milieu d'une sorte de bien-être. Lors-

qu'il n'eut plus d'habits, il se fit un justaucorps et un bonnet de peaux de chèvres qu'il réunit avec de petites courroies : un clou lui servit d'aiguille. Il se fit aussi des chemises d'un peu de toile qu'on lui avait laissé, et il parvint à les coudre de même avec le fil d'estame qu'il tira de ses vieux bas. Quand son couteau fut usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva sur le rivage ; il en fit divers morceaux qu'il aplatit du mieux qu'il lui fut possible et qu'il aiguisa sur des pierres.

« Il avait tellement oublié de parler, qu'il ne prononçait les mots qu'à demi, et que nous eûmes d'abord assez de peine à l'entendre. Nous lui offrîmes de l'eau de vie ; mais il ne voulut pas en goûter, de crainte qu'elle ne lui fit mal, accoutumé qu'il était à ne boire que de l'eau. D'ailleurs, il se passa quelque temps avant qu'il pût manger de nos mets avec plaisir. »

Pendant tout le temps que les Anglais furent à l'ancre, la reconnaissance fit braver à Selkirk toutes sortes de dangers pour procurer à ses libérateurs une espèce de prunes noires qui ne croissent qu'au sommet des montagnes les plus escarpées. Rogers prit à son bord le pauvre abandonné comme contre-mâitre, à la recommandation de Dampier, qui s'était trouvé avec lui à bord du capitaine Straddling, et quitta l'île Juan Fernandez pour commencer ses courses contre les Espagnols. Après plusieurs expé-

ditions sur la côte, qu'il couronna par la prise de Guayaquil, où les Anglais amassèrent de grandes richesses en argent et en marchandises, Rogers vint mouiller aux îles Galapagos. Il y vit, comme ses devanciers, des tortues de terre et de mer d'une grosseur extraordinaire. « C'est le plus laid animal qu'il y ait au monde, dit-il; son écaille, qui ne ressemble pas mal à l'impériale d'un vieux carrosse, est aussi noire que du jais, de même que sa peau, qui est toute ridée et fort rude. Il a le cou et les jambes de la grosseur du poignet; les pieds tortus et gros comme le poing, armés de cinq ongles épais; la tête petite et le museau noir, couvert de rides, et pointu comme la tête d'un serpent. »

Des îles Galapagos, Rogers fit voile vers Puerto-Seguro, sur la côte de Californie, où il eut de fréquentes communications avec les naturels. Il en partit le 12 janvier 1710, et gagna les îles Mariannes à travers toute la largeur de l'Océan Pacifique. Les Anglais y prirent des vivres et remirent à la voile le 21, en se dirigeant par le détroit de la Nouvelle-Guinée, route familière à Dampier, leur pilote. Lorsqu'ils eurent passé le détroit, un prô malais qu'ils rencontrèrent les conduisit à Batavia. Partis de Java le 24 octobre, ils étaient au cap de Bonne-Espérance le 29 décembre : ils firent le reste de la traversée avec les flottes hollandaise et anglaise combinées qui se trouvaient au Cap, et ils arrivèrent

ensemble au Texel le 22 septembre 1711. Le 2 octobre suivant, Rogers entra aux Dunes et recevait à son bord les armateurs de Bristol, qui venaient le féliciter de son heureuse arrivée.

XVI. — DON FRANCISCO DE PADILLA. — 1710.

Les Pelew.

Ce navigateur mérite de trouver place ici, non comme voyageur autour du monde, mais comme explorateur des îles Pelew ou Palaos. Le 14 novembre 1710, il partit, sur le *Santa Trinidad*, pour visiter ces îles, dont les Espagnols avaient eu déjà connaissance, seize ans auparavant, par des habitants de ces groupes, jetés par la tempête sur l'une des Philippines. Padilla avait avec lui les PP. Dubaron et Cortil qui devaient prêcher la foi aux insulaires. Voici ce que raconte de ce voyage don José Somera, l'un des officiers du *Santa Trinidad*.

« Après quinze jours de navigation depuis les Philippines, le 30 novembre 1710, nous découvrîmes la terre au N. E. : c'étaient deux îles que les PP. Dubaron et Cortil, que nous conduisions, nommèrent *Saint-André*, du nom de la fête du jour. Lorsque nous en fûmes proches, nous aperçûmes un bateau qui venait à nous, et dans lequel il y avait de ces insulaires qui nous criaient de loin : *Mapia ! mapia !* (bonnes gens !) Un Palaos (habitant de Pelew),

qui avait été baptisé à Manille, et que nous avions amené avec nous, se montra à eux et leur parla. Aussitôt ils vinrent à bord et nous dirent que ces îles s'appelaient *Sonsorol*, et qu'elles étaient du nombre des îles Palaos. Ils firent paraître beaucoup de joie d'être avec nous, et le témoignèrent en nous baisant les mains et en nous embrassant.

« Ces peuples sont bien faits de corps et d'une complexion robuste : ils vont tout nus, excepté qu'ils couvrent leurs parties sexuelles d'un morceau de natte ; leurs cheveux sont presque crépus ; ils ont fort peu de barbe ; pour se garantir de la pluie, ils portent sur les épaules un petit manteau fait de fils de patates, et sur la tête une espèce de chapeau de nattes, autour duquel ils attachent des plumes d'oiseaux toutes vertes. Ils furent surpris de voir nos mariniers fumer du tabac ; ils paraissaient faire grand cas du fer ; ils le regardaient avec des yeux avides, et nous en demandaient sans cesse. Après midi, deux autres barques vinrent à nous, chargées chacune de huit hommes. Dès qu'ils approchèrent de notre bord, ils se mirent à chanter, réglant la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé, ils prirent la longueur de notre bâtiment, dans l'idée qu'il était fait d'une seule pièce de bois : d'autres comptaient les hommes qui étaient sur notre bord. Ils nous apportèrent quelques cocos, du poisson sec et des herbes. Ces îles sont toutes

couvertes d'arbres jusque sur le bord de la mer. Les bateaux sont assez bien faits, ayant des voiles latines; un côté du bateau est soutenu par un contre-poids qui l'empêche de tourner. Nous leur demandâmes à quelle aire du vent était la principale de leurs îles, qui s'appelle *Pantog* : ils nous montrèrent le N. N. E. : ils ajoutèrent que, vers le S., il y a encore deux îles; l'une s'appelle *Merieras* (Marière), et l'autre *Poulo*.

« J'envoyai la chaloupe avec la sonde chercher un endroit où l'on pût mouiller. A un quart de lieue de l'île, elle fut abordée par un bateau du pays rempli d'insulaires : l'un d'eux aperçut un sabre, le prit, le regarda attentivement, et se jeta à la mer, l'emportant avec lui. Mon aide-pilote ne put trouver aucun lieu propre à jeter l'ancre; le fond était de roche, et grand fond partout. A son retour, j'envoyai encore un autre homme chercher un mouillage : il alla tout près de la terre, et trouva partout, comme le premier, grand fond de roche; ainsi nul endroit où l'on pût jeter l'ancre. Je me soutenais à la voile contre le courant qui portait avec vitesse au S. E.; mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors les insulaires venus sur notre bord rentrèrent dans leurs bateaux pour s'en retourner. Les deux missionnaires voulurent engager l'un d'eux à rester, et ne purent l'y résoudre : ils s'entretinrent de religion, et lui firent prononcer les noms de Jesus et de Marie,

ce qu'il fit d'une manière très-affectueuse; on l'interrogea sur la grandeur de l'île et le nombre des habitants; il répondit que l'île avait bien deux lieues et demie de tour, qu'il pouvait y avoir huit cents habitants qui vivaient de cocos, de poissons et d'herbages.

« Je pris la hauteur du soleil à midi, et me trouvai par  $5^{\circ} 16'$  lat. N. et la variation  $5^{\circ}$  N. E.; les courants nous emportaient avec violence vers le S. E. Je ne pus regagner la terre que le 4 décembre : nous nous trouvions à l'embouchure d'une passe entre deux îles. J'envoyai la chaloupe pour chercher un bon mouillage; mais partout grand fond de rocher, et impossibilité de jeter l'ancre. Le 5, les PP. Dubaron et Cortil formèrent le dessein d'aller à terre planter une croix. Padilla et moi leur représentâmes les dangers auxquels ils s'exposaient, ce qu'ils avaient à craindre des insulaires dont ils ne connaissaient pas le caractère, et l'embarras où ils se trouveraient, si les courants jetaient le vaisseau au large et qu'on ne pût se rapprocher de terre pour les reprendre ou pour les secourir. Ils ne furent pas touchés de ces raisons : ils entrèrent dans la chaloupe avec le contre-maître, l'enseigne des troupes de débarquement, le Palaos interprète, sa femme et ses enfants. Après leur départ, nous nous soutînmes à la voile toute la journée, à la faveur du vent; mais il manqua sur le soir, et le courant nous jeta au large. Jusqu'au 9 à midi, nous fîmes tous nos efforts

pour approcher de terre, sans pouvoir rien gagner : au contraire, nous nous éloignions de plus en plus; je me trouvai par 5° 28' lat. N. Nous tîmes conseil sur le parti qu'il y avait à prendre : Padilla, un frère jésuite, l'aide-pilote et moi, fûmes tous d'avis de faire route pour découvrir l'île *Panlog*, principale de toutes, et éloignée de celle que nous quitions d'environ cinquante lieues. »

Le 11, on vit *Panlog*; sur le soir quelques pirogues s'approchèrent du *Santa Trinidad*, les naturels se jetèrent à l'eau et vinrent à bord : ils ne cherchaient qu'à voler tout ce qu'ils pouvaient : l'un d'eux tirait de toutes ses forces, pour l'emporter, une chaîne de fer attachée au bord; un autre en fit autant à un organeau; un troisième mit la tête dans un sabord et voulait arracher des rideaux de lit. » Padilla, poussé à bout, fit mettre ses soldats sous les armes et enjoignit aux insulaires qui pouvaient être quatre-vingts de se retirer. Ceux-ci ne partirent que vers le soir, et en s'en allant ils décochèrent une grêle de flèches sur les Espagnols, qui ripostèrent par une décharge de leurs armes à feu. A ce bruit, les naturels se jetèrent à l'eau et se mirent à nager vers la plage avec la plus grande vitesse. Ces insulaires vont tout nus; quelques-uns se peignent le corps de diverses couleurs : ils ont communément le teint olivâtre.

Après avoir reconnu *Panlog*, Padilla retourna

aux îles Sonsorol, pour s'informer du sort des missionnaires; il passa trois jours en croisière autour du groupe, sans qu'aucune pirogue se montrât, et, au bout de ce temps, un vent violent le força de s'éloigner et de retourner à Manille.

L'année suivante, le P. Serrano partit à son tour pour aller secourir les PP. Dubaron et Cortil; mais, au troisième jour de navigation, une violente tempête brisa son navire; deux Indiens et un Espagnol échappèrent seuls à ce triste naufrage, et en portèrent la nouvelle à Manille. Plus tard, un navire espagnol, passant près des Palaos, se prit de querelle avec les insulaires, et emmena quelques-uns de ceux-ci captifs à Manille. « Là, dit le P. Carier, qui donne ces derniers détails, on leur demanda par signes ce qu'étaient devenus les PP. qui étaient restés dans une de leurs îles : ils répondirent de même par signes et firent entendre que leurs compatriotes les avaient tués et ensuite mangés. »

## XVII. LE GENTIL DE LA BARBINAIS. — 1715-1718.

Côtes du Pérou. — Colonie espagnole de Gouaham.

Voici le premier voyageur français qui tenta une expédition à travers l'Océan Pacifique; c'est là à peu près son unique mérite, si l'on en excepte le caractère naïf et plein de bonne foi

de sa relation, dont la lecture n'est pas sans charme. C'était un assez mauvais marin qui fut chargé par une compagnie de faire le commerce avec la Chine, en passant par le cap Horn et touchant au Chili. Il partit vers la fin d'août 1714, passa le détroit de Le Maire assez heureusement, et vint relâcher au Chili après six mois de navigation. De là il fit voile vers le Pérou, où il séjourna quelque temps. Il fut témoin, sur cette côte, d'un tremblement de terre dont il ne parle qu'en frémissant.

Le 10 février, à huit heures du soir, dit-il dans sa relation publiée en forme de lettres, la ville de Pisco fut ébranlée. Dans un instant je vis toutes les maisons renversées. Je voulus prendre la fuite, mais la peur qui donne quelquefois des ailes m'avait lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la place de la ville où tout le monde s'était retiré. Un quart d'heure après, la terre ayant encore tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il s'éleva des tourbillons de poussière avec un bruit effrayant. La plupart des habitants se retirèrent sur les montagnes voisines. Cette nuit fut une nuit d'horreur et d'épouvante : la terre s'agitait à tout moment. Nous n'étions dans la ville que trois ou quatre Français, qui n'osions abandonner les débris de nos maisons, et qui ne sentions pas moins le péril de les habiter. Tout le monde craignait une nouvelle irruption de la mer, comme celle qu'on avait essayée vingt-huit ans auparavant.

Personne n'ayant la hardiesse d'aller reconnaître le rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour. A neuf heures du matin le tremblement ayant recommencé avec plus de violence, on publia aussitôt que la mer venait de se retirer. Les cris augmentaient la terreur; je me préparai à fuir aussi, et j'étais déjà monté à cheval, quand pour dissiper le trouble de mon esprit, plutôt que par un reste de courage, je résolus de retourner au bord de la mer avec les deux autres Français. Nous vîmes l'Océan fort tranquille et le rivage dans la situation ordinaire. L'ardeur de guérir les habitants de leur crainte nous fit pousser nos chevaux avec beaucoup de vitesse, en faisant de loin divers signes de nos chapeaux. Ceux qui nous attendaient pour se déterminer nous entendirent si mal, qu'ayant pris nos signes mêmes pour une exhortation à fuir, ils abandonnèrent la ville avec des cris lamentables. Nous n'y trouvâmes que quelques vieillards retenus par la faiblesse de l'âge et qui regardaient déjà les ruines de leurs maisons comme leurs tombeaux. » Cependant la ville en fut quitte pour quelques faibles secousses, et les habitants y retournèrent plusieurs jours après. La Barbinais se rappela qu'une demi-heure avant le tremblement de terre, ce désastre avait été annoncé par une foule de signes précurseurs. Tous les animaux parurent saisis de frayeur. Les chevaux hennirent, rompèrent leurs licous et sortirent de l'écurie; les chiens aboyèrent

lamentablement ; les oiseaux, épouvantés et presque étourdis, se jetèrent dans les maisons. Les rats et les souris sortirent de leurs trous, et les vaisseaux qui étaient à l'ancre furent violemment agités, quoique la mer fût alors tranquille.

Le 4 mars, La Barbinais quitta les côtes du Pérou, et le 27 mai il aborda à Gouaham, colonie espagnole des Mariannes dont il fait cette piquante description : « Le lendemain je descendis à terre pour aller rendre visite au vice-roi. On nous fit passer par un guichet qui servait de porte cochère à son palais, et nous entrâmes sous un portique, où je vis quelques fusils, sept ou huit rondaches, des lances, quatre drapeaux et un tambour. Quarante soldats rangés en haie sur l'escalier nous reçurent avec toute la gravité de leur nation, et leur officier nous introduisit avec un air de cérémonie dans l'appartement du vice-roi.

« Ce mot de palais vous aura peut-être paru étrange, mais il faut que vous sachiez que ce qui s'appellerait chaumière chez nous a dans ces colonies le titre de palais. Celui dont il s'agit est couvert de paille et de feuilles de palmier et consiste en trois salles : les deux premières sont destinées pour le vice-roi, l'autre est réservée pour une troupe de jeunes Indiennes qu'il élève et qu'il fait instruire par charité.

« Les naturels du pays sont presque nus et affligés de la lèpre, qui est épidémique parmi eux. Leurs cabanes sont couvertes de feuilles de

palmier et construites en gros troncs d'arbres. Leur manière de vivre est triste et misérable, mais les Espagnols qui y sont en garnison sont encore plus malheureux. »

Après avoir passé quelques jours dans l'île et fait embarquer les provisions en fruits et en volailles que leur donna le vice-roi, La Barbinais se dirigea vers la Chine. Il y fit un long séjour, et le 30 mars 1718, il était de retour en Europe.

### XVIII. JACOB ROGGEWEEN. — 1721-1725.

Île de Pâques (île waïhou). — Îles Pernicieuses ou Palliser.  
— Îles Vliegen. — Îles Bauman (Îles Hamoa). — Nouvelle-Bretagne.

Jacob Roggeween avait déjà longtemps navigué dans l'Inde et rempli même les fonctions de conseiller à la cour de justice de Batavia, lorsqu'il présenta à la compagnie des Indes occidentales un mémoire sur la découverte des terres australes, et lui fit adopter son projet d'expédition. La compagnie fit équiper trois navires, *le Eagle*, *le Tienhoven* et *l'African Galley*, dont elle confia le commandement à l'auteur du projet. Celui-ci partit du Texel le 21 août 1721, et arriva au mois de décembre aux îles Malouines qu'il voulut nommer *Belgic australe*; mais il avait été devancé dans cette reconnaissance par des habitants de Saint-Malo, qui avaient visité et nommé ces îles quelques années auparavant. Il n'y découvrit ni fumée, ni trace d'habitations.

Cependant le pays était fertile, agréable et entrecoupé de vallées verdoyantes. Il longea cette terre sans s'y arrêter et gagna le détroit de Le Maire, où les courants l'emportèrent avec rapidité et l'éloignèrent beaucoup des côtes américaines.

Roggeween, entré dans la mer du Sud, toucha à l'île Mocha qu'il trouva abandonnée, puis à Juan Fernandez, et le 6 avril 1722 il découvrit une terre (l'île Waïhou) qu'il nomma *Paassen Island*, île de Pâques, en l'honneur de la solennité du jour. A peine en vue, les Hollandais virent arriver vers eux une pirogue que guidait un naturel. « Il ne fit aucune difficulté d'entrer dans le vaisseau, dit la relation. On lui donna d'abord une pièce de toile, car il était tout nu, puis du corail et quelques verroteries. Il pendit tout à son cou, en compagnie d'un poisson sec. Son corps était peint de toutes sortes de figures; ses oreilles pendaient jusqu'aux épaules; il était brun, grand et robuste. Doué d'une heureuse physionomie, il était vif, gai, plaisant même dans ses jêtes. On lui servit du vin, mais au lieu de le boire il se le jeta dans les yeux. Nous l'habillâmes ensuite et lui mîmes un chapeau sur la tête. On lui donna à manger, mais il ne put se servir de cuillère ni de fourchette. Après qu'il se fut régalé on lui fit entendre plusieurs instruments. La musique lui donnait beaucoup de gaité, et chaque fois qu'on le prenait par la main il se mettait à sauter et à dan-

ser. Quand le soir vint, on eut beaucoup de peine à le faire redescendre dans sa pirogue : en levant ses deux mains et tournant ses yeux vers la terre, il criait de toute la force de ses poumons : *Odorroga! odorroga!* et il nous faisait entendre qu'il désirait rester sur le vaisseau et nous conduire à son île. »

Le lendemain, Roggeween mouilla devant l'île. Sur la plage, semée de statues plantées dans la terre, devant lesquelles on avait vu les naturels se prosterner au soleil levant, circulait une foule curieuse et étonnée. On se prépara aussitôt à descendre : on reçut auparavant le jovial insulaire de la veille, qui vint avec plusieurs autres apporter une grande quantité de poules et de racines apprêtées à leur manière. Tout allait bien, quand un accident fâcheux faillit tout compromettre. On ne peut préciser par quel motif un coup de fusil fut tiré et un naturel tomba mort. La consternation et l'épouvante se répandirent aussitôt dans cette foule qui se dispersa de toutes parts. Roggeween descendit alors lui-même à la tête de cent cinquante hommes, tant soldats que marins : mais la foule qui revint bientôt les pressa tellement, qu'il fallut sans doute songer à la sûreté des Européens ; car l'amiral fit faire une décharge à bout portant sur les naturels pour débarrasser la plage. Au nombre des victimes tomba, dans la première décharge, le pauvre diable qui, la veille, avait tant diverti l'équipage. Pour fléchir

les terribles visiteurs, et pour obtenir les cadavres des victimes, les naturels mirent tout à leurs pieds, armes, présents, provisions de plusieurs sortes, jusqu'aux femmes qu'ils voulaient donner aux Hollandais pour qu'ils les emmenassent sur leurs vaisseaux.

Touchés de ces démonstrations d'humilité, et un peu honteux sans doute de leur susceptibilité brutale, les Hollandais rassurèrent ces pauvres gens et leur firent cadeau d'une pièce entière de toile peinte de cinquante à soixante aunes de long, de colliers, de petits miroirs. La concorde régna bientôt, comme si rien ne s'était passé, et les Hollandais purent visiter l'île en sûreté. La terre y était bien cultivée; les champs y étaient clos et distincts, et chaque famille occupait un hameau. Les cases avaient quarante à soixante pieds de long sur huit ou dix de large; elles étaient construites en pieux fichés en terre avec un torchis en argile ou limon, et recouvertes en chaume. Les cochons paraissaient naturalisés dans l'île.

Vifs, alertes, vigoureux, ces insulaires avaient l'air doux, soumis, agréable, modeste, presque timide. Leur peau avait la couleur de celle des Espagnols; quelques-uns étaient presque blancs. Leur corps était couvert de dessins d'animaux et d'oiseaux divers. Quant aux femmes, elles se couvraient la figure d'un rouge très-vif et très-beau; elles portaient sur les épaules un pagne rouge et blanc, et sur la tête une sorte de cha-

peau en roseaux tressés. Elles paraissaient aimer beaucoup les étrangers, et leur faisaient toutes sortes d'agaceries. Les idoles étaient l'objet d'une grande vénération parmi la foule, et, assidus près d'elles, se tenaient des naturels, des prêtres, à ce que crut Roggeween, que distinguaient leurs grosses boucles d'oreilles, leurs têtes rasées et leurs bonnets de plumes blanches et noires. Ces statues colossales, en pierre, affectaient la configuration humaine, avec de grandes oreilles et la tête ornée d'une espèce de couronne. Autour de chaque idole régnait une aire pavée en pierres blanches. On ne put savoir si ces insulaires étaient soumis à l'autorité d'un seul chef : ils se voyaient et se parlaient sans distinction. Les plus âgés portaient sur la tête des plumes d'autruche et un bâton à la main. Dans chaque famille le plus ancien dirigeait et donnait des ordres.

Un vent d'O. obligea les Hollandais à quitter l'île et à faire voile du côté de la mer mauvaise de Schouten. Au commencement de mai, ils découvrirent une île basse, île inhabitée avec un lagon au milieu ; elle fut nommée *Carlshoff*, nom qu'elle a gardé. Le 20 l'*African Galley*, qui était en avant, se jeta dans la nuit au milieu d'un amas de petites îles basses, et avant qu'on pût s'apercevoir du danger, ce bâtiment était porté entre deux rocs. Il fit le signal de détresse, en tirant un coup de canon ; au bruit de l'explosion, les naturels allumèrent des feux sur la

côte. Le lendemain, le *Tienhoven* et l'*Eagle* se trouvèrent eux-mêmes engagés dans un labyrinthe d'îles et de rochers, sans savoir par quel côté ils étaient arrivés là. Il leur fallut cinq jours pour se tirer de ces périls; mais l'*African Galley* fut entièrement perdu, et son équipage fut distribué sur les autres bâtiments. Roggeveen nomma ces îles *Pernicieuses* (îles Palliser de Cook). Elles sont basses et entourées de récifs; mais les naturels y naviguaient avec de bons canots pourvus de câbles et de voiles. Ces hommes sont grands, vigoureux; ils ont les cheveux longs et bruns. Ils sont armés de grandes lances, et paraissent cruels et méchants. Ils allaient par troupes de cent à cent cinquante, et faisaient signe aux Hollandais de descendre; mais ceux-ci, craignant quelque embuscade, restèrent à bord.

Le lendemain, on vit à huit lieues de là une île qui fut appelée *Aurore*, et le soir une autre île qu'on nomma *Vépre*: celle-ci a environ douze lieues de tour; elle est basse et couverte beaux arbres. Plus loin, on tomba encore au milieu de cinq ou six îles basses, à travers lesquelles on navigua difficilement et avec péril, ce qui les fit appeler *Labyrinthe*. M. d'Urville pense qu'il s'agit ici du groupe déjà vu et nommé *Vliegen* par Schouten et Le Maire.

Quelques jours après, en naviguant toujours à l'O., les Hollandais se trouvèrent en vue d'une île qui paraissait grande et élevée. Ils voulurent

descendre; mais les naturels rassemblés en grand nombre firent mine de s'y opposer, en brandissant leurs piques, de sorte que, suivant sa malheureuse habitude, Roggeween jugea à propos de nettoyer la plage à coups de canon. Puis on débarqua avec des verroteries à la main : les sauvages se rassurèrent, et les présents des étrangers eurent bientôt conquis leur amitié peu rancuneuse en apparence. On cueillit beaucoup d'herbes pour les malades, et l'on s'approvisionna de cocos, d'ignames, de poules, etc. Le lendemain, on retourna à terre, et l'on débuta par offrir des présents à un sauvage qui semblait le chef de l'île; mais celui-ci les reçut avec une expression de dédain qui engagea les étrangers à se tenir sur leurs gardes. Cependant les femmes même attiraient les Hollandais, s'extasiaient sur la blancheur de leur peau, et leur faisaient mille caresses; ceux-ci, aussitôt qu'ils eurent amassé de l'herbe en quantité suffisante, voulurent pénétrer plus avant dans l'île. Les insulaires les précédèrent; mais tout à coup ils firent volte-face, et à un signal du chef, le détachement hollandais se vit entouré par des milliers de sauvages et assailli par une grêle de pierres. Malgré le feu de la mousqueterie qui en tua plusieurs et notamment leur chef, ils tinrent bon et jetèrent des pierres incessamment sur les Hollandais, qui furent presque tous blessés, et eurent beaucoup de peine à opérer leur retraite. Les naturels de cette île

étaient forts, grands et bien faits : leurs cheveux étaient arrosés d'huile de coco, et ils avaient le corps peint comme ceux de l'île de Pâques. Les femmes étaient couvertes d'une étoffe aussi douce que la soie : elles portaient des nacres de perle autour du cou et des bras. Roggeween nomma *Récréation* cette île, qu'il place sous le 16° lat., mais la longitude qu'il donne est si mal indiquée que l'on n'a pu savoir quelle est l'île dont il parle.

Les Hollandais se consultèrent ici pour savoir s'ils visiteraient les îles Salomon, ou s'ils se dirigeraient vers la Nouvelle-Guinée. Ce dernier avis prévalut. Trois jours après leur départ, ils découvrirent par le 12° lat. trois îles à la fois, qui leur parurent couvertes d'arbres à fruits et de légumes. Les insulaires vinrent au-devant d'eux et leur offrirent des poissons, des cocos, des bananes et d'autres fruits excellents, pour lesquels ils reçurent de menus objets de quincaillerie. Le rivage était couvert de plusieurs milliers d'hommes, armés d'arcs et de flèches. Ces sauvages étaient blancs, ne différant des Européens que parce qu'ils avaient la peau brûlée par le soleil. Leur corps était peint de diverses couleurs. Une étoffe, artistement tissue et ornée de franges, les couvrait de la ceinture aux talons ; ils avaient une coiffure de même étoffe et des guirlandes de fleurs sur le cou. Leur physionomie était bienveillante et douce, leur humeur spirituelle et gaie. « C'est, ajoute la rela-

tion, le peuple le plus honnête et le plus civilisé de la mer du Sud. Ils nous prirent pour des dieux, et pleurèrent quand nous partîmes. »

Ces îles furent appelées *Bauman*, nom du capitaine du *Tienhoven*, qui les vit le premier. Selon toute apparence, ce sont les îles *Hamoâ*, que notre Bougainville reconnut en 1768, et nomma *îles des Navigateurs*.

L'équipage se trouvait réduit aux derniers excès de misère par les maladies et le besoin de vivres frais, lorsqu'enfin les Hollandais aperçurent les côtes de la Nouvelle-Bretagne. Aussitôt plusieurs d'entre eux se jetèrent dans les chaloupes pour aller chercher de l'eau et des rafraîchissements. Les naturels semblaient désespérés de cette tentative : ils se frappaient le front, s'arrachaient les cheveux ; puis ils couvrirent les chaloupes d'une nuée de flèches, de javalots et de pierres dont personne ne fut pourtant blessé. « Nous ne manquâmes pas, dit l'historien, de leur répondre par notre mousqueterie, ce qui leur donna tant de frayeur, qu'ils se précipitèrent dans l'eau et gagnèrent la côte à la nage. » On prit terre à l'entrée de la nuit ; on entra dans quelques cabanes désertes, où l'on ne vit que des filets fort bien travaillés. Les habitants s'étaient retirés dans les bois, d'où ils faisaient entendre des cris et des hurlements épouvantables. Ces sauvages sont d'une couleur analogue à celle des mulâtres : leurs cheveux noirs leur descendent jusqu'à la cein-

ture. Ils sont vifs, grands et minces, et se servent de leurs armes avec beaucoup d'adresse. Le pays qu'ils habitent paraît agréable et fertile.

Après avoir fait le tour de la Nouvelle-Bretagne, par le N. O., les Hollandais virent les îles Moa et Arimoa de Schouten. Ils eurent des communications pacifiques avec les indigènes d'Arimoa; mais, sous prétexte d'être utiles à ces nouveaux amis qui étaient en guerre avec ceux de Moa, ils se conduisirent en vrais forbans sur cette dernière île. Ils y descendirent en force, abattirent les cocotiers à coups de hache pour en avoir les fruits, et emportèrent huit cents noix de cocos, non sans tuer quelques-uns des naturels qui voulaient s'opposer à ces dévastations barbares. Pendant qu'on levait l'ancre, les pauvres gens de Moa vinrent en foule avec plus de deux cents canots chargés de toutes sortes de vivres, pour les troquer contre des marchandises, et empêcher une seconde descente. « Nous les reçûmes bien, dit la relation par trop naïve; mais nous ne les laissâmes pas entrer dans nos vaisseaux, et nous fîmes feu sur ceux qui nous approchaient de trop près. A chaque coup qu'on tirait, ils se baissaient tous et se relevaient avec de grands éclats de rire. »

On navigua ensuite dans une mer couverte d'îles, qu'on appela les *Mille-Îles*. Les habitants sont tout à fait noirs, petits, mais cruels et méchants. Ils marchent nus, hommes et femmes, à l'exception d'une ceinture étroite, à laquelle

ils suspendent des dents de cochon. Ils se couvrent la tête d'un chapeau de paille, orné d'une plume d'oiseau de paradis. « Ils vont jusque dans les Moluques échanger ces oiseaux contre des cochons salés, de l'ambre, de la poudre d'or. Ils les apportent toujours morts, disant qu'ils les trouvent ainsi, le bec fiché en terre, et qu'ils ne savent où ces oiseaux nichent. On voit toujours en effet cet oiseau au haut de l'air; il est presque tout en plumes; celles de la tête ressemblent à de l'or pur, et celles de la queue et des ailes à un brillant panache. Les sauvages qui les vendent disent que cet oiseau n'a pas de pied; mais la vérité est qu'ils les lui coupent. Ils ajoutent que le mâle a une cavité sur le dos, où la femelle cache ses petits, jusqu'à ce qu'ils puissent voler. Ils coupent les pattes si près du corps, qu'en se desséchant la peau se rapproche et les plumes recouvrent la cicatrice qu'on ne peut plus retrouver. Ces oiseaux se portent jusqu'à Batavia, où on les vend trois écus la pièce. »

Les Hollandais doublèrent ensuite le cap N. (cap Mabo) de la Nouvelle-Guinée, et arrivèrent sans accident à Batavia, en traversant les Moluques. Comme Le Maire et Schouten, Roggeveen fut arrêté par les agents de la compagnie des Indes-Orientales, qui, se targuant de son privilège de navigation dans ces mers, fit saisir les navires et les effets des voyageurs, les confisqua et les vendit à l'encan. Un grand procès s'ensuivit entre les deux compagnies, par suite

duquel celle d'Orient fut condamnée à de forts dommages, et à restituer tout ce dont elle s'était induement emparée. Cependant, Roggeween et son équipage étaient partis sur un vaisseau de la compagnie, et avaient pris terre au Texel le 11 juillet 1725.

La relation dont nous avons extrait ces faits n'est point l'œuvre de Roggeween lui-même : il paraît qu'elle fut publiée, quelques années après le retour de ce voyageur, par un Allemand qui faisait partie de l'expédition. C'est peut-être à l'historien maladroit, plutôt qu'au navigateur, qu'il faut attribuer cette confusion dans les faits et dans les gisements géographiques, cette incertitude dans les observations, qui ont mis les détails de ce voyage au nombre des choses contestables, et lui enlèvent une grande partie de son autorité.

#### XIX. GEORGE ANSON. — 1740-1744.

Iles Juan Fernandez. — Iles Mariannes. — Chine.

Le célèbre voyage du commodore Anson n'a grandit point le cercle des connaissances géographiques dans la mer du Sud. Le but de cette expédition n'était d'ailleurs nullement scientifique ; c'était encore une de ces sanglantes entreprises contre les possessions espagnoles, dans lesquelles les marins anglais se montraient aussi féroces qu'audacieux et braves, guerres de for-

bans, qui déshonorait les vainqueurs, sans anéantir les forces des vaincus. Cette expédition se distingua des autres, en ce qu'elle fut conçue et exécutée sur une plus grande échelle, et qu'elle clôt la liste de ces campagnes de sang, indignes des nations civilisées. La relation en est semée d'observations faites avec soin, et une foule de renseignements utiles sur des localités déjà visitées, mais alors peu connues, en rendent la lecture attachante. Elle est due à Richard Walter, chapelain à bord du vaisseau amiral, et, par conséquent, témoin oculaire de tous les faits qu'il raconte.

Le 18 septembre 1740, George Anson fit voile pour Madère, à la tête d'une flotte de six vaisseaux de guerre, montée par 1,500 hommes, et armée en tout de 256 canons, la flotte la plus formidable qui fût jamais destinée à voguer dans les eaux de l'Océan Pacifique. Le 3 novembre, on quitta Madère, où l'on avait appris la dispersion de la flotte ennemie, vers le cap Horn, par une tempête qui ne permit qu'à l'un des vaisseaux espagnols de parvenir au Chili. Le 16 décembre, la flotte anglaise parut sur les côtes du Brésil, et mouilla sur l'île Catherine, pour y soigner les malades des équipages qui étaient déjà nombreux, et dont près de quatre-vingts moururent. Après avoir fait de l'eau et du bois, le commodore quitta l'île le 18 janvier, et entra dans le détroit de Le Maire le 7 mars. A peine les vaisseaux furent-ils débarqués, qu'ils

furent assaillis par une succession, non interrompue pendant trois mois, de bourrasques et de tempêtes qui les mirent souvent en danger de périr et causèrent aux équipages des souffrances et des fatigues inouïes. Le 24 avril fut particulièrement un jour funeste pour eux : il s'éleva une tempête si violente, et le temps devint si obscur, que l'escadre fut entièrement dispersée.

Enfin, après des difficultés sans nombre, le 9 juin seulement, le vaisseau amiral, *le Centurion*, arriva le premier à l'île Juan Fernandez, qui avait été assignée d'avance comme lieu de ralliement. Deux des vaisseaux, après avoir beaucoup souffert, étaient retournés en Angleterre; un troisième était perdu sur la côte; les trois autres arrivèrent, plus tard, successivement au lieu de rendez-vous, tous en fort mauvais état. Il ne fallut plus songer aux idées de conquête; aussi le premier soin du commodore fut-il de s'établir commodément dans l'île pour réparer de son mieux les avaries de sa flotte, et donner le temps à ses malades de se remettre. Il fit élever les tentes dans un site agréable, environné de bois et arrosé par deux ruisseaux d'une eau excellente.

« L'île Juan Fernandez, dit la relation, située à la distance de cent dix lieues de la côte du Chili, tire son nom d'un Espagnol qui en obtint la concession, et y fonda un établissement promptement abandonné. C'est une terre

de forme irrégulière : sa plus grande étendue est de quatre à cinq lieues , et sa plus grande largeur ne va pas tout à fait à deux lieues. Le mouillage ne se trouve que vers la bande N. , qui est rarement exposée aux vents. Ce côté de l'île est abrité par des montagnes escarpées , quelquefois même inaccessibles, quoique souvent couvertes de bois. Le terrain y est léger, peu profond, et souvent on y voit des arbres se renverser et périr faute de racines. Un des matelots anglais en fit la singulière et fatale expérience. En poursuivant des chèvres sur les montagnes, il saisit, pour s'aider à monter, un arbre qui était sur une pente dangereuse ; cet arbre céda, ainsi qu'un second auquel il voulut s'accrocher, et le malheureux alla se briser au fond du précipice. La partie méridionale de Juan Fernandez est au contraire un pays sec, pierreux et sans arbres, plus bas et plus uni que le N. Ses hautes falaises sont incessamment battues par le vent et la vague.

« Outre une quantité de toutes sortes de plantes , dit le voyageur, nous y avons trouvé presque tous les végétaux regardés comme souverains contre le scorbut, le cresson d'eau, le pourpier, l'oseille sauvage et une prodigieuse quantité de navets et de raves de Sicile. C'est avec le secours de ces plantes, du poisson et des chèvres sauvages que l'île nous fournissait, que nos malades recouvrèrent peu à peu leur santé et leurs forces. »

Les Anglais trouvèrent le nombre des chèvres extrêmement diminué depuis le temps où Selkirk se nourrissait de ces animaux dans sa solitude, trente-deux ans auparavant, et s'amusa à leur fendre les oreilles avant de les relâcher. Par un singulier hasard, il arriva que la première chèvre tuée par les Anglais avait les oreilles déchirées; elle portait une très-longue barbe et divers autres signes d'une grande vieillesse. Dans la suite, on en tua plusieurs qui étaient aussi marquées à l'oreille. Les Espagnols avaient tenté de détruire entièrement ces animaux, pour enlever cette ressource à leurs ennemis acharnés, les boucaniers et les flibustiers, qui venaient toujours relâcher sur cette île. Pour y parvenir, on avait lâché un certain nombre de chiens qui, depuis, avaient multiplié d'une manière effrayante. Aussi, bientôt ne resta-t-il plus sur l'île qu'un petit nombre de chèvres, marchant par troupeaux et retirées sur les sommets les moins accessibles. Anson fut un jour témoin des préparatifs d'un combat entre ces deux espèces ennemies. Il se rendait en chaloupe dans la baie orientale, lorsqu'il aperçut quelques chiens qui semblaient en quête. Curieux de savoir de quel gibier ils suivaient la piste, il s'arrêta pour examiner leurs mouvements. Les chiens gravirent en courant une hauteur, sur le sommet de laquelle se tenait un troupeau de chèvres, qui, au lieu de fuir, attendaient l'ennemi de pied ferme dans

un sentier étroit, bordé de précipices des deux côtés. Les chèvres s'y disposèrent savamment, et le chef du troupeau se posta à la tête des siens dans un espace assez étroit pour que ses cornes opposassent une barrière infranchissable à l'ennemi. Jusqu'à la tête du défilé, les chiens avaient couru comme s'ils eussent été sûrs de leur curée ; mais, quand ils virent ces cornes menaçantes, et le précipice béant des deux côtés, ils se couchèrent à terre tout haletants, et renoncèrent au combat. Ces chiens étaient si affamés quand Anson relâcha sur l'île, qu'ils venaient durant la nuit dérober des provisions, et qu'ils attaquèrent même en plein jour un homme isolé. Comme l'île offre peu de ressources, on pensa qu'ils se nourrissaient de poisson et surtout de veaux marins. Les équipages anglais, dans la disette de chèvres, mangèrent aussi de cet amphibie qu'ils finirent par trouver fort bon.

Outre le veau marin, on reconte souvent à Juan Fernandez le lion marin, dont les matelots mangeaient la chair avec plaisir, en lui donnant par plaisanterie le nom de *bœuf*. « Le lion marin, dans toute sa taille, peut avoir de douze à vingt pieds de long, et de huit à quinze de circonférence. Il est tellement gras, qu'après lui avoir fait une incision à la peau qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant de parvenir à la chair ou aux os. Les plus gros de ces amphibies fournis-

saient jusqu'à cent vingt-six gallons d'huile (cinq cents pintes). Leur peau est couverte d'un poil court, de couleur tannée claire ; mais leurs nageoires et leurs queues, qui leur servent de pieds quand ils se traînent à terre, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts pourvus d'ongles, réunis à moitié par une membrane brune et lisse. Les mâles ont une espèce de grosse trompe de cinq à six pouces de long qui leur pend à la mâchoire supérieure. Les femelles n'ont pas cet appendice. Véritables amphibies, ces animaux passent tout l'été à la mer et tout l'hiver à terre. Cette dernière saison est celle où les femelles mettent bas. Les portées sont de deux petits à la fois, qui têtent leurs mères. Pendant tout le temps qu'ils demeurent à terre, les lions marins vivent de l'herbe qui croît sur le bord des eaux courantes, et le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Lourds et engourdis, ils ont soin de placer des sentinelles qui les avertissent du moindre danger. Quand on approche du lieu où ils habitent par troupes, les vedettes font entendre un grognement tantôt sourd, tantôt aigu ; et à ce signal toute la famille se glisse vers la mer et disparaît dans ses profondeurs. Souvent on les a surpris se battant ensemble, et il paraît que les femelles sont le grand sujet de leurs combats. Quelquefois ces animaux se défendent même contre les hommes. Un matelot occupé à

écorcher un jeune lion marin fut surpris par la mère de l'animal, qui se jeta sur lui et lui fracassa la tête dans sa gueule. » Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que c'est là de l'histoire naturelle un peu vieille. Aujourd'hui toutes les espèces qui avaient reçu des anciens navigateurs les différents noms de lion marin, veau marin, chien marin, éléphant marin, cheval marin, etc., sont classées sous la dénomination générale de *phoques*.

Les Anglais virent peu d'oiseaux sur l'île, mais en revanche les poissons y abondaient, et les écrevisses de mer y étaient si communes qu'on les perçait souvent avec le croc quand les chaloupes partaient de terre ou qu'elles y abordaient.

Les Espagnols avaient parlé de deux îles Fernandez. Anson fit reconnaître l'autre appelée *Mas-a-Fuero*; elle est plus petite et à la distance de vingt-cinq lieues de la première. Elle était boisée, arrosée de beaux ruisseaux et plus peuplée de chèvres que l'île Juan Fernandez proprement dite.

Vers le commencement de septembre, les malades étaient assez rétablis pour que le commodore pût songer à remplir, du moins en partie, sa mission dévastatrice. Il fit diverses captures dans ces parages et s'empara, par surprise, de la ville péruvienne de Payta, qu'il pilla et réduisit en cendres. Après avoir croisé sur les côtes jusqu'au 6 mai de l'année suivante, et

s'être signalé par de faciles exploits de ce genre, en attendant le passage du fameux galion d'Acapulco à Manille, l'escadre, réduite à deux vaisseaux, *le Centurion* et *le Gloucester*, quitta les côtes du Mexique : elle fit voile vers Canton, dans d'espoir d'y trouver, au milieu des vaisseaux anglais en station dans ce port, le repos et les rafraîchissements dont ses équipages avaient tant besoin.

Dans la route, l'amiral essuya une tempête si violente, que *le Gloucester* fit eau de toutes parts : il fallut l'abandonner le 15 août 1742, et *le Centurion*, resté seul de cette formidable flotte, arriva en vue d'Anatagan, l'une des Mariannes, le 23 du même mois. L'impossibilité de mouiller sur cette île obligea Anson à se porter vers *Tinian*, qui fait partie du même groupe. On avait arboré les couleurs espagnoles pour faire croire que c'était le galion d'Acapulco qui mouillait : un espagnol, trompé par le pavillon, vint aussitôt à bord et apprit aux Anglais que l'île était inhabitée, mais qu'ils y trouveraient néanmoins toutes les productions des terres les mieux cultivées ; que l'air y était bon, l'eau excellente, et que la terre était fertile et abondante en limons, oranges, noix de coco, fruits d'arbres à pain, etc. Les Espagnols de Gouaham viennent même s'y approvisionner de cochons, de volailles et de bétail, dont l'île est couverte. Ces bonnes nouvelles et la vue des nombreux troupeaux qui paissaient tranquillement non loin de la côte,

remplirent de joie l'équipage. Le lendemain un détachement bien armé débarqua sur la plage ; on y trouva des cabanes d'Indiens abandonnées où les malades furent aussitôt transportés.

Tinian git par  $14^{\circ} 59'$  lat. N. et  $145^{\circ} 28'$  long. O. Sa longueur est d'environ douze milles sur six de largeur. Le terrain est sec, sablonneux, et s'élève en pente douce jusqu'au centre de l'île ; elle est couverte de bois et de plaines fertiles, entrecoupées de hauteurs et de vallons, dont le mélange forme les sites les plus charmants et les plus variés. Des milliers de bœufs blancs comme le lait, avec les oreilles brunes ou noires, paissent dans les prairies : des oiseaux domestiques parcourent en paix les bois, et leurs cris continuels réveillaient chez nous des idées de fermes, de villages, et rappelaient à chaque instant l'image de la patrie absente. L'île était richement pourvue des arbres à fruit de la zone torride ; les cocotiers, les goyaviers, les orangers, les arbres à pain (rima), immense ressource pour les Anglais, y abondaient de tous côtés. Ce délicieux séjour était désert depuis cinquante ans : suivant le rapport des naturels des îles voisines, Tinian comptait près de 30,000 âmes, lorsqu'une maladie épidémique ayant dévasté tout l'archipel, les Espagnols contraignirent les habitants à venir peupler Gouaham, où ils languirent et moururent presque tous de chagrin. Des ruines, consistant en piliers colossaux de forme pyramidale, attestent que Ti-

nian fut autrefois habitée par une nation nombreuse et parvenue à un certain degré de civilisation. »

Pendant que les Anglais se reposaient de leurs fatigues sur cette île délicieuse, un accident faillit les obliger à y rester pour toujours. Dans la nuit du 22 septembre, presque tout le monde et le commodore lui-même étant à terre, un vent furieux du N. O. emporta brusquement *le Centurion*, malgré les efforts de ceux qui étaient restés à bord, et le lendemain les Anglais virent avec désespoir que leur vaisseau était disparu et peut-être brisé sur une des îles voisines. Vingt jours se passèrent dans l'anxiété de l'attente et sans nouvelles du *Centurion*; le terrible vent de N. O. soufflait toujours, et déjà le commodore avait ordonné la construction d'une grande barque, avec laquelle il devait tenter de gagner Macao, où *le Centurion* serait certainement s'il existait encore, lorsque, dans l'après-midi du 11 octobre, le cri : « Une voile ! une voile ! » fit courir tout le monde sur la plage ; et ce fut avec des larmes de joie et de bonheur que l'on reconnut bientôt *le Centurion* voguant à pleine voiles et revenant chercher ses amis.

Le commodore précipita son départ, dans la crainte d'un nouvel accident du même genre, et le 21 octobre il quitta sans regret la fraîche et verdoyante Tinian, faisant voile vers Macao. Le 5 novembre, on reconnut l'île Formose, et, le 3 au soir, on eut en vue les côtes de la Chine. Le

lendemain les Anglais eurent à leur réveil un spectacle singulier : ils se trouvèrent au milieu d'un nombre incroyable de bateaux pêcheurs ; il y en avait plus de six mille, montés chacun par quatre ou cinq hommes. Plusieurs de ces bateaux étant très-près du *Centurion*, on leur fit signe qu'on désirait un pilote pour Macao. « Mais aucun d'eux ne semblait nous honorer de la moindre attention, dit la relation du chapelain. Jamais un vaisseau tel que le nôtre n'avait paru dans ces mers ; peut-être aucun de ces pêcheurs n'avait-il même vu de sa vie un navire européen ; cependant un objet si nouveau et qui devait être si intéressant pour des gens de leur profession, ne parut pas exciter un seul instant leur surprise ou leur curiosité. Aucun d'eux ne se détourna de son travail, et ne sortit de son insensibilité stupide. » Enfin, le 9, après avoir traversé chaque jour des quantités innombrables de bateaux pêcheurs toujours aussi indifférents au passage du bâtiment étranger, un pilote chinois vint à bord et demanda aux Anglais trente piastres pour les conduire à Macao. Il leur apprit qu'ils étaient près de cette île, située à l'embouchure de la rivière de Canton (le Tigre), et que onze navires européens, dont quatre anglais, se trouvaient alors dans les eaux de cette rivière. Macao appartient aux Portugais ; mais comme ils y sont à la discrétion des autorités chinoises, Anson demanda au gouverneur comment il se devait conduire vis-à-vis de celles-ci,

ne voulant point s'assujettir à payer de droit d'entrée, en sa qualité de vaisseau de guerre. Sur l'avis du gouverneur, et pour éviter toute contestation, au lieu d'entrer à Canton, Anson alla mouiller à la Typa, port formé par plusieurs îles voisines et très-convenable pour le carénage du *Centurion*.

A peine mouillé dans le port, le commodore anglais vit s'ouvrir devant lui une série non interrompue de mécomptes et de chicanes, que lui préparaient la mauvaise foi chinoise et la haine de ce peuple pour les étrangers. Le récit abrégé de ces contestations nous fournira plus d'un caractère curieux et digne d'être remarqué. Il fallut d'abord songer aux approvisionnements de chaque jour, et pour cela Anson lui-même voulut aller s'en entendre avec le vice-roi de Canton; mais le hoppo ou chef des douaniers refusa de laisser passer la chaloupe, et, les prières étant inutiles, le commodore lui déclara le lendemain qu'il allait faire armer cette embarcation, et que sans doute personne ne serait assez hardi pour lui barrer le passage. Ce ton ferme et résolu réussit, et la chaloupe passa. Anson, arrivé à Canton, consulta les officiers des navires anglais qui étaient dans le port sur les moyens de parvenir au vice-roi; ceux-ci l'engagèrent à se servir, comme eux, de l'intermédiaire des marchands chinois. Les marchands se chargèrent de l'affaire, et, après un mois de délais et de faux prétextes, ils avouèrent

qu'ils ne s'en étaient jamais occupés et ne pouvaient même entamer cette négociation. Cependant ils convinrent avec lui de faire parvenir secrètement au *Centurion* du pain, de la farine et d'autres provisions, à condition qu'il repartirait assitôt pour Batavia. Mais ce n'était pas tout; il fallait radouber le vaisseau, qui ne pouvait tenir la mer sans réparations. Le commodore écrivit en conséquence au vice-roi en termes dignes et convenables pour lui demander des ouvriers propres à ce genre de travail. Dès le 19 décembre, un mandarin de première classe, avec une nombreuse suite et une escadre de dix-huit galères décorées de pavillons et de flammes, se rendit auprès du *Centurion*. Il avait ordre d'examiner le vaisseau et particulièrement la voie d'eau. Il fit cet examen avec curiosité et une certaine intelligence : la beauté du bâtiment et la force de cette machine de guerre le frappèrent. Anson tira habilement parti de cette circonstance, en lui disant qu'avec son vaisseau seul il eût pu détruire toute la flotte de l'empire chinois, s'il n'avait pas eu en abordant dans ce pays des intentions toutes pacifiques. Le mandarin convint de la vérité de ces observations et promit d'en rendre un compte favorable au vice-roi. Après quoi il accepta le dîner qui lui fut offert, ainsi qu'à deux autres mandarins de sa suite, par le commodore anglais. Nos trois Chinois se montrèrent grands mangeurs, mais fort novices dans l'usage des

couteaux et des fourchettes. Il fallut leur couper la viande en petits morceaux qu'ils mangeaient à l'aide de leurs doigts. Ils buvaient mieux encore, et le commodore, s'excusant sur sa santé de ne pas leur faire à cet égard l'honneur de sa table, le premier mandarin s'adressa à un jeune officier au teint frais et rose, en lui disant qu'il ne pouvait alléguer les mêmes excuses que son commandant. Le jeune Anglais fit aussitôt apporter des liqueurs, et le magistrat chinois en but avec le même plaisir que quelque bouteilles de frontignan qu'il avait déjà glorieusement vidées. Puis les trois mandarins se retirèrent aussi calmes et aussi tranquilles que lorsqu'ils étaient montés à bord.

Le 6 janvier seulement Anson reçut la permission de faire travailler au radoub avec les ouvriers nécessaires, et trois mois après le *Ceinturion*, réparé, put reprendre la mer avec de bonnes provisions et vingt-trois matelots de recrue, indiens et hollandais. Le commodore roulait dans sa tête le projet d'épier le passage du galion à la hauteur du cap Saint-Esprit de Samar (l'une des Philippines). Enfin le 20 juin, après un mois de croisière, on aperçut une voile au S. E. A cette apparition une joie bruyante éclata sur le vaisseau anglais : c'était effectivement le galion tant désiré qui faisait voile directement vers eux et semblait disposé à se bien défendre. Vers midi les deux vaisseaux étaient en présence. Anson avait fait placer dans les

hunes trente de ses meilleurs tireurs qui firent un grand ravage sur le pont ennemi. Après un engagement sérieux d'une heure et demie environ, le galion se rendit. Il avait à bord cinq cent cinquante hommes, dont soixante-sept furent tués et quatre-vingt-quatre blessés, et trente-six pièces de canon avec vingt-huit pierriers. *Le Centurion* n'eut que deux morts et sept blessés. La valeur de cette riche prise se montait à 1,500,000 piastres (8 millions de francs environ).

L'heureux commodore reprit avec sa capture et les prisonniers qu'il avait faits la route de Macao pour y attendre en sûreté, dans le port de Canton, l'époque des vents favorables à son retour en Europe. Là on voulut s'opposer à son entrée, ou du moins lui faire payer le droit imposé aux navires marchands, mais il y pénétra de force. Le vice-roi, en réponse à une nouvelle lettre qu'il lui avait adressée, lui fit envoyer des provisions avec trois mandarins chargés de demander le paiement du droit et la remise des prisonniers espagnols qui appartenaient à un pays allié de la Chine. Anson refusa formellement le premier point et fit mine d'accorder une grâce en concédant les prisonniers qui déjà l'embarrassaient beaucoup. On lui promit alors de lui préparer ses approvisionnements de biscuit, mais avec l'intention de ne pas tenir parole. Pendant ce temps les marchands de la ville fournissaient le vaisseau de vivres frais,

et déployaient toutes les ruses et les fourberies de la cupidité la plus basse. Comme l'usage en Chine est de tout vendre au poids, ils employaient mille artifices pour rendre les objets plus pesants : entre autres on trouva des masses de cailloux dans l'estomac des volailles ; les cochons achetés morts étaient injectés de grandes quantités d'eau, et les vivants avaient mangé, la veille, du sel qui les avait fait boire à l'excès.

Cependant la fin de septembre arrivait et les provisions sèches ne se fabriquaient pas. Anson résolut de descendre à terre et de demander lui-même audience et justice au vice-roi. Il confia *le Centurion* au premier lieutenant, auquel il donna de secrètes instructions, et débarqua dans sa chouloupe montée par dix-huit matelots richement habillés. Les marchands chinois et les officiers européens, effrayés de ces démonstrations vigoureuses, s'entremirent enfin et promirent de faire préparer les provisions sèches et salées. Anson resta lui-même à terre pour en surveiller la prompt fabrication, et lorsqu'elles furent prêtes, il demanda audience au vice-roi pour obtenir la permission de les embarquer. Dans l'intervalle, un violent incendie éclata dans la ville ; le commodore y courut avec ses gens pour en arrêter les ravages ; mais lorsqu'on les vit abattre quelques maisons pour intercepter la communication du feu, on fit dire à l'officier anglais que, comme il n'était pas mandarin, il s'exposait à payer de ses deniers

le dommage qu'il ordonnait de faire. Sur ce, les matelots s'arrêtèrent, et les Chinois se contentèrent de regarder le feu et d'en approcher de temps en temps leurs impuissantes idoles. Cependant l'incendie devenait effroyable, et par l'ordre du vice-roi on alla prier Anson de diriger lui-même les travaux pour l'éteindre avec ses courageux marins. Ceux-ci retournèrent au feu avec ardeur et donnèrent un exemple rare à la Chine, celui de l'intelligence et du sang-froid réunis au courage le plus intrépide. Le feu fut bientôt éteint par leurs soins. Onze rues entières et plus de cent magasins de riches Chinois avaient été consumés.

Le service que les Anglais avaient rendu à la ville reçut bientôt sa récompense. Anson fut admis le 30 septembre à l'audience du vice-roi : il trouva sur la place du palais dix mille hommes sous les armes, tous vêtus de neuf. Le grand dignitaire était assis sur une espèce de trône sous un riche dais, entouré de tous les mandarins du conseil. Anson exposa sa demande par l'intermédiaire d'un interprète : elle lui fut accordée avec bonne grâce, et le vice-roi lui adressa des remerciements pour le service qu'il venait de rendre à la ville. En terminant l'entrevue, il fit observer en termes polis à l'officier anglais qu'il y avait longtemps que *le Centurion* était sur les côtes de la Chine, et il lui souhaita un heureux retour en Europe.

Après avoir ainsi terminé par sa fermeté une

affaire qui durait depuis quatre mois, Anson fit embarquer tout de suite les provisions prêtes, et le 7 décembre *le Centurion* et sa prise mirent à la voile. Il s'arrêta à Macao, où il vendit le galion 6,000 piastres (30,000 francs environ) à des marchands portugais, et le 15 décembre il prit enfin la route de l'Europe. Le 11 mars 1744, il mouilla au cap de Bonne-Espérance, et le 15 juin il entra sain et sauf dans la rade de Spithhead. Il apprit en arrivant qu'il avait dû traverser la flotte française la veille, sans doute à la faveur d'un épais brouillard.

Ainsi finit cette mémorable expédition. Anson fut comblé à son retour des faveurs de George II, et quelques années après il fut promu à la dignité d'amiral et à la pairie.

## XX. JOHN BYRON. — 1764-1766.

Iles Falkland ou Malouines. — Iles Disappointment. Oura. Tiouka, Vliegen. — Iles York, Danger. — Ile Byron. — Tinian. — Batavia.

Jusqu'à cette époque les voyages de découvertes n'avaient été entrepris par les gouvernements européens ou par les compagnies de commerce que dans des vues de cupidité ou par des aventuriers que guidait le désir de trouver de l'or et des productions précieuses; nous allons entrer maintenant dans une période tout à fait nouvelle. Les expéditions qui vont suivre seront empreintes d'un autre caractère : des

sentiments généreux. L'amour de la science et l'esprit de découvertes, présideront à ces entreprises. Les relations auront un intérêt plus puissant : les observations seront mieux faites, les descriptions plus nettes et plus fidèles, les renseignements géographiques plus exacts.

Les instructions données à John Byron (aïeul du célèbre poète lord Byron) étaient déjà conçues dans cet esprit. Quelques années après son avènement au trône, le roi George III fit armer et équiper deux vaisseaux de guerre, *le Dolphin* et *la Tamar*, pour faire des découvertes dans l'Océan Pacifique. Le commodore Byron, qui avait déjà navigué dans la mer du Sud sur la flotte d'Anson, fut nommé commandant de l'expédition et partit avec le capitaine Mouat le 21 juin 1764. Après avoir touché à Rio de Janeiro, il apprit aux deux équipages quelle était leur destination et le but du voyage, pendant lequel ils auraient double paie, avec des promesses de récompenses au retour. Cette déclaration fut saluée par des acclamations de joie. Le 20 décembre on était à la hauteur du cap des Vierges : on vit, en longeant la côte, des guanacos qui passaient dans les vallées et une fumée considérable à la distance de quelques lieues. On mit à l'ancre, et le lendemain on aperçut la même fumée, et vis-à-vis du vaisseau, sur la plage, une troupe d'hommes à cheval qui agitaient quelque chose de blanc et faisaient signe aux Anglais de venir avec eux. Curieux de

connaître ce peuple, Byron prit un canot et descendit à terre à la tête d'un détachement bien armé. En approchant, il vit que les sauvages étaient près de cinq cents rassemblés sur une langue de terre qui s'avancait assez loin dans la mer. Quoique le commodore ne leur vit point d'armes, il leur fit signe de se retirer un peu en arrière ; les Indiens obéirent aussitôt en continuant de pousser de grands cris. Byron fit ranger sa troupe sur le rivage et s'avança seul. Comme les sauvages se retiraient, il fit signe à l'un d'eux d'approcher. C'était une espèce de chef qui avait près de sept pieds de haut. L'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir et l'autre d'un cercle blanc ; le reste du visage était bizarrement sollonné de couleurs diverses. Une peau de bête fauve lui couvrait les épaules. L'Anglais et l'indien s'étant complimentés tous les deux sans se comprendre ni l'un ni l'autre, ils allèrent ensemble vers les autres naturels dont la taille n'était pas inférieure à celle du premier géant. Quelques femmes aussi fort grandes étaient avec eux. Presque tous étaient nus, à l'exception d'une peau de bête jetée sur leurs épaules avec le poil en dedans. Quelques-uns avaient des bottines en peau de la même espèce, avec une petite cheville en bois au talon qui leur servait d'épéron. Byron les fit tous asseoir et leur distribua des grains de rassades jaunes et blancs qu'ils reçurent avec le plus grand plaisir. Il leur fit

donner aussi du tabac qu'ils lui demandèrent par signes, puis il les quitta sans qu'ils fissent mine de le suivre. Ces peuples avaient avec eux un grand nombre de chiens dont ils se servent pour la chasse des bêtes fauves. Leurs chevaux sont petits, mais très-vifs et très-rapides. Ils se servent pour brides de courroies de cuir terminées par un petit bâton au lieu de mors. Les femmes montent à cheval comme les hommes sans étriers, et tous sont excellents cavaliers. Ils font partie des nombreuses tribus qui errent sur les côtes de la Patagonie, et qui ont appris à dompter et à monter habilement les chevaux sauvages introduits par les Espagnols dans cette partie de l'Amérique du Sud.

Byron pénétra le 21 dans le détroit de Magellan jusqu'au port Famine, d'où il sortit le 4 janvier 1765, pour reconnaître les îles Malouines ou Falkland. Le 14, il vit ces îles et entra dans une baie spacieuse et belle, à laquelle il donna le nom de *port Egmont*, en l'honneur du premier lord de l'amirauté. Les oiseaux de toutes sortes, les phoques, les pingouins abondent sur cette côte. On y trouva aussi des lions marins monstrueux, et plus d'une fois il fallut livrer un combat opiniâtre à ces monstres belliqueux. Les hommes de l'équipage y virent pour la première fois des loups antarctiques. Ces animaux étaient si féroces et si hardis qu'ils attaquaient les matelots les premiers : ils ressemblent moins au loup qu'au renard ; cependant ils

sont plus gros que ce dernier animal. Ils se se creusent des terriers comme les renards, et les Anglais trouvèrent souvent auprès de leurs trous des membres de phoques déchirés et des peaux de pingouins à moitié dévorées.

Après avoir pris possession de ces terres au nom du roi de la Grande-Bretagne, et les avoir nommées *iles Falkland*, Byron quitta le port Egmont, et fit voile vers le détroit de Magellan, dans lequel il entra de nouveau le 17 février. Il employa à reconnaître avec soin toutes les baies et les côtes de ce passage près de deux mois, durant lesquels il eut quelques rapports avec les tribus qui habitent les plages voisines; et, le 9 avril 1765, il fit son entrée dans l'Océan Pacifique, toujours en compagnie de *la Tamar*.

Le 26, on eut connaissance de l'île Mas-a-Fuero, où l'on fit, non sans difficulté, de l'eau et du bois. Le 30, on mit à la voile et l'on gouverna au N. Le 31 mai, plusieurs oiseaux qui vinrent voler autour du vaisseau, et d'autres indices, firent penser qu'on n'était pas loin de quelque terre. En effet, le 7 juin, on vit une petite île, d'environ cinq lieues de tour, dont l'aspect offrait une riante perspective. Elle était entourée d'une belle plage de sable blanc et fin, et l'intérieur couvert de beaux arbres, dont les sommets entrelacés formaient les bosquets les plus délicieux. Plusieurs naturels se montrèrent sur le rivage, armés de longues piques. Ils allumèrent des feux, et l'on vit d'autres feux y ré-

pondre sur un flot voisin. Le scorbut faisait alors de grands ravages parmi les Anglais, et, dans le but de soulager ses malades par des herbes et des vivres frais, Byron envoya un canot qui fit le tour de l'île sans trouver un endroit propre au mouillage. Les pauvres malades avaient les yeux fixés sur les beaux cocotiers de la côte, dont les fruits leur auraient si promptement rendu la santé; ils voyaient les bananiers chargés de fruits, des écailles de tortues éparses sur le rivage, et le regret de ne pouvoir atteindre ces trésors s'accroissait encore à la vue de la petite distance qui les en séparait. Le commodore, touché de leurs souffrances, renvoya les canots une seconde fois pour sonder le long du rivage; mais les naturels accoururent en agitant leurs piques avec menaces et en poussant des cris effroyables. On leur jeta quelques bagatelles pour les apaiser; ce fut inutile, ils n'y voulurent même pas toucher. Les bateaux revinrent sans avoir trouvé le fond, et Byron se détermina à visiter l'île voisine; mais il ne fut pas plus heureux que sur la première: elle était dépourvue de baie, et la mer brisait sur la plage avec un bruit horrible. Les naturels se montrèrent aussi peu disposés que leurs voisins à souffrir le débarquement des étrangers: ils étaient, comme les autres, d'une couleur bronzée et paraissaient agiles et vigoureux. Il fallut quitter ces îles sans en tirer aucune espèce de rafraîchissements, malgré l'espoir que leur vue riante avait fait

naître : c'est ce qui les fit appeler par les Anglais *islands of Disappointment*, îles du Désappointement. Elles gisent par 14° 6' lat. S., 145° 16' long. O., et font partie de l'archipel Pomotou ou Dangereux.

Le jour suivant, on eut connaissance d'une autre île, basse et couverte de grands et beaux arbres, parmi lesquels on reconnut des cocotiers. On se dirigea sur un côté de l'île, où se voyait un lagon d'une grande étendue. Dès que les naturels aperçurent les bâtimens, ils allumèrent des feux et firent les mêmes démonstrations d'hostilité que ceux des îles *Disappointment*. En face des vaisseaux était un petit village ombragé d'un bouquet de cocotiers. L'île entière était entourée de récifs, à l'exception d'une passe étroite auprès du village des naturels. Lorsque les Anglais voulurent se disposer à traverser le passage, quelques centaines d'insulaires s'avancèrent dans l'eau pour s'y opposer avec des cris effroyables. Plusieurs pirogues s'approchèrent ; l'un des sauvages sauta dans le bateau de *la Tamar*, saisit en un clin d'œil la veste d'un matelot ; puis, s'étant rejeté à la mer, il nagea entre deux eaux, jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses camarades. Un autre tenta de s'emparer du chapeau du quartier-maître. Les Anglais souffraient ces insultes avec impatience ; mais Byron eut la sagesse de ne pas répondre aux provocations des insulaires, et se dirigea vers une autre île qui paraissait distante de quatre lieues

environ. Il était à près d'une lieue de la première, lorsqu'il aperçut deux doubles pirogues remplies des sauvages qu'il venait d'épargner, se dirigeant à la voile contre ses embarcations qui se trouvaient assez loin des vaisseaux. Sur un signe du commodore, les canots leur donnèrent la chasse jusque sur la côte, où les pirogues s'échouèrent. Les naturels étant revenus en force pour empêcher la descente des gens des canots, avec des pierres et des bâtons, cette fois les Anglais firent feu et en tuèrent deux. Les autres s'enfuirent en emportant leurs morts, et les gens des canots revinrent aux vaisseaux avec les deux pirogues, qui étaient fort habilement faites et couvertes de sculptures curieuses en plusieurs endroits. Elles avaient un mât et une voile en natte; les cordages étaient faits d'écorce de cocotier et paraissaient avoir toute la force des cordages de chanvre. Byron retourna vers l'île pour tenter une seconde fois la descente. Les insulaires étaient revenus en force; un coup de canon fut tiré par-dessus leur tête, et la peur les eut bientôt dispersés tous. Les embarcations descendirent alors sur la plage et purent cueillir quelques noix de coco. Le lendemain, on y renvoya les canots avec les malades, et le commodore lui-même alla passer la journée sur l'îlot. Les habitations étaient désertes; on n'y trouva que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer contre les étrangers. Ces cases étaient d'une construction fort simple et cou-

vertes de feuilles de cocotier; mais le site du village était délicieux. Les cocotiers fournissent aux indigènes tous les besoins de leur vie, leur nourriture, leurs voiles, leurs cordages, leurs bois de charpente et de construction. Les naturels ne se montrèrent que de loin; ils étaient nus; les femmes seulement portaient une sorte de tablier qui les couvrait de la ceinture aux genoux. On trouva dans une case les restes d'un gouvernail et plusieurs morceaux de fer et de cuivre, débris évidents du naufrage de quelque chaloupe européenne sur ces côtes. Plusieurs voyages des embarcations transportèrent aux vaisseaux des noix de coco et une grande quantité de plantes anti-scorbutiques qui eurent bientôt guéri tous les malades. On ne vit aucun animal venimeux; mais les mouches étaient insupportables; elles couvraient les Anglais de la tête aux pieds et venaient les tourmenter jusque sur les bâtimens. Des espèces de colombes d'une rare beauté fixèrent leur attention; elles étaient douces et familières, et suivaient souvent les matelots dans les cabanes des naturels.

Le lendemain, on quitta cette île pour visiter celle qui était plus à l'O. Pendant qu'on en longeait les côtes, sur une étendue de plusieurs lieues, les habitants accourus en foule suivirent la marche des vaisseaux, malgré la chaleur qui était excessive : de temps en temps, pour se rafraîchir, ils se plongeaient dans la mer ou

s'étendaient sur le sable que venaient battre les lames avec violence. Les embarcations s'avancèrent devant un hameau situé sur le bord de la mer, et l'artillerie des vaisseaux se tint prête à les soutenir. Un vieillard descendit alors du village; sa taille était haute, et une belle barbe blanche lui descendait jusque sur la poitrine. Il semblait avoir l'autorité d'un chef, car il fit signe aux autres naturels de se retirer et s'avança seul sur la plage. Il tenait un rameau vert d'une main, et de l'autre il pressait sa barbe contre sa poitrine. Dans cette attitude, il adressa aux Anglais un long discours, en sorte de chant cadencé, auquel ils ne comprirent pas un mot. On lui jeta quelques présents, mais il n'y toucha pas qu'il n'eût fini de parler; alors il s'avança dans la mer, jeta sa branche d'arbre et prit les présents offerts. Sur un signe qu'on leur fit, les naturels déposèrent leurs armes : un officier sauta du canot et vint près d'eux. Les naturels l'entourèrent aussitôt, l'examinèrent avec curiosité et parurent surtout admirer sa veste qu'il ôta généreusement et donna à ces nouveaux amis. L'un d'eux se crut autorisé alors à dénouer sa cravate et à s'en emparer, et l'officier dut se jeter à la nage pour échapper à l'empressement de ses admirateurs. Cependant des relations amicales s'entamaient à bord des canots avec les autres insulaires qui apportaient des fruits et de l'eau douce dans des coquilles de coco. Encouragé par cette réception paci-

fique, le commodore aurait voulu faire quelque séjour sur cette terre, mais la côte ne fournissait aucun bon mouillage : il imposa à ces îles le nom de *King-George's islands*, îles du roi George. Ce sont les îles *Oura* et *Tioukea* de l'archipel Pomotou, les mêmes que Schouten avait déjà vues et nommées Zondergrond.

Le lendemain, Byron poursuivit sa route à l'O. et découvrit vers trois heures une île longue et étroite, couverte de verdure et qui paraissait habitée : il la nomma *Prince of Wales's island*, île du prince de Galles; mais Schouten l'avait encore vue avant lui et lui avait donné le nom de *Vliegen*, qui lui est resté.

Le 17 juin, divers oiseaux firent supposer le voisinage d'une terre ; mais on ne vit la côte que trois jours après, dans l'O. N. O., à huit lieues de distance. Byron distingua bientôt trois îles basses, qui paraissaient bien peuplées ; elles étaient entourées de brisants qui s'étendaient à plus de quatre lieues en mer, d'où il les nomma *island of Danger*, îles du Danger : lat. 10° 15' N., long. 168° 18' O. Une grande pirogue se montra à quelque distance, mais on ne put communiquer avec les naturels qui la montaient, à cause des brisants.

Le 27, on aperçut une autre île basse : en approchant on distingua de beaux arbres en un grand lac à l'intérieur. On ne trouva point de fond pour y mouiller : cependant les canots purent y aborder quoiqu'avec beaucoup de peine,

et en rapportèrent près de deux cents noix de coco. Ils n'y virent point d'autres habitants que des milliers d'oiseaux de mer, si peu farouches qu'ils se laissaient tuer dans leurs nids. Cette île, ou plutôt cette chaîne d'îlots comme Byron le reconnut ensuite, fut appelée *Duke of York's island*, île du duc d'York. Sa lat. est par 8° 35' S., et sa long. par 174° 20' O.

Après avoir quitté l'île du duc d'York, les vaisseaux anglais mirent le cap au N. dans la direction des îles Mariannes pour opérer leur retour en Europe. Le 2 juillet, on eut connaissance d'une île à la distance de six lieues. Le lendemain, cette terre leur présenta l'aspect le plus enchanteur. Elle était basse et couverte d'arbres, parmi lesquels les cocotiers élevaient leur cime élégante; mais des lames monstrueuses et un rivage marécageux en défendaient absolument l'accès. Un millier de naturels se montraient sur la plage, et plus de soixante pirogues s'en détachèrent et ramèrent autour des vaisseaux. Ces pirogues, montées chacune par quatre à six insulaires, étaient si propres et si jolies qu'elles paraissaient toutes neuves. « L'un des sauvages, dit le journal de Byron, sauta dans l'eau, nagea vers mon vaisseau et y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté sur le plat-bord, il s'y assit en éclatant de rire. Il parcourut ensuite le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qu'il voyait; mais, comme il était nu, il lui était impossible de chacher ses

larcins. Les matelots lui mirent une veste et des culottes; il nous divertit beaucoup ainsi habillé, car il avait tous les gestes et toutes les manières d'un singe nouvellement dressé. Il mangea du pain avec avidité; puis, après nombre de tours grotesques, il s'élança lestement par-dessus le bord avec sa veste et ses culottes et regagna sa pirogue à la nage. » Son exemple fut bientôt suivi par plusieurs autres qui montèrent sur le vaisseau par les sabords, se saisirent de tout ce qu'ils purent trouver et se sauvèrent à la nage, en s'efforçant de ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

Ces insulaires sont bien faits et d'une taille avantageuse; leur teint est d'une couleur bronzée, mais claire. Leurs traits sont agréables, et se distinguent par un air enjoué et résolu. Leurs cheveux sont longs et noirs: les uns les nouent derrière la tête en une seule touffe; les autres les séparent par trois nœuds différents. Ils sont entièrement nus et ne portent que des colliers ou des bracelets en coquillages. Quelques-uns avaient des espèces de lances, armées, sur une longueur de trois pieds, de dents de poisson aussi tranchantes que des lancettes. On leur demanda en vain des noix de coco, ils s'efforçaient au contraire de dérober celles qu'on avait encore à bord. Les canots envoyés pour le mouillage n'ayant trouvé qu'un fond de corail, il fallut partir sans pouvoir obtenir de rafraichissements. Cette île fut nommée *Byron*

en l'honneur du commodore : elle git par  $1^{\circ}18'$  lat. S. et  $175^{\circ}0$  long. O.

Le 30 juillet, l'équipage souffrait beaucoup de la dissenterie et du scorbut, lorsqu'on reconnut enfin les îles Saypan, Tinian et Aguigan du groupe des Mariannes. On se dirigea tout de suite sur Tinian, et l'on mouilla à l'endroit même où l'amiral Anson avait jeté l'ancre avec le *Centurion*, dans l'espoir de se reposer agréablement sur l'île dont la relation de ce navigateur fait une si ravissante description. Mais combien la réalité fut trouvée au-dessous des poétiques paysages du chapelain de l'amiral ! Les bois si frais et si beaux étaient presque impénétrables, et quand on les eut traversés à grand'peine, quelle amère déception ! Les plaines étaient couvertes de buissons et de ronces, qui déchiraient continuellement les jambes : pour surcroît d'agrément des myriades de mouches poursuivaient les voyageurs qui ne pouvaient ouvrir la bouche sans l'avoir à l'instant remplie de ces incommodes insectes. On aperçut à peine un taureau, au lieu de ces innombrables troupeaux paissant en liberté, et celui que l'on vit et tua fut corrompu, dans l'espace d'une heure, par la chaleur excessive du climat. Cependant on finit par se réconcilier avec cette terre, dont on attendait trop de bienfaits au premier aspect ; on s'établit sous des tentes, et l'on trouva enfin des limons, des cocos et des fruits d'arbres à pain qui rétablirent les malades de l'expédition.

Le 30 septembre, on fit voile vers les Moluques. Le 3 du mois suivant, on reconnut Poulo-Timoan, habitée par des Malais, qui ne voulurent échanger leurs rafraîchissements que contre des roupies dont on n'avait point à bord. Par grâce, cependant, ils voulurent bien accepter des mouchoirs en échange. Le 15 novembre, les Anglais furent en vue des côtes de Sumatra, et, le 28, suivant leur journal, mais réellement le 29 novembre, ils entrèrent dans la rade de Batavia (île Java), qui était couverte de plus de cent bâtimens. Le commodore descendit à terre et rendit visite au gouverneur hollandais, dont il fut bien reçu. On sera peut-être curieux de connaître l'état de cette magnifique cité indo-batave, à l'époque où Byron la vit : « Il n'est guère de ville en Europe plus peuplée, dit-il. Batavia semble être le centre de réunion de toutes les nations. Les Hollandais, les Portugais, les Chinois, les Persans, les Maures, les Malais, les Javanais, habitent cette ville et composent la société. Les Chinois ont un quartier séparé; ce sont eux qui font presque tout le commerce; car il arrive tous les ans dix ou douze grosses jonques de la Chine. La variété des plaisirs, la bonne chère et les productions de la terre les plus propres à flatter le goût, concourent à rendre ce séjour agréable. Les dehors de la ville approchent de la magnificence des environs de Londres. On y est surtout frappé de la beauté des chemins, bordés

d'un canal et de superbes rangées d'arbres ; au-delà de ce canal , les maisons de campagne des riches négociants offrent un coup d'œil enchanteur. Le luxe est porté à un tel degré dans la ville, que c'est presque un déshonneur que d'y être à pied. »

Impatients de quitter Batavia , les Anglais remirent à la voile le 10 décembre. Le 13 février, ils relâchèrent au cap de Bonne-Espérance. Le 25, ils passèrent la ligne ; à cette hauteur, un accident étant survenu au gouvernail de *la Tamar*, Byron donna ordre au capitaine Mouat de se diriger sur Antigoa , l'une des Antilles anglaises. *Le Dolphin* continua sa route et arriva sans malencontre aux Dunes le 9 mai 1766, vingt-deux mois après son départ.

FIN DU TOME PREMIER.

---

---

# TABLE.

---

	Pages.
I. FERDINAND MAGELLAN. — 1519-1522. Côte des Patagons. — Détroit de Magellan. — Iles Mariannes. — Iles Philippines.	7
II. GARCIA DE LOYSA. — ALFONSO DE SALAZAR. — 1525-1528. Détroit de Magellan. — Iles Mariannes.	27
III. ALVARO DE SAAVEDRA. — 1526-1528. Nouvelle-Guinée.	29
IV. JUAN GAETAN. — 1542. Iles Sandwich.	31
V. FRANCIS DRAKE. — 1577-1580. Californie. — Iles Mariannes. — Moluques.	33
VI. THOMAS CAVENDISH. — 1586-1588. Détroit de Magellan. — Iles Mariannes. — Iles Philippines. — Sainte-Hélène.	42
VII. ALVARO MENDANA DE NEYRA. — 1595-1596. Iles Salomon. — Iles Marquises ou Nouka-Hiva. — Nitendi.	47
VIII. OLIVER VAN NOORT. — 1598-1601. Côte des Patagons. — Mariannes.	60
IX. FERNANDEZ DE QUIROS. — 1605-1608. Archipel Pomotou. — Terre du Saint-Esprit. — Iles Taïti. — Détroit de Torrès.	63
X. SCHOUTEN ET LE MAIR. — 1615-1616. Détroit de Le Maire. — Cap Horn. — Iles Honden, Zondergrond, Waterland, Vliegen. — Iles Niouha. — Iles Onou-Afou et Allou-Fatou. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée.	76

XI. JACOB LHERNITE. — 1623-1628. Détroit de Le Maire. — Terre-de-Feu.	104
XII. ABEL TASMAR. — 1642-1644. Tasmanie. — Nouvelle-Zélande. — Iles Tonga, ou des Amis. Iles Viti (Fidgi des anciennes cartes). — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée. — Australie.	107
XIII. COWLEY. — 1683-1686. Iles Galapagos. — Mariannes.	117
XIV. WILLIAM DAMPIER.	127
PREMIER VOYAGE. — 1683-1688. Australie ou Nouvelle-Hollande.	<i>ib.</i>
DEUXIÈME VOYAGE. — 1699-1701. Australie (Nouvelle-Hollande). — Nouvelle-Guinée. — Nouvelle-Irlande. Iles Garet de Nys, Caen, etc. — Nouvelle-Bretagne. — Détroit de Dampier. — Iles Longue, de la Couronne, etc.	130
XV. WOODES ROGERS. — 1708-1711. Iles Juan Fernandez.	149
XVI. DON FRANCISCO DE PADILLA. — 1710. Iles Pelew.	157
XVII. LE GENTIL DE LA BARRINSAIS. — 1715-1718. Côtes du Pérou. — Colonie espagnole de Gouaham.	162
XVIII. JACOB ROGGEVEEN. — 1721-1723. Ile de Pâques (ile Waihou). — Iles Pernicieuses ou Palliser. — Iles Vliengen. — Iles Bauman (iles Homoa). — Nouvelle-Bretagne.	166
XIX. GEORGE ANSON. — 1740-1744. Iles Juan Fernandez. — Iles Mariannes. — Chine.	177
XX. JOHN BYRON. — 1764-1766. Iles Falkland ou Malouines. — Iles Disappointment, Oura, Tioukea, Vliengen. — Iles York, Danger. — Ile Byron. — Tinian. — Batavia.	195

## VOYAGES

# AUTOUR DU MONDE.

LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF NATURAL HISTORY

GEORGE ENGELMANN PAPERS

1845

PLANTAE MEXICANAE

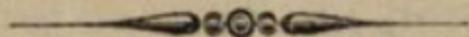
VOYAGES  
AUTOUR  
DU MONDE,

DE 1484 A NOS JOURS  
(DE MAGELLAN A DUMONT-DURVILLE).

10<sup>e</sup> édition.

—

TOME DEUXIÈME.



A BRUXELLES,  
ET DANS LES PRINCIPALES VILLES DE L'ÉTRANGER,  
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

—  
1845.

VOYAGES  
A L'AUTOUR DU MONDE.

XVI. SAUVAGE WATLES. — 1766-1768.

Les navigateurs, — les Queen Charlotte, — les Tour-Tour,  
Cassini, Henry, — les Taiti, — les Niouha, — les  
Wattles.

Quelques mois après le retour de Byron,  
une autre expédition fut destinée à faire  
le tour du monde. Le D<sup>u</sup> Dolphin repartit  
glorieusement la mer, sous les ordres du capi-  
taine Wattles, et le sloop la Swallow, com-  
mandé par le capitaine Carteret, qui avait déjà  
partagé les dangers et l'honneur de l'expédition.  
Les deux, eut ordre d'accompagner le Dol-  
phin. Les deux vaisseaux partirent le 23 août  
1766. Le 10 décembre, après avoir touché aux  
îles de l'archipel de la Nouvelle-Zélande, ils  
arrivèrent près du cap des Vierges, une île  
de l'archipel à cheval, semblables à ceux que

---

---

# VOYAGES

## AUTOUR DU MONDE.

---

### XXI. SAMUEL WALLIS. — 1766-1768.

Ile witsunday. — Iles Queen Charlotte. — Iles Toui-Touï, Cumberland, Henry. — Iles Taïti. — Iles Niouha. — Ile wallis.

Quelques mois après le retour de Byron, une autre expédition fut destinée à faire le tour du monde. *Le Dolphin* reprit glorieusement la mer, sous les ordres du capitaine Wallis, et le sloop *le Swallow*, commandé par le capitaine Carteret, qui avait déjà partagé les dangers et l'honneur de l'expédition précédente, eut ordre d'accompagner *le Dolphin*. Les deux vaisseaux partirent le 22 août 1766. Le 16 décembre, après avoir relâché seulement à Madère et aux îles du Cap-Vert, ils aperçurent près du cap des Vierges une troupe de Patagons à cheval, semblables à ceux que

Byron avait déjà eu l'occasion d'observer au même endroit. On eut avec eux quelques relations amicales. Ils avaient à la ceinture une arme de trait d'une espèce singulière. C'étaient deux pierres rondes entourées de cuir et attachées chacune à l'extrémité d'une corde; ils font tourner une de ces pierres autour de leur tête avec force, en tenant l'autre dans la main, puis ils lancent cette espèce de fronde contre l'objet qu'ils veulent atteindre, sans presque jamais manquer le but. Lorsqu'ils poursuivent un guanaco ou une autruche, ils envoient leurs boules de manière à ce qu'elles s'enroulent rapidement autour des jambes de l'animal, et le forcent ainsi à s'arrêter. Les Patagons vinrent à bord et regardèrent tous les objets européens sans trop de curiosité : un coup de canon les frappa d'épouvante et d'étonnement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de quitter le vaisseau; cependant ils s'y résignèrent et regagnèrent la terre en chantant et en faisant des signaux de joie à leurs compagnons restés sur la plage.

Le 17 décembre, Wallis leva l'ancre, et embouqua le détroit de Magellan, précédé du *Swallow*. Ce bâtiment était mauvais marcheur; plusieurs fois il fallut l'attendre ou le prendre à la remorque. Le 11 avril 1767, au moment de sortir du détroit, une mer très-grosse et un brouillard épais séparèrent les deux vaisseaux qui ne devaient plus se retrouver qu'en Angleterre. *Le Dolphin* continua sa route à l'O.

Quant au *Swallow*, nous réservons l'histoire de son voyage pour le chapitre suivant. Dès le 29 mai, l'équipage du *Dolphin* commença à souffrir du scorbut et à soupirer après la terre. Le 5 juin, on vit beaucoup de mouettes et de frégates, et, le 6, on cria terre! du haut de la grande hune. C'était un île basse, à la distance de cinq à six lieues, dont l'aspect rendit l'espoir et la joie aux malades. A cinq milles plus loin, on reconnut une autre île au N. O. de la première. Les canots furent envoyés sur celle-ci, qu'ils trouvèrent déserte et sans eau douce; ils en rapportèrent quelques cocos. Comme toute l'île était entourée de récifs, le *Dolphin* ne put s'en approcher. Wallis la nomma *Whit-sunday*, ou Pentecôte; c'est une des nombreuses terres basses de l'archipel Pomotou ou Dangereux.

On courut sur l'île voisine, et le lieutenant Furneaux fut envoyé à terre avec les canots équipés et armés. Sur le rivage accoururent une cinquantaine de naturels agitant des torches enflammées dans leurs mains. Ils firent mine de s'opposer au débarquement des Anglais, mais on les apaisa avec de petits présents, et bientôt des relations bienveillantes et toutes pacifiques s'établirent avec eux. Ils apportèrent quelques noix de coco et de l'eau, en échange de quoi ils reçurent des clous avec grand plaisir. Les embarcations n'ayant pas trouvé de fond pour le mouillage y retournèrent le lendemain;

à la grande surprise des Anglais tous les naturels étaient réunis sur la plage et se disposaient à s'embarquer. Ils firent signe aux étrangers de se porter un peu plus haut, et dès que ceux-ci furent descendus à terre, les sauvages s'embarquèrent tous dans sept grandes pirogues et cinglèrent rapidement à l'O. Ces insulaires étaient d'une taille moyenne; ils avaient le teint jaune bronzé, les cheveux noirs et épars sur les épaules. Les femmes étaient jolies et bien faites : leur unique vêtement était une espèce de tablier. L'île renfermait plusieurs citernes de bonne eau; on en remplit les barriques du *Dolphin*, pendant que les canots se chargeaient de noix de coco et de plantes antiscorbutiques. Wallis prit possession de l'île au nom du roi George III en plantant un pavillon, et l'appela *Queen Charlotte*, île de la reine Charlotte : sa situation est par 19° 17' lat. S. et 141° 4' long. O.

Au-dessus de *Queen Charlotte* on vit une petite île basse et boisée d'environ six milles de long et quatre de large. A la pointe occidentale on aperçut les naturels qui avaient abandonné l'île vue précédemment, à l'approche des étrangers. Ils étaient environ quatre-vingts hommes, femmes et enfants. Les hommes semblaient menacer les Anglais avec leurs piques et leurs torches : mais Wallis n'ayant pas trouvé de bon mouillage, continua sa route et nomma cette île *Egmond*, en l'honneur du premier

lord de l'amirauté. Le 11, on découvrit l'île *Gloucester* (*Touï-Touï* des naturels), sur laquelle on vit des sauvages semblables à ceux de Queen Charlotte. Le 12, on eut en vue *Cumberland*; le 13, l'île *William Henry*. Toutes ces îles étaient vues pour la première fois et furent ainsi nommées par Wallis. Elles font toutes parties de l'archipel de Pomotou.

Le 17, à la pointe du jour, on aperçut au N. O. une terre qui avait la forme d'un piton isolé. Le lieutenant Furneaux, chargé de chercher un mouillage, ne fut pas plus heureux que sur les îles précédentes. Plusieurs pirogues se montrèrent, mais sans oser s'avancer. Furneaux, parvenu à la côte, avait établi avec les naturels un commerce d'échange qui lui procura quelques noix de coco, une poule et un cochon. Tout alla bien jusqu'au moment où les sauvages s'avisèrent de relever le grapin du canot pour le haler sur la plage. Un coup de fusil tiré par-dessus la tête du coupable suffit pour les mettre tous en fuite. Les habitants parurent à Wallis plus nombreux que l'île ne pouvait en nourrir; d'où il conjectura qu'il pouvait y avoir dans le voisinage des îles d'une plus grande étendue, où il pourrait trouver des provisions. L'île ronde fut nommée *Osnabruk*; c'est la *Maitia* des naturels de Taïti et de la carte de M. d'Urville.

Le 19, au matin, le *Dolphin* eut une terre en vue à cinq lieues de distance et courut dans sa direction. Les Anglais furent enveloppés d'un

épais brouillard, vers huit heures, et lorsque le brouillard se dissipa, ils furent très-surpris de voir le vaisseau entouré par une centaine de pirogues, montées par plus de huit cents sauvages. Lorsque ceux-ci se trouvèrent à peu de distance, ils s'arrêtèrent, regardant les Anglais avec étonnement et se parlant les uns aux autres. Ils s'approchèrent ensuite en faisant des signes d'amitié : l'un d'eux qui tenait une branche de bananier adressa aux étrangers un discours qui dura près d'un quart d'heure, puis il jeta sa branche à la mer. Un moment après, un jeune homme agile et vigoureux monta sur le vaisseau ; on lui offrit divers objets de quincaillerie, mais il ne voulut rien accepter avant que quelques-uns de ses compagnons ne se fussent approchés et n'eussent jeté une branche d'arbre sur *le Dolphin*. Plusieurs autres, encouragés par son exemple, montèrent bientôt à bord. L'un d'eux fut heurté par une chèvre qui était sur le pont ; en se retournant il fut si surpris et si effrayé à la vue de cet animal inconnu, qui se préparait à l'assaillir de nouveau, qu'il s'empressa de sortir du vaisseau, ainsi que tous les autres naturels. Ils se remirent cependant et revinrent à bord, où ils se réconcilièrent bientôt avec la vue des chèvres et des moutons anglais. En apercevant des cochons et des volailles, ils firent signe qu'ils connaissaient ces animaux, mais ils ne voulurent pas comprendre qu'on leur en demandait de semblables en échange.

Pendant ces premiers rapports, les sauvages s'efforçaient de dérober ce qu'ils pouvaient, mais sans pouvoir y réussir. A la fin pourtant, l'un d'eux s'empara par derrière du chapeau d'un officier et sauta dans la mer par dessus le couronnement.

Cependant il n'y avait point de mouillage sur cette partie de l'île; il fallut gouverner le long de la côte, et les pirogues regagnèrent le bord. Sur les trois heures, on s'avança vers une large baie dans laquelle on espérait jeter l'ancre. Les chaloupes, envoyées pour le sondage, se virent bientôt environnées de pirogues qui semblaient se disposer à des hostilités. Pour éviter ce malheur, Wallis fit tirer par dessus les têtes des sauvages neuf coups de pierrier, et fit aux embarcations le signal de revenir. Malgré l'explosion, les pirogues s'efforcèrent de couper la retraite aux chaloupes, et leur jetèrent des pierres qui blessèrent plusieurs matelots. L'officier tira un coup de fusil chargé de gros plomb sur l'homme qui avait jeté la première pierre et le blessa à l'épaule. A la vue du sang qui coulait de sa blessure, les naturels consternés prirent la fuite à force de rames dans toutes les directions. Les chaloupes étant revenues à bord, on vit bientôt s'avancer une grande pirogue montée par quelques naturels. Un d'entre eux se leva, parla aux Anglais pendant cinq ou six minutes et jeta ensuite dans la mer une branche de bananier. Wallis imita cette cérémonie avec les

rameaux verts que les sauvages avaient apportés sur son vaisseau; puis quelques présents furent donnés aux insulaires qui se retirèrent satisfaits.

Le 20, à cinq heures du matin, on reconnut la côte N. E. de l'île; le rivage était couvert d'habitations et de naturels; plusieurs grandes pirogues étaient rangées le long de la côte. A six heures du soir on se trouva en face d'une grande rivière, et le commandant résolut de mouiller le lendemain à cette place. A la pointe du jour, les embarcations furent envoyées pour sonder et revinrent apporter la bonne nouvelle qu'il y avait fond à vingt brasses, à environ un mille de la côte. Un nombre considérable de pirogues sortirent de tous les côtés pour venir au vaisseau avec des cochons et des fruits. Lorsque les bateaux s'approchèrent de la côte pour l'examiner de plus près, les indigènes s'enhardirent et trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit des bateaux, avec des bâtons et les rames prêtes à frapper. Les hommes de l'embarcation ainsi pressés firent feu sur une des pirogues et tuèrent deux naturels qui tombèrent dans l'eau. Les deux autres pirogues s'éloignèrent aussitôt. Les naturels qui montaient la première reprirent leurs compagnons et essayèrent de les faire tenir sur leurs jambes; mais, comme ils étaient bien morts, ils furent étendus au fond du canot. Ces actes d'hostilité n'empêchèrent pas les autres pirogues de venir au vaisseau et de continuer les échanges comme par le passé.

Quelques jours après, Wallis leva l'ancre dans le dessein de mouiller près de l'aiguade ; mais en prenant le large pour gagner le dessus du vent, on découvrit de la hune une baie située de l'autre côté de l'île. On s'y rendit aussitôt, et après avoir doublé une pointe de récifs sur lesquels *le Dolphin* pensa se perdre, on toua le bâtiment dans la baie. Aussitôt une multitude de pirogues vinrent sous la poupe du *Dolphin* ; le nombre s'en augmentait à chaque instant. Celles qui vinrent les dernières étaient doubles et dirigées chacune par douze ou quinze vigoureux rameurs. Wallis remarqua qu'elles étaient chargées des cailloux ronds, et, comme il était très-malade, il fit venir son lieutenant qu'il chargea d'observer de près les mouvements de la flotte ennemie qui se grossissait de plus en plus.

« Plusieurs de ces pirogues, dit Wallis, étaient remplies de femmes, rangées sur une seule file, qui, arrivées près du vaisseau, nous provoquaient avec les postures les plus lascives. Les grandes pirogues chargées de pierres s'avancèrent aussi. Quelques-uns des naturels chantaient d'une voix rauque ; d'autres soufflaient dans des conques marines ou jouaient d'une sorte de flûte. Bientôt un homme qui était couché sur une espèce de canapé s'avança près du *Dolphin*, et remit à nos gens une aigrette de plumes rouges et jaunes, en leur faisant signe de me la donner. Je la reçus avec amitié ; mais, à mon grand étonnement, il s'éloigna

aussitôt; et, à un signal qu'il fit en jetant une branche de cocotier qu'il tenait à la main, un cri général partit de toutes les pirogues. Les sauvages coururent aussitôt sur nous avec résolution, et nous couvrirent d'une grêle de pierres. J'ordonnai le feu et fis tirer deux pièces de canon chargées à mitraille. Les naturels, un peu déconcertés d'abord, revinrent à la charge. Je fis tirer alors les grosses pièces qui pointèrent constamment sur le rivage où les naturels accoururent en foule pour s'embarquer sur de nouvelles pirogues. Il y avait alors au moins trois cents canots autour de nous, montés par plus de 2,000 hommes : un feu bien nourri les écarta aussitôt. Mais ce fut pour recommencer encore; les Indiens semblaient vouloir s'emparer du vaisseau à tout prix. Les pirogues se rassemblèrent au loin, et les naturels se mirent à lancer des pierres à l'aide de frondes. Pendant cette attaque, plusieurs canots tournaient autour du vaisseau et voulaient nous combattre du côté de l'avant, d'où nous n'avions pas encore tiré. Quelques pièces y furent aussitôt transportées, et un boulet de canon fut tiré si juste, qu'il coupa une double pirogue en deux. Dès que les autres s'aperçurent de cet accident, elles se dispersèrent avec tant de promptitude que, dans une demi-heure, il n'en resta pas une en vue, et le peuple épouvanté s'enfuit derrière les hauteurs voisines avec précipitation. »

Après cette action meurtrière pour les indi-

gènes, les Anglais jetèrent l'ancre en toute sûreté à deux encâblures d'une jolie rivière qui débouchait dans la baie. Le lieutenant Furneaux descendit à terre et s'établit avec des soldats de marine en face du vaisseau; il planta un pavillon, et prit possession de l'île au nom du roi d'Angleterre. Il la nomma *King George the Third's island*, île du Roi George III; mais ce nom fut remplacé plus tard par celui de *Taiti*, qui est le nom indigène et qui a prévalu à juste titre.

Tandis que Furneaux était à terre, deux vieillards s'approchèrent en posture de suppliants, et l'un d'eux s'avança jusqu'à lui en rampant sur les pieds et sur les mains. Le lieutenant s'efforça de lui faire entendre que si les habitants de l'île se tenaient tranquilles et en paix, on ne leur ferait point de mal; il appuya ces promesses de paix par le don d'une hache, de quelques clous et de grains de verre, et se rembarqua avec ses gens. Après son départ, les naturels vinrent examiner curieusement le pavillon; ils apportaient des cochons qu'ils déposèrent au pied du mât et se mirent à danser autour. Les cochons furent mis ensuite dans une pirogue, et le vieillard s'embarqua seul et les conduisit au vaisseau. Quand il en fut près, il fit un discours suivi, d'une voix grave, en jetant des feuilles d'arbre à la mer; puis il fit signe aux Anglais de prendre les cochons, et se retira sans rien accepter en échange. Mais

ces apparences de paix durèrent peu ; car dès le lendemain, pendant que les gens des chaloupes étaient occupés à l'aiguade, Wallis aperçut des multitudes d'Indiens qui se glissaient à travers les bois, et des pirogues chargées de pierres qui se réunissaient de toutes parts dans la baie. Il fallut prévenir cette attaque par un coup décisif. Wallis fit tirer ses pièces sur le gros des pirogues. A la vue des ravages de l'artillerie, les canots se dispersèrent promptement, et les naturels se précipitèrent sur la plage, regagnant en désordre les bois et les collines sur le haut desquelles les femmes et les enfants s'étaient placés pour voir le combat. Deux coups de canon furent tirés sur cette foule qui, à cette distance, se croyait fort en sûreté : les boulets brisèrent un arbre sous lequel étaient rassemblés plusieurs naturels. Cette preuve de la puissance des projectiles européens les frappa d'épouvante et les fit tous disparaître. Afin de rendre la victoire plus complète et plus durable, Wallis envoya aussitôt ses charpentiers avec des haches, pour détruire toutes les pirogues qui avaient été tirées sur la plage.

Après ces tentatives opiniâtres et malheureuses, les Taïtiens songèrent sérieusement à faire la paix avec les redoutables étrangers. Neuf ou dix d'entre eux sortirent du bois et s'avancèrent avec des branches vertes qu'ils plantèrent en terre au bord de la rivière : ils apportèrent ensuite des cochons dont les pattes étaient liées et se

retirèrent. Ils revinrent une troisième fois avec des chiens et des étoffes qu'ils déposèrent également sur le sol. Les Anglais descendirent à terre, prirent les cochons, délièrent les chiens et laissèrent les étoffes avec quelques haches et des clous. Après leur départ, les naturels revinrent encore avec des cochons, mais ils ne voulurent pas toucher aux cadeaux offerts en voyant que leurs étoffes avaient été négligées. On comprit leur intention et l'étoffe fut acceptée ainsi que les cochons ; dès que tout fut dans les bateaux, les sauvages parurent et emportèrent, avec de vives démonstrations de joie, tout ce qui leur avait été offert. Le lendemain, à l'aiguade, le vieillard qu'on avait déjà vu se présenta de nouveau. L'officier de service lui fit de vifs reproches en lui montrant des pierres empilées avec soin sur le rivage, les frondes qui gisaient à côté et les fragments des pirogues brisées par les Anglais. Le vieux sauvage sembla comprendre ; il fit un discours à ses compatriotes d'une voix émue et avec des gestes et des regards menaçants. L'officier lui serra les mains et l'embrassa quand il eut fini ; puis le vieillard se retira satisfait, et un commerce régulier et pacifique avec les indigènes fournit aux Anglais des provisions fraîches en abondance.

Les Taïtiens eurent bientôt une nouvelle occasion de juger de la puissance des armes à feu. Le chirurgien, qui avait été chargé par Wallis de conduire et de soigner les malades à terre,

tira un jour un canard sauvage au vol. L'oiseau vint tomber mort aux pieds de quelques naturels qui furent frappés d'étonnement et de terreur. Quelques instants après, un autre coup de fusil fut tiré sur une volée de canards dont trois furent tués du même coup. Cet événement inspira aux insulaires une telle crainte des armes à feu, que la vue seule d'un fusil dirigé contre eux les eût mis en fuite comme un troupeau de moutons. A partir de ce moment la paix fut solidement établie, et, sauf quelques petits larcins qui furent même presque toujours restitués par l'entremise du vieux Taïtien, les relations des Anglais et des naturels ne furent plus troublées dans la suite. Le canonnier fut chargé de veiller à la sûreté des malades à terre et au commerce d'échange avec les Taïtiens.

Wallis n'avait encore vu jusque-là aucun naturel qui parût jouir de quelque autorité sur les autres, lorsque, le 11 juillet, le canonnier amena à bord une grande femme d'un port majestueux, d'une figure agréable, et qui paraissait âgée d'environ 40 ans. Elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de l'île, et avait témoigné le désir de voir le commandant. « Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions, dit Wallis; elle se conduisit, pendant tout le temps qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui distingue les personnes habituées au commandement. Je lui donnai un grand manteau bleu que j'attachai sur ses épaules avec des rubans,

un miroir, des grains de verre et plusieurs autres bagatelles qu'elle reçut avec beaucoup de grâce et de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade et indiqua le rivage du doigt. Je compris qu'elle m'invitait à descendre à terre pour me rétablir et je tâchai de lui faire entendre que je m'y rendrais le lendemain matin. Puis lorsqu'elle voulut s'en aller, je la fis accompagner par le canonnier. Le 12, au matin, je descendis à terre pour la première fois, et la reine (car elle paraissait en avoir l'autorité), vint au-devant de moi suivie d'un nombreux cortège. Comme j'étais encore très-faible, elle me fit prendre par ses gens et porter jusqu'à sa maison, ainsi que le premier lieutenant, le commis aux vivres et quelques autres malades. Les naturels s'assemblaient en foule sur notre passage; mais, au moindre signe de la reine, le peuple s'écartait et nous laissait passer librement.

« Quand nous approchâmes de sa demeure, un grand nombre de personnes des deux sexes vinrent au-devant de nous : je compris qu'ils étaient ses parents. Elle me présenta à eux et leur donna ma main à baiser. La maison avait environ trois cent vingt-sept pieds de long sur quarante-deux de large. Elle était formée d'un toit recouvert de feuilles de palmier soutenu par trente-neuf piliers de chaque côté et quatorze dans le milieu. La partie la plus élevée du toit avait trente pieds de hauteur : les côtés étaient ouverts et n'avaient que douze pieds de

haut. Assitôt que nous fûmes assis, elle appela quatre jeunes filles qu'elle aida à m'ôter mes souliers, mes bas et mon habit, et qu'elle chargea de me frotter doucement la peau avec les mains. On fit la même opération au premier lieutenant et aux autres malades. Pendant que cela se passait, le chirurgien ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite des Taïtiens suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura sans mouvement et dans la stupéfaction, comme si le chirurgien eût réellement arraché sa chevelure. Les jeunes filles reprirent ensuite leurs fonctions, et nous nous trouvâmes fort bien de ce singulier traitement. La reine fit venir ensuite des étoffes avec lesquelles elle nous habilla à la mode du pays. Quand nous partîmes, elle me fit donner une truie pleine et voulut m'accompagner jusqu'au bateau. Je préférerais marcher au retour ; mais toutes les fois que nous trouvions de l'eau ou de la boue à traverser, la vigoureuse princesse me soulevait avec autant de facilité que si j'eusse été un enfant. »

Le lendemain, Wallis envoya à la reine, qu'il nomme *Oberea*, six haches, six faucilles et plusieurs objets de quincaillerie. Son messenger trouva la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques apportaient les mets tout préparés dans des coquilles de coco et dans des sortes d'augets de bois. Elle les distribuait elle-même à ses hôtes, qui étaient assis et ran-

gés dans la grande maison. Elle s'assit ensuite sur une espèce d'estrade, et deux femmes la firent manger, en lui présentant les mets avec les doigts, de sorte qu'elle n'avait que la peine d'ouvrir la bouche. Lorsqu'Oberea aperçut le canonnier, elle lui fit servir d'un mets qui lui sembla un morceau de poule hachée avec des pommes et qu'il trouva fort bon. Elle accepta les présents et en parut satisfaite.

Depuis cette liaison avec la reine, les Anglais furent abondamment fournis de provisions. Oberea vint plusieurs fois sur le vaisseau de Wallis, et celui-ci lui rendit aussi plusieurs visites. Cependant il fallait bientôt songer à quitter cette terre fortunée, et l'officier anglais fit entendre à la princesse sauvage, sur le cœur de laquelle il avait fait sans doute une tendre impression, qu'il partirait dans sept jours. Elle lui demanda d'en rester vingt, en lui promettant de faire venir, de points éloignés de l'île, une grande quantité de volailles, de cochons et de fruits. Wallis persistant dans sa résolution, elle se mit à pleurer. Le 24, il fit remettre à la désolée Oberea deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots, des semences potagères, une bêche, des couteaux, des ciseaux, etc., présents inestimables sur cette terre encore barbare. La reine envoya en retour dix-huit cochons et quel-

ques fruits, et demanda la permission de venir au vaisseau le lendemain. Elle s'y rendit en effet richement habillée et suivie d'un grand nombre de personnes de distinction. Elle renouvela ses sollicitations pour déterminer Wallis à rester dix jours de plus; mais le cruel étranger demeura inflexible. Alors elle fondit en larmes comme à son ordinaire, et quand son agitation se fut calmée, elle lui demanda quand il reviendrait; Wallis lui fit signe que ce serait dans cinquante jours, et cette promesse calma son chagrin.

« Le lendemain, jour fixé pour le départ, la reine monta dans une pirogue, dit la relation, et vint à bord nous faire ses adieux. L'émotion l'empêcha de parler, et sa douleur se répandit en larmes abondantes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise; nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'il fallait retourner dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre en versant beaucoup de pleurs: toute sa suite témoigna aussi un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes un calme plat, et j'envoyai les bateaux en avant pour nous remorquer. Toutes les pirogues des Taïtiens revinrent alors près du *Dolphin*, et celle qui avait amené la reine s'approcha des mantelets de la sainte-barbe, où ses gens l'attachèrent. La pauvre Oberea descendit alors dans sa pirogue et alla s'asseoir en pleurant sur l'a-

vant, sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai encore plusieurs choses pour sa parure; elle les reçut en silence et sans y faire attention. A dix heures nous avons doublé le récif. Il s'éleva un vent frais : nos amis les Taïtiens et surtout la reine nous dirent un dernier adieu avec tant de regrets et d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré et que mes yeux se remplirent de larmes. « Wallis appela *Port Royal Harbour*, havre de Port-Royal, la baie *Matavaï*, où il avait mouillé ; la chaîne de récifs porte encore le nom de banc *Dolphin*.

Les Taïtiens sont grands, bien faits, et d'une figure agréable. Leur teint est basané : leurs cheveux sont ordinairement noirs, quelquefois rouges ou blonds. Quiros avait été frappé de la même particularité, lorsqu'il découvrit Taïti, son île *Sagitaria*. Les uns portent les cheveux noués en une seule touffe; d'autres les laissent flotter en liberté; tous les oignent d'huile de coco. Les femmes sont en général jolies et quelques-unes d'une très-grande beauté. Leur vêtement, fait d'une espèce, d'écorce consiste en deux pièces, dont l'une, avec un trou pour y passer la tête, descend jusqu'à mi-jambe, l'autre enveloppe tout le corps sans le serrer. Les plumes, les fleurs, les coquillages et les perles sont leurs ornements habituels : les femmes surtout portent les perles en colliers.

Les hommes et les femmes se peignent le corps de lignes noires très-serrées et y dessinent des

figures bizarres et concentriques. Quelques Taïtiens avaient les jambes peintes en cases de damier : ils paraissaient être d'un rang plus élevé que les autres insulaires. Un des principaux suivants de la reine que les Anglais appelaient Jonatham était peint de cette manière ; comme il semblait plus disposé que les autres à imiter les manières européennes, on le revêtit d'un habit complet qui lui allait très-bien. Il essaya bientôt de se servir du couteau et de la fourchette dans ses repas ; mais l'habitude l'emportant malgré lui, il portait ses doigts à sa bouche, et le morceau piqué au bout de sa fourchette allait passer à côté de son oreille.

Les Taïtiens se nourrissent de cochons, de volailles, de poissons, de bananes, d'ignames, etc. Ils pêchent avec beaucoup d'adresse, à l'aide de filets et de lignes. Ils ont une manière particulière de cuire leurs aliments : ils allument du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec ; puis ils creusent en terre un trou qu'ils remplissent de pierres rougies au feu. Ils étendent sur les pierres une couche de feuilles vertes de bananier et y placent l'animal qu'ils veulent rôtir. Ils le couvrent de feuilles, de pierres chaudes et de terre ; au bout de quelques heures, la viande en est retirée parfaitement cuite, et son goût est supérieur à tous les rôlis européens. Ils ne connaissent point l'usage des vases en terre ou en fer, et n'ont aucune idée de l'eau chaude et de

ses effets. « Un jour que la reine déjeunait à bord, dit Wallis, un des hommes de sa suite, voyant le chirurgien remplir la théyère en tournant le robinet de la bouilloire, voulut aussi tourner le robinet et reçut l'eau chaude dans sa main ; aussitôt qu'il se sentit brûlé, il poussa des cris perçants avec les marques les plus extravagantes de la douleur et de l'étonnement. Les autres naturels, ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui avec une surprise mêlée de quelque terreur.

Wallis remarqua sur cette île des espèces de hangars fermés, dont les poteaux étaient surmontés de figures grossièrement sculptées. Au respect avec lequel les naturels marchaient auprès de ces édifices, il conjectura que c'étaient les espèces de cimetières où ils déposaient leurs morts. Quelques recherches qu'il fit, il ne put trouver la moindre trace de culte religieux.

Les principales armes des Taïtiens sont les massues, les bâtons noueux, la fronde, l'arc et les flèches. La flèche est terminée par une plume ronde et ne sert qu'à tuer des oiseaux. Leurs pirogues sont construites avec beaucoup d'habileté ; les unes avec un simple tronc d'arbre creusé, les autres en planches jointes les unes aux autres à l'aide de petites haches en pierre dure qu'ils aiguisent à chaque instant sur une pierre polie. Les planches sont fortement attachées avec une corde tressée, calfatées avec des jones secs et enduites à l'inté-

rieur d'une gomme qui remplace très-bien la poix.

Le climat de l'île est très-bon et très-sain, et le séjour qu'y firent les Anglais leur fut très-salutaire : en la quittant ils n'avaient pas un malade. Le capitaine et ses deux lieutenants étaient en pleine convalescence. Après avoir fait voile de Taïti, Wallis rangea la côte de l'île *Eïmeo*, qu'il nomma *York*, à deux milles de la première. Le lendemain, il vit *Tabou-Emanou*, île de six milles de long, sur laquelle il aperçut quelques insulaires : il l'appela *Saunders*. Le 50, il rasa une terre environnée de brisants, sur laquelle il aperçut de la fumée, mais point d'habitants. Il lui donna le nom de *Howe's island*, île Howe, qui a été remplacé par le nom indigène de *Mohipa*. Le lendemain, il força de voiles pour faire le tour de quelques bas-fonds ; c'est un groupe d'îlots, bas et flanqués de brisants, auquel il imposa le nom de *Scilly*, qu'il a conservé sur les cartes. Ces quatre îles font partie de l'archipel de Taïti.

On continua de faire voile à l'O. jusqu'au 13 août. On vit terre alors ; c'étaient les îles Niouha, les Cocos et les Traîtres de Schouten. Wallis se crut obligé de les nommer à son tour, et les appela *Roscauwen* et *Keppel*. Il n'y trouva point de mouillage à sa convenance, et les canots seuls communiquèrent avec les naturels qui paraissaient être de la même race que les Taïtiens. On remarqua qu'ils avaient une phalange du petit doigt coupée.

Le 16, on était à trois lieues d'une île nouvelle.

En voguant le long de la côte qui était couverte de beaux cocotiers et environnée de récifs, on vit de la fumée en plusieurs endroits. Des pirogues chargées de naturels vinrent à bord des embarcations du *Dolphin*. Ces sauvages étaient presque nus; ils étaient robustes, agiles et armés de massues, qu'ils consentirent à céder pour quelques clous. Ils voulurent s'emparer d'un bateau et se mirent en devoir de l'entraîner vers les récifs. Un seul coup de fusil suffit pour les mettre tous en déroute. Wallis resta en panne toute la nuit, pour reconnaître l'île le lendemain; mais, ayant été emporté par le courant hors de la vue de l'île, il fut obligé d'y renoncer. Les officiers du *Dolphin* lui donnèrent le nom d'île *Wallis*, en l'honneur de leur commandant.

Le 20 septembre, arrivé à Tinian, Wallis mouilla dans la même baie qu'Anson et Byron. Plus heureux que ce dernier, il s'y procura tous les rafraîchissements dont il est parlé dans le voyage d'Anson. Le 15 octobre, tous les malades étaient guéris, et les Anglais mirent à la voile pour l'Europe. Le 30 novembre, Wallis jeta l'ancre dans la rade de Batavia, où il séjourna une semaine. Le 4 février 1768, il entra dans la baie de la Table, au Cap, et en partit le 3 mars, après avoir fait quelques réparations au vaisseau. Le 19 mai, il prit terre aux Dunes. Son voyage, qu'il avait signalé par de belles découvertes, avait duré en tout six cent trente-sept jours.

## XXII. PHILIP CARTERET. — 1766-1769.

Iles Pitcairn, Osnabruck, Gloucester. — Iles Nitendi ou Santa Cruz. — Iles Salomon. — Canal Saint-George. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Hanovre. — Iles Portland. — Iles de l'Amirauté. — Iles Guèdes.

Lorsque le *Swallow*, commandé par le capitaine Carteret, eut perdu le *Dolphin*, avec lequel il devait voyager de conserve dans la mer du Sud, le 11 avril 1767, le commandant se trouva dans un grand embarras. Les deux capitaines n'avaient point concerté de plan d'opération ni fixé de lieu de rendez-vous ; pour surcroît de contrariétés le *Dolphin* avait à son bord les étoffes, la verroterie, et tous les objets de quincaillerie destinés aux échanges avec les sauvages ; en outre, le *Swallow* ne possédait ni forge, ni fer pour réparer ses avaries. Cependant, Carteret, ne voyant point de marque d'abattement dans son équipage, continua bravement sa route, et se dirigea vers l'île Juan Fernandez pour y prendre un peu de repos et y faire de l'eau. Il fut très-surpris de trouver l'île fortifiée et occupée par les Espagnols. A trois cents pas de la côte, un fort construit sur le penchant d'une montagne était entouré d'une trentaine de maisons et de jardins. Le vent ne permit pas d'y relâcher, et Carteret fut obligé de se porter promptement sur l'île voisine, Mas-a-Fuero. Il y arriva le 13 mai, et, jusqu'au 24, il eut à souffrir des fati-

gues inouïes et des tempêtes effroyables, au milieu desquelles il pensa perdre plusieurs fois sa chaloupe et son bâtiment lui-même. Cependant il parvint à renouveler sa provision d'eau en établissant à terre un détachement de son équipage qu'il faillit être obligé d'y laisser. Durant les nuits orageuses passées sur l'île, les matelots réfugiés sous leur tente tuèrent sept cents pintades qui venaient par troupes immenses se précipiter autour de leur feu. Carteret place Mas-a-Fuero à trente-une lieues de Juan Fernandez, tandis qu'Anson, par erreur, n'avait assigné que vingt-deux lieues de distance d'une île à l'autre. Ses gens y trouvèrent un grand nombre de chèvres et de veaux marins, et prirent beaucoup de poissons sur les côtes.

Carteret, en quittant Mas-a-Fuero, le 24 mai, fit route au N. On était alors au milieu de l'hiver de ces climats; le temps était brumeux, froid, accompagné souvent de tonnerre et d'éclairs. Malgré des bourrasques fréquentes, il fallait que *le Swallow*, qui était mauvais marcheur, portât toutes ses voiles jour et nuit pour avancer un peu et ne pas exposer l'équipage à mourir de faim. On mit le cap à l'O., et, le 2 juillet, on découvrit une terre qui paraissait être un grand rocher : elle n'avait pas plus de cinq milles de circonférence et semblait inhabitée. La houle empêcha d'y débarquer. Carteret la nomma *Pitcairn*, du nom de celui qui la vit le premier.

Cependant l'eau manquait déjà, le scorbut sévissait parmi l'équipage, et il fallait absolument trouver des rafraîchissements, lorsque le 11 on découvrit de loin une petite île basse et plate qui fut nommée *Osnabruck*. Carteret était entré au milieu de cette chaîne d'îlots qu'on appelle aujourd'hui *Archipel Pomotou*, îles basses et ceintes de brisants, désespoir de tous les navigateurs qui ont vainement tenté d'y prendre des rafraîchissements. Le 12, deux autres îles, qui furent nommées *Gloucester*, s'offrirent au malheureux équipage : elles étaient inhabitées et privées de végétaux comestibles et d'eau. Le bateau y descendit et ne trouva que des oiseaux de mer, si peu sauvages, qu'ils se laissaient prendre à la main.

Le nombre des malades allait en croissant et le sloop avait une voie d'eau un peu au-dessus de la flottaison, lorsqu'après un mois de navigation à l'E. N. E. on aperçut une terre. Carteret compta sept îles et porta aussitôt sur l'une des plus grandes, l'île *Nitendi*, déjà vue par Mendana. Il mouilla d'abord sur la partie N. E. de l'île ; mais la placé ne lui ayant pas paru favorable, il passa sur la partie septentrionale, où il se tint à la voile, pendant qu'un canot avec quinze hommes armés opérait une reconnaissance à terre. Le maître qui montait cette embarcation avait l'ordre de s'assurer d'abord d'un ancrage, puis de tenter quelques relations avec les naturels, et d'échanger des vivres contre des verro-

teries que Carteret avait à bord par hasard. Ses instructions formelles lui prescrivaient de traiter les naturels avec toute la douceur possible; le canot devait toujours garder la meilleure partie de son équipage, et ne laisser débarquer que deux hommes à la fois. Le salut du *Swallow* dépendait du succès. L'embarcation était partie à peine, que des naturels parurent de l'autre côté de la plage, faisant des signes pour qu'on allât vers eux. Carteret y dépêcha un second canot sous les ordres du lieutenant; mais, accueilli à coup de flèches, cet officier fut obligé de revenir presque aussitôt. Cette réception fit mal augurer de la tentative du maître et des gens qui étaient avec lui. En effet, une heure s'était à peine écoulée, qu'ils revinrent après avoir essuyé une vigoureuse attaque. Le maître avait trois flèches dans le corps; plusieurs matelots étaient blessés plus ou moins gravement.

Suivant le récit des matelots, à deux ou trois lieues de l'endroit où croisait le navire, le maître avait découvert quelques habitations de naturels. Malgré ses instructions, il crut pouvoir débarquer avec quelques hommes armés de fusils et de pistolets. Les insulaires s'étaient enfuis d'abord; mais, rassurés par des présents, ils revinrent et se familiarisèrent avec les Anglais. On leur demanda des noix de coco; ils en apportèrent avec du poisson grillé et quelques ignames bouillies. Séduit par ces apparences amicales, le maître s'avança avec ses hommes

jusqu'à des cabanes situées à quelques toises du bord de la mer. On l'y reçut bien; on lui prodigua des témoignages d'amitié et on lui offrit de nouveaux vivres. La bonne intelligence semblait tout à fait établie, lorsqu'il prit fantaisie au maître de faire abattre un cocotier par un de ses hommes. En vain les insulaires exprimèrent-ils leur déplaisir; l'imprudent persista et voulut que l'arbre fût jeté à terre. Mécontents d'une telle opiniâtreté, les sauvages se retirèrent tous, à l'exception d'un seul, qui paraissait avoir quelque autorité sur les autres, et qui s'efforçait de s'opposer par ses représentations animées, à l'acte de violence des Anglais. Cependant, les insulaires se rassemblaient aux environs, et il était facile de les apercevoir à travers les clairières. Un des matelots en avertit le maître, qui se contenta de décharger en l'air un de ses pistolets pour leur faire peur. A cette détonation, le chef sauvage quitta la place et alla rejoindre ses compatriotes. Alors, au lieu d'abandonner ce rivage où se tramait un plan de vengeance, le maître perdit un temps précieux, et s'attarda de telle sorte qu'au moment où il regagnait son embarcation, les insulaires parurent nombreux et en armes: une partie d'entre eux marchaient vers le canot, l'autre vers le petit détachement.

Ces sauvages, au nombre de trois ou quatre cents, avaient pour armes des arcs de six pieds et des flèches de quatre pieds de long. Ils tirè-

rent leurs flèches avec un certain ordre, tous à fois, comme auraient pu le faire des troupes exercées exécutant un feu de file. La situation était critique; le maître chercha à en sortir par la supériorité de ses armes. Pour se frayer un chemin vers le canot, il fit feu sur les naturels, dont plusieurs tombèrent tués ou blessés. Mais, au lieu de reculer devant la mousqueterie, les sauvages continuèrent à décocher leurs volées de flèches avec le même ordre et la même justesse. Les Anglais parvinrent pourtant à s'embarquer; malheureusement, un grapin engagé ayant causé quelque retard, la moitié du détachement put être atteinte par les traits ennemis. Quand l'amarre eut été coupée, et que l'embarcation eut regagné le large, les matelots ne furent même pas encore délivrés de ces assaillants furieux: on les poursuivit dans des pirogues; et, pour arrêter leur vengeance, il fallut que le feu de gros mousquetons, chargés chacun de huit ou dix balles, eût fait couler une pirogue, et blessé ou tué une foule de sauvages. Trois jours après cet événement, le maître et trois des meilleurs matelots succombèrent aux suites de leurs blessures.

Carteret vint ensuite jeter l'ancre dans la baie qui lui faisait face, et qu'il appela *Swallow*, du nom de son bâtiment. Cette fois, avant d'envoyer ses hommes à terre, il eut soin de tirer deux coups de canon sur le rivage. Les Anglais, débarqués pour faire de l'eau, n'en

furent pas moins assaillis par des volées de flèches, qui blessèrent dangereusement l'un d'eux. Les canots furent rappelés à bord, et un coup de canon tiré à mitraille dispersa une bande de plus de deux cents naturels qui s'enfuirent vers le village. Ils revinrent à la charge, beaucoup plus nombreux; ils se formèrent sur un point plus éloigné du navire, et qu'ils croyaient à l'abri du canon; mais un boulet qui tomba au milieu d'eux leur prouva qu'ils n'étaient pas hors d'atteinte. Ils se dispersèrent et on ne les revit plus. Toutefois, avant de se hasarder à terre, les Anglais conservèrent l'habitude de tirer plusieurs coups de canon dans les bois et au hasard, tandis que les canots faisaient des décharges de mousqueterie.

Le 17 août, Carteret remit à la voile et côtoya toute la bande septentrionale de Nitendi. A trois milles dans l'O. du village où le maître avait été si mal accueilli, se montrait un autre amas de cases beaucoup plus considérable; ce village était muni du côté de la mer d'un parapet en pierres, de quatre pieds de hauteur, avec des angles saillants et rentrants comme dans les fortifications européennes. Un peu au-delà, coulait une rivière qui s'enfonçait bien avant dans le pays, et qui devait être navigable pour les petits bâtiments. Plus loin, à l'O., la côte formait une grande baie. « Dans les environs, dit Carteret, il y a une ville fort étendue; les habitants semblaient y fourmiller comme les abeilles.

les dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa en son travers, il en sortit une multitude incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque chose qui ressemblait à un paquet d'herbes vertes, dont ils paraissaient se frapper les uns les autres, dansant en même temps ou courant en cercle. » Un peu plus loin, devant l'île de la Huerta que Carteret appela *Trevanion*, et aux abords de la baie Graciosa, la population était plus nombreuse encore, et la côte entière ne semblait former qu'une succession de villes pleines d'habitants. Un canot, expédié pour sonder ces parages, se vit assailli tout à coup par des volées de flèches, auxquelles on répondit avec de la mitraille et de la mousqueterie, ce qui décida les pirogues à la retraite.

Avant de quitter ces îles, Carteret céda à la manie de son temps, et se crut obligé de leur imposer un nouveau nom, quoiqu'il sût fort bien que c'étaient les îles vues et décrites par Mendana deux siècles auparavant. Il appela le groupe entier *Queen Charlotte*, et Nitendi, la Santa Cruz de Mendana, *Egmont*. La plus méridionale, îlot de trois milles de long sur un de large, reçut le nom de *Howe*. L'île *Toupoua* fut prise par Carteret pour deux îles, à cause de ses deux pitons, et fut nommée *Edgecumbe* et *Ourry*. A treize lieues environ de Nitendi, il vit une île d'une hauteur prodigieuse et d'une forme conique, l'île *Tinakoro*. Comme son som-

met vomissait de la fumée, il lui imposa le nom de *Volcan*.

Carteret quitta Nitendi le 18 août et porta O. N. O. Le 20, il tomba sur une portion de l'archipel Salomon que personne n'avait vue depuis Mendana. C'était une île basse et plate, située par 8° lat. S. et 158° 12' long. E. Il n'y trouva point de mouillage à son grand regret, mais il échangea quelques clous contre des noix de coco : les habitants de cette île qu'il appela *Gower*, sont de la même race que ceux de Nitendi. Une île voisine (l'île *Malayta*) fut nommée *Carteret* et une troisième *Simpson*. Enfin l'île *Bouka*, dont il ne vit que la partie septentrionale, fut nommée par lui *Winchelsea*. Un canot envoyé sur l'île *Gower* fut attaqué par les naturels; mais l'équipage resta maître du champ de bataille et des pirogues ennemies, qui étaient construites avec habileté et ornées de coquillages et de figures sculptées. Ces insulaires se servaient de lances et de flèches dont les pointes étaient en silex aigu. Carteret ne fit que passer devant ces îles, qu'il ne soupçonna point faire partie de l'archipel Salomon de Mendana.

Le 26 au matin, le capitaine anglais aperçut l'île Saint-Jean de Schouten, puis une terre élevée qu'il reconnut ensuite pour les côtes de la Nouvelle-Bretagne. Le lendemain il entra dans la baie de Saint-George de Dampier. Il mit à l'ancre sur une petite île qu'il baptisa

*Wallis*, à environ trois lieues du cap Saint-George. Un canot envoyé pour examiner la côte rapporta environ cent cinquante noix de coco qui furent distribuées à l'équipage par le chirurgien. De là il fit voile pour l'*Anse anglaise* sur la Nouvelle-Irlande, où il trouva de l'eau et du bois en abondance. On aperçut beaucoup de tortues, mais on ne put en prendre une seule. On ramassa à marée basse quelques huitres, et on se procura des cocos et des choux-palmistes qui soulagèrent beaucoup les malades. Le 7 septembre, Carteret partit de l'*Anse anglaise*, mais non sans la ridicule prise de possession habituelle au nom du roi de la Grande-Bretagne.

A quatre lieues environ de l'*Anse anglaise*, Carteret découvrit un beau hâvre, dans lequel il mouilla en travers de la côte. Il s'y procura plus de mille cocos et autant de choux-palmistes : il y aurait prolongé sa relâche sans la crainte de perdre le temps de la mousson pour gagner Batavia le plus tôt possible. Le 9, il leva l'ancre du *Hâvre Carteret*, dans lequel nous verrons à l'avenir se reposer plusieurs célèbres navigateurs de France et d'Angleterre. Ce hâvre est formé par deux îles, l'*île des Cocos* et *Leigh*; dans sa partie N. O. est une anse au fond de laquelle on trouva de l'eau excellente.

Carteret ayant poursuivi sa route dans la baie Saint-George, découvrit bientôt que cette prétendue baie était un véritable canal qui séparait deux îles distinctes (la Nouvelle-Irlande et la

Nouvelle-Bretagne). Au milieu du canal est l'île *York*, située entre deux pointes de la Nouvelle-Bretagne que Carteret appela *cap Stephens* et *cap Palliser*. L'île *York* est d'un aspect agréable et couverte de grands bois. Les habitations des naturels sont rangées sur la plage, au milieu de bosquets de cocotiers. On ne fit qu'entrevoir les indigènes de fort loin. Après avoir fait la découverte importante de ce canal, l'heureux navigateur suivit la côte de la terre la plus septentrionale qu'il nomma *Nouvelle-Irlande*. Le 12, il vit une île agréable et peuplée qu'il appela *Sandwich*; elle est remarquable par deux pics en forme de pain de sucre. Pendant qu'on était à la hauteur de cette île on entendit toute la nuit un bruit semblable au son d'un tambour. Le lendemain dix pirogues, montées par cent cinquante hommes environ, se détachèrent de la côte de la Nouvelle-Irlande vers le vaisseau. Aucun des sauvages ne voulut monter à bord; on leur tendit, au bout d'un bâton, des clous et du fer, dont ils se montrèrent très-avides. Ce sont des nègres à tête laineuse; mais ils n'ont pas le nez plat ni les lèvres épaisses des Africains. Ils sont entièrement nus et ne portent que des bracelets de coquillages. Leurs cheveux sont poudrés de chaux blanche: plusieurs avaient une plume de coq attachée au-dessus de l'une des oreilles. Ils étaient armés de piques et de massues, et possédaient des filets bien fabriqués. Leurs pirogues, longues et

étroites, étalent à balancier et sans voiles : l'une d'elles, creusée dans un seul arbre, avait quatre-vingts pieds de long : elle portait quelques ornemens sculptés sur les côtés ; trente-trois hommes la manœuvraient.

Après le départ des pirogues, Carteret se trouva à l'extrémité S. O. de la Nouvelle-Irlande, qu'il appela *Cap Byron*. A l'ouest du cap Byron, il vit la *Nouvelle-Hanovre*, grande et belle île, couverte d'arbres et de plantations, séparée de la Nouvelle-Irlande par un canal de six milles de largeur. La nuit empêcha les Anglais de la mieux reconnaître. Le 15 au matin, six ou sept petites îles basses et entremêlées de brisants qu'on reconnut de loin furent appelées *Portland*. C'était la fin du canal de Saint-George, auquel Carteret assigne une longueur de cent lieues environ.

En avançant à l'O., le 14, les vigies aperçurent une terre près de laquelle on passa la nuit. Le lendemain matin un grand nombre de pirogues ramèrent vers *le Swallow*. La première, qui était montée par sept indigènes, s'étant approchée, fit des signes qui furent imités par les Anglais dans l'intention de se concilier l'amitié des sauvages. Ceux-ci s'avancèrent encore, et dès qu'ils furent à portée, ils lancèrent sur le pont du vaisseau une volée de flèches. Le feu des Anglais qui riposta leur ayant tué quelques hommes, les autres se retirèrent ainsi que les pirogues plus éloignées. Cependant

d'autres canots se dirigèrent vers le vaisseau d'un point opposé de l'île : comme les premiers ils répondirent aux signes d'amitié par des coups de flèches, et furent mis en fuite par quelques coups de fusil. Une de leurs pirogues fut saisie : on y trouva du poisson, une tortue, des fruits, des nattes et deux grands pots de terre, dont l'un était sur le feu pour cuire les aliments. Les naturels étaient noirs et à chevelure crépue, comme ceux de la Nouvelle-Islande et de l'île Egmont (Nitendi). Ils mâchaient du bétel, marchaient nus et poudraient aussi leurs cheveux avec de la chaux. Carteret continua sa route le long de ces îles qu'il décrit comme belles et verdoyantes, offrant çà et là des terres cultivées, des bouquets de cocotiers, des bois élevés et de nombreuses habitations : il en compta plus de vingt-cinq dans le groupe qu'il appela *îles de l'Amirauté* (Admiralty Islands) Le milieu de la plus grande est situé par 2° 27' lat' S. et 144° 50' long. E.

Le soir du 19, Carteret découvrit et nomma les deux petites îles *Durour* et *Matty*. Sur cette dernière, les habitants couraient avec agitation des torches à la main. Le 25 au N. O., il reconnut trois petites îles (les *îles Guèdes*). Plusieurs pirogues partirent de la côte et les naturels vinrent à bord sans la moindre défiance. Ils échangeaient avec joie leurs noix de coco contre des morceaux de fer qu'ils désignaient par le mot *parram*. Carteret leur donna trois

morceaux d'un vieux cercle de fer, et ce modeste cadeau les jeta dans le délire de la joie. Il remarqua avec étonnement que ces sauvages, quoiqu'à une petite distance de la terre des Papous, sont de race cuivrée et non pas nègres. Ils ont de beaux et longs cheveux noirs, des traits réguliers et des dents d'une éclatante blancheur. Petits, mais agiles et vigoureux, ils montaient sur la grande hune du sloop avec plus de promptitude et de légèreté que les matelots anglais. Ils étaient d'un caractère franc, ouvert, sans défiance; ils n'avaient d'autre vêtement qu'une natte au milieu du corps. Malgré leurs instances et leurs offres de laisser des ôtages à bord, *le Swallow* s'éloigna emporté par le courant : l'un d'eux voulut absolument rester avec les Anglais, malgré les représentations de ses compatriotes. Mais le pauvre Indien tomba bientôt malade, et vint mourir à Célèbes : il avait été nommé *Joseph Frewill* (de bonne volonté); les îles furent appelées aussi *Frewill*.

Le 26 octobre, les Anglais touchèrent à Mindanao. A peine les bateaux furent-ils arrivés à terre que trois grands prôs vinrent leur donner la chasse jusqu'en vue du sloop. Un peu plus loin à l'E., après avoir mis à l'ancre, on établit des relations en apparence amicales avec les indigènes et l'on fit de l'eau; mais ces dehors trompeurs durèrent peu : les naturels s'assemblèrent en armes et en grand nombre dans les bois, où ils s'agitaient avec des dé-

monstrations menaçantes contre le vaisseau : la prudence obligea les Anglais à quitter ce sol inhospitalier.

Le 15 novembre, Carteret arriva dans la ville de Macassar sur l'île Célèbes. L'équipage était accablé par la fièvre ; plus de trente hommes étaient malades, et tous les officiers faibles et souffrants. Dans cet état, le sloop ne pouvait tenir la mer, et le capitaine avait l'intention d'attendre la mousson dans l'établissement hollandais. Mais il avait compté mal à propos sur l'humanité de ces marchands avides et jaloux. Il ne put même voir le gouverneur, qui lui enjoignit de quitter sur-le-champ ces parages, avec défense de relâcher sur aucun point de l'île. Il fallut toute la fermeté et la résolution de l'officier anglais pour arracher des Hollandais quelques rafraîchissements et la permission de mouiller dans la baie de Bonthai, sur un point de l'île peu éloigné de Macassar.

Carteret resta jusqu'au 22 mai de l'année suivante dans cette baie, où il rétablit ses malades, et se procura facilement toutes sortes de provisions fraîches. Il y apprit par une lettre de Macassar que *le Dolphin* s'était rendu à Batavia l'année précédente. Il arriva lui-même dans cette ville le 2 juin, et y fit radouber *le Swallow*, qui avait grand besoin de ce service. Le 15 septembre, il quitta Batavia. Après avoir relâché au Cap près d'un mois, il aperçut Sainte-Hélène, le 20 janvier 1769, et le 50 l'île de

l'Ascension, où, suivant l'usage des navires qui touchent sur cette île, il laissa une bouteille qui renfermait son nom, sa destination, la date de son arrivée et quelques autres détails. Le 19 février, on découvrit un vaisseau avec pavillon français. C'était la frégate *la Boudeuse* de M. de Bougainville qui revenait en France, après avoir fait le tour du monde. Le capitaine français envoya à bord du *Swallow* un matelot, ou plutôt un officier déguisé, suivant l'accusation peu vraisemblable de Carteret. Cet officier lui dit que son navire appartenait à la compagnie des Indes, se gardant bien de lui faire connaître qu'il achevait aussi un voyage de circumnavigation, et s'efforçant de savoir les détails de l'expédition du *Swallow*, dont il avait eu connaissance par la bouteille laissée à l'Ascension. Mais Carteret se tint, dit-il, sur la réserve; son lieutenant lui apprit ensuite que l'un des matelots de l'officier français avait avoué qu'ils venaient de faire le tour du monde sur un vaisseau du roi de France et non de la compagnie.

Le 7 mai 1769, Carteret arriva aux îles Hébrides, et le 20, à la grande joie de l'équipage, il mit à l'ancre à Spithead, après avoir accompli de difficiles et glorieux travaux avec les moyens les plus pauvres et les plus chétifs.

## XXIII LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE,

1766-1769.

Naturels de la Terre de Feu. — Archipel Pomotou. — Îles Taïti. — Archipel Hamoa ou des Navigateurs. — Grandes-Cyclades ou Nouvelles-Hébrides. — Louisiade. — Îles Salomon. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée.

Pendant que Wallis achevait son voyage et que Carteret continuait le sien courageusement au milieu des périls et des privations de toute sorte, la première expédition française autour du monde se signalait par de belles découvertes sous la direction du célèbre Bougainville. Au commencement de 1764, cet officier avait entrepris, de concert avec deux de ses parents, MM. de Nerville et d'Arboulin, et avec l'aide du gouvernement français, de coloniser les îles Malouines, en y transportant plusieurs familles canadiennes. La colonie était florissante et promettait des résultats heureux pour l'avenir, lorsque l'Espagne réclama ces îles comme lui appartenant. La France céda les Malouines, et Bougainville fut chargé d'exécuter cette cession entre les mains de D. Ruiz, capitaine de vaisseau espagnol; il devait opérer ensuite son retour par l'Inde en traversant la mer du Sud. Comme cette seconde partie de son voyage est la seule qui rentre dans notre plan, nous nous contenterons de dire en peu de mots que Bougainville partit de Paimbœuf sur la frégate la

*Boudeuse*, le 5 novembre 1766, et arriva aux Malouines le 22 mars de l'année suivante, avec les bâtiments espagnols chargés de prendre possession de ces îles. Il avait avec lui le prince de Nassau Sieghen qui avait obtenu du roi la permission de faire partie du voyage. La flûte *l'Étoile* devait se joindre à l'expédition aux îles Malouines; mais Bougainville n'y trouvant pas ce bâtiment fit voile pour Rio de Janeiro, où leur jonction s'opéra.

Le 5 décembre, les deux bâtiments entrèrent dans le détroit de Magellan qu'ils reconnurent avec le plus grand soin sur toute son étendue. ils avaient vu au cap des Vierges plusieurs troupes de Patagons à cheval : la hauteur de cette race de sauvages, fort exagérée par les premiers navigateurs, fut réduite par les observations des Français à des proportions plus vraisemblables. Leur grandeur varie de cinq pieds six pouces à six pieds; mais, ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme carrure, et la grosseur de leur tête et de leurs membres. Le 6 janvier, à la pointe du cap Gallant, sur la Terre-de-Feu, quatre pirogues chargées de naturels abordèrent *la Boudeuse* avec des cris répétés de *Pécherais!* Ces sauvages avaient été déjà nommés *Pécherais* par Bougainville dans un voyage précédent, à cause de leur cri habituel. Ils montèrent à bord sans difficulté, et même après qu'ils eurent bu et dévoré tout ce qu'on leur présenta, on eut assez de peine à se débarrasser de ces hôtes sales et in-

commodes. Ils sont petits, laids, maigres, et d'une puanteur insupportable. Ils marchent à demi-nus sous des peaux de guanacos ou de loups marins; leurs femmes, qui sont hideuses, sont chargées de tous les travaux pénibles de la tribu. Ils sont doux, mais en même temps si faibles qu'on ne leur sait aucun gré de cette qualité forcée. Le 7 et le 8, ces sauvages revinrent : on leur fit quelques petits présents ; ils chantèrent, dansèrent et témoignèrent beaucoup de gaieté. Mais cette joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfants, âgé d'environ douze ans, le seul dont la figure fût intéressante, se trouva tout à coup saisi d'un crachement de sang et de violentes convulsions. On lui avait donné à bord de *l'Etoile* des fragments de verre et de glace, et comme ses compatriotes ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge et dans les narines des morceaux de talc, il en avait fait autant des substances brillantes et nouvelles pour lui qu'on venait de lui donner. Il avait les lèvres et le palais couverts de profondes déchirures, et il rendait le sang en abondance. Cet accident répandit la consternation et la méfiance parmi les Pécherais. Le médecin, ou jongleur de la tribu, étendit l'enfant sur le dos, et de sa tête et de ses mains il lui pressa le ventre de toutes ses forces en poussant des cris inarticulés. De temps en temps il semblait prendre le mal avec ses mains qu'il ouvrait ensuite pour le chasser avec son souffle. Pendant

cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurlait dans l'oreille du pauvre enfant, qui paraissait souffrir autant du remède que du mal.

« Au moment où il semblait près d'expirer, dit Bougainville, notre aumônier lui administra furtivement le baptême. Le chirurgien du bord vint avec du lait et de la tisane émoulliente : mais tout fut inutile. Un autre jongleur s'était joint au premier, et tous les deux martyrisaient cette pauvre créature qui souffrait sans se plaindre. La douleur du père et de la mère, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la tribu manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant, nous donnèrent le spectacle le plus attendrissant. » Au moment où les Français retournèrent à bord, le petit malade souffrait moins ; mais dans la nuit, il expira sans doute, car des hurlements sauvages se firent entendre, et dès le point du jour les Pécherais disparurent, fuyant un lieu triste pour eux, et ces étrangers porteurs de présents funestes.

Après avoir mis cinquante-deux jours dans son passage, Bougainville déboucha dans la mer du Sud le 26 janvier 1768, et les deux bâtiments, poussés par un bon vent, firent route au N. O. sans pouvoir s'arrêter à Juan Fernandez, comme ils en avaient l'intention. Le 22 mars seulement, on eut connaissance des premières îles de l'archipel Pomotou. Quatre îlots et une petite île parurent d'abord. Le premier

groupe fut nommé *les Quatre Facardins* : ce sont les *îles Tehai* de d'Urville. On courut sur l'île suivante qui était bordée d'une plage de sable fin et offrait à l'intérieur des massifs de bois touffus au-dessus desquels s'élançaient des tiges de cocotiers ; mais partout la mer brisait avec force sur la côte. Au moment où l'on se retirait avec chagrin, quelques sauvages, nus et armés de lances, sortirent des bois et vinrent agiter leurs armes avec menaces vis-à-vis des vaisseaux, ce qui fit donner à l'île le nom d'*île des Lanciers*.

Bougainville fit diminuer de voiles dans la nuit, de crainte de tomber sur quelques-unes de ces terres dangereuses. Au point du jour, il vit une île formée par deux langues de terre unies au N. O. et laissant une ouverture au S. E. en forme de fer-à-cheval. Ce sont des dunes de sable, la plupart désertes et nues, quelques-unes couvertes de cocotiers. Des pirogues de sauvages naviguaient dans l'espèce de lac intérieur de l'île. Des brisants empêchèrent encore les embarcations d'aborder sur cette plage, qui fut baptisée *île de la Harpe*, l'île *Heïou* de la carte de d'Urville. Le même jour on aperçut une terre (l'île *Bird*), à la distance de sept ou huit lieues : c'était encore une île basse et inabordable : quatre parurent plus loin (les îles *Dawa-Hidi*, *Croker*, etc.), toutes basses et hérissées de brisants. Bougainville nomma *Archipel-Dangereux* cette longue chaîne d'îlots

et de récifs, que nous appelons *Pomotou* d'après d'Urville et Balbi.

Fatigué de cette inutile recherche, et voyant s'accroître de jour en jour le nombre de ses malades, le commandant fit porter au S. pour sortir de l'archipel, et le 2 avril la montagne haute et escarpée de l'île Maïtia parut à sa vue : il la nomma *le Boudoir*, et il se dirigeait sur elle, lorsque la vue d'une île plus considérable le détermina à se porter sur cette seconde terre, dans l'espoir d'y trouver plus facilement un mouillage et des provisions fraîches. Le 4, au lever de l'aurore, les vaisseaux français étaient devant l'île de Taïti. Une foule de pirogues vinrent aussitôt les entourer : l'une d'elles était montée par douze hommes qui tenaient à la main des tiges de bananier en signe de paix. On y répondit par des démonstrations amicales : un cochon et des bananes furent échangés contre des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présents furent le gage de la bonne intelligence future. Des centaines de pirogues chargées de fruits vinrent établir un commerce d'échange qui se fit avec bonne foi ; mais les naturels ne voulurent pas se hasarder à bord. Les communications avaient lieu par le moyen d'une corde et d'un panier. A la nuit les pirogues se retirèrent.

La journée du 5 fut employée à louvoyer et à chercher un mouillage. « Pendant que les vaisseaux passaient devant la côte, le riant pano-

rama de la délicieuse Taïti se déroulait à nos yeux, dit la poétique relation. Toute l'île était couverte de bois ; le pic lui-même qui domine au milieu était décoré de guirlandes de feuillage jusqu'à son sommet. Plus près de nous, des prairies, des bosquets, des plantations variées se succédaient à nos regards charmés. Bientôt une cascade magnifique s'offrit à nous : elle s'élançait du haut de la montagne et précipitait dans l'Océan ses eaux écumantes, tandis qu'à ses pieds un joli village animait le bord de la mer. » La côte paraissait sans brisants ; mais le fond n'était pas bon, et il fallut revenir dans la baie qui avait été aperçue d'abord. Cependant tout le jour les pirogues étaient accourues près des vaisseaux : cette fois, outre les provisions fraîches, les poules et les pigeons, les insulaires avaient amené quelques femmes fort jolies et presque nues.

• A mesure que *la Boudeuse* s'avancait dans la baie, l'affluence des pirogues devenait si grande, que les manœuvres devenaient difficiles au milieu de la foule et du bruit. Tous criaient : *Taïo ! taïo !* (amis ! amis !) et nous donnaient mille témoignages d'amitié. Tous demandaient des clous et des pendants d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour les agréments de la figure, au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart étaient nues et nous fai-

saient des agaceries, où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque pudique embarras. Les hommes, plus libres et plus grossiers, nous faisaient signe de choisir une femme et de descendre à terre avec eux. Comment retenir quatre cents Français, jeunes, marins, et brûlant du désir de se reposer à terre après six mois de navigation ? Malgré toutes nos précautions, une jeune fille vint se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan ; l'écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La Taïtienne laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait, et parut aux yeux de tous telle que Vénus sortant du sein d'Amphitrite. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, et jamais cabestan ne fut viré avec une pareille promptitude. »

Lorsque la frégate fut amarrée, Bougainville descendit à terre avec plusieurs officiers, afin de trouver une aiguade commode. Une foule de naturels des deux sexes se pressaient autour d'eux ; ils touchaient ces étrangers avec curiosité ; quelques-uns même écartaient leurs vêtements, pour voir s'ils étaient de la même couleur qu'eux. Le chef de ce canton (Ereti, chef de Hidia) les conduisit dans sa demeure, où ils furent reçus par plusieurs femmes avec des cris répétés de *taïo* ! Un vénérable vieillard, porteur d'une longue barbe et de beaux cheveux blancs, s'y trouvait aussi, mais il ne témoigna ni étonnement ni curiosité à l'approche des

Français, comme s'il eût redouté que ses derniers jours ne fussent troublés par l'arrivée de cette nouvelle race d'hommes. Cette maison ne possédait aucun meuble, aucun ornement ; elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Deux figures grossières d'idoles, en bois noir et dur, sculptées à jour, étaient appendues le long des piliers. Le chef fit asseoir ses hôtes devant sa maison et leur servit des fruits, du poisson grillé et de l'eau. Les Français se disposaient à s'en retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet. Le chef, instruit du vol, parut furieux et maltraita plusieurs Taïtiens présents, afin de trouver le coupable. On fit arrêter ses recherches, et on se contenta de lui dire que l'objet dérobé punirait le voleur et lui donnerait la mort. Le chef et tout le peuple accompagnèrent les Français jusqu'à leurs embarcations. Sur la route, un Taïtien, couché sous un arbre, les fit asseoir à côté de lui et leur chanta d'un air tendre, et sur un ton lent, une chanson qu'un autre accompagnait en soufflant dans une flûte avec le nez.

Le lendemain, Ereti fut reçu par Bougainville à bord de *la Boudeuse*. Le chef taïtien rapportait le pistolet pris la veille, avec des cadeaux de poules et de cochons. Les Français se disposèrent alors à camper près d'une petite rivière. A la vue de ces préparatifs, le chef, son père et les principaux du canton vinrent annoncer à Bou-

gainville qu'il pouvait se rendre à terre pendant le jour tant qu'il voudrait, mais qu'il devait retourner chaque soir sur son vaisseau. Celui-ci insistant, le conseil des Taïtiens voulut savoir au moins combien de temps il comptait rester chez eux. Bougainville dit qu'il partirait dans dix-huit jours. Un grave Taïtien voulait réduire la relâche à huit jours ; mais ils finirent par accorder toute la demande.

Ces préliminaires arrêtés, Ereti reprit sa bonne humeur, et céda même un hangar à pirogues près de l'aiguade, dans lequel Bougainville établit les malades de *la Boudeuse* et de *l'Étoile*. Le chef taïtien passa la nuit avec ses nouveaux amis ; il soupa avec eux, en compagnie de quelques autres naturels de son rang ; et, après le repas, on les régala d'un feu d'artifice, dont les fusées leur causèrent autant de peur que de plaisir. Le lendemain, on s'occupa de faire du bois ; Ereti indiqua lui-même les arbres qu'il fallait couper, et les naturels aidèrent à ce travail avec gaîté. Les provisions venaient en abondance et s'échangeaient avec régularité et bonne foi. Enfin, la bonne harmonie régnait complètement entre les Français et les Taïtiens, sauf les larcins que se permettaient ces derniers de temps à autre. Les matelots se promenaient dans l'île, sans armes ; on les invitait à entrer dans les maisons, et aussitôt des fruits leur étaient offerts par de jeunes et jolies Taïtiennes, très-peu décentes dans

leurs coquetteries, au dire de la relation.

Bougainville peint cette terre fortunée avec les plus riantes couleurs : « Je suis plusieurs fois allé, moi second ou troisième, dit-il, me promener dans l'intérieur de l'île. Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden. Nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature lui verse à pleines mains. Nous trouvions des groupes d'hommes et de femmes assis à l'ombre des arbres; tous nous saluaient avec amitié : ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient pour nous laisser passer. Partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, et toutes les apparences du bonheur. »

Dans les premiers jours de sa relâche, le commandant français reçut la visite d'un autre chef, nommé Toutaha; cet homme était doué d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques parents qui avaient tous près de six pieds comme lui. Il fallut lui rendre sa visite avec des cadeaux d'étoffes et des bagatelles européennes. Toutaha reçut l'officier étranger avec bienveillance et dignité, et lui présenta une de ses femmes, jeune et jolie, au son d'une musique nombreuse et bruyante.

Cependant les travaux de bois et d'eau con-

tinuaient paisiblement ; lorsque la turbulence et la brutalité de quelques soldats vinrent tout compromettre. Le 10, un insulaire fut tué et toutes les recherches furent inutiles pour trouver le coupable. Déjà les naturels, plus méfiants, se retiraient vers l'intérieur ; Ereti lui-même s'était laissé apaiser avec peine par des présents, quand une nouvelle collision répandit l'alarme et la terreur parmi les Taïtiens. Trois insulaires avaient été tués à coups de baïonnette dans leurs cases. Les vieillards, les femmes, les enfants, s'enfuyaient en poussant des cris, avec leurs bagages et leurs cadavres. Dans cette extrémité, Bougainville descendit au camp, et, en présence du chef, il fit mettre aux fers quatre soldats soupçonnés du meurtre ; ce procédé parut calmer un peu l'irritation générale. Mais un péril plus grand encore menaçait les Français. Un grain violent chassait les vaisseaux à la côte. La frégate avait perdu successivement quatre ancres et n'était plus tenue qu'à un seul grelin. Heureusement le vent vint à changer, et, après une nuit de trances mortelles, *la Boudeuse* put prendre un meilleur fond à quelque distance de *l'Étoile*, qui était mieux ancrée.

Le jour venu, on trouva le pays désert ; pas un habitant, pas une pirogue ne se montrèrent ; toutes les cases étaient abandonnées. Le prince de Nassau s'étant avancé avec quelques hommes pour tenter une réconciliation avec les Taïtiens, trouva un grand nombre d'entre eux, avec Ereti

à leur tête, à une lieue environ du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetèrent à ses genoux : elles lui baisaient les mains en pleurant et répétaient d'un ton plaintif ; *Taïo, maté!* (amis, vous nous tuez!) A force de caresses et de douces paroles, il parvint à les ramener. « Je vis du bord, dit Bougainville, une foule de peuple accourir au camp. Des poules, des cocos, des bananes étaient portés en triomphe et promettaient la paix. Je descendis aussitôt avec des étoffes de soie et des outils en fer que je distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur des meurtres de la veille et leur assurant que les coupables seraient punis. Les bons insulaires me comblèrent de caresses, et en peu de temps la foule ordinaire et les filous revinrent à notre camp, qui ne ressemblait pas mal à une foire. »

Dans la crainte d'une bourrasque nouvelle, où les vaisseaux pouvaient être jetés sur les brisants, on travailla jour et nuit à faire de l'eau. Bougainville enfouit près du hangar une prise de possession en règle, et le 15, à six heures du matin, il manœuvra pour sortir de la baie, ce qui ne put s'exécuter sans courir de grands périls et sans l'aide des chaloupes qui remorquèrent les vaisseaux. Dès l'aube du jour, Ereti, s'apercevant de la manœuvre, avait sauté dans une pirogue et s'était rendu à bord. « En y arrivant, dit la relation, il nous embrassa tous.

Il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes, et paraissant profondément affligé de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord chargée de rafraîchissements de toute espèce : ses femmes étaient dedans et avec elles un jeune Taïtien qui, dans les premiers jours de notre atterrage, était venu passer la nuit sur *l'Étoile*. C'était le frère d'Ereti, qui alla le prendre par la main, me fit entendre qu'Outourou, son frère, voulait nous suivre, et me pria d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers, chacun en particulier, disant que c'était un ami qu'il confiait à des amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. Après quoi, il prit congé de nous et alla rejoindre ses femmes, qui ne cessèrent de pleurer tout le temps que les pirogues furent le long du bord. Il y avait avec elles une jeune et jolie fille qu'Outourou alla embrasser avant de partir. Il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baisa encore une fois, et malgré les larmes de sa femme ou son amante, il s'arracha de ses bras et remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple dont le chagrin à notre départ me surprit et me toucha autant que son accueil hospitalier lors de notre arrivée. »

Bougainville fait suivre l'histoire de sa relâche à Taïti d'un essai sur les mœurs et le caractère de ce peuple ; mais comme nous allons trouver dans les voyages de Cook qui vont

suivre immédiatement, des observations mieux faites encore et vérifiées par plusieurs relâches différentes, nous y renvoyons à ce sujet pour ne pas nous exposer à des redites fatigantes. Nous nous bornerons à ajouter que Bougainville apprit ensuite d'Outourou qu'un vaisseau anglais, celui du capitaine Wallis, avait abordé et séjourné dans l'île huit mois avant *la Boudeuse*. Il en conclut avec raison que c'était de là qu'était venue aux Taïtiens la connaissance du fer qu'ils nommaient *aouri*, nom assez semblable au mot anglais *iron*, fer, qui se prononce *aïron*.

Le 16 avril 1768, à dix heures du matin, les Français étaient à neuf lieues N. E. de Taïti, qu'ils appelèrent *la Nouvelle-Cythère*, lorsqu'ils aperçurent une terre dont les sommités, de loin, paraissaient former trois îles. Outourou, suivant Bougainville, la nommait *Oumaïtia* : il fait erreur, ce sont les îlots de *Teloua-Roa*. » Deux jours après, le soir, par un beau ciel sans nuages et brillant d'étoiles, Outourou, après avoir longtemps considéré les astres, nous fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaulé d'Orion, disant que c'était sur elle que nous devions diriger notre course, et que dans deux jours nous trouverions une terre fertile qu'il connaissait et où il avait des amis. Comme je ne faisais pas changer la route du vaisseau, il me répéta plusieurs fois qu'on y trouvait des cocos, des poules, des cochons, etc. Outré de

voir que ces raisons ne me déterminaient pas, il courut saisir la roue du gouvernail dont il avait déjà remarqué l'usage, et malgré le timonier, il lâchait de le manœuvrer. On eut de la peine à le tranquilliser, et ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain, dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts et y passa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il voulait nous conduire, comme s'il eût eu l'espérance de l'apercevoir. »

Bougainville appela les différentes îles qu'il vit après Taïti *Archipel Bourbon* : Cook les nomma plus tard *îles de la Société*. Le nom général et plus rationnel d'*îles Taïti* leur est resté d'après l'appellation indigène de la plus grande.

Le 3 mai, on découvrit trois îles, une grande et deux petites, séparées par des canaux étroits. La plus grande peut avoir trois lieues de longueur; ses côtes sont hautes et escarpées. La mer brisait fortement le long de la rive sur laquelle on voyait quelques cabanes pointues construites en jonc au pied de grands cocotiers. Vers midi une pirogue se dirigea du côté de la frégate qui mit en panne pour l'attendre. Les hommes qui montaient ce canot étaient au nombre de 25 et presque nus; ils ne voulurent pas accoster le vaisseau, et ils montraient de loin des cocos et des racines. Le Taïtien Outourou leur parla, mais il n'en fut pas compris. Plusieurs autres pirogues munies de

voiles s'approchèrent bientôt : elles témoignèrent moins de méfiance que la première et les échanges purent se faire ; aucun des insulaires ne voulut cependant monter à bord. On eut d'eux des ignames, des cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage, quelque morceaux de belle écaille, des étoffes plus grossières que celles de Taïti, mal teintes en rouge, en brun et en noir, des hameçons en os de poisson, des nattes et des lances en bois durci au feu. Ils se soucièrent peu des clous et des outils de fer, et préférèrent des morceaux d'étoffes rouges. Ils avaient la physionomie plus sauvage que les Taïtiens, et il fallait se tenir en garde contre leur mauvaise foi dans les échanges. Ils sont de stature médiocre, agiles et dispos. Leur couleur est bronzée, mais ils se peignent en bleu foncé les cuisses et la poitrine. Un seul avait de la barbe, et tous portaient les cheveux relevés et attachés sur le sommet de la tête. Leurs pirogues, construites avec assez d'art, sont munies d'un balancier. Elles sont pontées à chaque extrémité, et la voile est faite de plusieurs nattes triangulaires. Ces îles, selon M. d'Urville, sont les îles *Opoun*, *Leone* et *Fanfoue* de l'archipel Hamoa.

Le 5 au matin, on découvrit une belle terre, entrecoupée de montagnes et de vastes plaines couvertes d'arbres verdoyants. La mer se brisait avec fureur sur toute la côte méridionale. Un grand nombre de pirogues semblables à celles

des premières îles vinrent autour des navires, mais sans vouloir s'approcher. Quoique les vaisseaux fissent alors sept à huit milles à l'heure, les pirogues tournaient tout autour comme s'ils eussent été à l'ancre. Cette agilité fit donner au groupe entier, qui git par le 14<sup>o</sup> lat. S. entre 171 et 172<sup>o</sup> long. O., le nom d'*archipel des Navigateurs*. C'est le même qui fut découvert et nommé *Bauman* par Roggeween, lequel fait un portrait plus flatteur des naturels. D'Urville et Balbi appellent cet archipel *île Hamoa*. La dernière terre du groupe aperçu par Bougainville est *l'île Maouna*; il ne vit que de loin l'île *Oïolava*.

Le scorbut commençait à reparaitre, et il ne restait plus de rafraichissements que pour les malades, lorsque le 22, jour de la Pentecôte, à l'aube du jour, deux îles furent aperçues et furent nommées, la première *Pentecôte*, et l'autre *Aurore*. Plus loin on vit une petite île en forme de pain de sucre qui fut nommée le *pic de l'Etoile* (la *Nuestra Señora de Luz de Quiros*). A deux heures on aperçut au-delà de hautes montagnes appartenant à une quatrième île. Bougainville s'assura que les trois grandes îles étaient bien des terres distinctes, et côtoya la dernière, qui était couverte de bois. Dans la matinée du 23, des pirogues croisaient le long de la côte, mais sans faire aucun mouvement qui indiquât le désir de s'approcher des navires. Des fumées nombreuses s'élevant de

toute l'île faisaient soupçonner une population considérable. Quand on se trouva près du rivage, Bougainville détacha trois canots pour le reconnaître. Les insulaires, armés d'arcs et de flèches, voulurent s'opposer d'abord au débarquement; mais, comme les équipages français passaient outre, ils reculèrent, et se tinrent à distance sur la défensive. On avait beau leur faire des signes d'amitié et marcher vers eux d'une façon pacifique, ils persistaient à demeurer à l'écart. Enfin, le prince de Nassau, s'avança vers l'intérieur de l'île, et, à la vue d'un homme isolé, les sauvages s'arrêtèrent. Alors on put échanger quelques morceaux d'étoffe rouge qu'ils prisent beaucoup contre des fruits du pays; seulement, quand on leur demanda en retour quelques armes, ils refusèrent et prirent une attitude menaçante. Plusieurs d'entre eux gardaient leurs fronde prêtes pour le combat. Ils firent entendre qu'ils étaient en guerre avec une tribu voisine, et qu'ils craignaient une attaque prochaine. En effet, d'autres sauvages arrivèrent de la partie occidentale et s'avancèrent en bon ordre contre la première troupe qui se disposa à les bien recevoir; mais il n'y eut point de combat pour le moment.

Pendant cette reconnaissance, Bougainville faisait charger ses canots de fruits et de bois; il ordonnait que l'on gravât sur une planche de chêne l'acte de prise de possession de ces îles au nom du roi de France, et que l'on enterrât

au pied d'un arbre cette périssable preuve d'une suprématie nominale. Cette petite vanité une fois satisfaite, on se rembarqua. Lorsque les sauvages virent que les chaloupes regagnaient la haute mer, ils se précipitèrent sur la grève et lancèrent contre les bateaux une grêle de pierres et de flèches. On y répondit à l'instant par quelques coups de fusil tirés en l'air; puis voyant que les assaillants y mettaient une obstination furieuse, on coupa court à leurs tentatives par une fusillade bien dirigée. Aux premiers morts tombés, les agresseurs s'enfuirent en hurlant vers des forêts qui bordaient la plage.

Le navigateur français remarqua sur ces îles deux types distincts de naturels, des noirs et des mulâtres, les uns et les autres aux lèvres épaisses, aux cheveux presque laineux, petits, laids, mal faits et rongés de lèpre, circonstance qui fit nommer cette terre *île des Lépreux*. Le peu de femmes qu'il y vit n'étaient pas moins hideuses que les hommes. Ceux-ci, à peu près nus, se couvraient à peine le milieu du corps; les femmes, à demi-nues aussi, portaient leurs enfants dans des espèces d'écharpes en écorce d'arbre, ornées de jolis dessins en teinture cramoisie. La barbe des hommes était rase; les cloisons des narines étaient percées pour recevoir des ornements; ils avaient des bracelets de dents de sanglier, et au cou des plaques d'écaillés de tortue. Leurs armes étaient des arcs, des flèches, des roseaux armés d'os pointus,

des casse-têtes et des sabres en bois très-dur, enfin des pierres qu'ils lançaient soit avec la fronde, soit avec la main. Le Taïtien Outourou ne comprit pas un seul mot du langage de ces insulaires.

Dans l'endroit où les équipages débarquèrent, le terrain, incliné en pente rapide, était couvert de bois touffus. On y cueillit quelques fruits d'une qualité inférieure à ceux de Taïti. Partout on pouvait remarquer des sentiers dans les bois, et cà et là des palissades dont on ne put préciser la destination. Cinq ou six huttes furent aperçues, mais si basses et si misérables, qu'on ne pouvait y entrer qu'en rampant.

Durant deux ou trois jours, le calme ou les folles brises retinrent les vaisseaux de Bougainville dans une espèce de bassin formé par des terres élevées. Le 26 mai, il s'approcha de celle de l'O., qui formait, suivant lui, une fort belle côte couverte d'arbres et de terrains bien cultivés. L'aspect général promettait un pays riche, quoique montueux. Quelques hommes s'approchèrent dans des pirogues; mais, en dépit de toutes les invitations, ils se tinrent hors de la portée des fusils. La côte fourmillait de têtes noires. Bougainville voulut tenter une seconde reconnaissance. Ayant remarqué un enfoncement qui semblait former un havre, il envoya ses canots armés pour l'explorer pendant qu'il croisait avec ses navires à une lieue de terre. L'un des canots, séparé des autres, reçut quel-

ques volées de flèches, et répondit par des coups de fusil et des décharges de pierriers. Ces hostilités rendirent les communications impossibles. Les embarcations purent toutefois s'assurer que l'enfoncement des terres ne formait point une baie. Les habitants parurent semblables à ceux de l'île des Lépreux. Le 27, en prolongeant la côte à une lieue de distance, on crut apercevoir, sur une pointe basse, une plantation d'arbres disposés en allées de jardin. Le sol paraissait battu et sablé, et un grand nombre d'habitants se montraient sur cette partie. On y chercha vainement un mouillage, et l'on prit le large le 28 mai.

Les dernières terres que venait de longer Bougainville étaient les deux grandes îles du *Saint-Esprit* et de *Mallicolo*, avec l'île de *Saint-Barthélemy* et les îlots qui en dépendent. Comparant ses relevés avec les indications de Quiros, le navigateur français reconnut l'identité de ce groupe avec la *Tierra del Espiritu Santo*; mais il ne se dispensa pas pour cela de lui imposer un autre nom, et il l'appela *archipel des Grandes-Cyclades*. Bougainville avait eu la gloire de devancer Cook dans la rencontre de ces îles perdues depuis si longtemps; mais celui-ci en exécuta la reconnaissance avec cette supériorité qui le distingue des autres navigateurs, et leur laissa le nom définitif de *Nouvelles-Hébrides*.

Après avoir quitté les *Grandes-Cyclades*,

Bougainville fit route à l'O. Le 5 juin, il crut apercevoir la terre et des brisants : depuis vingt-quatre heures, il remarquait flottants le long du bord, des morceaux de bois et des fruits, indices habituels du voisinage des terres; le 6 et le 7, il se trouva au milieu des brisants et la prudence dut lui faire rebrousser chemin. Il avait couru, avec connaissance de cause, jusqu'au continent de la Nouvelle-Hollande, et s'il avait suivi son projet de regagner les Moluques par le détroit de Torrès sans se laisser effrayer par les difficultés de l'entreprise, il eût devancé Cook dans la reconnaissance de ce dangereux passage. Nous ne regretterons pas cependant ce changement de route, puisqu'il valut à notre célèbre compatriote la gloire de plusieurs autres belles découvertes.

« Le 10 juin, au point du jour, dit Bougainville, on aperçut la terre, depuis l'E. jusqu'au N. O. ; longtemps avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse nous avait annoncé le voisinage de cette terre, qui formait un grand golfe ouvert au S. E. J'ai vu peu de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnait sur le bord de la mer et s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont la cime se perdait dans les nues. On en distingua trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays. » Les souffrances de l'équipage et la diminution pro-

gressive des provisions ne permirent pas aux Français de visiter cette terre magnifique, qu'ils nommèrent *Louisiade*, et dont les limites ne sont pas encore fixées à l'O. Après avoir serré la bande méridionale pendant cent lieues environ, Bougainville revint sur ses pas, toujours contrarié par le mauvais temps, et trouva enfin l'extrémité de ce golfe immense. Il appela la pointe qui le termine *Cap de la Délivrance*, et fit route au N. Pendant cette reconnaissance, il avait aperçu quelque pirogues de naturels et des feux allumés sur la côte.

Le 28 juillet, au matin, il distingua les premières îles du fameux archipel Salomon; ce fut d'abord l'île *Simbou* et sa voisine *Satisfaction*. Une autre côte longue et élevée se fit voir depuis l'E. S. E. jusqu'à l'E. N. E. : c'était la grande île *Choiseul*. A la hauteur de la partie occidentale, une douzaine de pirogues de différentes grandeurs s'approchèrent du navire, avec quinze ou vingt hommes chacune. Ces insulaires, aussi noirs que des nègres d'Afrique, avaient les cheveux crépus, mais longs, et quelques-uns de couleur rousse. Ils portaient des bracelets et des plaques au cou et au front. Leurs armes étaient des lances et des arcs, qu'ils brandissaient d'une façon menaçante.

S'étant engagés dans le détroit qui sépare l'île Choiseul d'une île voisine, qui fut appelée *Bougainville*, en l'honneur du commandant, les navires y coururent de grands périls, à

cause des récifs et des courants irréguliers. Quelques canots furent envoyés dans une belle et large baie située sur la pointe O. de l'île Choiseul. Les opérations du sondage étaient commencées, quand on vit sortir tout à coup d'une anse inaperçue jusque-là une quantité de pirogues montées par cent cinquante hommes, armés d'arcs, de lances et de boucliers. Cette flottille s'avança en bon ordre; puis, se séparant en deux troupes, elle fondit sur les canots de toute la vitesse de ses pagaies. Un cri affreux des sauvages fut le signal de l'attaque qui devait leur paraître un jeu contre une poignée d'hommes. Les canots français ripostèrent par une décharge qui n'intimida point les assaillants; ils recommencèrent à décocher leurs flèches et leurs sagaies, et il fallut une seconde décharge pour les mettre en fuite. Deux pirogues, longues, bien travaillées, très-relevées de l'avant et de l'arrière, restèrent au pouvoir des Français. Sur la proue de l'une d'elles était sculptée une tête humaine, avec des yeux de nacre, des oreilles en écaille, une longue barbe et des lèvres peintes en rouge. On trouva dans les pirogues des lances, des boucliers, des cocos, des noix d'arèque, divers petits ustensiles, des filets à mailles très-fines et très-bien tissées, et une mâchoire d'homme à demi-grillée. Ces sauvages étaient noirs, avec des cheveux crépus, teints en blanc, en rouge et en jaune; ils n'avaient pour vêtement qu'une

ceinture autour des reins. Leurs boucliers, de forme ovale, étaient en junc entrelacé, tissu solide et impénétrable aux flèches.

Ce détroit une fois franchi, les vaisseaux prolongèrent en entier la côte orientale de l'île Bougainville, dont la chaîne centrale est d'une hauteur prodigieuse. Le 4 juillet, on doubla la pointe N. de l'île *Bouka*. Cette île parut populeuse et bien cultivée : une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers, offrait un coup d'œil charmant. Près de la plage naviguaient une foule de pirogues, dont quelques-unes détachées au large se décidèrent à accoster la *Boudeuse* en criant : *Bouka ! Bouka !* et en montrant des noix de coco. Puis les naturels s'éloignèrent en faisant signe qu'ils allaient en chercher à terre. Leur adieu fut pourtant une flèche qu'ils décochèrent contre le bord. Ces hommes étaient aussi des noirs aux cheveux crépus, avec des oreilles percées et fort allongées, des dents rougies par le bétel ; ils étaient armés de grands arcs de six pieds de long et de flèches d'un bois très-dur. Leurs pirogues, plus petites que celles de l'île Choiseul, avaient leurs extrémités moins relevées.

Bougainville avait aussi aperçu les îles *Tre-sorerie* et *Shortland*. En quittant l'île *Bouka* il avait l'intention de relâcher à la Nouvelle-Bretagne, qui ne pouvait être éloignée. Le 5 juillet, après midi, il reconnut deux petites îles voisines de terre, et, le 6, il aperçut une grande

terre à dix lieues de distance. C'était la Nouvelle-Irlande, qu'il prit pour la Nouvelle-Bretagne ; car il ignorait la découverte récente du canal Saint-George qui sépare ces deux terres. On débarqua dans une baie magnifique, où viennent se décharger quatre ruisseaux. Le bois y était abondant, mais le pays était inhabité et l'on ne put y trouver aucune espèce de fruit. Deux cabanes désertes, une pirogue abandonnée, des débris de feux et de coquillages, des ossements d'animaux, attestaient bien que ces lieux avaient été récemment visités par les sauvages, mais on n'en aperçut aucun. La seule découverte qu'on fit fut un morceau de plaque de plomb enterré dans le sable, qui fit penser à Bougainville que *le Swallow* ou *le Dolphin* l'avaient précédé dans cette relâche. Quelques arbres sciés ou abattus à coups de hache le confirmèrent dans cette idée. C'était effectivement la baie dans laquelle Carteret avait relâché et qu'il avait appelée l'Anse anglaise : hasard singulier qui avait amené ces deux navigateurs précisément au même endroit sur une côte déserte, à onze mois seulement d'intervalle ! On trouva dans cette baie beaucoup de serpents et d'insectes singuliers ; aussi le zèle des naturalistes était-il fort exalté, lorsqu'un accident vint le refroidir tout à coup. « Un matelot, en pêchant, fut piqué par un serpent. Une heure après il ressentit des douleurs violentes dans tout le corps. La morsure devint livide et enfla

à vue d'œil. Le malade eut des convulsions et souffrit horriblement pendant cinq ou six heures. Enfin la thériaque et l'eau de Luce le tirèrent d'affaire, après des sueurs abondantes. Notre Taïtien suivit avec curiosité le malade pendant le traitement. Il nous fit entendre qu'il y avait dans son pays des serpents de mer dont la morsure était toujours mortelle. Aussi fut-il émerveillé de voir le matelot revenir au travail quatre ou cinq jours après son accident. Fort souvent, en examinant les productions de nos arts et les moyens divers par lesquels ils augmentent nos facultés et multiplient nos forces, cet insulaire tombait dans l'admiration de ce qu'il voyait et rougissait pour son pays ; *Aouaou Taïti !* ( honte à Taïti ! ) disait-il avec douleur. Cependant il n'aimait pas à marquer qu'il sentait notre supériorité sur sa nation. »

Le mauvais temps retint les Français au port Praslin jusqu'au 25. Dans l'intervalle ils firent quelques excursions à terre. Une cascade magnifique excita surtout leur admiration : elle était alimentée par l'un des ruisseaux de la baie et se divisait en cent nappes inégales fortement colorées par de grands arbres dont le pied se baignait dans les eaux écumantes. Cependant le temps se passait, les provisions diminuaient et les deux équipages comptaient beaucoup de malades. Bougainville dut alors quitter le port Praslin : il doubla le cap Saint-George et prolongea la bande orientale de la Nouvelle-Irlande,

comme avaient fait Schouten et Tasman. Le 29, se trouvant plus près de la côte, les navires reçurent la visite de plusieurs pirogues, montées chacune par cinq ou six hommes noirs, crépus, grands, agiles et robustes. Ils invitaient les Français à se rendre à terre ; mais ils ne voulurent pas monter à bord. On leur donna quelques morceaux d'étoffes. Quand ils les eurent reçus, ils se retirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris, et l'un d'eux lança une pierre avec une fronde pour remerciement. Le jour suivant, revenus en plus grand nombre, ils accostèrent sans difficulté. Leur chef, le bâton élevé sur la tête, semblait faire des gestes de commandement. Ces noirs avaient fait une grande toilette ; cheveux poudrés à rouge, aigrettes de plumes à la tête, plaques suspendues au cou, pendants aux oreilles et au nez, bracelets aux jambes, rien ne leur manquait. Vainement voulut-on organiser quelques échanges avec eux ; ils prenaient ce qu'on leur donnait et ne présentaient rien en retour. Après une alerte essuyée le 31 juillet de la part d'une flottille qui se retira devant le canon de *l'Étoile*, Bougainville perdit la vue de la Nouvelle-Irlande.

Le 4 août, on reconnut les îles Orageuse et Mathias de Dampier. Le 7, en faisant route à l'O., on vit dans la matinée une terre basse et plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres et partagée en plusieurs divisions se-

mées de récifs et de bancs de sable : la plage était garnie partout de cases hautes, presque carrées et bien abritées ; un grand nombre de pirogues étaient occupées à la pêche dans les environs. Aucune ne se dérangea pour considérer les grands bâtiments étrangers : cette indifférence valut à l'île le nom *d'île des Anachorètes*.

Le lendemain on se trouva près d'une chaîne d'îlots bas et environnés de brisants qui rendirent la navigation dangereuse. Bougainville chercha un passage entre cet archipel et un îlot séparé du groupe et plus considérable, qu'il nomma *Hermites* : la chaîne d'îlots fut appelée *Echiquier*. Il fut obligé, par un calme qui survint, de passer la nuit au milieu de ces récifs, et dans l'appréhension continuelle d'être jeté sur la côte par les courants. Heureusement le vent qui fraîchit le lendemain vint le tirer de ces périls incessants.

Le 12 à midi, on était en vue de la Nouvelle-Guinée, vers l'endroit où le capitaine d'Urville a placé la baie Humboldt. Ce point est remarquable par deux pics très-élevés, les monts Bougainville et Cyclope. Après avoir longé sur une étendue considérable la côte N. de cette grande terre, Bougainville fit son entrée dans la mer des Moluques à travers les îles qui bordent l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Guinée, et nomma son passage *Passe des Français*. Le 1<sup>er</sup> septembre il eut connaissance de l'île Bourou, établissement peu considérable des

Hollandais, voisin de Céram et d'Amboine, et résolut d'y prendre des rafraîchissements. L'équipage, épuisé par le scorbut et fatigué d'une longue navigation, salua de cris de joie l'aspect riant de la rade de Caëli. Dès le milieu de la nuit une odeur aromatique qui s'exhalait de la côte avait préparé les pauvres marins au bonheur qui les attendait, et la vue de nombreux bâtiments stationnés au fond du golfe et surtout des troupeaux errants dans les prairies, leur fit bientôt oublier tous leurs maux. Plus heureux que Carteret, le commandant français obtint la permission de mouiller dans la rade du Résident hollandais, qui se contenta d'une attestation que les bâtiments de guerre français l'avaient sommé de leur fournir des secours. Après une relâche de quelques jours et l'achat de provisions fraîches, Bougainville partit de Caëli le 7 septembre, toucha à Bouton et à quelques autres îles des Moluques et entra dans la rade de Batavia le 28 septembre. Le 16 octobre, il appareilla de cette ville dont il fait une splendide description, et dix-huit jours après il arriva à l'Île-de-France. Il y laissa *l'Étoile*, qui avait besoin d'être carénée, et en partit le 12 décembre; le 8 janvier il relâcha encore au cap de Bonne-Espérance, où il vit une des plus belles parties de la colonie appelée *la petite Rochelle*, habitée par des réfugiés français chassés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes.

Nous avons vu dans le récit du voyage de Carteret *la Boudeuse* rencontrer *le Swallow*. Voici ce que dit Bougainville à ce sujet. Ses paroles ne démentent pas positivement l'accusation du capitaine anglais : « ..... M. Carteret me fit présent d'une flèche qu'il avait eue sur une des îles rencontrées dans son voyage autour du monde, voyage qu'il fut bien loin de nous soupçonner d'avoir fait. Son navire était petit, marchait très-mal, et quand nous eûmes pris congé de lui, nous le laissâmes comme à l'ancre. Combien il a dû souffrir dans une aussi mauvaise embarcation ! »

Le 16 mars 1769, Bougainville conduisit sa frégate à Saint-Malo, n'ayant perdu que sept hommes pendant l'espace de deux ans et quatre mois d'absence. A son retour il publia la relation de son voyage, et les merveilleux récits des délices de Taïti eurent un prodigieux succès en France. Dix ans après il fut nommé chef d'escadre. Lorsqu'il mourut en 1810, Bougainville, chargé d'années et de gloire, était membre de l'Institut, de la Société royale de Londres, et sénateur de l'Empire.

Le Taïtien Oulourou resta onze mois à Paris, pendant lesquels il ne témoigna aucun ennui. Quoiqu'il estropiât à peine quelques mots de français, tous les jours il parcourait la ville tout seul et sans jamais s'égarer. Il faisait souvent des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au delà de leur valeur. L'Opéra, avec ses

danses et ses magiques décors, était le seul spectacle qui lui plut : il y allait seul, payait son entrée comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Il aimait beaucoup les personnes qui lui faisaient du bien : il s'attacha particulièrement à la duchesse de Choiseul, qui le combla de marques d'intérêt. Il quitta Paris en mars 1770, et s'embarqua à la Rochelle pour l'Ile-de-France. De là il partit pour sa chère Taïti avec un grand nombre d'outils, de graines et de bestiaux, sur le vaisseau du capitaine Marion, dont nous verrons plus tard la tragique histoire. Mais il ne put aller plus loin que Madagascar, où il mourut de la petite-vérole.

XXIV. — JAMES COOK, 1768-1771, 1772-1775, 1776-1779.

Précis de ses voyages. — Sa mort.

Jacques Cook, le plus célèbre des navigateurs anglais, naquit en 1728 au comté d'Yorck, d'un pauvre laboureur qui avait neuf enfants, et il dut à la bienfaisance d'un propriétaire du canton, l'avantage d'apprendre à lire et à écrire dans une école d'Aiton, d'où il passa, à l'âge de treize ans, dans le comptoir d'un marchand mercier établi dans un village près de Newcastle. Poussé par cet instinct secret qui éclaire l'homme supérieur sur ses véritables dispositions, le jeune apprenti mercier ne tarda pas à reconnai-

tre qu'il n'était pas fait pour languir dans l'état obscur où le sort l'avait placé : celui de marin lui parut le seul qui pût convenir à ses goûts ; bientôt cette idée devint en lui une passion dominante, et, se laissant guider par son impulsion, il s'engagea sur un navire qui faisait le commerce de charbon de terre , où il servit successivement comme mousse, comme matelot et comme maître d'équipage ; passa ensuite, en 1755, sur un vaisseau de guerre commandé par sir Hugh Palliser, qui se plut à l'appuyer de tout son crédit, et le fit employer en qualité de *master*, sur le *Northumberland*, vaisseau de lord Colville, qui commandait alors l'escadre en station sur la côte d'Amérique.

Jusque-là, Cook s'était attiré la considération et l'amitié de ses chefs par sa bravoure, son intelligence et son zèle pour le service ; mais malgré ces précieuses qualités, on sentait qu'il manquait des connaissances nécessaires à son état , et que le défaut de sa première éducation entraverait l'avancement dont il se montrait digne sous tant d'autres rapports. Cet obstacle, qui eût pu décourager un homme ordinaire, ne parut pas insurmontable à celui-ci : au milieu même des travaux de la guerre, il se livra à l'étude des mathématiques et à celle de l'astronomie, avec toute l'ardeur et la persévérance dont son esprit était capable, et ne tarda pas à donner des preuves de cette supériorité de talents qui devait illustrer à jamais sa laborieuse carrière.

A la fin de la guerre d'Amérique, où il venait de faire l'heureux essai des connaissances qu'il avait acquises, il fut envoyé, aux sollicitations de lord Colville et de sir Hugh Palliser, ses protecteurs, reconnaître le golfe Saint-Laurent et les côtes de Terre-Neuve, et s'acquitta de cette mission avec tant des succès, qu'en 1767, il fut choisi pour commander une expédition dans la mer du Sud, où l'on voulait observer le passage de Vénus, au-dessus du disque du Soleil, et découvrir ensuite de nouvelles terres.

A dater de cette époque, les services de Cook acquirent autant d'éclat que d'importance. Ayant mis à la voile le 13 août 1768, accompagné de plusieurs savants distingués qui voulaient partager la gloire de cette expédition, il relâcha à Madère, puis au Brésil, dans la rivière de Rio-Janéiro; entra dans le grand Océan par le cap Horn; se dirigea d'abord au Nord-Ouest, prit connaissance de plusieurs îles de la partie méridionale de l'archipel dangereux de Bougainville, et mouilla le 11 juin à Otahiti, où l'on devait observer le phénomène qui était le principal objet de ce voyage.

Après un séjour de trois mois, durant lesquels Cook eut souvent occasion de donner aux habitants de l'île, comme à son équipage, des preuves de la haute sagacité qui le distinguait, il se dirigea sur la Nouvelle-Zélande, découverte en 1642 par le capitaine hollandais Tasmans, en explora toutes les côtes, reconnut le détroit qui

sépare les deux îles, et auquel les Anglais donnèrent son nom, parcourut ensuite, à travers mille dangers, la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, ajouta aux cartes de cette partie du globe une étendue de terrain de plus de 27 degrés de latitude, et revint en 1771 en Angleterre, où il fut accueilli avec tous les honneurs dus à ses importants travaux.

Désigné, l'année suivante, pour un second voyage dont le but était de vérifier l'existence des terres australes, qui jusqu'alors avait excité tant discussions parmi les géographes, il partit le 13 juillet 1772, avec deux vaisseaux, *la Résolution*, qu'il commandait, et *l'Adventure*, aux ordres du capitaine Furneaux. Pendant cette seconde campagne, qui dura trois ans, Cook résolut le grand problème du continent austral, en pénétrant aussi loin qu'il put aller du côté du pôle Sud, et en s'assurant qu'il n'existe aucune terre de quelque étendue en deçà des régions où il s'est élevé; il découvrit en outre la Nouvelle-Calédonie, l'île de la Géorgie, une nouvelle terre qu'il a appelée la terre de Sandwich ou la Thule de l'hémisphère austral; et, après avoir visité deux fois les mers du tropique, il fixa la position des terres aperçues autrefois par ceux qui l'avaient précédé dans ces contrées lointaines, et en trouva plusieurs qui étaient inconnues.

Le retour de Cook dans sa patrie fut un véritable triomphe : l'éclat de ses services s'était ré-

pandu dans toute l'Europe, et il fut mis dès lors au rang des plus illustres navigateurs. Admis à l'unanimité dans la Société royale de Londres, il fut promu au grade de capitaine, et semblait disposé à jouir dans un doux repos de la gloire qu'il s'était acquise ; mais ayant été consulté sur le plan d'une troisième expédition, qui devait vérifier s'il était possible de pénétrer dans le grand Océan, connu sous le nom de *mer du Sud*, par la baie d'Hudson, et s'il existait un passage entre le Nord de l'Amérique et de l'Asie, son ardeur pour les découvertes le fit se charger de cette nouvelle mission, et il partit de Plymouth, le 12 juillet 1776, sur le vaisseau qu'il avait commandé dans le voyage précédent, et accompagné du *Discovery*, aux ordres du capitaine Clerke.

Ce troisième voyage est surtout remarquable par l'importance des découvertes qui en furent le résultat. Indépendamment de plusieurs petites îles trouvées par Cook dans l'Océan Pacifique du Sud, il découvrit au Nord de la ligne équinoxiale le groupe appelé îles Sandwich, dont la position et les productions promettent plus d'avantages à la navigation des Européens qu'aucune autre des terres de la mer du Sud ; il a découvert et relevé la partie de la côte occidentale d'Amérique qui demeurait inconnue, depuis le quarante-troisième degré de latitude Nord, c'est-à-dire une étendue de plus de trois mille cinq cents milles ; il a déterminé la proximité

du continent de l'Asie et de celui de l'Amérique; il a traversé le détroit qui les sépare; il a relevé les terres de chaque côte à une assez grande hauteur pour démontrer qu'il est impossible de passer de la mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, ou par la route de l'Est, ou par celle de l'Ouest: enfin, si l'on en excepte la mer d'Amour et l'archipel du Japon, desquels on n'a encore qu'une connaissance imparfaite, il a complété l'hydrographie de la partie du globe qui est habitable.

Parvenu ainsi au plus haut degré de sa gloire, sûr de recueillir dans sa patrie le juste tribut d'admiration dû à ses longs et pénibles travaux, cet illustre navigateur ne songeait plus qu'à terminer promptement sa mission, lorsque la plus affreuse catastrophe vint tout à coup l'enlever à la reconnaissance de l'Europe et à l'affection de ceux qu'il commandait, en lui faisant trouver la mort dans les mêmes lieux où, peu de temps auparavant, il avait été l'objet d'une sorte de culte.

Ce fut en 1779, dans la baie de Karakoua, sur la côte occidentale de l'île d'Owhyhi, ou Hwhyhée, la plus considérable des îles Sandwich, qu'eut lieu cet épouvantable événement. Lorsque Cook avait découvert les îles septentrionales de cet archipel, et qu'il avait relâché dans celle d'Owhyhi, il ne lui était rien arrivé de fâcheux; toutefois les habitants lui avaient paru d'un caractère sombre, et il avait cru remarquer

qu'ils étaient antropophages. Mais ceux d'entre eux qui étaient venus par curiosité à bord des bâtimens, ayant leur mouillage, avaient conçu un tel respect pour lui, que tous s'étaient prosternés la face contre terre quand il avait mis le pied sur leur île pour la première fois. A ce nouveau voyage, les communications furent plus franches et plus empressées encore. Dès que les Anglais parurent, des pirogues vinrent de toutes parts leur apporter des rafraîchissemens; les bâtimens en étaient presque environnés, et ces démonstrations d'amitié achevèrent de dissiper les impressions fâcheuses que l'on avait conçues d'abord.

Entièrement rassuré sur les dispositions de ces sauvages, Cook ne cessait de s'applaudir de la découverte de ces îles, qui lui offraient tant de ressources; il se plaît, dans son journal, à détailler les avantages qu'il en retirait pour ses bâtimens, et ceux que sa nation pouvait y trouver dans la suite.

Lorsqu'il débarqua pour la seconde fois dans l'île, les habitans l'accueillirent par des danses et par des chants qui montraient à quel point ils s'estimaient heureux de le revoir, et il ne négligea rien pour entretenir cette espèce d'enthousiasme. L'entrevue qu'il eut avec le roi, nommé Terréoboo, se fit avec beaucoup de cérémonial et cependant avec cordialité. Cook le reçut à bord avec toutes sortes d'égards, et il se forma entre eux une liaison qui, suivant

l'usage de ces peuples, fut cimentée par l'échange réciproque de leurs noms.

Les insulaires, continuant à venir en foule visiter les bâtimens, ne donnèrent donc d'abord aucun sujet de méfiance; mais revenant ensuite à leur naturel, qui est enclin au vol, plusieurs d'entre eux se rendirent coupables de divers larcins qui devinrent chaque jour plus fréquents et plus audacieux, et qu'il fallut enfin réprimer avec quelque sévérité. Les Anglais néanmoins passèrent depuis le 17 janvier jusqu'au 5 février, au milieu de ce peuple, sans qu'aucun accident sérieux troublât la bonne intelligence qui s'était établie.

Le 5 février, Cook eut une dernière entrevue avec le roi Terréoboo, qui lui témoigna le plus grand regret de son éloignement. Les vaisseaux mirent à la voile le 4 février, dans l'intention d'aller reconnaître les autres îles de cet archipel; mais les mauvais temps ayant endommagé le mât de misaine de *la Résolution*, Cook fut obligé de venir le réparer dans la baie de Karakoua, où il rentra le 11 février.

A son arrivée, la rade était solitaire, et il n'y vint aucune embarcation; toutefois il n'en conçut aucune espèce de crainte; car rien ne pouvait lui faire supposer qu'en aussi peu de temps ces insulaires eussent changé de sentiments pour lui. Plusieurs Anglais s'avancèrent dans l'intérieur de l'île; ils y furent reçus avec la même cordialité; mais ils apprirent que le roi

étant absent, avait mis le *tabou* sur la baie. Le *tabou* est une espèce d'interdit religieux, après lequel les naturels ne peuvent, sans crime, fréquenter le lieu qui en est frappé.

Cette explication parut satisfaisante à la plupart de ceux qui étaient demeurés à bord; quelques-uns pensèrent néanmoins qu'en interdisant aux insulaires tout commerce avec eux, sous prétexte de l'absence du roi, les chefs avaient voulu gagner du temps, et délibérer entre eux sur la manière dont il convenait de les traiter, et cette idée fit naître quelque défiance. On établit cependant l'observatoire à terre comme la première fois; l'on y transporta le mât de misaine pour le réparer, et tout se passa d'abord assez paisiblement; mais bientôt les établissements furent entourés d'une foule d'insulaires qui volaient effrontément tous les objets qu'ils pouvaient trouver sous leurs mains.

Le 18 février, ils manifestèrent des intentions encore plus hostiles; un détachement du *Discovery*, qui était à l'aiguade, fut insulté par eux, et, quelques instants après, les matelots qui se trouvaient à terre, ayant voulu se saisir de divers effets qui leur avaient été volés, furent assaillis d'une grêle de pierres. Une rixe s'engagea et fut heureusement apaisée par l'intervention d'un des chefs, qui, malgré une blessure reçue dans la mêlée, eut la générosité de défendre les Anglais, pour lesquels il témoignait beaucoup d'attachement.

Cependant ces scènes devenaient fort inquiétantes, et le capitaine Cook en témoigna beaucoup de chagrin, parce qu'il craignait d'être forcé d'avoir recours à des mesures violentes pour les réprimer. Il donna ordre à ses gens de se tenir sur leurs gardes, et de charger leurs fusils, mais de ne faire feu qu'autant que les insulaires commenceraient à les attaquer, et il fit en même temps renvoyer du vaisseau ceux d'entre eux qui y étaient venus dans la journée.

« Lorsque ses ordres furent exécutés, dit M. King, l'un des officiers de l'expédition, je retournai à terre, et les événements qui venaient d'avoir lieu ayant plus que jamais excité notre défiance envers les naturels, je mis une double garde à l'endroit où étaient nos tentes, et j'enjoignis à mon détachement de m'appeler s'il apercevait du monde caché aux environs de la grève. Vers onze heures, on découvrit cinq insulaires qui s'approchèrent furtivement, et qui se retirèrent dès qu'ils se virent surpris. L'un d'eux revint cependant une heure après, et s'approcha si près de l'observatoire, que la sentinelle tira un coup de fusil qui l'effraya et le mit en fuite.

Le lendemain, à la pointe du jour, je me rendis à bord de la *Résolution*; je fus hélé sur ma route par le *Discovery*, et j'appris que, durant la nuit, les insulaires avaient volé la chaloupe de ce vaisseau, en coupant la bouée à laquelle elle était amarrée. Au moment où j'ar-

rivai à bord, les soldats de marine s'armaient, et le capitaine Cook chargeait son fusil. Il me parut fort animé et décidé à exiger qu'on lui rendit la chaloupe.

Il était d'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des îles de cette mer, d'amener le roi à bord, ou plusieurs des principaux *éares*, et de les retenir en ôtages jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avait pris. Le capitaine songeait à employer cet expédient qui lui avait toujours réussi. Il venait de donner l'ordre d'arrêter toutes les pirogues qui essaieraient de sortir de la baie, et il avait le projet de les détruire si des moyens plus paisibles ne suffisaient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça, en effet, en travers de la baie, les petites embarcations de la *Résolution* et du *Discovery*, bien équipées et bien armées, et avant que je reprisse le chemin de la côte, on avait tiré quelques coups de canon sur deux grandes pirogues qui tâchaient de se sauver.

Nous quittâmes le vaisseau, le capitaine Cook et moi, entre sept et huit heures du matin. Il montait la pinasse, et il avait avec lui neuf soldats de marine et M. Philips, leur lieutenant. Je m'embarquai sur un petit canot. Les derniers ordres que je reçus du capitaine furent de calmer l'esprit des naturels, en les assurant qu'on ne leur ferait aucun mal ; de ne pas diviser ma petite troupe, et de me tenir sur mes

gardes. Nous nous séparâmes ensuite : M. Cook marcha vers le village de Kowrowa, résidence du roi, et moi du côté de l'observatoire, où était mon détachement. Mon premier soin, en arrivant à terre, fut d'enjoindre aux soldats de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balle, et de ne pas les quitter. J'allai ensuite vers les cabanes des prêtres du pays qui nous protégeaient spécialement, et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité qui leur causaient les plus vives alarmes. Je vis qu'ils avaient déjà entendu parler du vol de la chaloupe, et je leur déclarai que nous étions résolus à recouvrer cette embarcation et à punir les coupables, mais que la communauté des prêtres, et les habitants du village du côté de la baie où nous étions, ne devaient pas avoir la plus légère crainte. Je les priai ensuite de transmettre ces assurances au peuple, et de l'exhorter à demeurer tranquille. L'un des prêtres me demanda si l'on ne ferait aucun mal au roi Terréecoboo; je lui protestai que non, et cette promesse parut le rassurer entièrement ainsi que ses confrères.

Sur ces entrefaites, le capitaine Cook appela la chaloupe de la *Résolution*, qui était en station à la pointe septentrionale de la baie; l'ayant prise avec lui, il continua sa route vers Kowrowa, débarqua avec son détachement et se rendit aussitôt au village, où il reçut les témoignages de respect qu'on avait coutume de

lui prodiguer. Les habitants se prosternèrent devant lui, et lui offrirent de petits cochons selon leur usage. S'apercevant qu'on ne soupçonnait nullement ses desseins, il demanda où étaient Terréoboo et ses deux fils, qui avaient souvent mangé à notre table sur la *Résolution*. Les deux jeunes princes n'ayant point tardé à arriver, et le capitaine Cook s'étant rendu avec eux près de leur père, qui était couché, il lui dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, et l'invita à venir passer la journée sur son bord. Le vieux roi accepta sans balancer sa proposition, et, se levant à l'instant même, il se rendit à la pinasse, où ses deux fils l'avaient déjà devancé. Lui-même allait y descendre, lorsqu'une de ses femmes accourut vers lui, et le supplia de ne pas aller au vaisseau. En même temps deux chefs, qui étaient arrivés avec elle, appuyèrent ses instances, s'emparèrent du roi et l'obligèrent à s'asseoir sur le rivage, où les insulaires se rassemblaient et formaient des groupes sans nombre. Effrayés sans doute du bruit des canons et des préparatifs d'hostilité qu'ils apercevaient dans la baie, ils commencèrent à se précipiter en foule autour du capitaine Cook et de leur roi. Le lieutenant des soldats de marine, qui vit ses gens très-pressés par cette multitude, et hors d'état de se servir de leurs armes, s'il fallait y avoir recours, proposa au capitaine de les mettre en bataille le long des rochers, près du bord de la mer; et la foule

leur ayant livré passage sans difficulté, ils allèrent se poster à environ trois verges de l'endroit où le roi était assis.

Ce prince, qui semblait être plongé dans le plus profond abattement, se trouvait partagé entre le capitaine, qui continuait à le presser vivement de le suivre au vaisseau, et les chefs qui cherchaient par leurs supplications à l'empêcher de s'y rendre. Il parut néanmoins disposé à s'embarquer; mais ceux qui l'entouraient employèrent la force pour le retenir, et il fallut renoncer au projet de l'emmener, pour éviter l'effusion du sang.

Jusque-là cependant, la personne du capitaine n'avait couru aucun danger réel; on s'était contenté de part et d'autre de quelques altercations qui eussent pu finir par un accommodement; mais un accident imprévu vint tout à coup donner à cette scène un caractère bien autrement grave. Nos canots, placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui cherchaient à s'échapper, tuèrent par malheur un chef du premier rang, et cette nouvelle parvint au village au moment où M. Cook, après avoir quitté le vieux roi, s'acheminait tranquillement vers le rivage pour s'y embarquer. En un instant la fermentation et la rumeur devinrent telles, que les hommes renvoyèrent les femmes et les enfants, revêtirent leurs nattes de combat et s'armèrent de piques et de pierres. L'un deux, qui tenait un long poignard appelé *palsooa*,

s'approcha de notre commandant, et se mit à le défier en brandissant son arme. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces; mais l'insolence de son ennemi ayant encore augmenté, il en fut si irrité qu'il lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire était revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, et lorsqu'il vit qu'il n'était point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine, et l'un des chefs essaya de poignarder M. Philips, leur lieutenant; mais il n'en vint pas à bout, et reçut un coup de crosse de fusil. Le capitaine tira alors son second coup à balle, et tua celui des naturels qui s'était le plus avancé. Immédiatement après cette mort, les gens du pays formèrent une attaque générale à coup de pierres, et les soldats de marine et ceux de nos matelots qui occupaient les canots, leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, c'est que les naturels soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté. Ils poussaient des cris et des hurlements horribles et semblaient décidés à braver la mort pour assouvir leur vengeance. Enveloppés par eux au moment où ils allaient recharger leurs armes, quatre de nos soldats furent massacrés, trois autres blessés dangereusement, et le lieutenant Philips reçut entre les épaules un coup de palsooa qui ne put cependant lui faire lâcher son arme, dont il abattit son ennemi.

Au milieu de cette scène d'horreur et de con-

fusion, notre malheureux commandant s'était avancé au bord de la mer, pour donner ordre aux canots de cesser le feu, et d'approcher du rivage afin d'embarquer sa petite troupe. S'il est vrai que les soldats de marine et les équipages avaient tiré sans son ordre, et qu'il voulait prévenir une nouvelle effusion de sang, ainsi que l'ont cru quelques-uns de ceux qui furent de l'action, il est probable qu'il fut la victime de son humanité; car on observa que tant qu'il regarda les naturels en face, aucun d'eux n'osa l'attaquer directement, mais que s'étant tourné pour donner des ordres, il reçut à l'instant même un coup de poignard dans le dos, et tomba le visage dans la mer. Les meurtriers, poussant alors des cris de joie, traînèrent son corps sur le rivage, et, s'enlevant le poignard les uns aux autres, ils s'acharnèrent tous avec une ardeur féroce à mutiler son cadavre, dont ils se partagèrent ensuite les lambeaux. »

Il est impossible de décrire la consternation et la douleur que cette affreuse catastrophe répandit sur les deux vaisseaux. Aussi bon chef que fameux navigateur, Cook était adoré de tous ceux qui avaient été les compagnons de ses glorieux travaux; et, malgré l'état critique où ces derniers se trouvaient par le soulèvement presque général des insulaires, tous jurèrent de ne point quitter la côte qu'on ne leur eût rendu les restes de leur infortuné commandant. Les naturels hésitèrent d'abord à les satisfaire : il

fallut même user de quelques violences pour arracher ces restes précieux, auxquels ils semblaient attacher eux-mêmes, après leur vengeance, une sorte de respect religieux.

Le jour où ils en firent la remise fut marqué par une pompe extraordinaire. On vit arriver, du haut des collines qui dominaient la grève, une multitude infinie d'insulaires, marchant dans un profond recueillement, et chargés de divers présents qu'ils déposèrent en silence sur le rivage, où les Européens étaient venus les attendre, et devant lesquels ils se rangèrent avec ordre, tandis qu'un de leurs chefs, revêtu d'un long manteau de plumes, s'avança vers le capitaine Clerke, et lui remit un paquet soigneusement enveloppé dans une quantité considérable d'une très-belle étoffe neuve, et recouverte d'un manteau semé de plumes noires et blanches. C'étaient les restes mutilés de l'illustre Cook. Ils furent reconnus par tous les officiers assemblés, et transportés ensuite à bord de la *Résolution*, où on leur paya un nouveau tribut de regrets et de larmes.

On prétend que le vieux roi Terréeoboo, acblé de la fin tragique du grand homme qu'il s'était plu à honorer, se réfugia pendant plusieurs jours au fond d'une caverne pour le pleurer en silence, et qu'il ne put jamais se consoler de sa perte.

## XXV. JEAN-FRANÇOIS-MARIE DE SURVILLE.

1769-1770.

Iles Bashi.—Archipel Salomon.—Histoire du naturel Lova Sarega.—Relâche à la Nouvelle-Zélande.—Enlèvement du chef Nagui-Noui.—Mort de Surville.

Pendant que Cook accomplissait son exploration de la Nouvelle-Zélande, un capitaine français, Surville, avait jeté l'ancre sur cette terre, qui fut aussi visitée l'année suivante par un autre officier français, le malheureux capitaine Marion. Nous devons rendre compte de ces deux voyages importants à leur date respective, avant de reprendre le récit des deuxième et troisième expéditions de Cook.

En 1769, Law de Lauriston, gouverneur de Pondichéry, et Chevalier, gouverneur de Chandernagor, associèrent le capitaine Surville à une entreprise aventureuse dont ils avaient conçu le plan. Il s'agissait d'aller prendre possession d'une île de la mer du Sud, récemment découverte, suivant de vagues rapports, par un navire anglais, à la distance de sept cents lieues du Pérou, et dont la renommée exaltait l'opulence. Le 2 juin, Surville partit de Pondichéry, sur le *Saint-Jean-Baptiste*, navire de la compagnie des Indes, monté, outre les hommes de l'équipage, par vingt-quatre soldats d'infanterie, et fit voile dans la direction des îles Philippines. Il s'arrêta le 20 sur l'une des îles Bashi, ainsi nommées d'une liqueur extraite de la canne à

sucre dont les indigènes se montrent fort avides. Les bons habitants de ces îles ont coutume, à ce qu'il paraît, de distribuer à chacun des hôtes qui viennent les visiter, une femme, un champ et des instruments de culture. Ces mœurs de l'âge d'or séduisirent trois matelots du *Saint-Jean-Baptiste* qui désertèrent la veille du départ; à cette occasion Surville, excellent officier de marine, ainsi que son contemporain Cook, mais, comme lui, violent et emporté, se signala par une rigueur excessive. Il fit arrêter six insulaires sur la plage, et tâcha de leur faire entendre qu'il fallait lui ramener les déserteurs. Les prisonniers parurent comprendre et demandèrent qu'on les mit en liberté; puis ils se jetèrent précipitamment dans leurs pirogues, et revinrent peu de temps après avec de grandes acclamations de joie, apportant trois cochons soigneusement garrottés. Le chef des Indiens caressait Surville de la main et semblait enchanté d'avoir si bien compris et exécuté ses ordres. Mais le rude marin le repoussant avec colère, les Indiens effrayés sautèrent dans leurs pirogues et s'enfuirent. Le capitaine en garda trois et partit après avoir inutilement attendu ses matelots. Ces infortunés captifs pleurèrent d'abord en quittant leur île; puis ils s'apaisèrent et se conduisirent de manière à se concilier l'affection des officiers français. Deux moururent du scorbut et le troisième resta au service d'un officier.

Le *Saint-Jean-Baptiste* fit route au S. E. le 24 août. Le 5 octobre, on eut connaissance des îles Ontong-Java de Tasman, le 7, on découvrit une île de cinq ou six milles d'étendue, inhabitée, mais couverte d'arbres à fruit, qui fut appelée *île de la première Vue*. Surville était entré, sans le savoir, au milieu du fameux archipel Salomon de Mendana, dont Bougainville avait reconnu la partie septentrionale quelques années auparavant. Il atterrit le 13 seulement, après avoir lutté contre des vents et des calmes successifs, dans une vaste baie de l'île Isabel, à laquelle il donna le nom de *Port Praslin*. A peine à l'ancre, le vaisseau fut entouré de pirogues; les naturels ne voulurent pas venir à bord, et se contentèrent d'accepter quelques présents. Ils regagnèrent la terre le soir et passèrent la nuit groupés près d'un grand feu. Quelques-uns cherchaient à contrefaire les bruits qu'ils avaient entendus à bord, les divers commandements et les coups de sifflet du maître d'équipage.

Une douzaine de pirogues revinrent le lendemain pendant qu'on bâlait le navire dans le havre. L'un de ces canots avait cinquante-six pieds de long sur quatre pieds de large. Comme la veille, les naturels s'amuserent à répéter les commandements des officiers; mais le fifre ayant joué un air avec accompagnement de tambour, ils écoutèrent aussitôt, plongés dans une muette extase; puis, dans leurs transports

de joie, ils firent pirouetter leurs pirogues avec leurs pagaies en battant les flots en cadence. Attiré par la musique, l'un des sauvages se hasarda à monter sur le pont, et le nombre de ceux qui le suivirent devint en peu d'instants si considérable, qu'il fallut surveiller avec soin cette foule inquiète, agitée, et dont les regards trahissaient les craintes et les soupçons. Au moindre mouvement que l'on faisait sur le vaisseau, ils sautaient dans leurs pirogues, et parfois même ils se jetaient à la mer. Quoiqu'on leur fit quelques cadeaux, ils n'étaient pas moins prompts à s'élaner sur tout ce qui se trouvait à leur portée.

Vers midi, Surville expédia deux canots armés, sous les ordres de son second, pour chercher une aiguade. Toutes les pirogues suivirent les canots, l'une d'elles marchant en avant pour guider les autres. Celle-ci semblait commandée par un naturel qui se tenait debout, avec deux paquets d'herbes dans les mains qu'il élevait au-dessus de sa tête, en exécutant différents gestes en cadence. Au milieu de la pirogue était un jeune homme appuyé sur une longue lance. Des fleurs rouges étaient passées dans ses oreilles et dans la cloison de ses narines; ses cheveux étaient poudrés à blanc avec de la chaux.

La pirogue conduisit les canots vers l'entrée d'un canal étroit bordé de broussailles, et reculant l'aiguade prétendue. L'officier français ne trouvant pas prudent d'y engager ses canots,

détacha, pour une reconnaissance par terre, quatre hommes et un caporal. Le détachement revint sans avoir trouvé d'eau, si ce n'est dans les marais où l'on enfonçait jusqu'à la ceinture. Le second, devenu plus défiant, se plaignit de ce qu'on l'avait induit en erreur. Les sauvages conduisirent alors les canots derrière un groupe d'îlots, à trois lieues du navire, au pied d'une colline boisée. Le même détachement, envoyé en reconnaissance, trouva un filet d'eau qui découlait d'un rocher goutte à goutte. Une fois en face de cette aiguade, il se vit abandonné par ses guides, et il eut beaucoup de peine à retrouver son chemin.

Pendant ce temps, sur le rivage, les naturels avaient, par tous les moyens possibles, cherché à attirer sur la grève les équipages français pour pouvoir ensuite hâler et échouer les canots sur le sable. Ils montraient pour cela les magnifiques noix de coco dont étaient chargés les arbres de l'île, et, comme les Français ne se laissaient pas persuader, ils cherchaient à s'emparer des amarres des canots pour les tirer sur la grève. Quand le détachement reparut, les sauvages, au nombre deux cent cinquante, armés d'arcs, de lances et de casse-têtes, fondirent sur le petit groupe isolé, tuèrent un soldat et blessèrent le sergent d'un coup de sagaie. Le second lui-même reçut deux flèches dans la cuisse. Alors les Français tirèrent à bout portant au milieu de cette foule qui prit la fuite en voyant

tomber un de ses chefs. L'officier, qui l'avait remarqué se tenant un peu à l'écart et excitant ses guerriers de la voix et du geste, l'avait ajusté et tué du premier coup : auprès du chef gisaient quarante de ses guerriers ; les blessés avaient été emportés par les fuyards.

Cependant, le capitaine s'obstinait à obtenir de l'eau. Peu scrupuleux sur les moyens, il résolut de s'emparer d'un naturel. Il fit embarquer deux matelots cafres dans une pirogue prise sur l'ennemi. Ces hommes, poudrés à blanc, arrangés et vêtus comme les habitants de l'île, pagayèrent auprès du navire, en imitant leurs gestes et leurs allures, en vue d'une pirogue montée par deux sauvages, qui naviguait à quelque distance. Trompés par ces apparences, les naturels s'avancèrent vers leurs prétendus compatriotes ; mais, tout d'un coup, les canots lui donnèrent la chasse, et, désespérant de l'atteindre, ils tirèrent sans pitié sur les deux hommes qui ramaient. L'un d'eux fut tué, et son corps en tombant dans la mer fit chavirer la pirogue. Le second voulut se sauver à la nage, mais on l'atteignit, malgré ses plogéons réitérés, et on l'amena à bord. C'était un jeune homme de quatorze à quinze ans, nommé Lova-Sarega, qui se défendait avec une intrépidité rare. Lorsqu'il eut été hissé sur le pont, tout garrotté, il contrefit la mort pendant une heure ; mais, comme on essaya de le laisser tomber à diverses reprises de sa hauteur, dans sa chute il eut soin

d'avancer l'épaule pour se préserver la tête. Las de jouer un rôle inutile, il ouvrit les yeux, et, voyant l'équipage manger du biscuit, il en demanda et en mangea de fort bon appétit. On eut soin, toutefois, de le tenir encore attaché, de peur qu'il ne se jetât à la mer. Le lendemain, le captif indiqua l'aiguade tant désirée, et l'on alla à diverses reprises y faire de l'eau, en ayant soin de tirer sur les pirogues qui rôdaient autour des chaloupes.

Les seuls rafraîchissements que l'on put se procurer furent des cocos, des choux-palmistes, des huîtres et d'autres coquillages. Cette relâche avait d'ailleurs été funeste aux Français; le sergent blessé était mort, et le second lui-même ne vit fermer ses plaies que dix mois après le combat, ce qui fit supposer que les flèches de ces sauvages étaient empoisonnées. Le seul résultat heureux consista en quelques documents qu'on en recueillit, d'autant plus précieux qu'ils sont à peu près les seuls que nous ayons sur les îles Salomon. Les indigènes de cet archipel sont de stature médiocre, mais forts et nerveux. Les uns sont vraiment noirs, les autres cuivrés. Les noirs ont les cheveux crépus, le front petit, le bas du visage pointu et garni d'un peu de barbe. L'ensemble de la physionomie a un caractère farouche, presque féroce. Quelques-uns des hommes cuivrés ont des cheveux lisses. En général, les cheveux sont coupés à la hauteur des oreilles. D'autres n'en conservent qu'une touffe

sur le sommet de la tête. Plusieurs divisent la touffe de l'occiput en petites queues qu'ils pommadent avec une sorte de gomme. La plupart se teignent les sourcils et les cheveux en jaune avec de la chaux, et s'appliquent une raie blanche, d'une tempe à l'autre, au-dessus des sourcils. Les femmes, dont on ne vit qu'un petit nombre, tracent des raies semblables en long sur leurs joues et en travers sur leur gorge. Le seul vêtement des deux sexes consiste en un morceau de natte autour des reins. Les hommes ont le visage, les bras et d'autres parties du corps tatoués de dessins qui ne manquent pas de grâce. Le lobe inférieur des oreilles et la closion des narines sont percés pour recevoir divers ornements. Les bracelets en coquillages de tridacne et en écailles de tortue sont placés au-dessus du coude ou au poignet. Quelquefois aussi ils suspendent à leur cou une espèce de peigne en pierre blanche très-estimée. Mais les ornements qui frappèrent le plus vivement Surville et ses compagnons, furent des colliers, des pendants d'oreilles et même des ceintures entières en dents humaines, dépouilles sans doute des ennemis dévorés sur le champ de bataille.

L'arc de ces sauvages est d'un bois noir, élastique et médiocrement pliant; la corde est en filaments d'écorce de latanier. La flèche, roseau de trois pieds de long, se compose de pièces soudées entre elles par un mastic très-tenace; sa pointe est une arête de raie. Les

lances sont en bois noir de latanier ; longues de huit à dix pieds, elles se terminent par un os pointu et garni de fortes barbes qui rendent les blessures dangereuses. Les casse-têtes, longs de deux pieds et demi et de la forme d'un losange aplati, sont ordinairement en bois rouge très-pesant ; les naturels les portent à leur ceinture. Enfin, leurs boucliers sont en lanières de rotin tressées ensemble, munis d'un côté d'une anse pour passer le bras, et ornés parfois de houppes de paille rouge et jaune. Ils ont des marteaux d'une pierre noire, fixée solidement à un manche au moyen de liens de rotin ; des herminettes en coquilles, taillées en biseau et ajustées à un morceau de bois dont la courbure est naturelle. Leurs couteaux sont des nacres tranchantes, et ils se servent de pierres à feu aiguisées pour se couper la barbe et les cheveux. Leurs filets de pêche se fabriquent avec les filaments de l'écorce du latanier. Dans leurs pirogues on trouva des graines d'une odeur balsamique, qu'ils brûlent pour s'éclairer. Elles donnaient une lumière plus claire que les chandelles de cire, et répandaient une odeur fort agréable.

Ces îles produisaient des cocotiers, des bananiers, des cannes à sucre, des ignames et diverses sortes d'amandes. Le *binao*, évidemment le *venaus* de Mendana, tient lieu de pain aux naturels. Ces paysages riches et verdoyants étaient peuplés d'une grande quantité de cacatoès, de

loris, de pigeons ramiers, et de merles plus gros que ceux d'Europe. Dans les marais, on trouva des courlis, des alouettes de mer, une espèce de bécassine, une sorte de canard, enfin des salamandres, dont quelques-unes ont cinq pieds au moins de la tête à la queue. On sut aussi que des cochons errent à l'état sauvage dans les forêts, et l'un des officiers, qui s'occupait d'histoire naturelle, remarqua une araignée, des fourmis et des mouches d'une grosseur prodigieuse.

Lova-Sarega resta deux ans avec les Français. Voici ce que dit Monneron, le subrécargue du *Saint-Jean-Baptiste*, du caractère de ce jeune sauvage : « Il était à peine depuis deux mois sur le vaisseau, qu'on s'aperçut de la facilité qu'il avait à apprendre notre langue ; mais les progrès qu'il avait faits furent retardés par un séjour de trois mois chez les Espagnols du Pérou. Il parvint néanmoins, pendant ce temps, à se faire entendre assez bien dans les deux idiomes.

« Ce qui excita le plus son étonnement à Lima, ce fut la hauteur et la grandeur des maisons. Il ne pouvait se persuader qu'elles fussent solides, et, pour s'en assurer, il essayait d'ébranler les murs. Sa surprise redoublait tous les jours, en voyant les occupations et les ouvrages des Européens, et il ne tarda pas à reconnaître qu'ils avaient une grande supériorité sur ses compatriotes. Pendant la traversée du port

Praslin au Pérou, M. de Surville le fit toujours manger à sa table : il reconnut bien que c'était une faveur particulière, parce que le traitement des autres noirs était tout différent du sein. A la mort de M. de Surville, le jeune Lova se retira de lui-même de la table des officiers, et voulut servir comme domestique.

On a eu pour lui des égards particuliers, et sans doute il les mérita par ses bonnes qualités : les témoignages de sa reconnaissance ont toujours prouvé qu'il sentait le prix des attentions, et jamais il n'a abusé des bontés qu'on avait pour lui. Le seul défaut qu'on lui connaisse est un mouvement de dépit ou de désespoir auquel il se livre facilement et qu'on ne peut attribuer qu'à son extrême sensibilité ; mais ce mouvement ne tourne jamais que contre lui-même, et ne dure qu'un instant : c'est la colère d'un enfant. Il a l'esprit pénétrant et apprend avec facilité et avec plaisir tout ce qu'on désire qu'il sache ; il apprendrait certainement à lire en très-peu de temps, si l'on s'occupait à le lui enseigner.

On n'a qu'à se louer de sa probité ; il aime assez la parure, mais il s'en détache sans peine. Il connaît très-bien le prix et l'usage de l'argent, et cependant il n'y attache pas une grande valeur. Il ne paraît avoir de vifs désirs que pour satisfaire son appétit. On peut assurer qu'il a les plus heureuses dispositions et qu'il est exempt de beaucoup de défauts dont l'édu-

cation la plus soignée ne garantit pas toujours. »

Interrogé sur son pays natal, Lova-Sarega répondit que chaque île de l'archipel était en guerre avec l'île voisine, et que les prisonniers faits dans les batailles devenaient les esclaves des vainqueurs. L'autorité du roi ou chef est illimitée; tous ses sujets doivent apporter chez lui le produit de leur pêche, de leurs récoltes, de leurs travaux et du butin fait sur l'ennemi. Le chef retient ce qui lui convient, et abandonne le reste aux propriétaires. Celui qui emporterait chez lui quelque chose avant de l'avoir offert au souverain s'exposerait à une peine sévère. Tout sujet marchant sur l'ombre de son roi était sur le champ puni de mort. Un grand pouvait racheter sa vie par le sacrifice de toutes ses richesses.

Au sujet de la religion de ses compatriotes, Lova-Sarega disait seulement qu'après leur mort les hommes montaient au ciel, et qu'ils revenaient de temps en temps sur la terre pour visiter leurs anciens amis. Suivant cette croyance d'une touchante poésie, les esprits reviennent durant la nuit : ils annoncent les choses bonnes ou mauvaises et désignent les meilleurs endroits pour la pêche. Quand on contredisait à cet égard le jeune sauvage, il disait que personne ne pouvait savoir mieux que lui ce qui se passait dans son pays.

Les médecins, qui sont tous des vieillards, ont

une grande influence parmi ces peuples. Même après un long séjour à bord, Lova-Sarega parlait des médecins de son île comme d'hommes bien plus habiles que les médecins d'Europe, bons seulement pour prolonger les maladies.

Quand un homme riche meurt, son cadavre est déposé sur une plate forme à claire-voie, au-dessous de laquelle on a creusé une fosse. On attend que la putréfaction en ait décomposé les chairs et que les fragments en soient tombés dans la fosse; puis on entasse la tête et les ossements qui sont transportés dans une sépulture commune. Le trou est recouvert, et au-dessus on élève une case. Pour désigner le tombeau d'un enfant, ces peuples sauvages emploient un emblème touchant et simple : ils y plantent des fleurs.

Quoique leurs embarcations paraissent fragiles, ces insulaires n'en exécutent pas moins des voyages de dix à douze jours. Ils se guident dans leur route sur le mouvement des astres et savent distinguer quelques étoiles. Lova-Sarega assurait avoir vu aborder à son île un bateau qui portait quinze hommes noirs, trois femmes noires et une femme blanche. Les femmes noires ne faisaient que babiller; la femme blanche pleurait un homme blanc qui, s'étant jeté à l'eau pour prendre une tortue, avait été dévoré par les poissons. Elle accoucha de deux filles blanches, dont l'une mourut. Rien ne put consoler sa douleur; elle s'étrangla avec

un petit lacet qu'elle portait à son cou et qui lui servait sans doute à marquer par des nœuds le nombre de jours qu'elle avait passés loin de son pays. Lova-Sarega ajoutait que cette blanche avait des pendants d'oreilles très-grands et de couleur d'or, que ses cheveux étaient longs, qu'elle avait la cloison du nez percée, et qu'elle était nue, avec un simple morceau d'étoffe pour la couvrir des hanches aux genoux. Le bateau qui l'avait amenée contenait une grande provision de cochons et de cocos.

Le père du jeune sauvage faisait souvent des voyages qui duraient dix ou douze jours chez une nation beaucoup moins noire que la sienne ; il y échangeait des noirs contre des blancs, et il en rapportait des toiles fines chargées de dessins pour en faire des ceintures. Ces divers récits ont donné lieu de penser à M. d'Urville que la race jaune ou polynésienne occupe encore quelques points des îles Salomon.

Surville quitta l'île Isabel le 21 octobre, et, le 26, il se croyait hors de vue de toute terre, quand une île (la *Gower* de Carteret) s'étant révélée tout à coup, il la nomma *Inattendue*. Il découvrit encore le lendemain l'*île des Contrariétés*, qu'il appela ainsi à cause du calme et des folles brises qui le retinrent sur la côte. Dans la journée du 2 novembre, enchaîné sur la mer qui dormait sans un souffle de vent, il fut environné de pirogues, et voulut même envoyer un canot à terre ; mais des hostilités éclatèrent

et firent renoncer à la descente. Le 5, Surville découvrit les *Trois-Sœurs*, et une quatrième île qu'il nomma *île du Golfe*. Des pirogues se détachèrent de ces diverses îles, mais aucun des canots ne voulut se rendre aux signes qu'on leur fit de venir le long du bord. Enfin, le 6, Surville doubla les deux petites îles plates *Anna* et *Catalina*, qu'il nomma *îles de la Délivrance*; puis, pensant que toutes les terres qu'il venait de prolonger ne formaient qu'une seule et même île, il les nomma *terre des Arscides*, nom qui a été restreint à une des grandes îles de l'archipel.

En quittant les îles Salomon, Surville fit voile vers la Nouvelle-Zélande, qu'il atteignit le 12 décembre. Il ne put mouiller que cinq jours après dans la baie Oudoudou, qu'il nomma *Lauriston*, au moment même où le capitaine Cook relevait cette baie sans se douter qu'il y avait été précédé par un navire français. Le lendemain il descendit à terre et fut reçu par le chef de la contrée, tandis que les naturels épars çà et là haussaient et baissaient alternativement des peaux de chiens et des paquets d'herbes qu'ils tenaient à la main. Le jour suivant, les insulaires se montrèrent réunis en troupes et sous les armes. Invité par les signes amicaux du chef, Surville se rendit seul au rivage auprès de lui. Le Nouveau-Zélandais lui demanda son fusil qu'il refusa, puis son épée dont il consentit à se dessaisir. Le chef courut montrer l'arme à

ses compatriotes avec une sorte d'orgueil, et leur adressa une harangue animée. Dès cet instant, la meilleure intelligence régna entre les Zélandais et les Français, et ceux-ci purent se procurer des vivres et des rafraichissements de toute nature pour leurs nombreux malades. Le chef avait demandé à Surville la permission de visiter le navire, et il se disposait à partir dans son canot, lorsque les naturels alarmés poussèrent des cris qui le forcèrent de revenir à la côte.

Pendant que le *Saint-Jean-Baptiste* était à l'ancre, une violente tempête lui fit courir les plus grands dangers. Par ses manœuvres habiles le capitaine parvint à le sauver; mais la chaloupe qui était à terre avec les malades fut obligée de fuir devant le mauvais temps et de se réfugier dans une petite anse près d'un village où commandait un chef nommé Nagui-Noui, qui reçut les malades dans sa propre habitation et leur prodigua tous les soins et tous les rafraichissements possibles, sans vouloir rien accepter en retour. La violence de la tempête avait en outre détaché du navire un canot amarré à la poupe et qui était allé s'échouer près du village de Nagui-Noui. Le capitaine envoya sur-le-champ à sa recherche, mais les naturels s'en emparèrent et le cachèrent si bien qu'il fut impossible de le retrouver. Surville, irrité de la perte de son canot, ne craignit pas de faire lui-même des perquisitions minutieuses

dans une petite rivière où il pensait qu'on avait pu le couler; puis, quand il vit que toutes ses peines étaient stériles, il résolut de tirer vengeance du vol. Des sauvages se trouvant dans le voisinage, il leur fit signe d'approcher, en saisit un qui accourut avec confiance, le conduisit à bord, s'empara d'une pirogue, brûla celles qu'il trouva sur la grève, mit le feu au village, puis appareilla pour quitter la Nouvelle-Zélande.

Cette vengeance atroce était d'autant plus injuste, que le prisonnier se trouvait être le chef Nagui-Noui, le même qui avait accueilli les malades avec une hospitalité si désintéressée pendant les trois jours de la tempête. L'un des lieutenants, Potier de l'Orme, qui commandait la chaloupe dans cette circonstance critique, raconte ainsi la douleur touchante du Nouveau-Zélandais. « Cet infortuné ne m'eut pas plus tôt reconnu, qu'il se jeta à mes pieds, les larmes aux yeux, en me disant des choses que je n'entendais pas, et que je pris pour des prières d'intercéder en sa faveur et de le protéger. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour lui montrer qu'on ne voulait pas lui faire de mal. Il me serrait dans ses bras, et il me montrait en pleurant sa terre natale qu'on le forçait d'abandonner. Heureusement pour moi, le capitaine le fit descendre dans sa chambre de conseil; car il me faisait peine de voir cet homme alarmé du sort qu'on lui préparait. »

Nagui-Nouï se figurait qu'on allait l'assommer sur-le-champ, le rôtir et le manger. Ce ne fut qu'à la longue qu'il se remit de ses craintes. Ce naturel était extrêmement vorace ; après avoir mangé ce qu'on lui donnait, il allait encore auprès des matelots mendier les restes de leurs vivres. Néanmoins, il regrettait toujours son habituelle nourriture, la racine de fougère. Nagui-Nouï ne revit plus la Nouvelle-Zélande ; il mourut près de l'île Juan Fernandez, le 12 mars 1770.

Après s'être ainsi privé des rafraîchissements dont il avait besoin encore par sa brutale et imprévoyante vengeance, Surville se dirigea vers les latitudes où il supposait exister son île imaginaire. Le vent d'E., la disette d'eau et les maladies ne lui permirent pas d'y croiser longtemps, et, le conseil assemblé, il fut décidé que l'on gagnerait au plus tôt les côtes du Pérou. Le 8 avril 1770, Surville vint mouiller dans la baie de Chilka. Impatient de se rendre à terre pour faire connaître au vice-roi du Pérou les raisons qui l'obligeaient à cette relâche, il s'embarqua dans le canot, sans écouter les représentations de son second qui, arrêté par la barre de Chilca, avait inutilement tenté d'aborder. Malgré les efforts des rameurs, la force des lames entraîna le canot sur la barre, et il fut aussitôt chaviré. L'intrépide capitaine périt ainsi au port, victime de son mépris du danger. Le second prit le commandement du

*Saint-Jean-Baptiste*, qu'il conduisit au Callao de Lima, et de là en Europe.

XXVI. MARION DU FRESNE. — 1771-1772.

Relâche à Van Diemen. — Séjour à la baie des Iles de la Nouvelle-Zélande. — Massacre de Marion et de plusieurs de ses compagnons.

Le capitaine Marion partit, en 1771, de l'île-de-France avec le *Mascarin* sous ses ordres immédiats, et le *Castries*, commandé par le chevalier Du Clesmeur. Il était chargé de reconduire dans sa patrie le Taïtien Outourou, que Bougainville avait amené en France, et de profiter de la traversée pour faire de nouvelles découvertes dans ces mers encore peu connues. Il fut obligé de relâcher sur l'île de Madagascar, pour y compléter son approvisionnement et pour y faire traiter Outourou qui avait contracté la petite vérole à l'île-de-France. Après la mort du jeune sauvage, Marion n'en persista pas moins à continuer son voyage. Après s'être arrêté au cap de Bonne-Espérance, il se dirigea dans les latitudes australes, où il s'avança jusqu'au 47° sans rien trouver que quelques petites îles escarpées et stériles, auxquelles son nom et celui de son lieutenant Crozet sont demeurés.

La rencontre des bancs de glace et les avaries que les deux navires éprouvèrent en se heurtant l'un l'autre au milieu d'un brouillard,

déterminèrent Marion à chercher une relâche. Il se rendit à la terre de Van Diemen ou Tasmanie, et mouilla dans la baie de Frederick Hendrik, le 4 mars 1772. Une trentaine de sauvages s'étaient approchés de la côte, au moment où les navires avaient jeté l'ancre. Le lendemain, ils vinrent au-devant des Français, avec leurs enfants et leurs femmes. On voulut les gagner à l'aide de quelques petits présents; mais ils repoussèrent même le fer, les miroirs, les mouchoirs et les étoffes. On leur montra des canards et des poules, en leur faisant entendre par signes que l'on désirait avoir des animaux semblables; au lieu de répondre, ils jetèrent au loin les poules et les canards avec un air de colère. Depuis une heure environ, les Français se trouvaient à terre, quand le capitaine Marion y descendit lui-même. S'avançant au devant de lui, l'un des naturels lui offrit un tison enflammé pour qu'il pût mettre le feu à un tas de bois amoncelé sur la plage. Marion s'y prêta, croyant que c'était une formalité capable de rassurer les sauvages. Mais à peine le bois était-il en feu, que les naturels se retirèrent sur une petite colline, d'où ils lancèrent une volée de pierres qui blessèrent les deux capitaines; on leur riposta par quelques coups de fusil; puis, avec les canots, on alla prendre terre plus loin sur un lieu découvert au milieu de la baie. Pendant ce temps les sauvages, ayant renvoyé dans les bois leurs femmes et

leurs enfants, s'étaient mis à suivre les embarcations le long du rivage, et, au moment où elles accostèrent, sur les cris de leurs chefs, ils décochèrent tous leurs lances. Un nègre, au service des Français, fut blessé. Une seconde décharge tua un naturel, en blessa plusieurs, et les autres s'enfuirent en hurlant vers les bois. Dans leur fuite, ils cherchaient à entraîner ceux de leurs camarades dont les blessures étaient assez graves pour les empêcher de les suivre; un détachement envoyé à leur poursuite ramena pourtant un indigène blessé, qui mourut quelques heures après. Cet homme avait cinq pieds trois pouces. Il était entièrement nu, comme les autres naturels des deux sexes de sa tribu, et il paraissait noir comme un Cafre; mais, après avoir lavé le cadavre, on s'aperçut que sa peau était plutôt rougeâtre, et que la crasse et la fumée seules lui donnaient cette teinte noire.

Marion n'ayant pas trouvé d'eau dans les environs, ni de bois propre à réparer la mâture du *Castries*, fit voile pour la Nouvelle-Zélande, qu'il accosta le 24 mars, à la hauteur du cap Borell, devant le mont Egmont, qu'il appela *Pic Mascarin*. Il prolongea toute la bande occidentale d'Ika-na-Mawi, et vint mouiller, le 4 mai, sur la baie des Iles, près le cap Brett de Cook. Trois pirogues pagayèrent vers les vaisseaux, et les sauvages qui montaient l'une d'elles consentirent à venir à bord du *Mascarin*. Ils furent bien accueillis et reçurent divers cadeaux

en vêtements et en outils de fer. Les autres, enhardis par la réception faite à leurs compatriotes, montèrent aussi à bord. Cinq ou six demandèrent même à y passer la nuit : parmi eux se trouvait un chef nommé Tekouri, qui devait jouer un grand rôle dans la tragique histoire de Marion.

Quelques jours après, les navires étant amarrés dans un bon mouillage, on établit des tentes sur une île voisine nommée *Motou-Roua*, pour y faire soigner les malades. Un corps-de-garde devait les protéger ainsi que les matelots occupés à l'aiguade. Pendant ces diverses opérations, les pirogues zélandaises venaient en foule échanger des poissons contre des objets de quincaillerie. Les sauvages étaient doux et paisibles ; ils faisaient preuve de sagacité et d'intelligence, et bientôt ils surent les noms de tous les officiers. Ils venaient à bord en grand nombre, et Marion ne laissait pénétrer dans la chambre que les chefs, les femmes et les enfants. Les chefs se distinguaient par des touffes de plumes plantées au sommet de la tête. On reconnaissait les femmes mariées à leur chevelure rattachée sur la tête, tandis que les jeunes filles laissaient flotter leurs cheveux en liberté.

Sur les bords de la baie, Marion compta une vingtaine de villages, dont plusieurs pouvaient contenir quatre cents habitants. Aussitôt qu'on débarquait devant un village, les naturels ac-

couraient au-devant des étrangers et les pressaient de venir dans leurs maisons. Dans ses courses à l'intérieur, Marion avait trouvé, à trois lieues environ du mouillage, une forêt de beaux cèdres qui pouvaient servir à réparer sa mâture. Il y fit aussitôt construire un établissement pour abattre des arbres, les tailler et les traîner jusqu'à la mer. Chaque jour la chaloupe allait y porter des vivres aux ouvriers. Marion avait ainsi trois postes : l'un sur Motou-Roua, pour la forge, les malades et ceux qui faisaient l'eau ; le second sur la grève pour servir d'entrepôt, et le troisième, à deux lieues du rivage, dans la forêt. Chacun de ces postes était gardé par un détachement de soldats avec un officier. Les naturels fréquentaient habituellement ces divers postes et y portaient des oiseaux et des poissons. Ils mangeaient avec les marins, les aidaient dans leurs travaux ; enfin la bonne harmonie était si parfaite que Marion donna l'ordre de ne plus armer les embarcations qui allaient à l'eau.

Le capitaine se plaisait singulièrement avec les naturels ; sa chambre en était toujours remplie, et il commençait à converser avec eux, à l'aide du vocabulaire de Taïti. De leur côté, les sauvages étaient pleins d'attentions pour lui ; tous les jours ils lui apportaient de magnifiques turbots, parce qu'ils savaient que leur ami était friand de ce poisson. Quand il descendait à terre, les sauvages le portaient en triomphe,

en poussant des cris de joie; les femmes, les filles, les enfants même, venaient lui faire des caresses; tous l'appelaient par son nom. L'un de ceux qui montraient le plus d'égard pour lui était Tekouri, chef du plus grand village de la contrée. Chaque officier avait parmi les sauvages un ami particulier qui l'accompagnait partout. Enfin, ce peuple semblait le plus humain, le plus hospitalier, le plus doux qui fût au monde.

Le 8 juin, Marion, descendu à terre, fut accueilli avec des témoignages d'amitié plus vifs que de coutume. Rassemblés en conseil général, les chefs le proclamèrent le grand chef du pays, et lui placèrent sur la tête quatre magnifiques plumes blanches. Cependant le lieutenant Crozet, l'historien de ce triste voyage, avait de vagues et funestes pressentiments. « Dans le temps, dit-il, le jeune sauvage que j'avais pris en affection et qui me témoignait beaucoup d'attachement, vint me visiter. C'était un jeune homme beau, bien fait, d'une physionomie douce et toujours riante: il avait ce jour-là un air de tristesse que je ne lui avais jamais vu. Il m'apportait en présent des armes, des outils et des ornements d'un très-beau jade que je lui avais témoigné désirer. Je voulus les lui payer par des outils de fer et des mouchoirs rouges, il les refusa. Il ne voulut pas néanmoins reprendre ses jades. Je lui offris à manger, mais il refusa encore et me quitta avec

une expression de tristesse indéfinissable. Je ne l'ai plus revu. Quelques autres sauvages, amis des autres officiers, disparurent aussi. Malheureusement nous ne fîmes pas assez d'attention à cette singularité.....

« Enfin, le 12 juin, à deux heures après midi, M. Marion descendit à terre dans son canot, armé de douze hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers, MM. de Vaudricourt et Le Houx, un volontaire et le capitaine d'armes du vaisseau. Tekouri, un autre chef et cinq ou six sauvages qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent M. Marion, dont le projet était d'aller manger des huitres, et de donner un coup de filet au pied du village de Tekouri.

« Le soir, M. Marion ne revint point, comme à son ordinaire, coucher à bord du vaisseau. On ne vit revenir personne du canot; on n'en fut pas inquiet : la confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie parmi nous, qu'on ne se défiait point d'eux. On crut seulement que M. Marion et sa suite avaient couché à terre dans une de nos cabanes, pour être plus à portée le lendemain de voir les travaux de l'atelier occupé à la mâture du *Castries* qui était fort avancée.

« Le lendemain 15 juin, à cinq heures du matin, le *Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois pour la consommation journalière. A neuf heures, on aperçut à la mer un homme qui nageait vers les vaisseaux; on lui envoya aussitôt un

bateau pour le secourir et l'amener à bord. Cet homme était un des chaloupiers qui s'était seul sauvé du massacre de tous ses camarades, assommés par les sauvages. Il avait deux coups de lance dans le côté, et se trouvait fort maltraité. Il raconta que, lorsque la chaloupe avait abordé la terre sur les sept heures du matin, les sauvages s'étaient présentés sur la grève sans armes avec leurs démonstrations habituelles d'amitié; qu'ils avaient, suivant leur coutume, porté sur leurs épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui craignaient de se mouiller, qu'ils s'étaient montrés enfin, comme à l'ordinaire, bons camarades, mais que les matelots s'étant séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois, alors les sauvages, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient jetés avec fureur par troupes de huit ou dix sur chaque matelot, et les avaient massacrés; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois sauvages, s'était d'abord défendu, et avait reçu deux coups de lance, mais que, voyant venir à lui d'autres sauvages, et se trouvant plus près du bord de la mer, il s'était enfui et caché dans les broussailles; que, de là, il avait vu tuer ses camarades; que les sauvages, après les avoir tués, les avaient dépouillés, leur avaient ouvert le ventre, et commençaient à les hacher en morceaux, lorsqu'il avait pris le parti de tenter de gagner un des vaisseaux à la nage.

« Après un rapport aussi affreux, on ne douta

plus que M. Marion et les seize hommes du canot dont on n'avait aucune nouvelle n'eussent éprouvé la même fin que les hommes de la chaloupe. Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens de sauver les trois postes que nous avions à terre. On expédia aussitôt la chaloupe du *Mascarin*, bien armée, avec un officier de marine et un détachement de soldats commandés par un sergent. L'officier avait ordre d'examiner le long de la côte s'il ne découvrirait pas le canot de M. Marion et la chaloupe ; mais il lui était surtout commandé d'avertir tous les postes, et d'aller d'abord au débarquement le plus voisin de l'atelier des mâts pour porter promptement du secours à ce poste, le premier et le plus important, avec l'avis de ce qui venait de se passer. L'officier découvrit en passant la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion, échoués ensemble devant le village de Tekouri, et entourés de sauvages armés de haches, sabres et fusils, qu'ils avaient pris dans les deux bateaux après avoir égorgé nos gens.

« Pour ne rien compromettre, l'officier ne s'arrêta point à cet endroit, où il aurait pu facilement dissiper les sauvages et reprendre les embarcations ; il craignait de ne pas arriver à temps au poste de la mâture. Il se conforma donc à l'ordre qu'il avait reçu d'y porter promptement secours, avec l'avis des événements tragiques de la veille et du matin.

« Je me trouvais heureusement au poste ; j'y avais passé la nuit, et, sans rien savoir du massacre de M. Marion, j'y avais fait faire bonne garde. J'étais sur une petite montagne, occupé à diriger le transport de nos mâts, lorsque, vers les deux heures après midi, je vis paraître un détachement marchant en bon ordre avec des fusils armés de baïonnettes, que je reconnus de loin, à leur éclat, pour n'être pas les armes ordinaires du vaisseau. Je compris aussitôt que ce détachement venait m'annoncer quelque funeste événement. Pour ne point effrayer nos gens, dès que le sergent qui marchait à la tête fut à la portée de ma voix, je lui criai d'arrêter, et je m'approchai pour apprendre seul ce dont il pouvait être question. Lorsque j'eus entendu ce rapport, je défendis au détachement de parler, et je me rendis avec lui au poste. Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les outils et les armes ; je fis charger les fusils, et partager entre les matelots tout ce qu'ils pouvaient emporter. Je fis faire un trou dans une de nos baraques pour enterrer le reste : je fis ensuite abattre la baraque, et donnai l'ordre d'y mettre le feu, pour cacher sous les cendres le peu d'outils et d'ustensiles que j'avais fait enterrer, faute de pouvoir les emporter.

« Nos gens ne savaient rien des malheurs arrivés à M. Marion et à leurs camarades. J'avais besoin, pour nous tirer d'embarras, qu'ils conservassent toute leur tête. J'étais entouré de

sauvages, dont je voyais des troupes occuper toutes les hauteurs. Je partageai mon détachement, que je renforçai de matelots armés de fusils, partie à la tête, précédés du sergent, et partie à la queue : les matelots chargés d'outils et d'effets étaient au centre; je faisais l'arrière-garde. Nous partîmes au nombre d'environ soixante hommes; nous passâmes à travers plusieurs troupes de sauvages, dont les différents chefs me répétaient souvent ces tristes paroles : *Tekouri mate Marion* (Tekouri a tué Marion). L'intention de ces chefs était de nous effrayer, parce que, chez eux, lorsque le chef est tué dans une affaire, tout est perdu pour ceux qui le suivent.

Nous fîmes ainsi près de deux lieues jusqu'au bord de la mer, où les chaloupes nous attendaient, sans être inquiétés par les sauvages qui se contentaient de nous suivre sur les côtés, et de nous répéter souvent que Marion était mort et mangé. J'avais dans le détachement de bons tireurs qui, entendant dire que M. Marion était tué, brûlaient d'envie de venger sa mort, et me demandaient souvent la permission de casser la tête à ces chefs qui semblaient nous menacer. Mais il n'était pas temps de s'occuper de vengeance : dans l'état où nous étions, la perte d'un seul homme était irréparable, et si nous en avions perdu plusieurs, les deux vaisseaux ne fussent jamais sortis de la Nouvelle-Zélande. Nous avions d'ailleurs un troisième

poste, celui de nos malades, qu'il fallait mettre en sûreté. J'arrêtai donc l'ardeur de nos gens, et je leur défendis de tirer, leur promettant de donner carrière à leur vengeance dans une occasion plus favorable.

« Lorsque nous fûmes arrivés à notre chaloupe, les sauvages semblaient nous serrer de plus près. Je donnai l'ordre aux matelots chargés de s'embarquer les premiers; puis, m'adressant à un chef sauvage, je plantai un piquet en terre à dix pas de lui, et je lui fis entendre que, si un seul des siens passait la ligne de ce piquet, je le tuerais avec ma carabine, dont je fis la démonstration de vouloir me servir. Le chef répéta docilement mon commandement aux siens, et aussitôt les sauvages, au nombre de mille hommes, s'assirent tous.

« Je fis successivement embarquer tout le monde, ce qui fut assez long, parce qu'il y avait beaucoup de bagages à mettre dans la chaloupe, que ce bateau chargé, tirant beaucoup d'eau, ne pouvait accoster la terre, et qu'il fallait entrer dans la mer pour s'embarquer. Je m'embarquai enfin le dernier, et, aussitôt que fus entré dans l'eau, les sauvages se levèrent tous ensemble, forcèrent la consigne, poussèrent le cri de guerre, nous lancèrent des javelots de bois et des pierres qui ne firent de mal à personne. Ils brûlèrent nos cabanes qui étaient sur le rivage, et nous menacèrent avec leurs armes qu'ils frappaient les uns contre les autres, en poussant des cris affreux.

« Aussilôt que je fus embarqué, je fis lever le grapin de la chaloupe; je fis ensuite ranger nos gens de manière à ne pas embarrasser les rameurs. La chaloupe était si chargée et si pleine, que je fus obligé de me tenir debout à la poupe, la barre du gouvernail entre les jambes. Mon intention était de ne pas faire tirer un coup de fusil, mais de regagner promptement le vaisseau, pour envoyer ensuite la chaloupe sur l'île Motou-Roua relever le poste de nos malades, notre forge et notre tonnellerie.

« A mesure que nous commençâmes à nous éloigner du rivage, les cris, les menaces des naturels augmentaient, de sorte que notre retraite avait l'air d'une fuite. Les sauvages entraient dans l'eau, comme pour venir attaquer la chaloupe. Je jugeai alors, avec le plus grand regret, qu'il était important et nécessaire à notre propre sûreté de faire connaître à ces barbares la supériorité de nos armes. Je fis lever les rames; je commandai à quatre fusiliers de tirer sur les chefs qui paraissaient les plus agités et animaient tous les autres; chaque coup fit tomber un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs chefs et leurs camarades avec une stupidité incroyable; ils ne comprenaient pas comment ils pouvaient être tués par des armes qui ne les touchaient pas, comme leurs casse-têtes et leurs massues. A chaque coup de fusil, ils redoublaient leurs menaces et

leurs cris; ils s'agitaient horriblement sans changer de place; ils restaient sur le rivage comme un troupeau de bêtes. Nous les eussions détruits jusqu'au dernier, si j'avais voulu faire continuer la fusillade. Après en avoir tué, malgré moi, beaucoup trop, je fis ramer vers le vaisseau, et les sauvages cessèrent de crier. »

Crozet fit ensuite ramener les malades à bord, et prit toutes les mesures nécessaires pour que les navires fussent à l'abri d'un coup de main de la part des sauvages. Le jour suivant, il envoya un détachement sur l'île pour continuer la provision d'eau et de bois : trois cents naturels environ, qui habitaient un petit village de l'île, se présentèrent en armes et se disposèrent à livrer le combat. Les Français marchèrent sur eux, la baïonnette en avant, et les repoussèrent jusqu'à leur village, où ils se préparèrent à résister, en poussant des cris affreux.

« Parmi les sauvages, dit Crozet, on remarquait Malou, chef de l'île, et cinq ou six autres chefs qui s'agitaient avec violence, haranguaient leurs guerriers et les excitaient à marcher sur l'ennemi; mais les guerriers n'osèrent le faire. Parvenus à une portée de pistolet du village, les Français firent halte et commencèrent leur fusillade par abattre les six chefs, ce qui mit en fuite les autres guerriers. Le détachement les poursuivit sans pitié, en tua une cinquantaine, en culbuta plusieurs dans la mer, et mit le feu

au village. Cette opération fit que les Français restèrent maîtres de l'île entière; ils en furent quittes pour un homme blessé à l'œil d'un coup de lance.

Crozet fit enterrer les morts sur l'île. Il recommanda expressément qu'on leur laissât à chacun une main saillir hors de terre, pour prouver à leurs ennemis que les Français n'étaient point anthropophages comme eux. On essaya de s'emparer de quelques sauvages blessés, mais les malheureux se débattaient avec tant de frénésie, mordant ainsi que des bêtes féroces, et rompant comme des fils les cordes avec lesquelles on tenta de les garrotter, qu'il n'y eut pas moyen d'en retenir un seul. Les travaux nécessaires pour fabriquer les mâts du *Castries* et compléter les approvisionnements d'eau et de bois retinrent encore les navires pendant un mois. Durant cet intervalle, les sauvages tentèrent à diverses reprises de les surprendre; mais leurs manœuvres furent toujours déjouées, et ils perdirent encore plusieurs hommes en diverses occasions.

Avant de quitter cette terre funeste, le capitaine Du Clesmeur, qui avait succédé à Marion, voulut faire un dernier effort pour se procurer quelques renseignements sur le sort de l'infortuné capitaine de son escorte. Une chaloupe bien armée de pierriers et d'espingoles fut envoyée avec un détachement vers le village de Tekouri. L'officier commandant aborda au lieu même où

L'on avait vu les canots échoués ; mais ils n'y étaient plus : les naturels les avaient brûlés pour en tirer le fer. Le détachement monta vers le village : à son approche, les habitants s'étaient enfuis, et l'on remarqua de loin Tekouri, portant sur ses épaules le manteau de Marion, qui était de deux couleurs, écarlate et bleu. A peine restait-il dans le hameau quelques vieillards qui n'avaient pu fuir et qui se tenaient paisiblement assis devant les portes de leurs cases avec la sérénité des sénateurs romains attendant les Gaulois dans leurs chaises curules. L'un d'eux qu'on voulut emmener captif frappa, sans s'émouvoir, un soldat avec un javelot. On le tua ; mais on ne fit aucun mal aux autres. Les fouilles opérées dans les cabanes firent découvrir dans celle de Tekouri le crâne d'un homme mort depuis quelques jours, et auquel adhéraient encore quelques parties charnues à demi rongées ; on trouva aussi un morceau de cuisse humaine fichée dans une broche en bois et dévorée aux trois quarts. On recueillit, dans les autres maisons, une chemise ensanglantée qui avait appartenu à Marion, les vêtements et les pistolets du jeune de Vaudricourt, diverses armes du canot, et plusieurs lambeaux des hardes des matelots. Justement irrités à la vue de ces preuves du meurtre de leurs compagnons, les Français mirent le feu aux cases et le village entier fut réduit en cendres. En même temps on s'aperçut que les in-

sulaires abandonnaient un autre village très-fortifié que commandait un chef nommé Piki-Ore. Comme on avait de fortes raisons de le croire complice de Tekouri, on se porta sur ce hameau, que l'on trouva désert. En visitant les cases, on y découvrit aussi plusieurs objets provenant des canots et des lambeaux de hardes des hommes massacrés. Dans l'habitation de Piki-Ore, entre autres, on trouva des entrailles humaines nettoyyées et cuites. Ce village fut aussi réduit en cendres. On saisit deux grandes pirogues, qui furent lancées à l'eau et conduites aux navires. Les plus grandes planches furent utilisées ; on brûla le reste.

Après ces terribles représailles, les deux navires quittèrent la baie des Iles le 14 juillet 1772, laissant dans la mémoire des sauvages des souvenirs ineffaçables du passage des Français. Les Nouveaux-Zélandais reconnaissent cependant que c'est à Marion qu'ils doivent la plupart des plantes potagères qui abondent aujourd'hui aux environs de la baie des Iles. Plus d'une fois ils ont rappelé cette circonstance au capitaine d'Urville, en parlant de Marion comme d'un nom vénéré parmi eux.

Suivant l'illustre navigateur que nous venons de nommer, il faut attribuer le meurtre du capitaine français aux idées des naturels sur la nécessité de venger les insultes reçues. « Les dépositions unanimes des chefs de la tribu de Paroa, parmi lesquels était un petit-fils de

Malou, qui périt sur Motou-Roua, tendaient à établir, dit M. d'Urville, que Tekouri et ses guerriers appartenaient à la tribu de Wangaroua. Le chef Nagui-Nouï, si injustement enlevé deux ans auparavant par le capitaine Surville, était aussi de cette tribu et pouvait être proche parent de Tekouri. Dans cette circonstance, suivant les préjugés despotiques du pays, l'honneur imposait à ce chef l'obligation d'obtenir une sanglante satisfaction de cet outrage. S'il attendit aussi longtemps, ce fut sans doute pour se procurer une occasion favorable. »

Durant leur longue relâche à la baie des Iles, les Français recueillirent dans leurs rapports avec les naturels une foule de renseignements précieux sur les coutumes et le caractère de ces hommes énergiques et sauvages. Ils purent y distinguer trois races d'hommes tout à fait distinctes, des blancs, des noirs et des jaunes. La couleur des blancs est en général celle des peuples méridionaux de l'Europe : quelques-uns avaient les cheveux rouges. On y remarqua un jeune homme bien fait, de cinq pieds onze pouces, qu'on aurait pris pour un Français à la couleur de son teint et aux traits de son visage, et une jeune fille de quinze à seize ans, aussi blanche que les femmes françaises. Les Nouveaux-Zélandais paraissent en général d'une grande indifférence pour leurs femmes, qui vivent dans une condition inférieure et malheureuse. C'est sur elles que roulent tous les

travaux pénibles du ménage, la pêche des coquillages, la récolte des racines de fougère, la préparation des mets, etc. ; elles sont, en un mot, plutôt les servantes que les compagnes de leurs maris. Cet état d'asservissement et l'habitude de ces laborieuses fonctions les rendent difformes et disgracieuses, tandis que les jeunes filles sont bien faites et d'une figure assez agréable. Les productions et les animaux de la Nouvelle-Zélande, les vêtements, l'industrie, les mœurs guerrières et les villages fortifiés de ces peuples ont été assez exactement décrits par Cook, pour que nous n'ayons pas besoin de rapporter ce qu'en dit la relation du lieutenant Crozet.

La mort de Marion, la perte d'hommes et les avaries éprouvées par les vaisseaux, abrégèrent la fin de ce malheureux voyage. Le capitaine Du Clesmeur se borna à reconnaître les îles Tonga et ramena *le Castries* et *le Mascarin* à l'Île-de-France, après avoir relâché à Gouaham et à Manille.

## XXVII. ANTONIO MAURELLE. — 1780-1781.

Reconnaissance des îles de l'Amirauté et des îles voisines de la Nouvelle Irlande. — Relâche à Vavao. — Découverte des îles Gran Cocal et Sant Agustin.

L'Espagnol Maurelle raconte, dans la relation de son voyage, qu'aussitôt après son arrivée à Manille, le gouverneur des îles Philippines lui confia le commandement de la frégate *la Prin-*

*cesa*, avec des dépêches importantes pour le vice-roi du Mexique. Quoique la saison ne fût pas favorable et que Maurelle n'eût jamais navigué dans ces mers, il partit avec courage du port de Sisiran (île Luçon) le 21 novembre 1780. Le 19 décembre, il se trouvait, suivant son estime, par le travers des îles Pelew; il coupa la ligne le 29, et le 7 janvier 1781 il reconnut les îles de l'Échiquier de Bougainville. Il rasa cette multitude d'îles basses et défendues par des récifs dangereux; plusieurs paraissaient habitées.

Après avoir relevé les Ermites et les Anachorètes, *la Princesa* passa à la distance de deux milles de la grande île du groupe de l'Amirauté, qu'on appela *Basco*. Douze canots de naturels s'approchèrent du navire; ils se jetèrent avidement sur des morceaux de biscuit qu'on leur jeta du bord; ils étaient si affamés qu'ils tentèrent de s'emparer des légumes suspendus dans les filets de poupe. Maurelle nomma plusieurs de ces îles *San Gabriel, San Miguel, la Vendola, los Reyes, los Negros*, et fit servir au S. O. Il continua de longer les nombreuses îles qui bordent la Nouvelle-Irlande, les îles Vischers, Dampier, Garet de Nys, Caen, etc. Le 22 janvier, au milieu de la nuit, il fut réveillé par le mugissement des vagues qui se brisaient sur un récif; il parvint à doubler sans accident ce dangereux écueil, qui fut nommé *Roncador*.

Cependant les provisions du navire se consumaient avec rapidité, et l'eau commençait

même à manquer. Le capitaine voulut relâcher aux îles Salomon, mais les brises d'E. N. E. l'empêchèrent de trouver ces îles. Le 26 février, il découvrit une terre sur laquelle il fit porter tout de suite; c'était un îlot stérile, sans mouillage, et qui fut nommé *Amargura*. (Amertume). Le lendemain, une autre île (*Lataï*, l'une des îles Hapai de l'archipel Tonga) parut verdoyante et couverte de cocotiers; la faiblesse du vent ne permit pas d'en approcher de plus d'un mille. Les naturels se rendirent à bord dans leurs canots chargés de bananes et de cocos, et se hasardèrent sans crainte sur le pont de *la Princesa*. Le chef de cette terre échangea des présents avec le capitaine espagnol et l'engagea à relâcher sur ses domaines. Mais celui-ci, en courant des bordées pour chercher un mouillage commode, aperçut plusieurs autres îles, sur lesquelles il prit le parti de se diriger.

Quatre jours après, *la Princesa* mouilla sur l'île Vavao, dans un port vaste et sûr qui fut nommé *Puerto del Refugio*. Pendant le temps que le navire mit à s'assurer sur ses ancres, des multitudes de canots vinrent chaque jour y porter des provisions en abondance. L'équipage avait à discrétion des cochons, des poules, des fruits et des racines de toutes sortes. Maurelle reçut aussi des présents de la part d'un egui qu'il appelle *le Tubou*, sans doute un membre de la puissante famille Toubo, établi en souverain sur l'île. Quelques heures après, le Tubou vint

lui-même. C'était un homme âgé et corpulent que ses eguis furent obligés en quelque sorte de hisser à bord. Il était accompagné de sa femme, qui était jeune et d'une beauté aussi régulière que les plus jolies Européennes. Ils s'assirent l'un et l'autre sur le banc de quart, et tous les autres naturels prosternés devant eux, leur baisèrent les pieds avec respect. Toubou fit ensuite cadeau à Maurelle d'une pirogue chargée de patates, et reçut en échange des écharpes de soie et de riches rubans. Puis les nobles hôtes visitèrent les diverses parties de la frégate, et se retirèrent enchantés de cette réception, après avoir invité le capitaine étranger à venir les voir dans leur île.

Maurelle se rendit à cette gracieuse invitation dès le lendemain, suivi d'un détachement armé. Il fut reçu par Toubou avec les plus vives caresses, et il obtint les honneurs d'un kava, qu'il décrit ainsi : « On apporta des racines avec lesquelles on fit, dans des espèces d'auges, une boisson qui devait être sans doute fort amère, à en juger par les grimaces de ceux qui en burent. Trois ou quatre jeunes Indiens nous en offrirent à moi et au Tubou les premiers : je n'en goûtai point, la vue seule m'en répugnait. L'insulaire le plus voisin du Tubou désigna ceux qui devaient en boire; on n'en servit point aux autres. On mit ensuite devant moi des patates grillées et des bananes parfaitement mûres, dont je mangeai. »

Le capitaine fut conduit dans la demeure de Toubou. La reine parut bientôt, précédée de huit à dix jeunes servantes. Les unes écartaient les mouches; elle s'appuyait sur les autres, car elle était empaquetée dans diverses pièces d'étoffes qui rendaient sa marche difficile. Elle accueillit Maurelle avec un gracieux sourire, et répéta doucement : *Lele! lele!* (bien! bien!)

Cette première visite fut suivie de plusieurs autres, pendant lesquelles Toubou ne cessa d'accabler son hôte de prévenances et de cadeaux. Pendant ce temps, les canots approvisionnaient d'eau le navire. Le 12, l'eau était toute embarquée, et Maurelle descendit à terre pour assister à une fête que le chef lui avait préparée. « Quand je débarquai, dit-il, je vis dans le bois touffu qui avoisinait le port un vaste espace circulaire qu'on avait fait essorer, de manière à ce qu'il n'y restât plus le moindre tronc. Peu après, les Indiens, deux à deux, se rendirent à la maison du Tubou, portant sur leurs épaules de longues perches d'où pendaient beaucoup de patates, de bananes, de cocos et de poissons. Le Tubou fit conduire ces provisions au camp nouvellement défriché; on en fit un monceau de forme cubique haut de deux vares (six pieds).

« Les eguis et les vénérables anciens arrivèrent pour conduire le Tubou, qui me prit par la main, et nous nous rendîmes au vaste cercle, où nous étions attendus par plus de 2,000 Indiens. Nous nous assimes sur des tapis de pal-

mes, préparés à cet effet ; tout le peuple en fit autant, mais en conservant toujours la distinction des castes et des familles, les unes ne se mêlant point avec les autres.

« Le roi m'offrit alors tous ces fruits et les fit porter à la chaloupe, qui en fut entièrement remplie. Les porteurs étant de retour à leurs postes respectifs, on fit un profond silence pendant que le roi parlait ; ceux à qui leur âge ou leur dignité avait donné le droit d'être assis auprès du roi répétaient toutes ses paroles.

« Je ne savais à quoi tout cela aboutirait, et cependant j'ordonnai à ceux de mes soldats qui avaient à leur tête le premier pilote, de se tenir prêts à faire feu de leurs fusils et de leurs pistolets, s'ils s'apercevaient de quelque mouvement hostile.

« Il sortit aussitôt des rangs un jeune homme fort et robuste, la main gauche sur la poitrine, et frappant de la droite sur son coude. Il fit autour de la place beaucoup de gambades vis-à-vis des groupes qui n'étaient pas de sa tribu. Un autre de ceux-ci s'étant présenté en faisant les mêmes gestes, ils commencèrent à lutter, se prenant corps à corps, se poussant et repoussant avec tant d'animosité, que leurs veines et leurs nerfs paraissaient très-gros. Enfin un des deux tomba si violemment, que je crus qu'il ne pourrait jamais se relever. Il se releva pourtant tout couvert de poussière et se retira sans oser détourner la tête. Le vainqueur vint présenter

son hommage au roi, et ceux de sa tribu chantaient.

« Des femmes, surtout celles qui servaient la reine, assistèrent à cette fête. Je les trouvai tout autres qu'elles m'avaient paru jusqu'alors. Je ne les avais pas jugées désagréables ; mais ce jour-là elles étaient parées de leurs plus beaux atours, ayant leurs mantes bien repliées et assujetties par un grand nœud sur le côté gauche, portant des chapelets à gros grains de verre à leur cou, les cheveux bien arrangés, le corps lavé et parfumé d'une huile dont l'odeur était assez suave, et la peau si propre qu'elles n'auraient pas pu y souffrir le plus léger grain de sable. Elles fixèrent toute mon attention et me parurent beaucoup plus belles.

« Le roi commanda que les femmes se battissent au poing comme les hommes. Elles le firent avec tant d'acharnement, qu'elles ne se seraient pas laissé une dent, si, de temps à autre, on ne les eût séparées. Ce spectacle me toucha l'âme : je priai le roi de mettre fin au combat ; il accéda à ma prière, et tous célébrèrent la compassion que j'avais eue de ces jeunes demoiselles.

« Le Tubou fit ensuite chanter une vieille femme, qui portait au cou une burette d'étain ; elle ne cessa de chanter pendant une demi-heure, accompagnant son chant d'actions et de gestes qui auraient pu la faire prendre pour une actrice déclamant sur un théâtre.

« Enfin, le jeu se termina et nous retournâmes à la maison du roi. J'y trouvai la reine, qui me reçut avec les marques accoutumées de sa bienveillance : je lui demandai pourquoi elle n'avait pas assisté à la fête; elle me répondit que ces sortes de combats lui déplaisaient.

« Les nœuds de notre amitié ainsi resserrés au point que le Tubou me nommait son *hoxa*, c'est-à-dire son fils (plutôt *ofa*, ami), je pris congé de lui et de la reine, et je retournai m'embarquer. La plage était toute couverte d'Indiens, qui faisaient mille caresses à mes gens, sur ce qu'ils avaient bien voulu assister à leur fête.

« Les vainqueurs même me prirent sur leurs épaules et me portèrent dans la chaloupe. Le Tubou, qui, de sa maison, voyait cette multitude et qui savait combien je souffrais quand les Indiens se mêlaient avec mes gens, ordonna à ses capitaines de poursuivre ces insulaires, et il entra lui-même dans une telle colère qu'il sortit avec un gros bâton, frappant ceux qui lui tombaient sous la main. Tous se sauvèrent dans les bois : deux, plus maltraités que les autres, furent laissés comme morts sur la place : j'ignore s'ils se sont rétablis. »

Cependant, à côté de ces fêtes et de ces protestations amicales, quelques tentatives de larcins vinrent révéler l'instinct habituel des insulaires. Il fallut tirer un coup de pistolet sur l'un d'eux, plus hardi que les autres, qui cher-

chait pour la seconde fois à détacher la chaîne du gouvernail. La bonne harmonie n'en continua pas moins ; les regrets de Toubou et de toute cette population accompagnèrent Maurelle , quand il appareilla pour quitter ces îles, auxquelles il donna le nom de *Don Martin de Mayorga*. C'est le groupe qui porte sur la carte de M. d'Urville le nom d'Hafoulou-Hou, dont la terre principale est Vavao.

Le capitaine espagnol reconnut ensuite à la voile les îles Hapaï, et reçut à bord un chef qui se disait roi de quarante-huit îles. Poussant vers le sud, il releva encore Tofoua, qu'il nomma *San Cristoval*; les écueils Houanga-Tonga et Hounga-Hapaï, qu'il nomma *las Colubras*; Pylstart, dont il fit *la Sola*; enfin une île *Vasquez* que personne n'a revue après lui. Parvenu au 50° degré de lat. S., il s'aperçut que le biscuit de l'équipage était rongé de vers, et le conseil assemblé décida qu'il fallait gagner au plus tôt les Mariannes, au lieu de se rendre au Mexique. En conséquence, Maurelle revint sur ses pas, et gouverna vers le N., avec l'intention de faire une nouvelle relâche à Vavao; mais le vent et les courants lui firent manquer l'île, et il continua directement sa route vers les îles Mariannes.

Le 21 avril, il aperçut les îles Nioua, qu'il appela *Consolacion*, parce que son équipage affamé y trouva quelques rafraîchissements qui furent apportés par les naturels. Ceux-ci étaient

en tout semblables aux habitants de Vavao, dont ils parlaient aussi la langue. Malgré leurs invitations réitérées de descendre à terre, pressés par le temps, les Espagnols remirent à la voile, et découvrirent le lendemain soir une autre île, l'île Wallis, qui fut nommée *Maurelle*. La nuit empêcha les habitants de se rendre auprès du navire, qui continua sa route.

Le 5 mai, les Espagnols virent une terre basse, environnée d'une plage sablonneuse. C'était bien une île nouvelle cette fois : comme elle étalait de nombreuses plantations de cocotiers, Maurelle lui imposa le nom de *Gran Cocal*. La chaloupe envoyée pour cueillir et rapporter des cocos ne put franchir la barre du récif. La frégate s'approcha très-près de la côte, et les naturels se rendaient à bord dans leurs canots. Ils montèrent sur le pont en grand nombre ; mais, comme ils n'avaient pu se charger que d'une petite quantité de cocos, ils essayèrent de remorquer *la Princesa*, en voguant tous ensemble vers la terre : leurs efforts étant inutiles, Maurelle fit voile au N. O. Ces sauvages commençaient à varier beaucoup dans la prononciation de plusieurs mots communs aux autres îles. Ils vinrent à bord le visage tout barbouillé ; la plupart avaient de longues barbes. Leur île paraissait très-peuplée.

Le même jour, Maurelle découvrit une autre île, qu'il appela *Sant Agustin*, et enfin, le 31, il mouilla sur Gouaham, dans la rade d'Umata,

heureux d'arriver dans cette terre amie, car *la Princesa* n'avait plus que deux tonneaux d'eau. Après s'être ravitaillé de son mieux, Maurelle prit la route du Mexique, pour remplir la mission qui lui était confiée. Le 27 septembre 1781, il arriva sans accident dans la rade de San Blas, après une traversée de trois mois seulement.

## XXVIII. JEAN-FRANÇOIS GALAUP DE LA PÉROUSE. 1785-1788.

Ile de Pâques ou Waïhou. — Relâche aux îles Sandwich. — Côte N. O. d'Amérique. — Premier désastre de l'expédition. — Navigation dans la Manche de Tartarie et au Kamtschatka. — Massacre du capitaine de Langle aux îles Hamao. — Îles Niouha, Tonga, Norfolk. — Botany-Bay ; dernières nouvelles de l'expédition.

Les grandes découvertes de Cook excitèrent en France une noble émulation. Le roi Louis XVI, qui se plaisait à cultiver l'étude de la géographie, conçut le projet d'une vaste expédition scientifique, et, de concert avec le savant Fleurieu, en traça lui-même les détails. La Pérouse, dont le nom rappelle à la fois tant de glorieux et de si douloureux souvenirs, fut chargé d'exécuter les instructions royales. Un officier d'un grand mérite, le capitaine de Langle, lui fut adjoint, et deux flûtes armées en frégates furent équipées à Brest pour ce nouveau voyage autour du monde. *La Boussole* était dirigée par La Pérouse en personne ; de Langle avait *l'Astrolabe* sous ses ordres. Les états-majors furent

choisis avec soin par le commandant lui-même, et le personnel des savants fut digne de compléter cette réunion d'hommes distingués.

Les vaisseaux français, munis de bons instrumens et notamment de montres marines dont on avait récemment appliqué l'usage à la fixation des longitudes, partirent de Brest le 1<sup>er</sup> août 1785, et relâchèrent le 19 à Ténériffe. Ils mouillèrent ensuite, le 6 novembre, sur l'île Sainte-Catherine, près des côtes du Brésil, puis ils doublèrent le cap Horn avec facilité, et jetèrent l'ancre, le 22 février 1786, dans la rade de la Concepcion au Chili. Cette ville, qui n'avait alors que vingt ans d'existence, avait été bâtie à trois lieues de l'ancienne Concepcion, renversée par le tremblement de terre de 1751. Elle renfermait déjà dix mille habitants et promettait de devenir riche et florissante. Le gouverneur O Higgins reçut les officiers français avec distinction, et donna à leur intention des fêtes brillantes, qui furent suivies d'un bal offert par les navigateurs aux dames de la ville, sous des tentes plantées sur la grève.

Mais ces plaisirs ne faisaient point oublier à La Pérouse le but sérieux de son voyage, et le 15 mars, après avoir réparé ses bâtimens et embarqué l'eau et le bois dont il avait besoin, il donna le signal d'appareiller. Il se dirigea vers l'île de Pâques (Waïhou), dont il eut connaissance le 8 avril, et le lendemain les deux vaisseaux jetèrent l'ancre dans la baie de Cook.

Les habitants vinrent en grand nombre, joyeux et confiants, sur ces navires étrangers. Mais les Français, dans la crainte d'une surprise, descendirent en force et avec un appareil militaire qui dut imposer aux cinq ou six cents insulaires groupés sur la plage. Ceux-ci les accueillirent pourtant avec des cris de joie et facilitèrent même leur descente en leur présentant la main. Des tentes furent établies sur le rivage, et un cercle de soldats fut posté tout autour pour se garder des adroits voleurs de Waïhou. Les femmes étaient en plus grand nombre que lors de la visite de Cook ; elles s'approchaient sans crainte des étrangers, et pendant qu'elles occupaient leur attention par des manèges de coquetterie, les sauvages enlevaient les chapeaux et les mouchoirs avec une impudente dextérité. A chaque larcin ils s'enfuyaient tous ainsi qu'une volée d'oiseaux ; mais comme le bon La Pérouse avait défendu qu'on tirât sur eux, ils revenaient quelques minutes après pour recommencer leurs escamolages.

On visita près du mouillage une case de trois cent dix pieds de long, qui servait à tout un village ; on mesura, on décrivit les statues gigantesques, et un parapet en pierre de trois cent quatre-vingts pieds de long sur trois cent vingt de large ; enfin on reconnut les traces d'une civilisation antérieure, difficile à reporter à sa date, mais évidente et incontestable. Les naturalistes découvrirent aussi un cratère éteint,

dont la forme était celle d'un cône tronqué, et dont l'ouverture supérieure avait près de deux milles de circonférence. Le fond du cratère, qui présentait une surface marécageuse, avait une profondeur de huit cents pieds : du côté de la mer le cratère était ébréché jusqu'au tiers de sa hauteur. La vallée qui s'étendait au pied du volcan était couverte de plantations de bananiers et de mûriers à papier.

Au retour de cette excursion, La Pérouse trouva presque tout le monde sans chapeau et sans mouchoir ; lui-même était tête nue : il fallut pourtant sévir à la fin. Enhardis par la patience des Français, les sauvages enlevèrent le grapin d'un canot. On les poursuivit aussitôt ; mais ils se défendirent à coups de pierres, et, malgré le parti pris de la douceur, on fut obligé de tirer sur eux un coup de fusil chargé à plomb : le grapin n'en fut pas moins perdu.

Après avoir laissé des animaux utiles et semé des graines d'Europe sur cette terre de voleurs, La Pérouse remit à la voile et chercha les îles Sandwich de Cook. Le 28 mai, il aperçut les sommets neigeux d'Hawaii, et porta sur l'île voisine, Mawi, que le capitaine anglais n'avait pas eu le temps d'explorer. L'aspect de l'île dont il prolongeait les côtes avec rapidité était ravissant. Les habitations couvraient une plage fertile et verdoyante ; mais la mer brisait sur la côte avec violence, et, nouveaux Tantales, les pauvres marins dévoraient des yeux les trésors

auxquels ils ne pouvaient toucher. Plus de cent cinquante pirogues coururent au-devant des frégates et s'emparèrent l'une après l'autre du câble qu'on leur jetait ; mais La Pérouse, qui voulait trouver un mouillage avant la nuit, continuait sa route avec tant de vitesse, que le sillage des navires remplissait d'eau les pirogues et les faisait chavirer. « Les Indiens étaient obligés de larguer la corde que nous leur avons filée, dit la relation, et se jetaient à la nage ; ils couraient d'abord après leurs cochons, et, les rapportant dans leurs bras, ils soulevaient leurs canots des épaules, en vidaient l'eau, et y remontaient gaiement, cherchant, à force de rames, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été dans l'instant occupé par d'autres, auxquels le même accident était aussi arrivé. Nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues. »

A mesure que les vaisseaux avançaient, l'aspect de l'île devenait désert et désolé, et les Français ne trouvèrent un abri que devant une plage affreuse, sur laquelle la lave avait coulé autrefois. Le lendemain, quatre canots bien armés débarquèrent La Pérouse sur cette terre. La catastrophe encore toute récente de Cook faisait excuser de semblables précautions. Cent vingt naturels environ reçurent les étrangers sans s'effrayer de leurs dispositions peu pacifiques. Deux d'entre eux, qui paraissaient jouir de quel-

que autorité, s'avancèrent et firent un long discours, dont l'éloquence demeura incomprise; puis ils offrirent des cochons, et, en retour, reçurent des médailles, des haches et des ustensiles de fer. Ces libéralités achevèrent de gagner l'amitié des insulaires. La Pérouse put visiter sans crainte le vilage indigène, dont les habitations, peu nombreuses, étaient construites et couvertes en paille. Les meubles qui en garnissaient l'intérieur consistaient en nattes étendues sur le sol, qui leur servaient de lits. Ils n'avaient d'autres ustensiles que de grosses Calebasses, auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent lorsqu'elles sont vertes.

La Pérouse, à son retour, apprit que son second avait reçu un chef dont il avait acheté un manteau et un casque couvert de plumes rouges, et une provision considérable de cochons et de fruits. Mais les frégates chassaient sur leurs ancres, et il fallut donner le signal d'appareiller, après une aussi courte relâche. On reconnut en passant les îles Ranai, Morokai et Oahou; et, le 1<sup>er</sup> juin, on était en dehors de ce groupe, sur lequel on n'avait pas fait un séjour de plus de quarante-huit heures.

Les frégates furent aussitôt dirigées vers la côte N. O. de l'Amérique, sur laquelle La Pérouse exécuta de courageuses et utiles reconnaissances. Il attaqua la côte par le 60° latitude N., se proposant de descendre ensuite vers le S. jusqu'à Monterey, vaste étendue de côtes que

le mauvais temps avait empêché Cook de relever. Il découvrit d'abord une baie qu'il appela *baie de Montis*, du nom d'un de ses officiers; il reconnut ensuite la rivière de Behring, et entra dans une baie vaste et profonde qui fut nommée *Port des Français*. Pendant leur séjour dans cette baie, les frégates furent constamment entourées de pirogues : les sauvages, avides de fer, proposaient en échange des peaux de loutre, d'ours, d'élan, et de magnifiques saumons. On dressa des tentes sur une île située dans la baie, et sur laquelle on se crut à l'abri de l'avidité des indigènes du continent. Mais il n'en fut rien. « Ils débarquaient la nuit du côté du large, dit la relation, traversaient un bois très-épais, dans lequel il nous était impossible de pénétrer le jour; et, se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenaient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de leurs effets. Enfin, ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans la tente où couchaient MM. de Lauriston et Darbaud, qui étaient de garde à l'observatoire; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qui les avaient placés par précaution sous leur chevet. Une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point réveillés. »

La Pérouse était mouillé depuis dix jours au Port des Français; le plan en avait été levé avec soin, les provisions d'eau et de bois étaient

faites , et il ne restait plus que quelques travaux de sondage à exécuter , lorsqu'un accident affreux vint frapper l'expédition , jusqu'ici prospère , et commencer cette chaîne non interrompue d'infortunes , qui se termina plus tard par la catastrophe d'un double naufrage. Le 15 juillet , trois embarcations partirent pour opérer le sondage , sous le commandement du lieutenant d'Escures , auquel La Pérouse avait fortement recommandé de ne pas s'approcher de la passe de l'entrée avant l'heure de la mer étale , parce que , pendant l'action de la marée , il y régnait une barre dangereuse qui portait sur des brisants. Cet officier , se croyant encore éloigné de la passe , se trouva tout à coup dans les eaux du courant ; en vain les rameurs de son canot firent-ils des efforts incroyables pour rétrograder ; l'embarcation fut entraînée dans la barre et engloutie en un instant avec tous ceux qui la montaient. La chaloupe de *l'Astrolabe* , dirigée par les frères de Laborde , se trouvait en dehors de l'action du courant ; mais ces généreux officiers n'hésitèrent pas à courir au secours de leurs compagnons , dont il partagèrent aussitôt la triste destinée. Le petit canot de *la Boussole* , commandé par le lieutenant Boutin , fut le seul qui ne périt pas. Cet officier réussit , par son sang-froid et son intrépidité , à se tirer de la passe dangereuse , et il put annoncer à son chef le tragique événement dont il venait d'être le témoin.

On conçoit la douleur des deux capitaines à la nouvelle de ce désastre. De l'angle surtout se montrait inconsolable; il se reprochait en quelque sorte la mort des jeunes de Laborde qui s'aimaient tendrement et qui jamais ne s'étaient séparés dans leur service. Dans cette circonstance, ils n'étaient pas de corvée, et ils avaient obtenu de leur capitaine la fatale permission d'assister à l'opération du sondage. Pas une seule des vingt et une personnes qui montaient les embarcations ne fut sauvée; on ne put même trouver leurs cadavres, et l'on fut obligé d'élever un cénotaphe, avec une inscription, à la mémoire des naufragés. Infortuné La Pérouse, plus malheureux encore, tes mânes attendront quarante ans sur une terre inconnue avant que tes compatriotes puissent leur rendre un semblable et non moins stérile honneur!

Le 30 juillet, La Pérouse s'empessa de quitter ces bords funestes, pour continuer son exploration des côtes américaines; mais il lui restait peu de temps, la mauvaise marche de ses vaisseaux le retardait encore, et il ne put accomplir que des reconnaissances superficielles et insuffisantes. Les courants qui l'éloignaient sans cesse de la côte lui firent pourtant soupçonner un fait d'une haute importance: c'est que les terres prises par Cook pour le continent américain, ne sont qu'une chaîne d'îles coupées par des canaux, entre lesquels les eaux s'échap-

pent avec violence : cette conjecture a été vérifiée plus tard par les voyages de Dixon et de Vancouver.

La Pérouse se contenta donc de fixer les positions de quelques lieux isolés, puis il atteignit les côtes de la Californie, et relâcha dans le port de Monterey. Après un repos de quelques jours, il en partit le 24 septembre, traversa l'Océan Pacifique dans toute son étendue jusqu'aux îles Mariannes. Sur sa route, il avait découvert un îlot désert qui fut appelé *Necker*, et, à peu de distance, un récif à fleur d'eau, sur lequel la mer ne brisait pas, et qu'on aperçut assez à temps pour ne pas s'y briser. On eut connaissance des Mariannes le 14 décembre. Pressé par le temps, La Pérouse ne resta que quelques heures devant l'îlot de l'Assomption, rocher volcanique et désert, sur lequel il ne recueillit qu'une centaine de cocos. Le 3 janvier 1787, il entra dans la rade de Macao, où il put enfin procurer à ses équipages le repos et les rafraîchissements nécessaires après une aussi longue traversée.

Les Français eurent le plaisir de rencontrer à Macao des compatriotes et des amis à bord de la flûte *le Maréchal de Castries*. La Pérouse en reçut trois gardes de la marine et quelques matelots, pour remplacer ceux qu'il avait eu le malheur de perdre au Port-des-Français ; mais il ne put y faire réparer les avaries de ses bâtimens, et il en partit, après un mois de sé-

jour, pour gagner Manille, où il devait trouver des ressources de tous genres. Arrivé en vue de l'île Luçon, le 15 février, il mouilla, quelques jours après, dans la rade de Cavite, où il fut accueilli de la façon la plus hospitalière par le gouverneur espagnol. Tout ce que renfermait l'arsenal de Cavite fut mis à sa disposition pour les besoins des bâtimens; et, après une relâche de quarante jours, les Français se disposèrent à continuer leur voyage.

En partant du port de Cavite, La Pérouse se dirigea vers le nord, suivant ses instructions, pour explorer les côtes inconnues encore de la Tartarie septentrionale. Il releva près des côtes de la Corée l'île Quelpaert, qui n'avait été vue que par les naufragés hollandais du *Sparrow-Hawk* (l'Épervier), en 1635; puis, traversant le détroit de Corée, il pénétra dans la mer du Japon. Le 27 mai, on découvrit une petite île habitée qui reçut le nom de l'astronome Dagelet; on releva ensuite le cap Noto de la grande île japonaise, puis on attaqua tout de suite les côtes de la Tartarie, dont la configuration était encore dans les plus épaisses ténèbres.

Les travaux de La Pérouse, dans ces parages, sont les plus beaux et les plus importants de l'expédition; comme ils se rattachent plus particulièrement à la description de l'Asie, nous ne ferons que les indiquer rapidement, pour ne pas sortir de notre cadre, qui a les bornes de l'Océanie pour limites. La Pérouse mouilla suc-

cessivement dans les baies de Ternen, de Sufren, de Langle et d'Estang, toutes découvertes par lui; et communiqua souvent avec les naturels. Il parcourut ensuite la Manche de Tartarie, qui sépare le continent de la grande île Tchoka ou Ségalien. Vers son extrémité N., ce canal se trouva obstrué par des bancs de vase, sur lesquels les bateaux mêmes n'auraient pu passer. La Pérouse revint donc sur ses pas et mouilla dans une baie du continent qu'il nomma *baie de Castries*; il se reposa plusieurs jours, et recueillit les détails les plus intéressants sur les mœurs et l'état physique des pauvres habitants de ces froides contrées.

En quittant cette baie, La Pérouse fit la découverte importante du détroit qui porte son nom entre l'île Tchoka et l'île Jesso. Ce passage lui permit de gagner tout de suite la plus méridionale des Kouriles et d'atteindre, avant la fin de l'été, le port Saint-Pierre et Saint-Paul du Kamtschatka, où l'attendait, sur l'ordre exprès de l'impératrice de Russie, la réception la plus amicale. Pendant son séjour dans ce port, il reçut des paquets de France, contenant sa nomination au grade de chef d'escadre. Le jeune Lesseps, embarqué sur *l'Astrolabe* comme interprète russe, fut expédié par terre et chargé de porter en France tous les résultats des travaux de l'expédition. C'était le seul Français qui fut destiné à revoir sa patrie.

Les frégates reprirent la mer le 29 septembre,

fuyant l'hiver qui s'approchait à grands pas. Elles traversèrent la ligne, sans avoir opéré aucune découverte, le 21 novembre; et le 6 du mois suivant, elles atteignirent les îles Hamoa, l'archipel des Navigateurs de Bougainville. On eut connaissance d'abord des îles les plus orientales du groupe. En cherchant un mouillage sûr et commode, on fut accosté par des pirogues qui entamèrent quelques échanges. Les naturels étaient voleurs et de mauvaise foi; mais La Pérouse, bien différent en ces circonstances du sévère et rigoureux capitaine Cook, jugea inutile de réprimer ces petits larcins, et continua sa route vers les autres îles.

Le 8 décembre on atteignit la pointe N. E. de l'île Maouna, et le lendemain on jeta l'ancre, par trente brasses de fond, à une demi-lieue de la côte. On distinguait du mouillage des amas nombreux d'habitations, et une quantité innombrable de pirogues chargées de provisions vinrent accoster les navires et commencer les échanges. Le capitaine de Langle partit aussitôt avec trois canots armés pour aller reconnaître un village populeux, où il reçut l'accueil le plus amical. Comme l'heure était avancée, les naturels accoururent au-devant de lui et allumèrent un grand feu pour éclairer le débarquement. Tout se passa bien dans cette entrevue, et les canots regagnèrent leurs navires paisiblement. Le lendemain, au lever du soleil, les naturels vinrent échanger des provisions contre des ob-

jets en fer, et surtout contre des verroteries qui leur plaisaient par-dessus tout; les chaloupes se rendirent à terre pour y faire de l'eau, et les deux capitaines suivirent dans leurs canots. Les rapports furent ce jour-là moins paisibles. Des marins, chargés de faire la haie de l'aiguade aux chaloupes, laissèrent pénétrer les femmes sauvages dans leurs rangs, et un naturel, qui s'était glissé dans la chaloupe, frappa un matelot d'un maillet dont il s'était emparé. Au lieu de punir sévèrement l'agresseur, La Pérouse le fit seulement jeter à l'eau. « Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire, dit-il lui-même, pour imposer à ces peuples et leur faire connaître combien la force de nos armes l'emportait sur leurs forces individuelles; car leur taille d'environ cinq pieds dix pouces et leurs membres fortement prononcés leur donnaient d'eux-mêmes une idée de supériorité qui nous rendait bien peu redoutables à leurs yeux. » Pour les effrayer par l'effet des armes à feu, La Pérouse se contenta de tuer deux ou trois pigeons au vol.

Pendant les travaux de l'aiguade, le commandant, accompagné de quelques hommes armés, était allé visiter le village, abrité sous des bosquets d'arbres à fruits. Les cases étaient disposées autour d'une fort belle pelouse circulaire d'environ cent cinquante toises de diamètre. Debout devant la porte de leurs maisons, tous ces sauvages, hommes, femmes, enfants, vieill-

lards, suppliaient La Pérouse de les honorer de sa visite. Il entra dans plusieurs cases; elles avaient toutes un plancher semé de cailloux choisis, élevé de deux pieds au-dessus du sol, et tapissé de nattes bien travaillées. Leur forme en général était elliptique, et un rang de troncs d'arbres soutenait un toit de feuilles de cocotier. A l'intérieur régnaient, dans la plupart, l'élégance et la propreté. Pour tempérer les chaleurs de l'atmosphère, on avait disposé, dans quelques-unes, un jeu de nattes superposées qui s'abaissaient ou se relevaient comme nos jalousies. De jeunes tourterelles et de jolies perruches privées contribuaient à égayer ces demeures. Tout semblait indiquer un peuple heureux, doux et tranquille; et cependant de larges blessures, cicatrisées ou saignantes encore, trahissaient chez ces hommes des habitudes querelleuses, et leurs traits exprimaient une férocité farouche.

Pendant l'absence des chefs, les sauvages qui étaient venus à bord s'étaient montrés insolents et dédaigneux des proportions grêles des Français. Malgré tous ces indices qui exigeaient de la prudence, le capitaine de Langle voulut aller faire de l'eau dans une anse peu éloignée. Les navires en étaient déjà suffisamment pourvus, et ce fut à son corps défendant, et comme s'il eût eu le pressentiment d'un malheur, que La Pérouse consentit à cette demande. Le 11, vers midi, les deux chaloupes et les deux grands ca-

nots, montés par soixante et une personnes, sous les ordres de de Langle, quittèrent le mouillage pour se rendre à l'aiguade nouvelle. Les embarcations étaient armées de leurs pierriers, et les marins avaient des mousquets et des sabres. Arrivé à l'endroit où il avait débarqué la veille, de Langle, au lieu du beau bassin qu'il attendait, ne vit plus, à marée basse, qu'un amas de coraux avec un canal étroit et tortueux. Il voulut d'abord rebrousser chemin et retourner à la première aiguade; mais les bonnes dispositions des naturels le rassurèrent. On débarqua les pièces à eau, on établit une haie de soldats pour protéger les travailleurs qui commencèrent tranquillement. Le nombre des naturels ne s'élevait guère à plus de deux cents; mais, peu à peu, de tous côtés, arrivèrent des pirogues, et bientôt quinze cents insulaires couvrirent la plage et encombrèrent la petite crique.

Les naturels devenant de plus en plus turbulents, et la situation embarrassante, de Langle ordonna la retraite vers les chaloupes; les sauvages ne la troublèrent point; seulement ils entrèrent dans l'eau et suivirent les Français, obligés ainsi de marcher quelque temps dans la mer pour rejoindre les embarcations. Tout resta calme encore jusqu'à ce que l'ordre fût donné de lever les grapins et de mettre les chaloupes à flot. A ce moment, une grêle de pierres furent lancées à bout portant. De Langle, grièvement blessé, ainsi que la plupart de

ceux qui étaient dans la chaloupe, n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil, et tomba malheureusement du côté des sauvages, qui fondirent sur lui et l'assommèrent à coups de massues et de pierres. Près de lui tombèrent, à la même minute, le naturaliste Lamanon, le capitaine d'armes Talin et plusieurs matelots. De tous côtés s'avançaient dans la mer des nuées de sauvages. La chaloupe de *la Boussole* était échouée à deux toises de la première; tous les blessés se sauvèrent à la nage dans l'intervalle qui séparait les deux chaloupes, et gagnèrent les canots. Le lieutenant Boutin, qui commandait la deuxième chaloupe, ordonna bien de faire feu; mais à la distance de quatre ou cinq pas, les fusils tuèrent peu de sauvages, et l'on n'eut pas le temps de recharger. Les chaloupes furent donc évacuées, et l'on parvint à rejoindre les canots. Ce mouvement fit une diversion salutaire. Les naturels, emportés par l'ardeur du pillage, se précipitèrent sur les chaloupes. En peu de minutes, elles furent dépecées, et les sauvages s'en disputèrent les lambeaux comme des oiseaux de proie. Pendant cette œuvre de destruction, ils oublièrent les équipages fugitifs. Ceux-ci jetèrent promptement à la mer toutes les pièces à eau, afin de s'alléger et de recueillir tout le monde; puis ils prirent le large. Dans le plus étroit de la passe, un accident faillit compromettre de nouveau le salut de ces malheureux. Le canot de *l'Astrolabe*,

qui était trop chargé, toucha. La situation était critique ; des deux côtés du chenal, et à dix pieds au plus de distance, le banc de récifs permettait aux insulaires de venir engager une nouvelle attaque. Cette masse de furieux, enivrée d'un premier succès, accourut en effet, en poussant des cris horribles ; mais plusieurs décharges bien dirigées sauvèrent nos marins d'une seconde catastrophe. Les canots se dégagèrent et regagnèrent aussitôt les frégates.

Quand on vit arriver ces embarcations remplies de blessés, quand on apprit surtout la mort du capitaine de Langle et de ses compagnons d'infortune, un long cri de fureur retentit sur les deux vaisseaux. On voulait en tirer vengeance à l'instant même. Cent pirogues étaient là autour des navires, avec des hommes, des femmes, des enfants : c'était une belle hécatombe pour les mânes des victimes. Mais La Pérouse ne crut pas devoir céder à la rage de ses marins ; il contenit leur colère en employant toute son autorité. Un coup de canon à poudre dispersa la flottille, innocente du sang qui venait d'être répandu. Il en coûtait sans doute au capitaine de se montrer aussi clément, et de ne pas offrir à son ami une expiation égale à sa douleur. Mais il répugnait à ce cœur généreux de répondre à une perfidie par une sanglante trahison. S'il eût trouvé un ancrage sûr, il se serait embossé pour canonner les villages de la grève et détruire ces repaires de tigres ; mais l'approche de la côte eût com-

promis le sort des frégates, et il fallut, après deux jours de vaines tentatives, la tristesse et la rage dans le cœur, abandonner sans vengeance ces funestes parages.

La Pérouse donna donc l'ordre d'appareiller, et prolongea, le 14 décembre, la côte d'Oïolava, d'où plusieurs embarcations remplies de naturels se détachèrent et vinrent au-devant de lui. Ces sauvages avaient bien le même type extérieur que ceux de Maouna ; mais leurs manières étaient plus douces et plus tranquilles. Leurs femmes et leurs enfants les accompagnaient. Dans la soirée, les frégates mirent en panne devant un magnifique village. « C'était, dit La Pérouse, une grande plaine couverte de maisons depuis la cime des montagnes jusqu'au bord de la mer. Ces montagnes occupent à peu près le milieu de l'île, et le terrain, incliné en pente douce, présente aux vaisseaux un amphithéâtre couvert d'arbres, de cases et de verdure : on voyait la fumée s'élever du sein de ce village comme du milieu d'une grande ville, et la mer était couverte de pirogues sans nombre attirées en partie par la curiosité seule, en partie par le désir de faire des échanges. »

À l'entrée de la nuit, les frégates continuèrent de prolonger l'île, et les sauvages retournèrent à terre. Le lendemain elles étaient près de l'île Pola : la catastrophe de Maouna y était sans doute connue, car aucune pirogue ne se montra. Pola est moins grande, mais non moins

belle et riante que la populeuse Oïolava. Ces îles sont au nombre de sept. Bougainville les nomma *îles des Navigateurs* : le nom indigène du groupe est *Hamoà*.

Après avoir quitté ces îles, La Pérouse aperçut, le 20 décembre, les deux petites îles *Niouha*, que sépare un canal de trois milles de large. Quelques pirogues s'approchèrent des frégates dans l'intention de commercer. Les sauvages paraissaient farouches et méchants : il manquait à tous deux phalanges au petit doigt de la main gauche. Le 23 décembre, on les perdit de vue par un temps affreux et qui fit beaucoup souffrir l'équipage. Quelques jours après, on découvrit Vavao, que Maurelle avait déjà visitée. La Pérouse releva cette île, sans pouvoir y mouiller, ainsi que plusieurs îles voisines, et le 31 il s'approcha de Tonga-Tabou. Comme il en longeait les côtes, sept ou huit pirogues accostèrent *la Boussole*. Ces relations furent courtes, mais pacifiques : La Pérouse, instruit par les voyages de Cook, demanda aux naturels étonnés des nouvelles de Poulaho, de Finaou et des autres chefs de l'île. L'un d'eux se donna pour le fils de Finaou.

Devenu prudent et circonspect, le chef d'escadre ne voulut pas hasarder le débarquement, et il fit voile pour Botany-Bay, sur la côte O. de l'Australie, dans le but d'y réparer la perte de ses chaloupes, en en construisant de nouvelles. Le 13 janvier 1788, il eut connaissance de l'île

Norfolk, sur laquelle le mauvais temps l'empêcha de débarquer, et le 21, il arriva en vue de Botany-Bay, où sa surprise fut grande de trouver une flotte anglaise au mouillage. Il eut des relations agréables avec les officiers, dont il apprit que le but de cet armement était la fondation d'une colonie, célèbre aujourd'hui sous le nom de *Nouvelle-Galles du Sud*.

C'est de cette relâche qu'on reçut les dernières nouvelles de l'expédition. Une lettre de La Pérouse au ministre indiquait seulement l'itinéraire qu'il comptait suivre. Mais un voile funèbre fut longtemps jeté sur la destinée de notre illustre et malheureux compatriote. Nous allons voir le célèbre d'Entrecasteaux chercher ses traces avec une patiente et courageuse sollicitude, et passer, sans le savoir, à côté de l'île même qui recélait les restes sans doute vivants encore des équipages de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*. Plus heureux, l'Anglais Dillon, et surtout le brave et savant capitaine d'Urville, qui commandait une autre *Astrolabe*, nous dévoileront tout entiers les détails de cette intéressante et lamentale histoire.

En 1795, la Convention ordonna la publication du voyage de La Pérouse, et la rédaction en fut confiée au général du génie Milet de Mureau.

## XXIX. PORTLOCK ET DIXON. — 1785-1788.

Iles Sandwich. — Côte N. O. d'Amérique. — Rencontre de  
Tai-Ana, chef hawaïien.

Le dernier voyage de Cook, publié à Londres en 1784, avait signalé au commerce anglais les précieuses fourrures de la côte N. O. de l'Amérique. Les intérêts particuliers furent prompts à s'en émouvoir, et, dès l'année suivante, deux bâtiments furent confiés par une compagnie de négociants à deux officiers qui avaient accompagné Cook dans sa troisième expédition. Le capitaine Portlock eut le commandement du *King George*, et le capitaine Dixon celui de la *Queen Charlotte*. L'expédition, dirigée en chef par Portlock, quitta les côtes de la Grande-Bretagne le 20 septembre 1785, et doubla le cap Horn sans accident le 25 janvier de l'année suivante. Les Anglais se rendirent ensuite directement aux îles Sandwich, et jetèrent l'ancre, le 25 mai, dans la funeste rade de Ke-arakoua, sur l'île Hawaïi.

Les naturels accoururent en foule autour des bâtiments; cependant il y eut quelque hésitation de part et d'autre dans les premiers rapports. Les chefs étaient absents de l'île et engagés dans une guerre acharnée avec les terres voisines. Le vieux roi Taraï-Opou était mort, et son neveu Tamea-Mea lui avait succédé au détriment des héritiers légitimes. Après avoir

pris quelques provisions fraîches, les navires vinrent mouiller à Oahou ; mais les rafraichissements y étaient si rares, qu'il fallut se rendre à Niihau, dont les habitants fournirent avec empressement toutes les provisions nécessaires.

Portlock et Dixon quittèrent alors ces îles et firent voile vers leur destination. Le 19 juillet, ils entrèrent dans la rivière de Cook, sur les bords de laquelle ils furent très-étonnés de rencontrer des Russes arrivés avant eux pour le même commerce. Ils voulurent alors se transporter à Noutka, dans l'espoir d'y être plus heureux ; mais de très-gros temps et des vents contraires les empêchant d'entrer dans la baie, ils revinrent passer la mauvaise saison dans les latitudes plus douces des îles Sandwich.

Le 14 novembre, on découvrit les sommets neigeux d'Hawaii, et l'on employa deux jours à côtoyer l'île sans y pouvoir mouiller. Les nombreuses visites des naturels procurèrent pourtant aux Anglais des provisions en abondance. Ils se rendirent ensuite à Oahou, qu'ils trouvèrent frappée d'un tabou général. Ils obtinrent, à l'aide de présents, la levée de cette espèce de séquestre religieux, que le roi Tahī-Terī, accompagné de tous les chefs, vint lui-même opérer en grande cérémonie. Un prêtre, qui leur rendit visite amicalement en tenant d'une main un petit cochon et une tige de bananier de l'autre, se fit remarquer surtout par la grande quantité de kava qu'il buvait. Il

avait constamment auprès de lui deux hommes occupés à mâcher la racine qui compose cette nauséabonde liqueur. Il n'y a que les chefs et les prêtres qui aient la permission d'en boire; celui-ci était devenu stupide et avait le corps tout couvert d'une lèpre blanche, par suite de l'usage immodéré qu'il en faisait.

Le 19 décembre, les Anglais se transportèrent à Tauai, dont le roi vint les visiter à bord. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, bien constitué, grand et vigoureux : il paraissait doué d'intelligence, et sa conduite envers les étrangers fut constamment amicale et désintéressée. Il amena un jour avec lui l'Achille de cette terre, son oncle, chef d'une grande importance. Ce vaillant guerrier avait perdu un œil dans les combats et son corps était couvert de blessures. Le chirurgien du *King George* examina ses plaies et lui donna des instructions pour en opérer la guérison. Ce service valut à l'Esculape breton une double pirogue chargée de cochons.

Après un séjour de plus de deux mois à Tauai, les deux capitaines firent voile de nouveau pour la côte d'Amérique. Parvenue dans la baie du Prince-William, ils se séparèrent pour explorer à la fois divers points de la côte. Le *King George* resta au mouillage, et Dixon fit route au N. Il reconnut, le 25 mai, le Port-des-Français de La Pérouse, qu'il appela *port Mulgrave*, puis le cap Edgecumbe. De ce point, en descendant vers le S., la côte était inconnue jus-

qu'à Noulka ; Dixon y découvrit un groupe d'îles qu'il nomma *Queen Charlotte*, et donna son nom au détroit qui sépare ces îles du continent. Ces découvertes étaient importantes, mais la mission toute commerciale de Dixon ne lui permit pas d'en faire une reconnaissance détaillée ; il ne fit qu'esquisser les travaux que Vancouver accomplit quelques années plus tard avec une admirable précision.

Durant cette navigation, *la Queen Charlotte* opéra, par des échanges, son chargement de fourrures et vint retrouver *le King George*. Mais ce navire était déjà parti ; il avait aussi complété son chargement, en expédiant sur divers points éloignés la chaloupe du navire. En conséquence Dixon se rendit aux îles Sandwich. Il aborda à Tauai, dont les chefs s'informèrent particulièrement de leur ami *Popote* (Portlock) et s'empressèrent de lui fournir tout ce dont il eut besoin avec une libéralité aussi généreuse qu'inattendue.

Le 18 septembre, Dixon fit voile pour la Chine et se réunit à Macao, le 9 novembre, à son compagnon Portlock. Les deux capitaines furent aussi joyeux que surpris de rencontrer à Canton un célèbre chef hawaïen, leur ami, nommé Taï-Ana. Il avait suivi en Chine le capitaine Méares, qui venait de passer aux îles Sandwich. Durant son séjour à Canton, Taï-Ana se montra empressé et curieux de s'instruire dans les arts européens. C'était un homme de

cinq pieds dix pouces, bien fait, quoiqu'un peu corpulent, d'une physionomie agréable et intelligente. En peu de jours il se mit au courant des habitudes anglaises, sans perdre rien de son caractère doux et bon. Un jour qu'il assistait à une fête donnée par un des capitaines, il vit des malheureux qui sollicitaient, autour du vaisseau, dans de mauvaises barques, la pitié des Européens; ce spectacle l'émut, et il demanda à son hôte la permission de distribuer quelque nourriture aux mendiants; « C'est une honte, disait-il, que ces malheureux meurent de besoin à votre vue; à Hawii, personne ne mendie; la terre est riche et fertile pour tout le monde. » Cette bonté de caractère toute simple et sans affectation, lui avait attiré l'affection des négociants de Canton, qui lui fournirent toutes sortes d'animaux domestiques et de graines utiles, lorsqu'il retourna dans son pays.

Après avoir échangé avantageusement leur cargaison de fourrures contre du thé et d'autres marchandises chinoises, Portlock et Dixon appareillèrent de Macao, le 7 février 1788, et firent voile pour l'Angleterre, où ils arrivèrent, l'un après l'autre, dans le mois d'août de la même année.

## XXX. GEORGE BLIGH. — 1787-1789.

Arrivée à Taïti. — Ile waitou — Taki. — Révolte de l'équipage du *Bounty*. — Étonnante traversée de Bligh et ses compagnons. — Archipel Viti. — Iles Banks.

Un ancien compagnon de Cook, le lieutenant George Bligh, fut chargée, en 1787, d'aller prendre des plants d'arbre à pain à Taïti, pour les transporter aux Antilles anglaises. Il avait sous ses ordres le *Bounty*, bâtiment de deux cent quinze tonneaux et de quarante-six hommes d'équipage ; il fit voile le 21 décembre, et tenta vainement de doubler le cap Horn au mois de mars suivant. Repoussé par les vents contraires les plus violents, Bligh se détermina à gagner le cap de Bonne-Espérance, qu'il atteignit le 22 mai, et d'où il repartit après un mois de relâche. Il s'arrêta douze jours dans la baie de l'Adventure, sur les côtes de la Tasmanie (Van Diemen), où il eut quelques relations avec les naturels, sans pouvoir opérer de débarquement, à cause de la violence du ressac.

Poursuivant sa route vers Taïti, Bligh découvrit un groupe d'ilots, ou rochers inhabités, auquel il imposa le nom de *Bounty*, et mouilla dans la baie de Matavaï, cinquante-deux jours après son départ de Van Diemen. Les bons Taïtiens accoururent au-devant de lui, s'informant de *Touti* (Cook), dont ils ignoraient la fin malheureuse. Otou, qui n'avait plus que l'au-

torité de régent, la naissance d'un fils l'ayant dépossédé du titre de roi, suivant la loi du pays, vint aussi rendre visite à Bligh, avec sa femme Hidia. L'officier anglais descendit sur l'île, et fut présenté au petit roi, qui n'avait alors que six ans. Otou reçut les Anglais avec amitié et distinction. Il donna une fête en leur honneur. « Il y eut, à cette occasion, dit Bligh, des luttes et des danses, où les gestes et les mouvements lascifs ne manquaient point. Un parti d'aréoïs eut son tour, et mit en jeu son privilège d'arracher aux femmes tous les habits qu'ils trouvent à leur gré. En un moment il y en eut un bon nombre qui furent laissées dans la plus complète nudité. Une jeune et jolie Taïtienne allait être ainsi impitoyablement dépouillée, lorsqu'elle se réfugia près de moi, et fut épargnée à ma sollicitation. »

Bligh s'occupa ensuite de l'objet de son voyage, et embarqua des plants de plusieurs espèces d'arbre à pain, dont il donna une description qui confirme l'exactitude de celle du vieux Dampier. Les naturels en comptent huit espèces différentes, dont les fruits mûrissent à diverses époques de l'année. Après avoir achevé cette opération peu difficile, le capitaine anglais quitta l'île le 5 avril. Huit jours après, il découvrit l'île *Waïtou-Taki*, dont les habitants lui parurent doux et honnêtes. Ils n'avaient ni cochons, ni chiens, ni ignames, mais beaucoup de cocos, de volailles, de fruits d'arbre à pain et

de bananes. Bligh ne put débarquer, malgré leurs instances, et leur fit présent d'une paire de cochons et de quelques menus objets de quincaillerie.

Le 25, le *Bounty* mouilla sur Namouka, l'une des îles Tonga, où il trouva deux chefs du nom de Toubou, et un autre nommé Taïra. Poulaho, Finaou et le Toubou de Cook vivaient encore, au dire des naturels. Deux jours après, on remit à la voile. Jusqu'ici le voyage avait été heureux, mais il ne devait pas s'achever ainsi. Il paraît que le caractère dur et les formes despotiques de Bligh avaient exaspéré les officiers et l'équipage du *Bounty*. Une conspiration fut tramée contre le capitaine; elle éclata tout à coup près de l'île Tofoua, le 28 avril, avant le lever du soleil. Le lieutenant Christian, suivi de trois hommes, entra dans la chambre du capitaine, le saisit et lui lia les mains. Bligh fut traîné en chemise sur le pont, et jeté dans une chaloupe avec les dix-huit personnes qui n'avaient pas voulu se prononcer contre lui. Les révoltés leur laissèrent quatre sabres et quelques provisions, puis ils firent voile vers Taïti.

Nous retrouverons plus tard les fugitifs du *Bounty*, dont le capitaine Beechey nous racontera la singulière destinée. Nous devons suivre, avec la relation, les malheureux Anglais abandonnés sans armes à feu, avec quelques livres de biscuit et un peu d'eau, sur une frêle embarcation de vingt-un pieds de long sur six de

large. La petite troupe se dirigea d'abord sur Tofoua pour y prendre une provision d'eau et de fruits d'arbre à pain. Le 29 avril, ils en atteignirent les côtes bordées de rochers et de hautes falaises, sur lesquels la mer brisait avec violence. Ils purent y recueillir cependant une vingtaine de noix de coco et quelques régimes de bananes. Des naturels leur procurèrent un peu d'eau et un petit nombre de fruits à pain. Le lendemain les sauvages revinrent plus nombreux et moins tranquilles. Ils attaquèrent bientôt les Anglais et se seraient emparés de la chaloupe, si Bligh n'en eût adroitement coupé l'amarre. Malheureusement un des Anglais se trouvait encore à terre : il fut assommé à coups de pierre et traîné jusqu'au malaï voisin. Depuis, quand l'Anglais Mariner visita Tofoua, les naturels lui montrèrent le lieu où le meurtre avait été consommé, en ajoutant que partout où le cadavre avait été traîné, l'herbe s'était desséchée pour ne plus reverdir.

La chaloupe fut ensuite vivement poursuivie ; mais l'abandon de quelques vêtements jetés sur l'eau ralentit l'ardeur des sauvages, et les compagnons de Bligh échappèrent à ce premier danger. Ils traversèrent ensuite plusieurs îles de l'archipel Viti, mourants de faim, mais sans oser aborder ces terres inconnues et peuplées sans doute de sauvages féroces. C'était une véritable découverte ; mais, dans la position où Bligh se trouvait, nulle reconnaissance exacte

n'était possible. Il se contenta donc de longer une dizaine de ces îles verdoyantes, dont l'aspect redoublait les regrets et les douleurs des malheureux affamés. Heureusement des pluies abondantes et un temps presque toujours couvert vinrent à leur secours. Ils découvrirent encore, au N. des Nouvelles-Hébrides, un groupe de quatre îles hautes et peuplées qui furent appelées *Banks*, et une petite île qui fut nommée *Bligh*. Puis, après des maux inouïs et les privations les plus affreuses, ils aperçurent les côtes de la Nouvelle-Hollande. Ils y trouvèrent des huîtres dont ils firent le plus délicieux repas, et à l'aide des ressources que leur fournirent quelques îles voisines, ils parvinrent le 3 juin à l'entrée du détroit de Torrès. Huit jours après, ils découvrirent avec des transports de joie l'île Timor, où ils devaient trouver le terme de leurs souffrances.

« Je fis débarquer notre monde, dit Bligh : quelques-uns pouvaient à peine mettre un pied devant l'autre. Nous n'avions plus que la peau sur les os, nous étions couverts de plaies, et nos habits étaient tout en lambeaux. Dans cet état, la joie et la reconnaissance nous arrachaient des larmes, et le peuple de Timor nous observait en silence avec des regards qui exprimaient à la fois l'horreur, l'étonnement et la pitié. C'est ainsi que, par le secours de la Providence, nous avons surmonté les infortunes et les difficultés d'un aussi périlleux voyage. » Ils avaient accom-

pli une traversée de 1,500 lieues en quarante-un jours, et sans avoir à déplorer la perte d'un seul homme, excepté celui qui fut massacré à Tofoua !

Le 1<sup>er</sup> juillet 1789, Bligh partit de Timor sur une goëlette que lui procura le gouverneur hollandais, et débarqua sain et sauf en Angleterre, le 15 mars 1790, avec les restes de son malheureux équipage.

En 1792, Bligh fit un second voyage dans la mer du Sud, et découvrit encore de nouvelles îles, surtout dans l'archipel Viti; mais ce voyage n'a point été publié, et les détails en sont restés inconnus.

### XXXI. EDWARD EDWARDS. — 1790-1791.

Archipel Pomotou. — Capture des révoltés de *Bounty* à Taïti. — Îles Clarence, York, Hamoa, Tonga. — Îles Rotouma, Fataka, Anouda. — Naufrage de *la Pandora*.

Le gouvernement anglais ne voulut pas laisser impunie l'audacieuse révolte de l'équipage du *Bounty*, et, quatre mois après le retour de Bligh, le capitaine Edwards reçut le commandement de la frégate *la Pandora*, avec mission d'aller saisir les coupables à Taïti et de les amener en Europe. Il devait opérer son retour par le détroit de Torrès, et reconnaître avec soin toutes les parties de ce passage dangereux, afin d'assurer ainsi une route plus courte aux vaisseaux

anglais dans leur traversée de l'Inde à la nouvelle colonie du Port-Jackson.

*La Pandora* quitta les côtes de la Grande-Bretagne en août 1790, et doubla sans accident le cap Horn vers la fin du mois de janvier de l'année suivante. Le 16 mars, on aperçut une île basse avec une lagune au centre, qui fut appelée *Ducie*. On découvrit ensuite et l'on nomma successivement les petites îles *Hood* et *Carysford* de l'archipel Pomotou, et, le 22, on jeta l'ancre dans la baie de Matavaï. Le lendemain, un Taïtien vint à bord de bonne heure et apprit au lieutenant Heyward, ancien midshipman du *Bounty*, dont il avait été le taïo, que les révoltés de ce navire avaient fait plusieurs tentatives d'établissement sur l'île Toubouaï avec quelques Taïtiens, auxquels ils avaient fait croire que le capitaine Cook était sur cette île; qu'ils étaient revenus depuis peu avec leur navire à Taïti, mais que dans la nuit Christian, avec neuf de ses compagnons, avait mis secrètement à la voile, et que l'on ne savait pas où il s'était dirigé.

Les lieutenants Corner et Hayward furent envoyés à la recherche de ceux des mutins qui étaient restés sur l'île. Ceux-ci avaient rendu d'importants services à Otou, dans une guerre contre Eïmeo; mais, à la vue des canons de la frégate anglaise, le chef taïtien se montra peu reconnaissant envers ses auxiliaires, et il aida les Anglais à s'en emparer. Quatre d'entre eux se

rendirent volontairement, et l'on poursuivit les autres dans les montagnes, avec l'aide de quelques chefs, et notamment de Hidi-Hidi, l'ancien ami du capitaine Cook. Les fugitifs, pressés de toutes parts, furent enfin traqués dans un bois, saisis avec leurs armes, et jetés à fond de cale de *la Pandora*. Quelques-uns des mutins s'étaient mariés à Taïti et avaient épousé des filles des chefs. Ils étaient visités chaque jour par leurs femmes et par leurs enfants, qui leur témoignaient beaucoup d'affection et paraissaient profondément affligés de leur départ.

Le 8 mai 1791, après avoir été magnifiquement fêtés par Otou et ses deux femmes, les Anglais quittèrent les Taïtiens, qui exprimèrent leurs regrets de ce départ en se faisant de larges blessures à la tête et à la poitrine. Otou voulait absolument accompagner en Angleterre le capitaine Edwards ; mais il en fut empêché par les vives représentations de son frère. Les Anglais, qui emmenaient avec eux un schooner construit à Taïti par les révoltés du *Bounty*, virent d'abord Eïmeo, puis successivement les autres îles du groupe, et se rendirent, le 19, à Waitou-Taki. L'un des naturels y reconnut le lieutenant Hayward, qu'il avait déjà vu avec le malheureux Bligh.

Le 22, *la Pandora* trouva sur l'île Palmerston une vergue et des éparres, qui avaient évidemment appartenu au *Bounty* ; mais on n'aperçut aucune trace des mutins. Là commença

pour les Anglais une série d'infortunes inouïes. Un des bateaux fut séparé du navire, et le temps devint si sombre que, malgré les plus actives recherches, on n'en entendit plus parler.

Dans les premiers jours du mois suivant, Edwards découvrit, par 9° lat. S. et 173° 50' long. O. deux îles, à quarante milles de distance l'une de l'autre. La première, qu'il nomma *York*, était inhabitée; la seconde, *Clarence*, paraissait nourrir de nombreux habitants. Après avoir mis le cap au S. pour continuer ses recherches, la *Pandora* reconnut quelques-unes des îles Hamoa. Les naturels de Pola, qu'on appela *Chatham*, se conduisirent bien dans les échanges. A Oïolava particulièrement, on put se procurer en quantité des volailles, des fruits et toutes sortes de curiosités indigènes. On perdit le soir le schooner près de cette île, et l'on croisa deux jours inutilement pour le rallier.

La *Pandora* fit route à l'E.; et, traversant les îles Hapai, du groupe des Amis ou Tonga, elle vint jeter l'ancre à Namouka. Les naturels se livrèrent à leur irrésistible penchant pour le vol, et l'un des maraudeurs fut tué d'un coup de fusil. Le souverain, que la relation nomme Fatafaï (Poulaho Fatafaï sans doute), vint rendre visite au capitaine anglais, et s'embarqua sans crainte sur la *Pandora*, pour aller visiter l'île Tofoua, dont les chefs vinrent lui rendre l'hommage du moë-moë, en imposant le pied royal sur leurs têtes. Le capitaine Edwards vi-

sila aussi la grande et belle île Vavao, qu'il n'oublia pas de doter du nouveau nom de *Howe*, et dont le chef Finaou n'existait plus, il reconnut ensuite Pylstart, puis Eoa, qui lui fournit quelques rafraîchissements, et revint mouiller à Namouka, où il eut le regret de ne pas retrouver le schooner perdu à Oïolava.

Les Anglais passèrent ensuite devant l'île Wallis et vinrent reconnaître une île qu'ils nommèrent *Granville*, et dont le nom indigène est *Rotouma*. Les naturels se rassemblèrent sur la plage avec des dispositions hostiles; ils étaient armés de massues qu'ils agitaient en signe de défi, mais au premier coup de fusil tiré pour leur faire peur, ils prirent la fuite en toute hâte. Le 12 juin, les Anglais rencontrèrent les îles Fataka et Anouda qu'ils appelèrent *Mitre*, d'après la forme d'un remarquable promontoire, et *Cherry*. Le 17, on aperçut des brisants, et, au matin, on reconnut que *la Pandora* était engagée au milieu d'un immense banc de rochers. Pendant que le lieutenant Corner cherchait une passe pour en sortir, la frégate heurta violemment sur une pointe aiguë du récif. Après les premiers moments de stupeur, on courut aux pompes : mais au point du jour suivant l'eau gagnait avec une rapidité effrayante, et il fallut songer à sauver la vie des hommes, car c'en était fait du bâtiment. Les prisonniers du *Bounty* furent mis en liberté, et les embarcations disposées pour recevoir les naufragés. Bientôt l'eau

s'élança avec force dans les sabords, et tout le monde n'eut que le temps de sauter par-dessus le pont. Un instant après, *la Pandora* coulait et s'ensevelissait pour toujours dans les profondeurs de l'Océan. Les embarcations s'empressèrent de recueillir les malheureux qui nageaient sur le lieu du désastre; mais tous ne purent être sauvés, et les cris des mourants rendaient plus horrible encore cette scène de destruction.

Au point du jour, les naufragés gagnèrent une plage voisine; lorsqu'il les passa en revue, le désolé capitaine reconnut qu'il lui manquait trente-cinq matelots et quatre prisonniers. Heureusement on avait pu sauver un peu d'eau, quelques provisions de biscuit, des fusils et des boîtes de cartouches. Les embarcations se composaient de la pinasse, de la chaloupe et de deux yoles, qui contenaient environ cent hommes.

Le 30 août, la petite escadre mit à la mer, se dirigeant vers l'île de Timor, qui était encore éloignée de plus de quatre cents lieues. On reconnut bientôt les côtes de la Nouvelle-Hollande qui procurèrent un peu d'eau aux naufragés. Sur deux îles voisines de la côte, ils trouvèrent ensuite des huîtres et des fruits sauvages qui apaisèrent les souffrances de la faim. Ils y augmentèrent aussi leurs provisions d'eau, et à défaut de vases ils employèrent jusqu'aux bottes du charpentier pour conserver le précieux liquide.

Le 2 septembre, on fut obligé de traîner à la

remorque les yoles que la vague menaçait de détruire à chaque instant. Le 7, on prit un gros poisson dont le sang fut avidement sucé, et le corps partagé en vingt-quatre parts. La soif était plus insupportable que la faim, car plusieurs de ces malheureux refusèrent leur ration de biscuit. Le 13, une voix cria : Terre ! et celui qui eut le bonheur de l'apercevoir le premier reçut la plus magnifique récompense qu'il fût possible de lui donner alors : on lui octroya un verre d'eau. Mais bientôt on aborda cette côte, où l'on trouva en abondance ce liquide, si rare et si précieux tout à l'heure.

Cette île était Timor : la charité d'un négociant chinois procura aux Anglais affamés quelques provisions fraîches ; puis ils gagnèrent la capitale de l'île, Coupang ; le gouverneur et les principaux habitants leur firent un accueil aussi hospitalier qu'aux compagnons de Bligh, qui était venu aborder précisément sur le même point dans sa chaloupe découverte. Les Anglais se reposèrent un mois à Timor, puis ils s'embarquèrent sur un bâtiment hollandais qui les conduisit à Java, où ils furent agréablement surpris de rencontrer le schooner qu'ils avaient perdu près de l'île Oïolava.

Suivant le récit du lieutenant Oliver qui commandait le schooner, dans la nuit de leur séparation, le petit navire fut attaqué par les sauvages, qui ne se montrèrent pas effrayés par les coups de fusil. Après un combat sérieux et

dans lequel beaucoup de naturels furent tués par les canons du schooner, les Anglais, n'apercevant plus la frégate, se dirigèrent vers Namouka; mais en atteignant Tofoua, ils y furent assaillis par les naturels, dont ils ne se débarrassèrent qu'à coups de fusil. Manquant d'eau et de provisions, les Anglais se hâtèrent de gagner les îles de la Sonde. Par un singulier hasard ils se trouvèrent arrêtés devant les mêmes récifs qui avaient été funestes à *la Pandora*; mais, dans l'impuissance de s'en dégager, ils passèrent hardiment par-dessus l'écueil et continuèrent leur route en traversant le détroit de Torrès. Ils avaient enfin gagné un établissement hollandais dont le gouverneur les avait dirigés sur Java.

Après cette réunion inespérée, le capitaine Edwards et ses compagnons firent route vers le cap de Bonne-Espérance avec le bâtiment hollandais qui les débarqua sans accident à Rotterdam, d'où ils se rendirent en Angleterre.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

XXIII. ...  
XXII. ...  
XXI. ...  
XX. ...  
XIX. ...  
XVIII. ...  
XVII. ...  
XVI. ...  
XV. ...  
XIV. ...  
XIII. ...  
XII. ...  
XI. ...  
X. ...  
IX. ...  
VIII. ...  
VII. ...  
VI. ...  
V. ...  
IV. ...  
III. ...  
II. ...  
I. ...

---

---

# TABLE.

---

	Pages.
XXI. SAMUEL WALLIS.—1766-1768. Ile Witsunday.— Iles Queen Charlotte. — Iles Touï-Touï, Cumber- land, Henry. — Iles Taïti. — Iles Niouha. — Ile Wallis.	5
XXII. PHILIP CARTERET.—1766-1769. Iles Pitcairn, Osna- bruck, Gloucester. — Iles Nitendi ou Santa Cruz. — Iles Salomon.—Canal Saint-George. — Nouvelle- Irlande. — Nouvelle-Hanovre. — Iles Portland. — Iles de l'Amirauté. — Iles Guèdes.	28
XXIII. LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE. — 1766-1769. Naturels de la Terre de Feu. — Archipel Pomotou. — Iles Taïti. — Archipel Hamoa ou des Naviga- teurs. — Grandes-Cyclades ou Nouvelles-Hébrides. — Louisiade.—Iles Salomon. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Guinée.	44
XXIV. JAMES COOK.—1768-1779. Précis de ses voyages. — Sa mort.	76
XXV. JEAN-FRANÇOIS-MARIE DE SURVILLE. — 1769-1770. Iles Bashi. — Archipel Salomon. — Histoire du na- turel Lova-Sarega.—Relâche à la Nouvelle-Zélande. — Enlèvement du chef Nagui-Nouï. — Mort de Sur- ville.	93
XXVI. MARION DU FRESNE. — 1771-1772. Relâche à Van Diemen. — Séjour à la baie des Iles de la Nouvelle-	

	Pages.
Zélande. — Massacre de Marion et de plusieurs de ses compagnons.	111
XXVII. ANTONIO MAUBELLE. — 1780-1781. Reconnaissance des îles de l'Amirauté et les îles voisines de la Nouvelle-Irlande. — Relâche à Vavao. — Découverte des îles Gran Cocal et Sant Agustin.	129
XXVIII. JEAN-FRANÇOIS GALAUP DE LA PÉROUSE. — 1785-1788. Ile de Pâques ou Waïhou. — Relâche aux îles Sandwich. — Côte N. O. d'Amérique. — Premier désastre de l'expédition. — Navigation dans la Manche de Tartarie et au Kamtschatka. — Massacre du capitaine de Langle aux îles Hamoa. — Îles Niouha, Tonga, Norfolk. — Botany-Bay ; dernières nouvelles de l'expédition.	139
XXIX. PORTLOCK ET DIXON. — 1785-1788. Îles Sandwich. — Côte N. O. d'Amérique. — Rencontre de Taï-Ana, chef hawaïien, en Chine.	160
XXX. GEORGE BIGH. — 1787-1789. Arrivée à Taïti. — Ile Waïtou-Taki. — Révolte de l'équipage du <i>Bounty</i> . — Étonnante traversée de Bligh et ses compagnons. — Archipel Viti. — Îles Banks.	165
XXXI. EDWARD EDWARDS. — 1790-1791. Archipel Pomotou. — Capture des révoltés du <i>Bounty</i> à Taïti. — Îles Clarence, York, Hamoa, Tonga. — Îles Rotouma, Fataka, Anouds. — Naufrage de <i>la Pandora</i> .	170

FIN DE LA TABLE.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

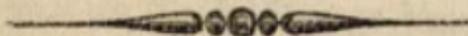


VOYAGES  
AUTOUR  
**DU MONDE,**

DE 1484 A NOS JOURS  
(DE MAGELLAN A DUMONT-DURVILLE).

10<sup>e</sup> édition.

—  
TOME TROISIÈME.



A BRUXELLES,  
ET DANS LES PRINCIPALES VILLES DE L'ÉTRANGER,  
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

—  
1845.

VOYAGES  
DU MONDE  
AUTOUR DU MONDE.

XXXII. ÉPISODES VANDŒUVRE. — 1781-1795.

Américain — Fort de St-Jean — Îles Sandwiches — Îles  
Hawaï — Groupe d'Albatros — Taiti — Îles Hawaï ou  
Sandwich — Exploration des côtes occidentales —  
Batterie établie aux îles Sandwiches — Coupes faites  
de l'île de Hawaï — Tronc de l'île — Plan of  
représentation géométrique à Hawaï et à Taiti.

Il fut élève de Cook, George Vancouver, qui  
l'accompagna ce grand navigateur  
dans ses deux derniers voyages, et fut à  
la fin de 1790, la mission de compléter les re-  
connissances de son maître sur la côte N. O.  
d'Amérique et de chercher aussi un passage à  
travers le Nord. On lui donna le commandement  
d'un navire nommé le *Vancouver*, ainsi de  
nommé en l'honneur de son maître, sous les  
ordres du lieutenant Broughton. Un bâtiment

---

---

# VOYAGES

## AUTOUR DU MONDE.

---

### XXXII. GEORGE VANCOUVER. — 1791-1795.

Australie. — Port du Roi George. — Iles Snares. — Ile Rapa. — Groupe Chatham. — Taïti. — Iles Hawaii ou Sandwich. — Exploration des côtes américaines. — Deuxième relâche aux îles Sandwich. — Combat simulé de guerriers à Hawaii. — Troisième relâche. — Fêtes et représentations dramatiques à Hawaii et à Tauai.

 n élève de Cook, George Vancouver, qui avait accompagné ce grand navigateur dans ses deux derniers voyages, reçut, à la fin de 1790, la mission de compléter les reconnaissances de son maître sur la côte N. O. d'Amérique et d'y chercher aussi un passage à la mer d'Hudson. On lui donna le commandement d'un navire léger, *la Discovery*, armé de canons et monté par un équipage de cent trente hommes, avec le petit brig *le Chatham*, sous les ordres du lieutenant Broughton. Un bâtiment

d'approvisionnement, le *Dædalus*, devait en outre lui porter de nouvelles provisions si la campagne se prolongeait au-delà du temps prévu.

Les deux bâtimens quittèrent la rade de Falmouth le 1<sup>er</sup> avril 1791, et relâchèrent à Ténériffe et au cap de Bonne-Espérance pour aller attaquer la côte S. O. de la Nouvelle-Hollande ou Australie. Vancouver y atterrit le 26 septembre près du cap Leeuwin, et commença, à partir de ce point, la reconnaissance de cette côte encore inconnue. Il y découvrit quelques jours après le beau *port du Roi-George*, où il prit quelque repos. Pendant qu'on faisait du bois et de l'eau, il descendit à terre. A quelque distance de la mer, il rencontra au milieu des bois une vingtaine de huttes désertes, mais il ne vit aucun habitant, ni aucune trace récente de leur passage. En examinant une petite baie voisine qui fut appelée *Havre-aux-huitres*, les Anglais aperçurent de beaux cygnes noirs qui nageaient gracieusement dans le lointain, mais ils ne furent pas assez adroits pour s'en procurer un seul. Au fond du havre se jetait un ruisseau dont les bords étaient couverts de cygnes noirs, de canards, de courlis et de pélicans.

Vancouver poursuivit sa reconnaissance jusqu'aux premières îles de l'archipel Recherche, sur une étendue totale de cent dix lieues, puis il fit voile au S. E. et atteignit, le 26 octobre, la terre de Van Diemen. Il continua sa route sans s'y arrêter et vint jeter l'ancre sur la pointe S. O.

de la Nouvelle-Zélande dans la baie Dusky, où il ajouta quelques détails plus précis à la belle reconnaissance de Cook. Il n'y vit que deux misérables huttes abandonnées, et en partit le 22 novembre. A dix-neuf lieues du cap sud, il découvrit un groupe d'ilots ou plutôt de rochers, auxquels il imposa le nom de *Snares* (Embuches), à cause de leur position dangeureuse dans ces parages orageux.

La violence d'un ouragan survenu à cette hauteur sépara les deux bâtimens. *La Discovery* mit le cap au N. E., et un mois après Vancouver découvrit l'île *Rapa*. Les naturels qui s'avancèrent dans leurs pirogues se montrèrent d'abord méfiants et timides. L'un d'eux qui se décida à monter à bord parut agité, tremblant, et sa physionomie exprimait à la fois la crainte et l'étonnement. On lui fit des présents qui le rassurèrent, et cet accueil eut bientôt attiré ses compagnons. Ils débutèrent, comme tous les sauvages, par s'emparer de ce qui était à leur portée. Le fer les tentait surtout : ils cherchaient à enlever jusqu'aux clous des navires. Deux ou trois d'entre eux restèrent à bord après les autres ; mais leur attention, mobile et légère, erra tellement d'un objet à l'autre, qu'on n'en put tirer aucun renseignement. Vancouver crut cependant comprendre que l'île s'appelait *Oparo* et le chef des insulaires *Koraï*. *Oparo*, ou plutôt *Rapa*, consistait en une grève de sable bordée de verdure et terminée par quelques sommets

dominés eux-mêmes par des blocs de rochers. On prit ces rochers pour des villages fortifiés comme les *pâ* de la Nouvelle-Zélande. Une trentaine de pirogues se montrèrent autour du navire; trois cents naturels environ les dirigeaient. Ces sauvages étaient d'une taille moyenne, d'un embonpoint remarquable et de formes bien prises. Leur physionomie, ouverte et gaie, annonçait un caractère bon et hospitalier. Ils avaient les cheveux ras et allaient absolument nus, sauf quelques-uns qui portaient une ceinture de larges feuilles vertes.

Vancouver se dirigea ensuite vers Taïti, qu'il aborda le 30 décembre, dans la rade de Matavaï. Le lieutenant Broughton, qu'il y trouva déjà mouillé, avait fait aussi quelques découvertes depuis leur séparation. Le 29 novembre, il avait aperçu un groupe d'îles : il mouilla sur la plus grande, dont il prit possession au nom de l'Angleterre, et qu'il appela *Chatham*. Trente ou quarante naturels, armés de lances, qui garnissaient la plage, ne voulurent pas s'avancer près du navire, mais ils ne s'opposèrent point au débarquement. Leurs pirogues étaient de frêles barques à fond plat de huit à neuf pieds de longueur sur deux à trois de large. Elles ne pouvaient contenir chacune plus de trois hommes et ne devaient servir qu'à une pêche littorale. Leurs filets étaient solides et bien fabriqués.

Quand les Anglais furent près des sauvages, ceux-ci les saluèrent à la manière zélandaise, en

frottant leurs nez contre ceux des étrangers. On tenta des échanges, mais inutilement; l'attitude des indigènes était réservée et ne promettait rien de bon. Un coup de fusil tiré en l'air les mit tous en fuite, à l'exception d'un vieillard qui resta impassible, en remuant le pied comme s'il eût battu la mesure et regardant les Anglais d'un air menaçant. Broughton déposa son fusil et tendit la main au vieux sauvage, qui de son côté remit à un autre indigène une natte où étaient enveloppés des casse-têtes semblables à ceux des Nouveaux-Zélandais.

Accompagné de cinq de ses hommes, Broughton fit une excursion le long de la grève pour chercher de l'eau, tandis que le canot les suivait en serrant le rivage de près. Quatorze insulaires le suivirent, mais on crut les avoir gagnés par des présents. Après avoir fait environ une demi-lieue, les Anglais trouvèrent un lac d'une eau saumâtre, et demandèrent aux naturels de leur indiquer de l'eau douce. Ceux-ci s'avancèrent entre le canot et Broughton, puis ils commencèrent à devenir turbulents. Un jeune homme provoqua même l'officier anglais par des grimaces horribles et des gestes féroces. Broughton réprima ses menaces en le couchant en joue; en même temps, cette scène prenant une tournure fâcheuse, il songea à faire retraite et fit signe au canot d'atterrir. Aussitôt l'attaque devint générale; le maître Jonhston reçut un coup de massue qui fit tomber son fusil : il le

releva promptement et fut obligé de faire feu pour prévenir un second coup de massue. Les hommes du canot tirèrent alors sur les naturels, et cette décharge les mit en fuite. L'un d'eux tomba mort sur la plage, et les Anglais se hâtèrent de se rembarquer, en plaçant dans une pirogue vide le reste des présents qui avaient été destinés aux insulaires, en réparation du mal qu'on avait été obligé de leur faire.

« Ces hommes, dit le rapport de Broughton, étaient de moyenne taille, vigoureux, bien proportionnés. Leurs cheveux et leur barbe étaient noirs, et quelques-uns les portaient longs. Les jeunes gens avaient leur chevelure relevée en nœuds sur le sommet de la tête, et entremêlée de plumes noires et blanches. Ces insulaires ont tous le teint d'un brun obscur, les traits prononcés et de mauvaises dents. Leur peau n'offrait aucun signe de tatouage, et ils semblaient très-propres. Pour vêtement ils portaient une peau d'ours ou de veau marin attachée autour du cou avec un cordon natté, et qui leur tombait jusqu'aux hanches, le poil tourné en dehors. D'autres avaient en place des nattes très-artistement faites, attachées de même et qui leur couvraient les épaules et le dos. Quelques-uns étaient nus, à l'exception d'une natte d'un tissu fin, qu'un cordon fixait autour des reins. Nous ne remarquâmes pas qu'ils eussent les oreilles percées, ni qu'ils portassent des ornements sur leurs personnes, excepté cependant quelques-

uns d'entre eux qui avaient un collier de nacre de perles. Tous annonçaient beaucoup d'enjouement, et notre conversation excita fréquemment de grands éclats de rire parmi eux. Il est difficile de se faire une idée de leur surprise et de leurs exclamations lorsque nous débarquâmes. Ils indiquaient du doigt le soleil, puis nous-mêmes, comme pour nous demander si nous en descendions. Le manque d'habitations nous fit supposer que cette partie de l'île n'offrait aux habitants qu'une résidence temporaire, où ils se rendaient pour se procurer du poisson et des coquillages.»

Le 30 novembre, le *Chatham* quitta ce groupe d'îles auquel il avait donné son nom, et le 26 du mois suivant il atteignit Taïti, que Vancouver avait indiquée comme lieu de rendez-vous, en cas de séparation. Les habitants de cette île hospitalière reçurent les Anglais avec des acclamations de joie. Le jeune Otou envoya des présents à Broughton. Son père, qui avait pris le nom de *Pomaré*, résidait à Eïmeo et y gouvernait au nom de son fils 1.

Vancouver, à son arrivée, fut aussi bien accueilli que son compagnon. Il ne retrouva de ses anciennes connaissances que Potatou et sa famille. Le lendemain de son débarquement, il alla rendre visite au jeune Otou ou Pomaré II.

1 Celui-ci fut toujours appelé par les Anglais Pomaré II, et c'est ainsi que nous le désignerons à l'avenir.

L'entrevue eut lieu sur le bord d'une rivière. Le souverain de Taïti, qui n'avait alors que neuf à dix ans, était porté sur les épaules d'un insulaire : il était revêtu d'une pièce de drap rouge, avec un collier de plumes de pigeon. Divers présents furent étalés de part et d'autre et échangés avec cérémonie, puis le petit roi mit pied à terre, et vint affectueusement serrer la main de l'ancien ami de son père, titre qu'il se plut à rappeler lui-même. Pomaré I<sup>er</sup> accourut bientôt d'Eïmeo pour voir ses amis, et sa conduite fut aussi affectueuse que dans les précédentes relâches. Il apprit aux Anglais la situation politique de l'archipel, qui tendait à se réunir sous le gouvernement de l'île principale. Déjà la presque île Taïarabou appartenait au plus jeune frère du roi; l'île Wahine reconnaissait la suprématie de Pomaré II; enfin, Pomaré I<sup>er</sup> exerçait à Eïmeo une autorité analogue à celle de régent. De tous côtés se combinaient donc les éléments d'un pouvoir autocratique, sur toutes ces îles, dans la famille de Pomaré. Ses parents et ses amis y songeaient sérieusement, et ils s'adressèrent à Vancouver pour obtenir le secours de ses soldats et de ses canons. Mais le capitaine anglais éluda la question, en promettant d'en référer au roi George, qui ne manquerait pas sans doute d'obliger ses amis de Taïti.

Vancouver eut occasion d'observer les changements survenus dans l'île depuis les premiers

voyages de Cook. Il ne retrouva plus ces élégantes et jolies Taitiennes qu'il avait vues lui-même en 1777. La population s'était singulièrement réduite et comme étiolée, et la beauté des femmes de l'île était complètement disparue. Il fit aussi la remarque singulière qu'à l'avènement de Pomaré II, une foule de mots de la langue indigène avaient été changés, et qu'une interdiction rigoureuse pesait sur les termes proscrits. Les plantes et les semences déposées sur cette terre par les navigateurs précédents avaient été négligées par les insulaires, que la fertilité d'un sol prodigue rend oisifs et paresseux. Les chèvres s'étaient assez bien propagées, mais on ne faisait aucun usage de leur lait, et leur chair n'était pas estimée. Vancouver en prit quelques couples dans l'intention de les déposer aux îles Hawaii.

Le 24 janvier 1792, les Anglais prirent congé de leurs amis, et le 2 mars ils arrivèrent à Hawaii, dans la baie de Ke-ara-kekoua. A peine Vancouver avait-il laissé tomber l'ancre, que l'un des principaux généraux du roi Tamea-Mea, l'Hawaiien Taï-Ana qui avait fait le voyage de la Chine avec Meares, vint à bord de son navire. Le capitaine anglais le reçut bien, mais il ne le satisfit pas complètement, car il lui refusa les armes à feu et les munitions qu'il demandait avec instance.

Cette relâche fut courte; dès le 5, les vaisseaux firent route sur Oahou, et vinrent jeter

l'ancre dans la baie de Wai-Titi. Bien reçus par les naturels, les Anglais commencèrent à faire de l'eau, et pendant ce temps Vancouver put se promener à travers des plantations cultivées avec soin de taros et d'ignames. L'île est en général plus aride qu'Hawaii, et la stérilité du sol a stimulé l'industrie des habitants. Mais l'aiguade était peu commode; il fallait transporter l'eau à de grandes distances, et l'on résolut de gagner Taui pour y compléter les approvisionnements. Vancouver ne trouva sur cette île que l'héritier présomptif du pouvoir, Taumou-Arii, spirituel et gracieux enfant de onze ou douze ans. Le régent Ereno reçut les Anglais avec la plus grande cordialité, et leur procura de l'eau et des vivres, malgré la désolation jetée sur cette terre par les désastres d'une guerre toute récente. Au retour d'une promenade, dans laquelle il vit avec douleur les traces de ces dévastations, Vancouver fut témoin du peu de retenue des femmes de cette île, auprès desquelles les dissolues Taïtiennes eussent paru modestes et pudiques.

Ne trouvant sur aucune de ces îles le navire *le Dædalus* qui devait lui apporter d'autres approvisionnements d'Europe, Vancouver laissa des instructions pour le capitaine et se dirigea sur la côte N. O. d'Amérique. Il serait trop long et trop peu intéressant de le suivre dans l'exploration minutieuse qu'il fit de ces côtes depuis le cap Mendocin jusqu'à l'entrée de la

rivière de Cook, sur une étendue de plus de cinq cents lieues. Nous nous bornerons à dire qu'il employa les étés 1792, 1795 et 1794. Les terres qu'il reconnut sont très-découpées par une multitude de canaux, d'entrées et de baies profondes; il pénétra partout, releva tout avec une persévérance et une sagacité admirables, soit à l'aide de *la Discovery* ou du *Chatham*, soit avec *le Dædalus*, qui vint le rejoindre à Noutka, soit enfin avec les diverses embarcations de ces navires lorsqu'il n'y avait pas assez d'eau pour les gros bâtimens. Ces explorations constatèrent que ce qu'on avait pris jusqu'alors pour la côte du continent n'était qu'une continuité d'îles découpées et séparées par des canaux. Le port de Noutka se trouva être lui-même situé sur la plus grande (l'île *Quadra et Vancouver*) qui prit à la fois le nom de Vancouver et de celui d'un navigateur espagnol occupé en même temps à cette exploration. Les travaux de Vancouver démontrèrent aussi qu'il n'existe aucun passage de l'Océan Pacifique à la mer du Nord ou à la baie d'Hudson entre le 40° et le 60° lat. N.

Après chacune de ces explorations qu'il accomplit durant l'été, Vancouver alla passer chaque hiver sous le climat plus doux des îles Sandwich ou Hawaii; c'est là que nous le suivrons de préférence pour compléter l'histoire de ces îles intéressantes. Avant de parvenir à Noutka, *le Dædalus*, aux ordres du lieutenant

Hergest, avait essuyé une sanglante catastrophe, en mouillant à Oahou. Les premiers rapports avec les insulaires avaient été pacifiques; mais une querelle s'étant élevée par un malentendu, il y eut des voies de fait de part et d'autre, au milieu desquelles le lieutenant Hergest et l'astronome Gooch furent massacrés. Quand les officiers du *Dædalus* réclamèrent les corps des victimes, on leur répondit que ces corps avaient été partagés entre les divers chefs.

Aux approches de l'hiver de 1793, Vancouver revint mouiller, le 22 février, dans la rade de Ke-ara-kekoua. Dans cette relâche, les liens d'amitié se resserrèrent encore entre les Hawaïens et les Anglais. Le roi vint tout de suite à bord de *la Discovery*; on échangea avec lui de franches et solennelles protestations d'amitié, après quoi les nez se touchèrent en témoignage de la sincérité de ces protestations. Tamea-Mea offrit ensuite au capitaine anglais quatre beaux casques ornés de plumes, dix pirogues chargées de cochons, et une flotte entière de pirogues plus petites pleines de fruits, de racines, de nattes et d'étoffes indigènes. Vancouver répondit à cette magnificence toute royale par des présents non moins précieux pour l'intelligent monarque : il fit débarquer cinq vaches, un taureau, deux brebis et un bélier, que Tamea-Mea reçut avec un extrême plaisir.

Deux chefs puissants, Kahou-Motou et Tai-

Ana, jaloux de l'autorité du roi, qui lui attirait tous les présents des Anglais, se plaignirent à Vancouver de cette partielle distribution. Celui-ci leur fit quelques cadeaux pour les consoler, mais il n'en continua pas moins à remarquer une considération particulière au souverain, qui, de son côté, n'épargna rien pour l'amusement de son hôte. Le 28 février, il le fit assister à un combat simulé entre ses guerriers.

La scène se passait près de l'enceinte du morai. Là vinrent se ranger, à peu de distance l'une de l'autre, deux divisions de cent cinquante guerriers chacune. Celle de droite représentait l'armée de Tahi-Teri et de Ta-Eo, rois des îles voisines et ennemies; celle de gauche, l'armée de Tamea-Mea. Les combattants brandissaient des lances émoussées; sur les ailes de chaque corps était censé figurer un détachement de frondeurs pour compléter l'ordre de bataille.

Les deux armées marchèrent l'une contre l'autre, sans qu'aucun chef parût les diriger: à une distance plus rapprochée, des harangues violentes furent prononcées à la manière homérique; on se provoqua de la voix et du geste, puis une grêle de traits siffla des deux côtés; les javelots étaient lancés et parés avec adresse. Quelques guerriers pourtant en reçurent des contusions assez fortes; mais leur bonne humeur n'en parut point altérée. Dans cette lutte, qui n'était qu'une escarmouche, on voyait des sol-

dats passer tout à coup de l'arrière au front de la ligne , lancer leurs dards , relever ceux qui étaient à terre, et les renvoyer à l'ennemi; puis, quand ils en avaient décoché deux ou trois, ils se retiraient. Mais les plus vaillants se portaient seuls en avant, et allaient défier leurs adversaires avec des paroles insultantes et pleines de mépris; ils se posaient devant eux, et parant avec leur lance les traits qui auraient pu les atteindre, ils saisissaient de l'autre main quelques javelots au vol et les renvoyaient à l'instant même avec une merveilleuse adresse. De tous ces guerriers, nul n'égala le roi qui combattit quelque temps avec une si étonnante adresse, que les Anglais en furent émerveillés. Six dards le menaçaient à la fois; d'une main il en saisit trois en l'air; il en brisa deux avec sa lance, et esquiva le sixième par un rapide mouvement de corps. Mais l'ennemi venait de distinguer le roi au premier rang parmi les siens, et sur-le-champ on avait tourné de son côtés toutes les attaques. Alors son armée décocha à l'ennemi des traits si nombreux et si bien dirigés, que la victoire se déclara pour elle. Tamea-Mea vainqueur sortit de cette mêlée sans avoir été atteint une seule fois.

Vancouver eut aussi le spectacle de ce qui se passe lorsqu'on se dispute le premier mort ou blessé. Comme celui à qui ce malheur arrive est destiné à être sacrifié au morai, s'il tombe au pouvoir des ennemis, les deux partis font

d'incroyables efforts pour s'arracher cette victime. Dans le combat actuel, le guerrier blessé était du côté de Tahī-Terī, et l'on se disputa longtemps, et avec des chances à peu près égales, à qui l'aurait, jusqu'au moment où plia l'armée de Tahī-Terī et de Ta-Eo. Les guerriers de Tamea-Mea saisirent alors les blessés du parti adverse et les hommes supposés morts, et les traînèrent sur le sable par les talons, jusqu'à une certaine distance du champ de bataille. Ceux qui jouèrent ce triste rôle y mirent un dévouement admirable. Après avoir été foulés aux pieds pendant toute la mêlée, traînés sur le sol, ils eurent le nez, la bouche, les yeux et les oreilles remplis de sable et de boue. Mais, une fois la scène finie, ils coururent se plonger dans la mer, et ils en revinrent aussi gais que s'il ne leur fût rien arrivé.

Cependant, les chefs n'avaient pas encore combattu ; ils s'étaient tenus tout à fait en dehors de la mêlée populaire. Mais, quand cette vulgaire escarmouche fut terminée, les combattants s'assirent par terre et on parla. Alors les chefs parurent : ils étaient censés ignorer ce qui avait précédé leur venue. Ils s'avançaient gravement, escortés d'hommes armés de lances pointues en bois dur, nommées *pololou*. Leur troupe marchait avec ordre, avec précision, exécutant de temps à autre des évolutions qui attestaient une certaine tactique militaire. Rangés sur des lignes parallèles, régulières et ser-

rées, ils arrivèrent sur le lieu du combat, et s'assirent, les pololous tournés vers l'ennemi, ne laissant entre eux qu'un espace de douze à quinze toises.

La conférence commença quelques minutes après. Celui qui représentait Ta-Eo prit la parole; il donna son avis sur la guerre. D'autres parlèrent à leur tour, et se déclarèrent avec une égale énergie pour ou contre les hostilités. Aux propositions de paix, les pointes des pololous s'inclinaient vers le sol; aux paroles de guerre, elles se relevaient à une hauteur uniforme. Dans tout le cours de la négociation, les deux camps se surveillaient avec une défiance inquiète. Enfin, les conférences n'ayant pas pu amener la paix, il fut décidé qu'on en viendrait aux mains sur-le-champ. De chaque côté les guerriers se levèrent en colonnes serrées, et marchèrent à la rencontre les uns des autres, en cherchant à prendre l'avantage du terrain. Pendant ce temps, les bandes subalternes, placées sur les ailes, se chargèrent à coups de javelines et de frondes. Les phalanges des chefs en vinrent à leur tour aux mains. Longtemps le combat demeura incertain et disputé avec des prodiges de force et d'adresse. Enfin, la gauche de Tahī-Terī perdit quelques guerriers, et ceux de Tamea-Mea saisirent cet instant pour se précipiter, avec des cris horribles, sur la ligne ennemie, qui fut enfoncée et prit la fuite, en laissant plusieurs morts sur le champ de bataille,

notamment Tahī-Terī et Ta-Eo. Les deux acteurs à qui ces rôles étaient échus en subirent toutes les conséquences avec une admirable résignation : on les traîna sur la grève et on les présenta au victorieux Tamea-Mea, qui ordonna qu'à l'instant même ils fussent conduits au morai pour y être sacrifiés. Cette victoire décisive mit fin à la représentation stratégique, et chacun des morts s'empressa de se débarbouiller.

Pour répondre aux politesses de Tamea-Mea, Vancouver fit tirer, le soir même, un beau feu d'artifice. A la vue de ces hardies fusées qui s'élançaient avec la rapidité de la flèche jusqu'à la voûte éthérée, les chefs, seuls admis dans l'enceinte tabouée, poussèrent des cris de surprise, de crainte et d'admiration. La foule rassemblée au dehors témoignait aussi son plaisir par de bruyantes acclamations.

Enchanté de son séjour à Hawii, Vancouver quitta cette île le 9 mars, et mouilla le 10 à Mawi, devant Lahaina. Là régnait Tahī-Terī, ce rival de Tamea-Mea, qu'il avait vu combattre et vaincre dans le combat fictif. Tahī-Terī était alors âgé de soixante ans, maigre, débile, importent, usé avant l'âge par l'usage immodéré du kava. Sa physionomie était douce encore ; son caractère vif et enjoué. Le premier soin du navigateur anglais fut de demander des explications au sujet de l'attentat dont le capitaine du *Dædalus* et deux individus de son bord étaient tombés victimes. Tahī-Terī protesta que

ce meurtre n'avait pas été commis par ses sujets, mais par une bande d'aventuriers qui se trouvaient alors sur ces parages ; il ajouta que justice avait été faite de tous ceux qu'on avait pu saisir ; que trois des meurtriers avaient expié le sang par le sang, et qu'il était prêt à en faire autant de tous ceux qu'on saisirait encore.

Peu satisfait de cette excuse, Vancouver se rendit à Oahou, sur la baie de Waï-Titi. C'était là que le meurtre du *Dædalus* s'était accompli ; il voulut qu'une nouvelle vengeance en fût tirée. Le gouverneur de l'île était alors Teri-Toubourai, fils aîné de Tahī-Teri. Cet homme, âgé de trente-trois ans seulement, était cassé, cacochyme comme un vieillard. Dans les premiers jours, il fut même trop malade pour venir rendre une visite au commandant, et quand il y vint, il fallut le porter comme un enfant. Il rendit satisfaction à Vancouver, fit saisir trois des meurtriers d'Hergest, et les fit fusiller par les chefs de l'île à la vue des équipages anglais.

Le capitaine Vancouver se rendit ensuite à Tauai, puis sur les côtes d'Amérique, où il passa plusieurs mois à faire de patientes et courageuses reconnaissances. Puis il revint au mois de janvier 1794, et mouilla sur Hawaii, dans la baie orientale Waï-Akea. Cette fois il voulut employer son influence à des résultats plus positifs pour la Grande-Bretagne. Il fit consen-

tir Tamea-Mea à se reconnaître, lui et les siens, sujets du roi d'Angleterre. Le souverain d'Hawaïi, qui s'était rendu à son bord et avait fait avec lui la traversée de Waï-Ahea à Ke-arakoua, procéda solennellement à la cérémonie d'investiture le 25 février 1794. Vancouver savait fort bien que cette souveraineté ne serait jamais que précaire et nominale, mais il espérait que les bâtimens de commerce anglais, qui s'habituèrent déjà à relâcher sur ces îles, en se rendant à la côte N. O. d'Amérique, y trouveraient à l'avenir une protection plus efficace et des approvisionnements plus faciles.

Cette cérémonie fut accompagnée de fêtes brillantes et de représentations dramatiques assez curieuses. Dans l'une d'elles une actrice nommée Poukou, bizarrement habillée de la ceinture aux genoux, avec la partie supérieure du corps entièrement nue, les bras et les jambes couverts de colliers en dents de porc, vint réciter une sorte de poème. Sa déclamation fut d'abord lente et grave, puis elle devint peu à peu vive, animée, et, s'exaltant jusqu'à l'enthousiasme, elle produisit dans la foule un effet sympathique qui détermina de longs applaudissemens. Vancouver lui-même se sentit ému et intéressé par le jeu de l'actrice, ses poses gracieuses, ses gestes, et surtout par l'accent énergique de sa voix, quoiqu'il ne comprît absolument rien aux paroles prononcées.

Une représentation d'un ordre plus relevé

sulvit celle de Poukou. Mais pour celle-là il avait fallu de longs et sérieux apprêts ; les dames de la cour hawaiienne devaient y remplir les premiers rôles. Dans un espace carré bordé d'arbres et de maisons se groupèrent quatre mille spectateurs, si entassés, que tous les coudes se touchaient. La pièce représentée se divisait en quatre actes. L'actrice principale avait été jadis la favorite de Tamea-Mea : elle avait arrangé sur sa tête une guirlande de feuillage qui relevait sa gracieuse figure. Près d'elle était la fille captive du roi Tahī-Terī. La femme de Karaī-Mamahou , sœur cadette de la reine, occupait le milieu. Autour de ces trois illustres actrices figuraient quatre autres dames de la cour, dont le nom et la position étaient moins élevés. Elles se rangèrent toutes sept sur une seule ligne en face de l'espace occupé par les chefs et leur famille, et commencèrent le spectacle par un mélange de chants et de récitatifs, dont une pantomime expressive révélait tout le sens. La pièce était en l'honneur d'une princesse, nommée Karaī-kouli-niao, que l'on retenait captive à vingt-cinq lieues de là. Chaque fois que le nom de l'héroïne était articulé dans le cours de l'action, il fallait que les spectateurs, hommes et femmes, qui portaient des ornements sur la poitrine, les ôtassent à l'instant même. Nul n'était exempt de ce cérémonial, si ce n'est les actrices en scène : celles qui se reposaient, en attendant que leur tour

fût venu, y étaient astreintes comme le reste de l'assistance.

Les femmes qui remplissaient les premiers rôles parurent aux Anglais des artistes consommées. Sans doute elles n'avaient pu atteindre à ce degré de perfection sans des études longues et suivies. Leur talent semblait d'autant mieux le résultat de l'habitude et d'une longue pratique, que d'autres actrices, plus jeunes et moins exercées, faisaient ressortir toute la différence qui existait entre elles. Les premières se distinguaient des autres par une grâce infinie dans les mouvements, par une étonnante expression de gestes, par une chaleur, une énergie électriques, enfin par des allures et des passes voluptueuses qu'auraient enviées les plus habiles danseuses de nos théâtres européens. Durant les trois premiers actes une sorte de drame se déroula paisiblement, mais, vers la fin du spectacle, l'action dégénéra en tableaux licencieux de la nature la plus crue et la plus dégoûtante. Le roi et la reine n'assistaient point à ce spectacle, non qu'il dût révolter la pudeur royale, mais parce que la loi leur interdit ces fêtes, à l'exception de celles qui ont lieu lors de la nouvelle année. C'était une grande privation pour Tamea-Mea, et surtout pour la reine, l'une des plus habiles actrices de toute l'île.

Avant de quitter Hawaii, Vancouver voulut user de son influence nouvelle pour établir une

paix durable entre les diverses îles ; mais le politique Taméa-Mea, qui méditait, comme Pomaré à Taïti, la réunion de toutes les couronnes de l'archipel à la sienne, répondit d'une manière évasive, et Vancouver, qui comprit que l'influence anglaise ne pouvait que gagner à cette concentration de pouvoirs dans une main amie, n'insista plus sur cette question d'humanité. Il aida même ces projets ambitieux d'une manière indirecte, en construisant pour le monarque sauvage un joli bateau ponté de trente-six pieds de quille. Ce premier échantillon de la marine hawaïenne fut nommé *Britannia*. Peut-être les naturels n'eussent-ils pu parvenir à manœuvrer sur ce bâtiment aux agrès compliqués, mais déjà beaucoup d'Européens s'étaient naturalisés sur ces îles. Dans une querelle survenue quelques années auparavant entre les chefs d'Hawaii et un capitaine américain, un des navires de celui-ci était resté au pouvoir de Tamea-Mea, ainsi que deux maîtres d'équipage, nommés Young et Davis. Ces hommes intelligents et actifs, se voyant bien traités par le souverain, s'étaient mis courageusement à l'œuvre civilisatrice de ces contrées, et étaient parvenus au poste de premiers ministres de Tamea-Mea. C'était même à l'influence de leurs conseils que Vancouver devait la réception gracieuse du roi hawaïen et sa soumission à la souveraineté du roi George. L'exemple de Young et de Davis avait eu des imitateurs : à l'époque

où Vancouver fit construire *la Britannia*, Hawaii comptait onze Européens : Oahou et Tauai avaient aussi leurs blancs. Ainsi les instruments de civilisation ne manquaient pas.

Le capitaine anglais, avant de quitter les îles Sandwich, visita encore Mawi, Morokai et Tauai. Le régent Enemo, gouverneur de cette dernière île, le reçut avec non moins de magnificence que le roi d'Hawaii. Des fêtes et des spectacles se succédèrent pour l'amusement des Anglais. Une grande représentation dramatique fut remarquable surtout. Plus de deux cents actrices y prirent part. Ces femmes se tenaient accroupies. Dans cette position gênante, elles exécutèrent toutes à la fois, avec un ensemble et une précision admirables, les gestes les plus rapides et les plus compliqués, et mêlaient à leur pantomime des chants simples et mélodieux. Les contrastes les plus heurtés dominaient dans cette singulière représentation. Un chœur bruyant et animé de gestes était remplacé tout à coup par le silence et l'immobilité. A un signal convenu, tous les acteurs se laissaient tomber et s'enveloppaient dans leurs vêtements, de sorte que la scène ne représentait plus qu'un vaste horizon d'étoffes. C'était à la fois étrange et effrayant. Du reste l'ordre et la décence régnaient d'un bout à l'autre de la pièce, qui dura deux heures.

Après une relâche à Niihau, Vancouver quitta définitivement les îles Sandwich le 4 mars

1794, et repartit pour sa dernière reconnaissance des côtes américaines. Il fit voile de Noutka le 1<sup>er</sup> octobre suivant, et se dirigea enfin vers l'Europe. Sur sa route, il relâcha, le 14 janvier 1795, à la petite île des Cocos, qui mérite peu ce nom, car les cocotiers y sont assez rares, puis à Valparaiso et à Santiago du Chili. Après avoir doublé le cap Horn, les vaisseaux anglais relâchèrent, le 2 juillet, à l'île Sainte-Hélène, et atterrirent enfin en Angleterre le 12 septembre suivant.

Ces longues et persévérantes explorations avaient altéré la santé du courageux navigateur : il ne vécut pas assez pour rédiger en entier la relation de son voyage ; il mourut à Pétersham en 1798, léguant à son frère le soin de terminer cette importante publication.

### XXXIII. JOSEPH-ANTOINE BRUNI D'ENTRECASTEAUX. 1791-1795.

Tasmanie. — Canal d'Entrecasteaux. — Nouvelle-Calédonie. — Havre Carteret. — Îles de l'Amirauté. — Australie. — Retour en Tasmanie. — Entrevue avec les naturels. — Relâche à Tonga-Tabou. — Nouvelle-Calédonie, Côte O. — Île de la recherche (Vanikoro). — Nitendi. — Îles Salomon. — Louisiade. — Mort de d'Entrecasteaux. — Traverses de l'expédition.

Depuis le 7 février 1788, on n'avait pas de nouvelles de l'expédition de la Pérouse, qui devait terminer sa campagne à la fin de cette même année. Deux années entières s'étaient

écoulées, et, malgré l'agitation politique à laquelle notre patrie se trouvait alors en proie, les amis de la science n'avaient pas oublié leurs compatriotes absents. La société d'histoire naturelle de Paris s'émut la première de ce funèbre silence : elle provoqua auprès de l'Assemblée nationale l'envoi d'une expédition à la recherche des vaisseaux de La Pérouse. Cette demande fut accueillie avec empressement, et le capitaine d'Entrecasteaux, savant et brave officier que ses campagnes de l'Inde avaient rendu célèbre, fut désigné comme chef de cette expédition. Il fut nommé chef d'escadre et eut sous ses ordres deux grosses flûtes, mal construites et mauvaises marcheuses, *la Recherche*, sur laquelle il planta son pavillon avec le capitaine d'Auribeau, et *l'Espérance*, commandée par le capitaine Huon de Kermadec. Sa mission était de rechercher La Pérouse en continuant les découvertes de ce navigateur et en achevant la partie de son plan de campagne qu'il n'avait pu accomplir. Des savants distingués, naturalistes, astronomes et hydrographes, étaient distribués sur l'un et l'autre bâtiment.

Les deux navires mirent à la voile de Brest le 28 septembre 1791 ; une foule de canots assistaient à ce départ solennel ; chacun les saluait de la voix et du geste, et leur envoyait avec attendrissement ses vœux pour le succès d'un voyage qui intéressait l'humanité bien plus encore que la science. Suivant ses instructions,

d'Entrecasteaux se dirigeait vers les îles de Tonga, que La Pérouse, d'après ses dernières nouvelles, avait dû visiter en sortant de Botany-Bay; mais, arrivé au cap de Bonne-Espérance, le chef d'escadre apprit qu'un vague rapport du commodore Hunter désignait les îles de l'Amirauté comme le théâtre du naufrage de nos compatriotes. A l'instant même les deux flûtes firent route pour cet archipel.

Le 21 mars 1792, les navires français mouillèrent dans la baie des Tempêtes, sur la côte S. de la Terre de Diemen. Cette baie, découverte par Tasman en 1642, fut examinée avec le plus grand soin. On découvrit au fond une grande ouverture, qui fut reconnue pour un canal large et spacieux. On s'aperçut ainsi que la terre sur laquelle est située la baie de l'Adventure de Furneaux n'est qu'une île qui est séparée de la grande terre par le nouveau détroit nommé à juste titre *Canal d'Entrecasteaux*. Les cartes et les plans de ces reconnaissances, et en général tous les travaux de ce voyage, sont d'une exactitude et d'une précision qui ont fait l'admiration des marins et des géographes.

Contrarié par la mousson, le général résolut, avant d'aller aux îles de l'Amirauté, de reconnaître la côte S. O. de la Nouvelle-Calédonie, que Cook n'avait pas vue et que les instructions de La Pérouse lui prescrivaient de visiter. Le 16 juin, les flûtes atteignirent l'île des Pins, et

commencèrent de ce point à longer la côte encore inconnue de la Nouvelle-Calédonie. Sur les récifs qui ceignent de toutes parts le S. O. de cette grande terre, les deux navires furent sur le point de se perdre en même temps, et *la Recherche* ne dut son salut qu'à l'habile manœuvre du capitaine d'Auribeau. Perdant l'espoir d'accoster cette terre inabordable, d'Entrecasteaux continua, malgré les périls, cette utile reconnaissance, et constata que la redoutable barrière de récifs qui défend toute la côte S. O. de la Nouvelle-Calédonie s'étend encore à cinquante-deux lieues au N. O. de sa pointe septentrionale.

La saison favorable approchant, le général reprit la route des îles de l'Amirauté. Il eut occasion en chemin d'exécuter d'utiles reconnaissances sur les îles Salomon. Il releva tour à tour l'île Georgia, les îles de la Trésorerie, Shortland, Bougainville et Bouka. Mais il ne toucha nulle part et communiqua peu avec les naturels. Seulement, près de la pointe septentrionale de l'île Bouka, plusieurs pirogues, montées chacune par huit naturels entièrement nus, aux cheveux crépus et noirs, se détachèrent de la côte. Une pirogue plus grande contenait quarante hommes, dont vingt-quatre guerriers et seize rameurs. La flottille sauvage se montra d'abord incertaine; puis elle accosta les navires et vint échanger quelques flèches seules contre des objets européens. Un officier

les régala sur le violon d'un air de Marlborough, mais ils eurent le mauvais goût de le dédaigner. Un air plus vif eut plus de succès. On vit bientôt tous ces sauvages rire, s'ébranler, gambader dans leurs pirogues et proposer, en échange du magique instrument, non-seulement des arcs, mais encore tous leurs casse-têtes qu'ils avaient tenus cachés jusque-là. Les courants entraînant les navires à la côte, pendant cette entrevue, il fallut mettre les embarcations à la mer pour les remorquer. A la vue des canots, les sauvages effrayés regagnèrent promptement le rivage. Leurs pirogues, d'une construction légère et d'une forme élégante, étaient sans voiles et sans balancier et marchaient à la rame avec une vitesse étonnante. La nuit fut orageuse, et le lendemain on avait perdu de vue l'île Bouka.

Le 17 juillet, le général d'Entrecasteaux reconnut la Nouvelle-Irlande et vint jeter l'ancre au havre Carteret. Il y passa sept jours, qui furent marqués par des torrents de pluie. Il put à peine s'y procurer une douzaine de cocos et n'y vit aucun habitant. Après cette station, le navigateur français releva toute la partie occidentale de cette terre presque inconnue avant lui et put observer que sa charpente était généralement formée par deux chaînes de montagnes élevées. Il longea ensuite la bande occidentale de la Nouvelle-Hanovre et vint explorer avec soin les îles de l'Amirauté. En dirigeant

ses recherches d'abord sur la partie orientale de ce groupe, le 28 juillet, il eut connaissance de l'île Jésus-Maria de Maurelle. Deux ou trois groupes de naturels furent aperçus sur les pointes les plus avancées, mais la hauteur des lames empêcha d'y envoyer les embarcations; et l'on se porta vers l'île Vendola, plus spécialement indiquée dans les rapports du commodore Hunter.

En approchant de cette petite île, on reconnut qu'elle était couverte de palmiers, et l'on ne tarda pas à y distinguer des habitants. Des embarcations armées et pourvues d'objets d'échange se rendirent à la côte, qui fourmillait de naturels. Ils couraient le long de la plage, des rameaux verts à la main, et faisaient toutes sortes de signes d'amitié. A l'approche des canots qu'un récif dangereux empêchait d'atterrir, ils se jetèrent à la nage et vinrent sans défiance trafiquer de leurs armes et de leurs ornements. Tous montraient un air assuré et portaient une physionomie ouverte et gaie. Ils recherchaient surtout les étoffes rouges; mais, à la vue d'un clou, ils manifestèrent le plus grand désir d'en avoir. Ces sauvages portent des ornements de coquilles blanches et des ceintures d'un rouge sombre, que le commodore Hunter, préoccupé du passage de La Pérouse, avait pu prendre pour des ceinturons, en confondant la couleur de la peau de ces insulaires avec celle des habits uniformes de la marine de France.

Après s'être assuré que les renseignements de l'officier anglais étaient fondés sur une méprise, d'Entrecasteaux n'en visita pas moins la grande île de l'Amirauté. Cette terre, fertile et bien peuplée, est entourée d'une ceinture d'ilots, dont quelques-uns sont habités. Un grand nombre de pirogues sortirent de ces étroits canaux et s'avancèrent jusqu'à une certaine distance des navires. « On mit en panne pour les attendre, dit la relation, mais toutes nos invitations furent infructueuses. Après une heure d'attente, sans avoir pu réussir à les attirer près de nous, je voulus leur donner le spectacle d'une fusée, prévoyant bien que cet artifice commencerait par les étonner, mais qu'il pourrait exciter ensuite leur admiration, puis leur curiosité. Au moment où la fusée partit, ils cessèrent de répondre à nos cris et restèrent dans le silence. Lorsqu'ensuite elle éclata et retomba en pluie de feu, la frayeur s'empara d'eux, et ils s'éloignèrent avec précipitation. Peu après, nous les vîmes revenir ; mais ils se tinrent toujours à une grande distance. J'imaginai de faire mettre sur une planche, avec des clous et d'autres objets d'échange, une bougie enveloppée d'une lanterne de papier, afin que cet objet flottant pût être aperçu et recueilli par eux. Mais ils parurent plus effrayés de cette lumière, qui, détachée de la frégate, semblait s'avancer sur eux en marchant sur l'eau, qu'ils ne l'avaient été de l'éclat de la fusée. Ils soupçonnèrent sans

doute qu'il y avait quelque chose de merveilleux dans la marche apparente de ce feu errant sur les flots; car, à mesure que la dérive qui nous éloignait de la bougie leur faisait croire qu'ils s'en approchaient eux-mêmes, ils s'écartaient en prononçant à haute voix et d'un ton précipité des mots par lesquels ils avaient l'air de conjurer en quelque sorte un génie malfaisant. Enfin, ils se retirèrent tout à fait. Le temps était si calme et la mer si belle, que cette bougie resta allumée près de deux heures. Lorsque les naturels arrivèrent à terre, ils allumèrent des feux, soit qu'ils crussent pouvoir attirer ainsi l'objet qu'ils s'imaginaient voir marcher sur les eaux, soit qu'au contraire ils voulussent l'écarter de leurs habitations. Au reste, ce spectacle, dont ils parurent si effrayés, fut très-réjouissant pour l'équipage; mais si j'eusse pu prévoir l'effet qu'il produisit, je leur aurais épargné cet effroi qui pouvait accroître leur défiance naturelle. »

Le 2 août, à la pointe du jour, on eut connaissance des Ermitanos de Maurelle, sans pouvoir communiquer avec les indigènes, qui se tinrent à distance, timides et défiants. Puis, après avoir relevé les Mille-Iles et les îles Boudeuse, Matty, Durour et quelques autres, on doubla le cap N. de la Nouvelle-Guinée; et, le 5 septembre, on vint mouiller dans la rade hospitalière d'Amboine. Un séjour d'un mois dans cette fertile colonie hollandaise permit à

nos voyageurs d'y prendre un repos nécessaire à la suite des opérations de la campagne, et de s'y pourvoir de vivres frais et d'eau. L'île d'Amboine, si riche en productions variées, offrit aux naturalistes une ample matière à leurs observations. Depuis le célèbre Rumphius, cette île n'avait pas été explorée; malheureusement, les mémoires et les dessins du naturaliste de l'expédition ne sont pas parvenus en France et ont été perdus pour la science.

D'Entrecasteaux quitta Amboine le 13 octobre, avec l'intention de visiter la côte S. O. de la Nouvelle-Hollande, qu'il croyait encore inexplorée, dans l'ignorance où il était des travaux récents de Vancouver. Il commença cette reconnaissance au cap de Leeuwin, et suivit la côte pendant quelques jours. Le 9, une tempête engagea les bâtimens au milieu d'un groupe d'îlots (l'archipel de la Recherche) et les mit dans la position la plus dangereuse. *L'Espérance* était sur le point de s'échouer pour sauver au moins les hommes de l'équipage, lorsqu'une baie commode et sûre fut tout à coup découverte, et cet abri inattendu sauva les deux vaisseaux. D'Entrecasteaux quitta cette baie le 17 décembre, et longea la côte jusqu'au 2 janvier 1793, sans trouver le plus petit ruisseau. Déjà le manque d'eau se faisait sentir, et il fallut, laissant là cette exploration qui eût constaté la séparation de la Nouvelle-Hollande et de la Terre de Diemen, courir au plus vite sur cette dernière terre.

Le 21 janvier, les Français mouillèrent dans le port du S.; ils reconnurent de nouveau le canal découvert précédemment, et remontèrent, jusqu'au point où son cours se détourne vers l'O., la rivière qui se décharge dans le fond (le Derwent), qu'ils appelèrent *rivière du Nord*. Dans cette relâche, le botaniste La Billardière étudia avec soin les productions naturelles du du pays, et c'est à lui que l'on doit les meilleurs documents sur les mœurs et le caractère des indigènes, qu'il décrit d'une manière naïve et piquante. Les naturalistes tentèrent une excursion, pendant qu'on réparait les bâtiments et qu'on emplissait les pièces d'eau. « A peine eûmes-nous fait une lieue, dit La Billardière, que nous nous trouvâmes au milieu de quarante-huit naturels; savoir, dix hommes, quatorze femmes et vingt-quatre enfants, parmi lesquels on remarquait autant de filles que de garçons. Sept feux étaient allumés, et autour de chacun était rassemblée une petite famille. Les plus petits enfants, effrayés du spectacle que leur offrait un aussi grand nombre d'Européens, allèrent aussitôt se réfugier entre les bras de leurs mères qui leur prodiguèrent les marques de la plus grande tendresse.

« Nous savions déjà que ces sauvages avaient peu de goût pour les sons du violon. On se flatta pendant quelque temps qu'ils n'y seraient pas insensibles si l'on jouait des airs vifs et d'une mesure très-marquée. D'abord ils nous laissè-

rent quelque temps dans l'incertitude. Notre musicien redoubla d'efforts, comptant obtenir leurs applaudissements; mais son archet lui tomba des mains lorsqu'il vit cette nombreuse assemblée se mettre les doigts dans les oreilles pour ne pas l'entendre davantage.

« Les petits enfants étaient fort curieux de ce qui avait un peu d'éclat; ils ne se cachaient pas pour détacher les boutons de métal de nos habits. Les mères, moins jalouses de leurs propres parures que de celles de leurs enfants, nous les présentaient afin que nous leur attachassions les ornements que nous leur donnions pour elles-mêmes.

« Je ne dois pas oublier de citer une espièglerie d'un jeune sauvage à l'égard d'un de nos matelots. Celui-ci avait déposé au pied d'un rocher un sac rempli de coquillages. Aussitôt le naturel le transporta furtivement ailleurs et le laissa chercher pendant quelque temps; puis il le rapporta à la même place, et il s'amusa beaucoup du tour qu'il venait de jouer.

« Cette nombreuse assemblée fut transportée d'admiration en voyant les effets de la poudre à canon, lorsque nous la jetions sur des charbons ardents. Tous nous invitèrent à les faire ouir plusieurs fois de suite du même spectacle...

« Nous les vîmes faire leur repas vers le milieu du jour. Nous n'avions eu jusqu'alors qu'une faible idée des peines que se donnent

les femmes pour procurer les aliments nécessaires à la subsistance de leur famille ; bientôt elles prirent chacune un panier et furent suivies de leurs filles qui les imitèrent ; puis elles gagnèrent des rochers avancés dans la mer, et de là elles s'aventurèrent au fond des eaux pour y chercher des crustacés et des coquillages. Comme elles y étaient déjà depuis longtemps, nous eûmes de vives inquiétudes sur leur sort ; car elles avaient plongé au milieu de plantes marines d'une grande longueur, parmi lesquelles on remarque le *fucus pyrifer* : nous craignons qu'elles ne s'y trouvassent engagées, et qu'elles ne pussent regagner la surface de la mer ; enfin elles reparurent et nous montrèrent qu'il leur était facile de rester sous l'eau deux fois aussi longtemps que nos plus habiles plongeurs. Un instant leur suffisait pour respirer, puis elles replongeaient à diverses reprises jusqu'à ce que leur panier fût à peu près rempli. La plupart étaient munies d'un petit morceau de bois taillé en forme de spatule : elles s'en servaient pour détacher de dessus les roches cachées sous les eaux, à de grandes profondeurs, de fort grosses oreilles-de-mer ; peut-être les choisissaient-elles, car celles qu'elles apportaient étaient toutes très-volumineuses.

« A la vue des gros homards qui remplissaient leurs paniers, nous craignîmes que ces crustacés ne déchirassent ces malheureuses femmes avec leurs énormes pinces ; mais nous ne tar-

dâmes pas à nous apercevoir qu'elles avaient eu la précaution de lestuer dès qu'elles les avaient pris. Elles ne sortaient de l'eau que pour venir apporter à leurs maris les fruits de leur pêche, et souvent elles retournaient plonger presque aussitôt, jusqu'à ce qu'elles eussent fait une provision assez abondante pour nourrir leurs familles; d'autres fois elles se réchauffaient, pendant quelque temps, le visage tourné vers le feu où grillait leur pêche, et elles avaient allumé derrière elles d'autres petits feux pour se chauffer dans tous les sens à la fois.

« Il semblait qu'elles regrettassent de rester oisives un seul instant, car tout en se réchauffant, elles étaient encore occupées à faire griller des coquillages qu'elles mettaient sur les charbons avec la précaution la plus grande; mais elles prenaient beaucoup moins de soin des homards qu'elles jetaient indifféremment au milieu des flammes; dès qu'ils étaient cuits, elles en distribuèrent les pattes aux hommes et aux enfants, se réservant le corps qu'elles mangeaient quelquefois avant de retourner au fond de la mer.

« Nous fûmes tous on ne peut pas plus affligés de voir ces pauvres femmes condamnées à un si rude travail. D'ailleurs elles s'exposaient à être dévorées par les requins ou à se trouver engagées au milieu des fucus qui s'élèvent du fond de ces mers. Plusieurs fois nous invitâmes les maris à partager au moins leurs peines :

mais ce fut toujours en vain, ils restèrent auprès du feu, se régaland des meilleurs morceaux : ils mangeaient aussi des fucus grillés et des racines de fougères. De temps en temps, ils étaient occupés à casser par petits morceaux des branches pour alimenter le feu, ayant soin de choisir les plus sèches. Leur manière de casser du bois nous fit connaître qu'ils avaient le crâne fort dur, car ils s'en servaient comme de point d'appui. Les mains fixées vers les extrémités de chaque morceau, ils le courbaient fortement jusqu'à ce qu'il se rompit. Leur tête étant constamment à découvert et souvent exposée à toutes les injures du temps, par cette haute latitude, acquiert la faculté de résister à de semblables efforts ; d'ailleurs leurs cheveux forment un coussin qui amortit cette pression et la rend beaucoup moins douloureuse sur le sommet de la tête que sur toute autre partie du corps. La plupart des femmes n'auraient pu en faire autant, car les unes avaient les cheveux coupés assez ras et portaient à la tête une corde qui en faisait plusieurs fois le tour ; les autres n'avaient qu'une simple couronne de cheveux. Nous fîmes encore la même observation à l'égard de plusieurs enfants, mais jamais sur les hommes ; ceux-ci ont le dos, la poitrine, les épaules et les bras couverts de poils cotonneux.

« Deux des plus robustes de la troupe étaient assis au milieu de leurs enfants, et avaient chacun à leurs côtés deux femmes ; ils nous indi-

quèrent par des signes qu'elles leur appartenaient, et nous donnèrent encore une nouvelle preuve que la polygamie est établie parmi ces peuples. Les autres femmes qui n'avaient qu'un seul mari avaient également le soin de nous le faire connaître. Il est difficile de savoir lesquelles sont les plus heureuses. Elles sont chargées les unes comme les autres des travaux les plus pénibles du ménage, et cela compense peut-être le partage de l'affection du mari.

« Leur repas durait déjà depuis longtemps, et nous étions fort surpris qu'aucun d'eux n'eût encore bu ; mais ils attendirent d'être entièrement rassasiés. Alors les femmes et les filles allèrent chercher de l'eau dans des vases de géomon ; elles la puisèrent à l'endroit le plus proche, et la déposèrent tout près des hommes qui la burent sans répugnance, quoiqu'elle fût très-croupie et très-bourbeuse.

« Lorsque nous nous rembarquâmes pour aller à bord, ces braves gens nous suivirent des yeux pendant quelque temps avant de quitter le rivage, puis ils s'enfoncèrent dans les bois. Leur chemin les conduisait parfois sur les bords de la mer, et aussitôt nous en étions avertis par des cris de joie dont ils faisaient retentir les airs.

« Pendant tout le temps que nous passâmes avec eux, rien ne nous indiqua qu'ils eussent des chefs. Chaque famille nous sembla au contraire vivre dans une parfaite indépendance ;

seulement nous remarquâmes parmi les enfants une grande subordination à l'égard de ceux qui leur avaient donné le jour, et dans les femmes pour leurs maris. Il nous parut qu'elles prenaient bien garde d'exciter leur jalousie. »

D'Entrecasteaux sortit du canal qui porte son nom le 21 février, et vint achever sa provision d'eau dans la baie de l'Adventure, sur les bords de laquelle on ne rencontra point d'indigènes. Le 27, il mit à la voile et vint passer à quelques lieues des îles Manava-Tawi, à l'extrémité N. de la Nouvelle-Zélande. Il prolongea pendant quelque temps les côtes du cap nord d'Ika-namawi, dont les naturels, accourus en pirogues, échangèrent des nattes et des armes. Puis il se dirigea vers les îles des Amis ou Tonga, sur lesquelles il espérait trouver les dernières traces de La Pérouse. Sur la route, il découvrit l'îlot *Espérance*, releva les petites îles Curtis et Macaulay, signala un peu plus loin l'existence d'une terre nouvelle, inhabitée et inabordable comme les précédentes, et qu'il appela *Raoul*; et le 25 mars il jeta l'ancre dans le havre de Tonga-Tabou, précédé et suivi d'une multitude de pirogues, dont les rameurs presque nus fêtaient son arrivée par des chants et des cris joyeux.

Des tentes furent dressées sur la petite île Pangai-Modou, et un officier présida aux échanges avec les naturels. Les premiers rapports furent marqués par des rixes; les vendeurs de

casse-têtes se montraient surtout plus turbulents et plus audacieux. Le moyen qu'on employa pour leur inspirer la crainte des armes à feu eût un effet directement contraire. Deux oiseaux furent attachés à un arbre éloigné, et un des meilleurs tireurs se présenta pour les abattre ; il les manqua deux fois. Le fusil d'un autre, qui le remplaça, ne partit pas. Des rires moqueurs s'élevèrent alors de tous les côtés ; un insulaire banda son arc et abattit un des oiseaux. Un quatrième coup de fusil tua bien l'autre oiseau, mais la première impression n'était pas effacée, et l'air insultant des naturels témoignait qu'ils avaient la conscience de leur supériorité. Dans la nuit, une sentinelle fut renversée d'un coup de casse-tête et eut son fusil enlevé. L'alarme fut promptement donnée, et l'attitude des Français prévint une attaque générale.

D'Entrecasteaux, suffisamment averti, supprima l'établissement de Pangai-Modou et prit toutes les mesures de prudence nécessaires. Un chef important nommé Finaou, parent sans doute du Finaou de Cook, qui était mort depuis quelques années, vint livrer le sauvage qui avait frappé la sentinelle, en priant qu'on le tuât. Le pauvre diable avait déjà reçu plusieurs coups de massue ; on lui fit grâce, après l'avoir châtié de quelques coups de corde ; mais il fallut le dérober au ressentiment de Finaou qui voulait absolument l'assommer.

L'autorité principale se trouvait alors entre

les mains d'un vieillard nommé Toubou, ou plutôt Toubou-Mou-Mouï, frère cadet du Mari-Wagui de Cook, et qui avait hérité des fonctions de touï-hata-kalawa. Le jeune Fata-Faï, fils de Poulaho, âgé alors d'environ vingt-cinq ans, n'était pas encore investi du titre de touï-longa. Sa tante Tinei recevait les hommages des chefs comme tamaha ou touï-tongafafine.

Toubou rendit visite à d'Entrecasteaux, qui lui donna, entre autres choses, une serinette. Enchanté de ce merveilleux instrument, le vieux chef parut redescendre à la première enfance. Il faisait tourner sans cesse la manivelle de la serinette, dont il ne voulut pas se dessaisir un seul instant. En revanche, une fête fut préparée en l'honneur du général; mais elle n'eut pas la magnificence des fêtes données à Cook. Tout y était mesquin et sans éclat. Plus généreux, d'Entrecasteaux offrit de riches présents et des animaux qui furent reçus avec indifférence. On paraissait embarrassé, contraint, en proie à l'inquiétude et à la défiance. Inquiet lui-même de ces symptômes, qui n'annonçaient rien de bon, le chef d'escadre se retira avant la fin des divertissements. Les renseignements recueillis plus tard par le capitaine d'Urville constatèrent que ce départ précipité sauva les Français. Cette fête cachait un piège : un affreux complot avait été tramé dans l'ombre, et les victimes échappèrent avant que les conjurés fussent prêts. Le

lendemain, d'Entrecasteaux, poussé à bout par les voleurs, fit tirer à mitraille sur une de leurs pirogues et tua trois sauvages. Cette sévérité méritée fut approuvée par les chefs et contribua sans doute à déjouer les complots futurs des naturels.

Le 31 mars, la tamaha Tineï vint à bord de *la Recherche*, et aux hommages que les autres chefs s'empressèrent de lui rendre, d'Entrecasteaux ne douta plus de sa haute dignité. Elle alla s'établir ensuite sur l'île Pangaï-Modou, en face même des navires, afin d'y recevoir plus commodément ses hôtes. Le 3 avril, elle les invita à une fête splendide. Le chef d'escadre se rendit à terre avec plusieurs officiers des deux bâtimens. Cinq à six mille insulaires se trouvaient rassemblés là. La tamaha était assise au milieu des femmes de sa suite, et les hommes formaient un grand cercle derrière elle. La fête consista principalement en danses du jour, aux sons d'un orchestre de trente musiciens « Il règne dans ces ballets, dit la relation, un ensemble aussi parfait que dans ceux de nos meilleurs spectacles, et je ne doute pas qu'ils ne fissent le plus grand plaisir même au théâtre de l'Opéra. » Cette fête fut suivie d'une tentative des naturels contre *l'Espérance*; cette attaque fut désavouée par les chefs, qui l'attribuèrent à la tourbe des basses classes que la faiblesse du gouvernement ne pouvait contenir.

Durant sa relâche, d'Entrecasteaux crut acquérir la conviction que La Pérouse n'avait pas touché sur ces îles en revenant de Botany-Bay, ainsi qu'il en avait l'intention. Tous les chefs interrogés se souvenaient parfaitement des vaisseaux de Cook, et avaient eu connaissance des relâches de Maurelle, de Bligh, d'Edwards et de la première visite de La Pérouse à Vavao. Mais ils n'avaient plus revu ces vaisseaux, disaient-ils; cependant le capitaine d'Urville apprit plus tard de la fille de Poulaho, qui avait dix-huit à vingt ans lors du passage de d'Entrecasteaux, que La Pérouse avait relâché à Namouka. D'Entrecasteaux était désigné par elle sous le nom de *selenari*, corruption de général.

En quittant les îles Tonga, le 9 avril, le chef d'escadre, ayant ainsi perdu les traces de La Pérouse, fit route vers la Nouvelle-Calédonie, sur laquelle il n'avait pu débarquer l'année précédente. Il se contenta en passant de relever quelques-unes des nouvelles-Hébrides, les îles Erronan, Annatom et Tanna; puis il vint mouiller au havre Balade de Cook, où il passa trois semaines. Dans cette relâche, *l'Espérance* perdit son capitaine, Huon de Kermadec, qui succomba aux fatigues de la campagne et fut enterré sur la petite île Poudioua. Il fut remplacé par d'Auribeau, et ce dernier par le lieutenant de Rossel. Dans leurs entrevues avec les sauvages de cette côte, les Français les trou-

vèrent si différents des descriptions de Cook et de Froster, qu'ils supposèrent le pays envahi et occupé par une autre race d'hommes. Ces insulaires étaient voleurs, audacieux, féroces, et il fallut plusieurs fois réprimer leurs attaques par des coups de fusil. On acquit en outre des preuves incontestables qu'il sont cannibales, et les naturalistes observèrent des traces récentes de dévastations et d'incendies. Ces sauvages, questionnés par d'Entrecasteaux, répondirent qu'ils avaient aperçu précédemment deux grands bâtimens européens de l'autre côté de leur île; mais comme cette circonstance pouvait se rapporter aux navires mêmes de d'Entrecasteaux qui avait paru sur cette côte l'année précédente, on ne s'arrêta pas à ces renseignements, qui devaient cependant désigner les navires de La Pérouse.

En quittant le havre Balade, d'Entrecasteaux reconnut la bande orientale des brisants dont il avait exploré la ligne occidentale l'année précédente, puis il quitta cet archipel pour visiter l'île Santa-Cruz de Mendana. Cet itinéraire était judicieux, et l'infortuné La Pérouse n'en avait pas suivi d'autre. En effet, le 19 mai, d'Entrecasteaux aperçut plusieurs îles, les îles Nitendi ou Santa-Cruz, Toupoua (les îles Ourry et Edgecumbe de Carteret), et enfin une troisième île située plus à l'E. « L'île que nous avons relevée à l'E., dit la relation, n'avait pas été aperçue par Carteret; nous l'appelâmes *île*

*de la Recherche* : nous la vîmes dans un si grand éloignement que nous ne pûmes la placer sur nos cartes. » C'était pourtant *Vanikoro*, l'île même où les deux vaisseaux de La Pérouse avaient fait naufrage il y avait trois ans à peine ! On eût pu voir gisants sur les coraux des débris des deux frégates françaises, et sans doute on eût pu recueillir les restes vivants encore des deux équipages, et peut-être La Pérouse lui-même. Par quelle fatalité d'Entrecasteaux ne tenta-t-il pas d'explorer cette île nouvelle, et se contenta-t-il de l'appeler la Recherche ? Ah ! c'était plutôt la Boussole ou l'Astrolabe qu'il fallait la nommer, cette île funeste à la France !... Mais les équipages du chef d'escadre étaient en proie au scorbut ; il ne pouvait perdre en d'incertaines recherches un temps précieux pour la santé de ses hommes, et il fit route sur Nitendi. S'il eût assez vécu pour assister aux découvertes des capitaines Dillon et d'Urville, combien les regrets du brave et noble d'Entrecasteaux eussent été poignants et amers ! Mais une douleur aussi cruelle lui fut épargnée ; d'Entrecasteaux devait succomber à la tâche qu'il avait entreprise.

Cependant les navires français avaient atteint Nitendi, qu'ils contournèrent presque en entier. Sur la côte méridionale s'échelonnaient des cases nombreuses et entourées de murs en pierres sèches. Les canots communiquèrent avec les

habitants d'un hameau situé sur les bords de la mer dans une position charmante. On s'arrêta près d'un récif sur lequel les naturels vinrent en foule faire des échanges paisibles et marqués par la bonne foi. On leur vit dans les mains des grains de verre et une hache faite avec un morceau de cercle de barrique. On pensa que ces objets venaient du passage de Carteret : aujourd'hui l'on doit plutôt croire que les habitants de Nitendi les tenaient de ceux de Vanikoro, et que c'était encore là des traces du désastre de La Pérouse.

Le 25 mai, d'Entrecasteaux fit gouverner à l'O. dans la direction des îles Salomon. Le jour même il reconnut les îles Catalina et Anna; puis il suivit la côte O. de Cristoyal, qui semblait couverte de villages vers la pointe N. O. Des naturels s'avancèrent jusqu'aux navires et reçurent tout ce qu'on leur jeta, sans rien offrir en retour. Dans la nuit, une soixantaine de pirogues décochèrent quelques flèches : un coup de fusil les mit en fuite. D'Entrecasteaux explora ensuite les îles Sesarga, Guadalcanar et Georgia, puis il alla reconnaître les terres de la Louisiade.

D'Entrecasteaux découvrit et nomma les îles Rossel, Saint-Aignan, d'Entrecasteaux, Trobriand, de Lusançay, puis il franchit le détroit de Dampier, et releva la partie septentrionale de la Nouvelle-Bretagne. Mais tant de travaux avaient épuisé l'équipage et affecté la santé du

brave contre-amiral, qui succomba après d'affreuses douleurs, le 21 juillet 1793, vivement regretté des officiers et pleuré par les rudes matelots de *la Recherche*, qui sanglotaient comme des enfants lorsque le capitaine Rossel leur apprit cette triste nouvelle. Le capitaine d'Auribeau prit le commandement en chef et se hâta de conduire les vaisseaux aux Moluques. On séjourna à Waighiou depuis le 14 août jusqu'au 27 ; puis l'expédition mouilla à Bourou et vint enfin jeter l'ancre devant Sourabaya sur la partie orientale de l'île de Java.

Là de nouvelles traverses attendaient les restes de l'expédition. Les Français apprirent des Hollandais les troubles qui déchiraient notre malheureuse patrie, et tous se livrèrent à la plus profonde douleur. La Hollande était en guerre avec la France. On retint d'abord leurs vaisseaux ; puis on les rendit en faisant jurer aux officiers qu'ils iraient directement en Europe. Mais, pendant le séjour des Français à Sourabaya, le contre-coup des dissensions de la patrie vint diviser les équipages et nécessita le désarmement des flûtes. Ce n'était pas tout encore, les maladies décimaient nos malheureux compatriotes, et le commandant d'Auribeau mourut lui-même au moment où il signait une transaction avec les autorités hollandaises pour leur remettre en dépôt les bâtiments qu'il n'espérait plus ramener en France.

M. de Rossel, devenu dépositaire de toutes

les collections du voyage, partit, en 1795, sur un vaisseau de la compagnie des Indes hollandaises; mais il fut arrêté par les Anglais près de Sainte-Hélène et conduit prisonnier en Angleterre. Rendu à la liberté, M. de Rossel fut chargé en 1808 de la publication de ce voyage, par ordre de l'empereur Napoléon.

#### XXXIV. JAMES WILSON. — 1796-1798.

Premières tentatives des missionnaires anglais dans les îles de la mer du Sud. — Arrivée à Taïti. — Cession du district de Matavaï. — Établissements à Tonga-Tabou — à Tao-wati (îles Nouka-IIiva). — Retour de Wilson à Taïti. — Découverte des îles Duff, Satarval, Iouli, etc. — Îles Pelew.

Le monde océanique était découvert depuis près de trois cents ans, et nulle tentative n'avait été faite pour y porter les bienfaits de la civilisation chrétienne. L'Angleterre prit encore, dans cette circonstance, une honorable initiative. Nous n'aurons point à juger philosophiquement les résultats plus ou moins heureux de ces nobles tentatives : nous nous renfermerons, ainsi que nous l'avons fait jusqu'à présent, dans notre rôle plus facile et plus juste de narrateur impartial. Hâtons-nous de le dire cependant : l'humanité n'aura point à rougir de ces pacifiques conquêtes, et nous ne verrons point les ministres du Christ marcher l'Évangile d'une main et le glaive de l'autre, comme les pre-

miers conquérants de la malheureuse Amérique.

Vers la fin de l'année 1796, une Société des Missions fut fondée en Angleterre par des personnes pieuses : vivement secondée par le gouvernement, une première expédition fut bientôt préparée. Le personnel se composait de trente hommes, dont quatre ministres du saint Évangile, six femmes et trois enfants. Le capitaine Wilson fut désigné pour commander l'expédition, et le navire *le Duff*, chargé de marchandises pour les Indes, prit à bord le personnel de la petite colonie religieuse, et fit voile de Portsmouth le 24 septembre 1796. Wilson toucha d'abord à Rio de Janeiro ; mais, craignant les tempêtes que l'on rencontre fréquemment dans les parages du cap Horn, il changea d'idée, et prit la route de l'océan Pacifique par le cap de Bonne-Espérance. Le 21 février 1797, on aperçut l'île Toubouaï, et, le 4 mars suivant, on arriva heureusement à l'île si désirée de Taïti. A la vue du vaisseau européen, les pirogues accoururent en foule comme à l'ordinaire, et le pont du *Duff* fut bientôt couvert d'insulaires qui exprimaient leur joie bruyante par des danses, des cabrioles et des cris répétés de *Taïo ! taïo !* Le spectacle de ces sauvages en désordre, exhalant une odeur nauséabonde d'huile de coco, et s'ingéniant à déjouer la surveillance des matelots ; ces femmes demi-nues, effrontées, et qui n'avaient plus rien des femmes élégantes célébrées par Bougainville et par Cook, désen-

chantèrent un peu les bons missionnaires. Mais la simplicité, l'air franc et ouvert, la générosité de ce peuple naïf et bon, eurent bientôt détruit cette impression fâcheuse. C'était un dimanche, et les missionnaires célébrèrent le service divin en présence des naturels. Le révérend Cover officia, et prit le texte de son sermon dans la première épître de saint Jean, chap. iv, v. 8: « Dieu est amour. » Durant les prières et le sermon, les Taitiens se montrèrent paisibles et recueillis; et, lorsque le chant des psaumes frappa leur oreille, la musique sacrée parut faire sur eux une impression profonde de plaisir et d'étonnement.

Dès le lendemain, les missionnaires se mirent à l'œuvre. Leur premier protecteur sur cette terre fut le grand-prêtre Mani-Mani lui-même; deux matelots suédois, André Lynd et Peter Haggerstein, naturalisés à Taïti, leur furent aussi d'un grand secours. Ces hommes parlaient anglais, et, durant leur séjour sur l'île, ils avaient appris la langue indigène, de sorte qu'ils purent servir d'interprètes aux missionnaires. Ceux-ci furent reçus sur la plage par le jeune roi Otou (Pomaré II) et par sa femme Tetoua, portés sur les épaules des indigènes. Le capitaine Wilson exposa l'objet pacifique de la colonie et demanda la cession d'un territoire sur lequel les Anglais pussent vivre et s'établir. On eut de la peine à régler cette affaire, mais des présents offerts au roi et à la reine, et surtout l'arrivée de Pomaré I<sup>er</sup>, aplanirent bien-

tôt les difficultés. Une cérémonie solennelle eut lieu à ce sujet en présence des principaux chefs de Taïti. « La scène, dit le missionnaire Bowell, historien de la relation, se passait devant la maison qui nous était accordée, autour de laquelle on avait tendu une corde pour empêcher la foule d'approcher trop près; Pomaré I<sup>er</sup>, sa femme Hidia, le roi, la reine et leurs frères et sœurs, ainsi que le grand prêtre Mani-Mani, qui présidait à la convention, étaient dans l'intérieur de l'enceinte. Mani-Mani chargea l'interprète Peter de répéter ses paroles en anglais, puis il commença en criant *towa! towa!* (écoutez!) pour attirer l'attention générale. Il énuméra d'abord les divinités (Atouas) de Taïti, d'Eimeo et des îles voisines, puis les districts et leurs chefs, et les navigateurs européens qui étaient venus à Taïti depuis Wallis et Bougainville jusqu'à Wilson, et conclut par la formule de la cession du district de Malavaï. Cet étrange discours fut débité d'un ton solennel par le vieux prêtre, qui se tenait en parlant à demi renversé en arrière sur ses talons, s'appuyant d'une main sur la corde et se grattant fréquemment la tête ou se frottant les yeux de l'autre, gestes bizarres et comiques qui étaient aussitôt reproduits par les naturels présents en manière d'assentiment à ses paroles. »

Quand cette habitation fut prête, les évangélistes destinés à la résidence de Taïti, avec les femmes et les enfants, s'y installèrent de leur

mieux, et le 19 mars, le révérend Cover célébra le service divin pour la première fois, sur cette terre, en présence de Pomaré I<sup>er</sup> et d'un grand nombre de naturels. Pendant le sermon, qui fut répété phrase par phrase par l'interprète suédois, les Taïtiens furent constamment silencieux et attentifs. Après le service, Pomaré prit la main du révérend Cover : *Maitai, maitai* (bien, bien !), lui dit-il, et il témoigna le désir d'assister à l'avenir aux cérémonies religieuses.

Après avoir ainsi heureusement accompli une partie de sa mission, le capitaine Wilson, accompagné du Suédois Peter et des autres missionnaires, remit à la voile pour Tonga-Tabou, où ils abordèrent le 9 avril. Ils reçurent à bord la visite du touï-tonga Fata-Fai, auquel le capitaine fit présent d'une hache, d'un miroir et de quelques autres articles. Fata-Fai avait à peine quitté *le Duff*, que deux Anglais, établis à Tonga, montèrent sur le pont et vinrent offrir leurs services. L'un était natif de Londres et s'appelait Ambler ; l'autre était un Irlandais nommé John Connelly. Ce devait être une heureuse circonstance pour le succès de l'œuvre évangélique ; malheureusement on n'eut pas à se louer de ces compatriotes, qui étaient de fort mauvais sujets, déserteurs d'un navire américain. Ambler apprit à Wilson que Fata-Fai était le souverain de l'île, mais qu'un vieux chef nommé Toubou Mou-Mouï jouissait d'un

pouvoir encore plus étendu. Le vieux Toubo vint rendre visite aux Anglais avec son fils Finaou-Tougou-Aho, sur lequel il se reposait des soins du pouvoir. « Tougou-Aho, dit la relation, était un homme d'une quarantaine d'années, d'un maintien sombre et taciturne. Il parlait peu; mais, quand il était en colère, les éclats de sa voix retentissaient comme les rugissements du lion. Fata-Fai, au contraire, homme à peu près du même âge, vigoureux aussi et bien proportionné, avait des manières gracieuses, affables et prévenantes; sa démarche était noble et majestueuse, et tout en lui annonçait l'intelligence et le désir de s'instruire. »

Les missionnaires se mirent sous la protection de ce chef puissant et redouté. Confians dans son appui, ils s'établirent dans le district de Hifo, au nombre de dix, et le *Duff* prit la route des îles Nouka-Hiva, pour y laisser aussi des propagateurs de la foi évangélique. Dans la traversée, Wilson découvrit l'île *Crescent*, le groupe *Gambier* et l'île *Serles*, dont il se contenta de relever la position, et le 5 juin au soir il mouilla sur *Tao-Wati* (l'une des îles Nouka-Hiva), dans la même baie que Mendana et Cook. Quoiqu'il fût déjà nuit, deux femmes arrivèrent à la nage auprès du *Duff*, dont elles firent le tour en criant d'un ton de voix plaintif : *Wahine, wahine!* (nous sommes des femmes!) mais elles furent obligées de s'en aller comme elles étaient venues, fort étonnées

de cette austérité inaccoutumée chez les matelots européens.

Le chef de l'île, Tenaï, fils du Honou de Cook, se rendit le lendemain à bord du *Duff*, accompagné de sa sœur, jeune fille d'une remarquable beauté. Il présenta au capitaine un bâton poli avec soin, de huit pieds de long, orné d'une touffe de cheveux. En marchant, il aperçut un fusil sur le pont; il le prit avec circonspection, et, le remettant à Wilson, il le pria de laisser dormir son tonnerre. Ce digne chef montrait ainsi des dispositions pacifiques; aussi ne fut-il pas difficile de s'entendre avec lui. Il consentit à recevoir les deux missionnaires qu'on destinait à cette île. L'un, nommé Crook, débarqua sur-le-champ; l'autre, nommé Harris, hésita longtemps, et ne se hasarda à descendre que quinze jours après son collègue. Plusieurs jours s'étaient écoulés déjà, et le capitaine croyait Harris tout à fait acclimaté, lorsqu'il apprit que le pauvre missionnaire avait paru sur la grève avec son coffre, appelant à grands cris un canot du navire. Pendant qu'il attendait qu'on vînt le prendre, les sauvages avaient pillé ses effets, et le révérend, effrayé, s'était enfui dans les bois. Après de longues recherches, on le trouva à demi fou et dans un état déplorable. Il paraît que pendant que son collègue Crook et Tenaï faisaient une course dans l'île, l'excellent chef avait laissé sa femme auprès du missionnaire pour lui tenir compagnie. La jeune sauvage,

restée seule avec l'Européen, le persécuta de ses avances; puis, irritée autant qu'étonnée de la froideur du révérend, elle assembla ses compagnes et vint avec elles le surprendre au milieu de la nuit. Le pauvre missionnaire, effrayé de cette impudence, avait aussitôt pris la fuite, renonçant, disait-il, à convertir des créatures aussi effrontées. A son retour, Crook persista à rester sur l'île, et *le Duff* partit le 27 juin pour visiter l'établissement de Taïti.

Le capitaine Wilson arriva sur cette île le 6 juillet: il y trouva ses compatriotes fort contents de la manière dont on les traitait, mais peu avancés dans leur conversion. Leurs premiers efforts avaient eu pour but d'empêcher les Areoïs de détruire leurs enfants. Ils s'étaient adressés d'abord à l'amour maternel, et la femme de l'Areoï Omtaïe, taïo du frère Henry, avait consenti à laisser vivre l'enfant qu'elle portait dans son sein et à le livrer aux soins des pieux colons. Mais son mari persista dans cette affreuse coutume, et le pauvre enfant fut dévoué à la mort avant que de naître. Durant ces débats, la femme de Pomaré survint dans la maison des missionnaires. Elle s'était séparée volontairement de son mari, quoiqu'ils continuassent de vivre ensemble en bonne intelligence, et dans ce moment elle était enceinte du fait de l'un de ses serviteurs. On la supplia aussi de laisser vivre son enfant, mais elle répliqua fièrement qu'il était le produit d'un sang

vulgaire, et qu'il devait mourir. Puis elle ne répondit plus aux reproches des missionnaires que par un silence grave et dédaigneux. Malgré le peu de succès de ces premières tentatives, les Anglais ne se découragèrent pas. Avant de la quitter, Wilson parcourut les divers districts de l'île, visita les grands marais de Papara et d'Atahourou, et put évaluer la population à 46,000 âmes, chiffre qui constatait une effrayante destruction depuis la découverte.

Le 18 août, le *Duff* reparut à Tonga-Tabou. George Veeson, l'un des Anglais établis sur l'île, vint au-devant de ses compatriotes et leur apprit que tout allait bien. La conversion était peu avancée, mais les courageux missionnaires ne désespéraient de rien. Ils avaient eu à souffrir des tracasseries d'Amblar et de Connelly; et pour éviter des scènes dangereuses, ils s'étaient réfugiés sous la protection de différents chefs. Deux d'entre eux seulement étaient restés avec Tougou-Aho. Ce chef redouté avait succédé depuis peu au pouvoir de son père qui était mort à la fin du mois d'avril. A cette occasion, il y avait eu dans l'île des scènes sanglantes, auxquelles le révérend Bowell avait assisté, sans pouvoir y rien empêcher. Pour conjurer la mort du vieux Mou-Mouï, Tougou-Aho avait sacrifié son propre frère, et le veillard ayant succombé, malgré cet horrible holocauste, ses funérailles avaient été célébrées avec une pompe gigantesque et souillées

de sang humain. Au jour fixé, 4,000 insulaires s'étaient mutilés autour du tombeau royal, rivalisant entre eux de tortures et de supplices avec un affreux courage. Un naturel de Viti, serviteur du défunt, avait surpassé tous ces frénétiques, en s'oignant d'huile le corps et les cheveux et en y mettant le feu : il marchait ainsi gravement au milieu de la foule avec sa chevelure embrasée. D'autres se faisaient couper une phalange de doigt, ou se déchiraient le visage avec des coquilles tranchantes. L'arène n'était plus qu'une vaste nappe de sang. Des processions immenses de femmes vinrent ensuite, avec des chants mélancoliques, couvrir la tombe de riches offrandes. Tougou-Aho, entre autres, envoya trente-cinq balles d'étoffes sur autant de litières. Puis on descendit le corps dans le faitoka, tandis que les femmes et les enfants pleuraient à chaudes larmes et criaient : « Mon père ! mon père ! le meilleur des chefs ! » Le deuil avait continué ainsi, en diminuant de violence, pendant un mois, et, le 28 mai, un grand hou-maï avait terminé ces longues et sanglantes funérailles.

Tel était le peuple au milieu duquel les missionnaires avaient le courage de vivre. Telles étaient les mœurs religieuses qu'il fallait renverser avant d'y faire pénétrer les bienfaits d'un culte plus doux. A ces récits, Wilson dut admirer la constance de ses pieux amis ; mais il ne put s'empêcher sans doute de redouter pour

eux un avenir qui se montrait sombre et menaçant. Il leur rendit un dernier service en emmenant de force l'Irlandais Connelly, leur ennemi acharné, et leur dit un dernier adieu le 7 septembre.

Quelques jours après, le *Duff* reconnut et nomma quelques îles de l'archipel Viti, passa en vue de l'île Rotouma, et découvrit le 25 un groupe d'une dizaine d'îles qui reçurent le nom d'*îles Duff*, et dont la plus grande fut appelée *Disappointment*. Quelques naturels s'approchèrent dans un canot, sans vouloir accoster le navire. Wilson les trouva grands, bien faits, cuivrés. Les habitations de l'île étaient nombreuses et groupées en villages. On aperçut ensuite l'île Nitendi, sur laquelle Connelly et un matelot de l'équipage demandèrent à être laissés; puis on fit route vers les Carolines, où Wilson découvrit encore quelques îles, entre autres Satarval, Namourek, Ifelouk, et le groupe Iouli, qu'il appela *Thirteen-Islands* (Treize îles).

Le 6 novembre on reconnut Babelthouap, la plus grande des îles Pelew. Deux cents naturels environ se rassemblèrent sur le rivage, et trois canots s'approchèrent du *Duff*. Ils abordèrent sans crainte, en agitant un morceau d'étoffe blanche au bout d'un bâton. Ils ne cessaient de parler très-vite avec des gestes rapides et multipliés pour engager les Anglais à descendre sur leur île. Wilson désirait vivement céder à leurs instances pour s'informer des chances d'un éta-

blissement évangélique sur ces terres peuplées; mais il ne put trouver aucun mouillage pour son navire, et force lui fut d'abandonner son projet. Pendant ces pourparlers, une tempête qui menaçait obligea les naturels à quitter le *Duff*, sur lequel ils jetèrent pour adieu une couple de noix de coco. Ces sauvages parurent à Wilson fort inférieurs aux insulaires de Tonga et de Taïti, auxquels ils ne ressemblent aucunement. Ils se tatouent les jambes et les cuisses de dessins bleus qui affectent la forme des doigts de la main. Ils étaient entièrement nus et témoignaient leur politesse et leur hospitalité par les plus pressantes sollicitations d'aller les visiter chez eux.

Le 21 novembre, le capitaine Wilson se rendit à Macao; il prit un chargement de thé, et, le 8 juillet 1798, il revit les côtes d'Angleterre, après avoir rempli sa double mission religieuse et commerciale.

### XXXV. NICOLAS BAUDIN. — 1800-1804.

Exploration de l'Australie (Nouvelle-Hollande) et de la Tasmanie (Terre de Van-Diemen).

L'expédition commandée par le capitaine Baudin n'accomplit point, à proprement parler, un voyage autour du monde. Cependant les travaux exécutés durant cette campagne sur l'Australie et la Tasmanie méritent d'être consignés dans ce Recueil, et nous allons les exposer

brièvement. Les corvettes *le Géographe* et *le Naturaliste* mirent à la voile du Havre le 17 octobre 1800. Parmi les hommes distingués qui étaient à bord, se trouvaient le célèbre naturaliste Péron et l'officier de marine Freycinet qui commanda plus tard l'expédition de *l'Uranie*. Les vaisseaux se rendirent à l'Ile-de-France et de là à Timor. Ils explorèrent ensuite la côte orientale de l'Australie, et firent une assez longue relâche à Port-Jackson, chef-lieu des établissements anglais sur ce grand continent. Ils arrivèrent, le 15 janvier 1802, dans le canal d'Entrecasteaux, et firent le tour de la Tasmanie en traversant le détroit de Bass découvert depuis quelques années seulement. Baudin avait été précédé dans cette reconnaissance par le navigateur anglais Flinders, dont les relevés sont incontestablement supérieurs aux siens. Mais les travaux des naturalistes français suffiraient seuls pour balancer cet avantage. Péron surtout, qui publia la relation du voyage, recueillit une foule de documents nouveaux sur la Terre de Diemen, et décrivit les mœurs de ses habitants avec une chaleur de style et une vivacité d'imagination dont nous allons rapporter quelques échantillons remarquables :

« A peine avons-nous mis le pied sur le rivage, dit-il, que deux naturels se présentèrent à nous sur le sommet d'un morne taillé presque à pic. Aux signes d'amitié que nous leur fîmes, l'un d'eux se précipita du haut du

rocher plutôt qu'il n'en descendit, et dans un clin d'œil il fut au milieu de nous. C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, d'une constitution généralement forte, n'ayant d'autre défaut que la gracilité des jambes et des bras qui caractérise sa nation. Sa physionomie n'avait rien d'austère et de farouche : ses yeux étaient vifs, spirituels, et son air exprimait à la fois la bienveillance et la surprise. M. Freycinet l'ayant embrassé, j'en fis autant ; mais à l'air d'indifférence avec lequel il accueillit ce témoignage de notre intérêt, il nous fut facile de juger qu'il n'avait aucune signification pour lui. Ce qui parut d'abord l'affecter davantage, ce fut la blancheur de notre peau : voulant s'assurer sans doute si cette couleur était la même pour tout le corps, il entr'ouvrit successivement nos gilets et nos chemises, et son étonnement se manifesta par de grands cris de surprise, et surtout par des trépignements de pieds extrêmement vifs.

« Cependant notre chaloupe paraissait l'occuper encore plus que nos personnes, et, après nous avoir examinés pendant quelques minutes, il s'élança dans cette embarcation. Là, sans s'inquiéter nullement des matelots qui s'y trouvaient, il parut comme absorbé dans son nouvel examen. L'épaisseur des courbes et des membrures, la solidité de la construction, le gouvernail, les rames, les mâts, les voiles, il observa tout avec ce silence et cette attention pro-

fonde qui sont les signes les moins équivoques d'un intérêt et d'une admiration réfléchis. Dans ce moment, un des canotiers, voulant sans doute ajouter à sa surprise, vint lui présenter une bouteille de verre remplie de l'arack qui formait une partie de la ration de l'équipage. L'éclat du verre fit d'abord pousser un cri d'étonnement au sauvage, qui prit la bouteille et qui l'examina pendant quelques instants; mais bientôt sa curiosité se trouvant ramenée sur la chaloupe, il jeta cette bouteille dans la mer sans paraître avoir aucune autre intention que celle de se débarrasser d'un objet indifférent, et tout de suite il revint à son premier examen. Ni les cris du matelot qui s'affligeait de la perte de sa bouteille d'arack, ni l'empressement d'un de ses camarades à se jeter dans l'eau pour la pêcher, ne parurent l'émouvoir; il essaya, à diverses reprises, de pousser la chaloupe au large; mais le cabliau qui la retenait attachée rendant impuissants tous ses efforts, il fut contraint de l'abandonner et de revenir nous joindre, après nous avoir donné l'exemple le plus frappant que nous ayons jamais eu de l'attention et de la réflexion chez ces peuples sauvages. » Les deux observateurs s'avancèrent ensuite vers l'autre naturel et quelques femmes qui se tenaient à l'écart. Ces sauvages étaient absolument nus et paraissaient de mœurs assez douces.

Dans une seconde entrevue, les Français assistèrent au repas des indigènes, qui se com-

posait de grands coquillages cuits sur les charbons. Tandis que les Tasmaniens étaient occupés à manger, il prit aux Français la singulière fantaisie de les régaler de la *Marseillaise*. « Au premier instant les sauvages parurent troublés encore plus que surpris, dit Péron; mais, après quelques moments d'incertitude, ils prêtèrent une oreille attentive; le repas fut suspendu, et les témoignages de leur satisfaction se manifestèrent par des contorsions et des gestes si bizarres, que nous avions peine à contenir l'envie de rire qui nous prenait. Pour eux, ils n'éprouvaient pas moins d'embarras à étouffer, pendant le chant, l'expression de leur enthousiasme : mais à peine une strophe était-elle finie que de grands cris d'admiration partaient en même temps de toutes les bouches; un jeune homme surtout était hors de lui-même : il se prenait par les cheveux, il se grattait la tête avec les deux mains, s'agitait de mille manières, et prolongeait ses clameurs à diverses reprises. Après cette musique forte et guerrière, nous entonnâmes quelques-uns de nos petits airs tendres et légers : les sauvages parurent bien en saisir le véritable sens; mais il nous fut aisé de connaître que les sons de ce genre ébranlaient trop faiblement leurs organes. »

Des actes de perfidie ne tardèrent pas à suivre ces premières relations amicales. Un officier français reçut à l'improviste un coup de zagaie qui faillit lui percer la gorge. Ailleurs, le dessi-

nateur Petit eut à lutter contre les sauvages qui voulaient lui arracher un croquis, et un coup de flèche blessa grièvement le capitaine Hamelin. Enfin, dans une dernière entrevue, Péron lui-même faillit être victime de la brutalité de ces sauvages.

Le capitaine Baudin reparut ensuite sur la côte S. de l'Australie, et vint relâcher une seconde fois à Port-Jackson, où il répara ses vaisseaux et renouvela ses approvisionnements, et revint le 6 mai 1805 se reposer à Timor.

Le 3 juin, on reprit la campagne en relevant les côtes N. O. de l'Australie jusqu'au golfe de Carpentarie. Il restait encore cinq cents lieues de côtes à explorer avant d'avoir complété la circumnavigation de l'Australie; mais le commandant était gravement malade, et les équipages n'avaient plus de vivres que pour vingt et un jours. L'expédition retourna pour la troisième fois à Timor, où Baudin succomba le 2 septembre 1805. Le capitaine Milius, qui le remplaça, ramena les corvettes en Europe, et entra dans le port de Lorient le 25 mars 1804.

Péron fut chargé de rédiger le voyage; mais il mourut en 1810, avant d'avoir achevé le deuxième volume. M. Freycinet, qui le termina, a rédigé aussi toute la partie hydrographique qui forme un troisième volume.

## XXXVI. A. F. DE KRUSENSTERN. — 1803-1806.

Iles Nouka-Hiva. — Japon.

La marine russe n'avait pas encore tenté d'expédition dans l'océan Pacifique, lorsque le capitaine Krusenstern fut chargé de conduire au Japon l'ambassadeur Resanoff, pour entamer des relations commerciales avec ce riche et vaste empire. L'expédition se composait de deux beaux navires achetés à grands frais à Londres, *la Nadeshda* et *la Neva* : elle partit de Cronstadt, dans la Baltique, en août 1803, toucha sur les côtes d'Angleterre, puis à l'île Sainte-Catherine près du Brésil, et doubla le cap Horn le 3 mars 1804.

Le 5 mai, Krusenstern reconnut l'île Fetougou, et bientôt après la principale des Marquises, Nouka-Hiva, dont le nom indigène fut imposé au groupe entier de ces îles. Le lendemain, de bonne heure, une pirogue montée par huit Indiens s'approcha sans crainte des vaisseaux. Un matelot anglais, nommé Robert, était parmi eux. Cet homme, qui avait été abandonné sur ces îles par un navire baleinier, avait adopté les mœurs et la manière de vivre des Nouka-Hiviens : il était tatoué comme eux, et n'avait d'autre vêtement que l'étroite ceinture de ces insulaires. Il avait épousé une jeune parente du roi, mariage qui l'avait élevé à un certain rang parmi les indigènes. Un autre Euro-

péen, un Français, nommé Cabri, était aussi fixé dans l'île, mais, au lieu de s'entr'aider, ces deux hommes grossiers et ignorants étaient en rivalité perpétuelle, et Krusenstern ne sut démêler lequel des deux valait mieux que l'autre.

Pendant que le capitaine russe apprenait ces détails, les vaisseaux jetaient l'ancre dans la baie de Taïo-Hae, et des centaines d'insulaires venaient échanger avec une joie enfantine des cocos, des fruits de l'arbre à pain et des bananes, contre des haches et des petits morceaux de fer. Bientôt le roi de l'île, Keata-Noui, vint lui-même à bord de *la Nadeshda* avec une suite nombreuse. C'était un homme vigoureux et bien constitué, âgé de quarante-cinq ans environ. Son corps était complètement couvert de dessins tatoués, et, comme ses sujets, il ne portait absolument que le maro. Krusenstern le reçut dans sa chambre et lui fit présent d'un couteau et d'une pièce de drap rouge dont il se couvrit à l'instant les épaules. Au coucher du soleil, tous les indigènes regagnèrent la plage, excepté les femmes, qui nageaient par centaines autour des navires, offrant leurs faveurs avec une effronterie révoltante. Le jour suivant, Krusenstern descendit à terre avec M. de Resanoff, pour rendre visite au souverain sauvage. Ils furent reçus à cinq cents pas de la demeure royale, par un des plus grands guerriers de l'île, oucle et à la fois beau-père du roi, vieillard encore vert, à la physionomie mâle et intrépide.

Il prit Krusenstern par la main et fit entrer les Russes dans une case longue et étroite, où ils trouvèrent le roi, sa mère et toutes les femmes de la famille assises en rang pour recevoir les nobles étrangers. La foule des insulaires qui avait accompagné le cortège se tint respectueusement à la porte : la demeure de Keata-Noui était *tabou*. Le capitaine russe fut obligé de s'asseoir au milieu des princesses royales, et là, son uniforme brodé, ses épaulettes, ses mains, sa figure, devinrent tour à tour l'objet de l'examen le plus minutieux et le plus détaillé. La distribution des présents européens fit cesser cette inquisition fatigante ; après quoi les Russes regagnèrent leurs vaisseaux.

Durant cette relâche, Krusenstern recueillit avec soin les noms indigènes de toutes ces îles, qui détrônèrent pour toujours les appellations successives des premiers visiteurs. Il acquit aussi la certitude que ces peuples, si beaux et si doux en apparence, sont d'affreux cannibales. Ils se repaissent avec délices de la chair de leurs ennemis, dont ils coupent la tête sur le champ de bataille, et dont ils boivent le sang comme des bêtes féroces. Pour se procurer cet affreux plaisir, ils sont en guerre perpétuelle avec leurs voisins, qu'ils tâchent de surprendre par ruse et dans des embuscades. L'homme le plus agile, le plus adroit et le plus persévérant dans cette stratégie peu généreuse, est le plus grand guerrier de l'île. Le Français Cabri ex-

cellait dans ce genre de chasse humaine, mais il ne put jamais se résoudre à manger la chair des ennemis qu'il surprenait : il croyait avoir satisfait à sa conscience, quand il avait échangé avec les siens un de ces malheureux captifs contre un cochon.

Krusenstern apprit aussi que le missionnaire Crook était passé de Tao-Wati sur Nouka-Hiva, quelque temps auparavant. Mais comme il n'avait aucun succès dans ses tentatives de prosélytisme, il avait tout à fait abandonné ces îles et s'était rendu à Taïti.

Après avoir quitté ces parages de cannibales, les vaisseaux russes touchèrent aux îles Hawaii et se rendirent au Kamtschatka. Ils reprirent la mer le 6 septembre 1804, et se dirigèrent vers les îles du Japon. Ils ne purent mouiller que dans le port de Nangasaki, le seul qui soit ouvert aux navires européens. On ne permit pas aux Russes de débarquer : l'ambassadeur seul put, après de longs pourparlers, occuper à terre une maison ou plutôt une prison gardée soigneusement, pour y rétablir sa santé délabrée. Après cinq mois d'attente, M. de Resanoff reçut enfin une audience d'un des plus nobles seigneurs de la cour de Yédo. Pour donner une idée de son haut rang, les interprètes japonais assuraient qu'il osait regarder les pieds de l'empereur, honneur dont le gouverneur de Nangasaki ne jouissait pas lui-même. Il remit à l'ambassadeur russe une pièce diplomatique dans laquelle

le gouvernement japonais déclarait qu'il n'avait nul besoin des productions de la Russie, et que le commerce extérieur de l'empire continuerait d'être exploité par les Hollandais et les Chinois seulement.

Après cette déclaration formelle, l'expédition russe n'eut plus qu'à repartir. Elle mit à la voile le 16 avril 1805, et regagna le Kamtschatka en explorant les côtes de l'île Tchoca ou Séghalien. Krusenstern partit du Kamtschatka vers le milieu d'octobre, fit une longue relâche à Canton, puis opéra son retour en Europe, en doublant le cap de Bonne-Espérance, et reparut à Cronstadt le 19 août 1806.

### XXXVII. DAVID PORTER. — 1812-1814.

Îles Nouka-Hiva. — Guerre avec les naturels. — Fondation de Madisonville.

L'expédition du capitaine américain Porter, dans l'océan Pacifique, fut spécialement dirigée contre la marine anglaise, dans la première guerre des États-Unis contre la Grande-Bretagne. Cependant le long séjour de Porter dans l'île Nouka-Hiva lui ayant permis de recueillir des renseignements curieux sur cette île encore peu connue, ce voyage ne fut pas perdu pour la science, et nous allons en reproduire les traits essentiels.

Le capitaine Porter quitta les États-Unis le

28 octobre 1812, avec *l'Essex* sous ses ordres, bâtiment de guerre monté par un équipage de trois cent dix-neuf hommes. Le 12 décembre, à la hauteur des îles du Cap-Vert, il s'empara d'un paquebot anglais chargé de 55,000 livres sterling (1,575,000 fr.). Quelques jours après, *l'Essex* prit le schooner *l'Élisabeth* et fit route vers la mer du Sud, dans le but d'y saisir les baleiniers anglais qui fréquentent les îles Galapagos. Le cap Horn fut en conséquence doublé le 14 février 1813. Après une courte relâche à Valparaiso et sur les côtes du Pérou, Porter atteignit les îles Galapagos le 17 avril. Il parcourut ces terres desséchées sans y trouver d'autres êtres vivants que les tortues gigantesques et les gros iguanes signalés par Cowley et par Rogers. Cependant, le 29 avril, il aperçut trois navires qu'il captura facilement, et quitta avec sa petite flottille les Galapagos, que les Espagnols appellent *les Îles enchantées*, à cause de la difficulté d'en sortir. Il y revint cependant le 9 juillet, après une relâche à Tumbez, et y prit encore trois bâtiments ennemis. Il fit route ensuite, avec ses prises, vers les îles Nouka-Hiva, où il arriva le 23 octobre. Il s'approcha d'abord de Roua-Poua, et eut quelques relations avec les naturels qu'il parvint à rassurer à l'aide d'un Taïtien qui se trouvait parmi l'équipage de *l'Essex*. Des échanges se firent avec bonne foi; mais le ressac empêcha de mouiller sur l'île, et, le lendemain, Porter fit servir sur

Nouka-Hiva, l'île Washington de son compatriote Ingraham, à laquelle il jugea à propos de donner en outre le nom de *Madison*.

Le 25 octobre, *l'Essex* et ses prises mouillèrent dans la baie de Taïo-Hae. Porter fut fort étonné de trouver sur cette île deux compatriotes qui s'étaient fait mettre à terre pour y recueillir du bois de sandal, pendant que leur navire, qui devait les prendre au retour, continuait son voyage en Chine. Un déserteur anglais nommé Wilson, qui vivait aussi à Nouka-Hiva depuis quelques années, et qui avait adopté les mœurs du pays, leur servit d'interprète avec les naturels. Ceux-ci, rassurés par Wilson, s'étaient rassemblés sur la plage et témoignaient leur admiration pour les étrangers qui débarquaient militairement au son du tambour. Les hommes et les femmes qui se pressaient autour des Américains ne démentaient pas les brillants portraits des précédents navigateurs. Des relations amicales s'établirent sans peine, et les insulaires se montrèrent particulièrement désireux des dents de baleine.

A l'époque où Porter aborda cette île, c'était encore le Keata-Nouï de Krusenstern qui régnait dans la vallée de Taïo-Hae. Mais ce chef était alors vieux et affaibli par l'usage du kava, qui le rendait presque stupide. Sa figure et son corps étaient noirs de tatouages, et sa peau, desséchée par le kava, s'enlevait par larges écailles. Ce chef, timide et abattu par l'âge,

demanda l'amitié de Porter et changea de nom avec lui. Nouka-Hiva était alors occupée par plusieurs tribus ennemies, en guerre les unes avec les autres ; et la tribu voisine des Hapas menaçait d'une destruction prochaine celle des Taiis, que commandait Keata-Nouï. Le vieux chef réclama la protection de Porter pour exterminer ses ennemis. Porter lui promit d'établir une paix solide entre lui et ses voisins ; et, si les Hapas n'acceptaient pas ses propositions, il s'engagea à lui servir d'auxiliaire.

Après avoir ainsi rassuré le chef des Taiis, le capitaine américain s'établit sur la plage, à portée des navires, et fortifia son camp par quelques canons et par des travaux de terrassement. Il fit ensuite des propositions de paix aux Hapas, auxquelles ceux-ci répondirent si insolemment, brûlant et ravageant les arbres à pain jusque sous les yeux des Américains, qu'il fallut céder aux instances de Keata-Nouï. Un canon fut transporté avec une adresse merveilleuse, par les Taiis, sur la montagne voisine, et le lendemain fut désigné pour l'attaque générale. Mais cette démonstration n'effraya point les Hapas, dont le chef vint même au camp américain pour examiner l'effet des *bouhis* (fusils). Porter fit éprouver devant lui la portée des fusils et la puissance destructive des canons. Le chef sauvage fut étonné ; mais, rassuré par le petit nombre des étrangers, il partit en disant qu'il voulait tenter le sort des armes.

Le lendemain, quarante Américains, armés de fusils et suivis de leurs canons, chassèrent les Hapas de leurs montagnes et s'emparèrent de leur forteresse. La tribu s'avoua vaincue, et Porter lui accorda la paix, à la charge de fournir chaque semaine aux étrangers une contribution de cochons et de fruits. Les tribus environnantes suivirent l'exemple des Hapas, à l'exception de la plus puissante et la plus éloignée, celle des Taï-Piis, qui traita les autres de lâches et d'imbéciles.

En attendant l'occasion de réduire les Taï-Piis, Porter s'établit commodément dans son fort. Les tribus qui lui fournissaient, chacune à son tour, les provisions de la semaine, s'entendirent pour élever un petit village qui fut appelé *Madisonville*; et, le 19 novembre, le capitaine américain prit possession de l'île, au nom de son gouvernement, par une sérieuse et solennelle déclaration, qui n'avait guère plus de valeur que la plantation de croix des Espagnols, ou le poteau avec la planche de métal gravé des navigateurs anglais.

Cependant les Taï-Piis devenaient de plus en plus inquiétants et répondaient à des messages de paix par des menaces de détruire entièrement tous les *zélards blancs* (les Américains), incapables de supporter la moindre fatigue et de franchir les montagnes sans l'assistance des Indiens. Il fallait marcher en force contre cette

tribu belliqueuse. Le 3 novembre, Porter parut dans la baie des Taï-Piis, avec un de ses navires, cinq chaloupes et dix pirogues de guerre. Ses alliés se montaient à 5,000 hommes. Malgré la vigueur de l'attaque et la supériorité des armes à feu, les Taï-Piis, cachés dans les broussailles et derrière les arbres, se défendirent si opiniâtrément qu'il fallut se rembarquer sans avoir obtenu d'avantage décisif. Fiers de leur résistance héroïque, les Taï-Piis se dirent vainqueurs, et Porter se vit contraint de les attaquer par terre à la tête de 200 fusiliers. Les braves Taï-Piis ne purent résister à cette terrible mousqueterie ; leur village fut pris, saccagé, brûlé, et ils s'estimèrent heureux d'obtenir la paix au prix de quatre cents cochons et en s'engageant à fournir les provisions hebdomadaires, comme les autres tribus.

Dès ce jour, l'île entière appartient au capitaine américain, qui put observer avec soin les mœurs des naturels et les décrire dans sa relation. Mais ses navires étaient réparés, ses hommes frais et dispos, et, le 10 décembre, il remit à la voile, laissant à Nouka-Hiva trois de ses prises, confiées à la garde du lieutenant Gamble. Malheureusement il ne put regagner les États-Unis sans accident : le 28 mars 1814, *l'Essex* fut combattu et pris par deux frégates anglaises, dont l'une était commandée par un ami particulier de Porter. Cependant le brave Américain ne fut pas emmené prisonnier en

Angleterre; il réussit à s'échapper dans une chaloupe et à gagner la ville de New-York, où la renommée de ses exploits lui valut un accueil presque triomphal.

Quant au lieutenant Gamble, il fut plus malheureux encore : le traître Wilson indisposa d'abord les naturels, qui cessèrent de payer le tribut; d'un autre côté l'équipage se révolta, jeta les officiers dans une chaloupe et partit avec le pavillon anglais. Gamble, resté avec deux navires et dix hommes seulement, brûla un de ses bâtimens, et regagna avec l'autre les îles Sandwich, où il fut capturé par une corvette anglaise. Quelques Américains, restés dans le fort Madison, furent massacrés par les naturels que poussait Wilson, et Madisonville abandonnée tomba bientôt en ruines. La végétation vigoureuse du sol a recouvert ces débris de l'établissement de Porter, de sorte qu'aujourd'hui l'œil du voyageur n'en aperçoit plus les moindres vestiges.

### XXXVIII. KOTZEBUE. — PREMIER VOYAGE.

1815-1818.

Ile Washou. — Penrhyn. — Iles Souvaroff et Koutousoff. —  
Iles Radak. — Histoire du Carolin Kadou. — Retour aux îles  
Radak.

Le capitaine russe Kotzebue avait déjà fait un voyage autour du monde sur le vaisseau de Krusenstern, lorsque le comte de Romanzoff

fit équiper à ses frais le *Rurick*, joli navire à deux mâts armé de huit canons, dont il lui confia le commandement, pour explorer la mer du Sud et tenter le passage au N. O. Le *Rurick* mit à la voile de Cronstadt le 30 juillet 1815 ; le 21 septembre, il traversa le détroit de Gibraltar, et, le 22 janvier 1816, il fit son entrée dans l'océan Pacifique en doublant le cap Horn. Kotzebue relâcha ensuite à Talcahuano du Chili et continua sa route au commencement du mois de mars. Le 25 il eut connaissance de l'îlot aride et désert de Salas y Gomez, et, le 28, il s'avança vers l'île voisine de Waïhou, comptant sur l'accueil amical qu'y avaient reçu Cook et La Pérouse. Il fut trompé dans son attente : les naturels allèrent d'abord au-devant de lui gaiement avec des fruits et des racines. Mais à peine descendus à terre, les Russes furent cernés, et harcelés et volés si impudemment qu'il leur fallut se défendre à coups de fusils et se rembarquer au plus vite pour échapper aux grêles de pierres dont il était assailli. Durant cette courte visite, Kotzebue eut à peine le temps de remarquer que les gigantesques statues de pierre n'existaient plus.

Le 16 mars, le capitaine russe reconnut l'île basse nommée Honden par Schouten, qu'il appela *Doubtful*, pour exprimer son doute que ce fût bien la même île. Quelques jours après il découvrit une terre longue de trois milles, verte et fertile, mais sur laquelle il ne trouva

point d'habitants ; elle fut appelée *Romanzoff*. Le 22, une autre île également déserte, avec un lagon au milieu, fut baptisée *Spiridoff* ; mais Schouten l'avait vue avant Kotzebue : c'était l'île Oura de l'archipel Pomotou. Il aperçut ensuite la chaîne des îlots *Vliegen* et découvrit un groupe de petites îles semblables aux précédentes, d'environ treize milles de longueur, auquel il imposa le nom de *Krusenstern*.

Après être sorti des îles de corail de l'archipel Pomotou, le *Rurick* fit route vers les îles Penrhyn, que leur découvreur, le capitaine Sever, n'avait aperçues que de loin. Le 1<sup>er</sup> mai 1816, Kotzebue atteignit ce petit groupe qu'il reconnut être de la même nature que les îles Pomotou, c'est-à-dire formé d'îlots liés entre eux par des récifs. Un grand mouvement se manifesta aussitôt sur la plage : toutes les pirogues de l'île se lancèrent à la mer et s'approchèrent du *Rurick*, pendant que les naturels, une branche de palmier à la main, chantaient un air triste et mélancolique. Le capitaine fit ranger la petite flotille d'un seul côté de son navire, dans la crainte d'une surprise, et les échanges s'établirent, par le moyen d'une corde, de la manière la plus bruyante et la plus tumultueuse. Enhardis par leur nombre, les sauvages se montrèrent bientôt voleurs et de mauvaise foi ; ils agitaient leurs lances avec force et poussaient des clameurs menaçantes. Pour en finir, Kotzebue fit tirer un coup de

fusil chargé à poudre. En un clin d'œil, tous les sauvages sautèrent à l'eau comme des grenouilles et disparurent en plongeant. Un calme profond et subit succéda à l'affreux tumulte qui s'élevait des pirogues, jusqu'à ce que peu à peu les têtes effarées des plongeurs reparussent à la surface de l'Océan. Cette leçon les rendit plus tranquilles, et l'on reprit les échanges dans lesquels ces insulaires paraissaient préférer à tout les clous et les morceaux de fer. Kotzebue compare ces peuples aux naturels de Nouka-Hiva. Ils ne se tatouent pas, mais ils se sillonnent le corps de larges cicatrices. Presque tous étaient nus. Leurs ongles étaient fort longs : ceux des chefs de pirogues surtout dépassaient le doigt de plus de trois pouces. Au moment de son départ, Kotzebue compta trente-six pirogues montées par trois cent soixante hommes. Ce nombre l'effraya, et il renonça au débarquement par prudence.

Le *Rurick* poursuivit sa route vers le Kamtschatka, et le 21 mai il tomba sur un groupe d'îles, dont la reconnaissance est une des parties les plus intéressantes de ce voyage. On vit d'abord une chaîne d'îlots réunis circulairement par des récifs de corail. La plage était abritée par de verdoyants bouquets de cocotiers, et les naturels se montraient en grand nombre sur la grève. Un canot léger et conduit avec habileté s'avança bientôt près du *Rurick*. Les neuf insulaires qui le montaient apportaient des fruits

avec eux et invitaient les Russes à les visiter. Ils étaient tous sans armes, et leur physionomie douce et affable différait essentiellement des sauvages habitants de Penrhyn. Ils contemplaient le navire avec un naïf étonnement, et s'entretenaient à ce sujet avec une extrême vivacité. Comme ils ne pouvaient se décider à venir à bord, la chaloupe fut envoyée vers eux; mais ils s'enfuirent en toute hâte en jetant des fruits de pandanus dans l'embarcation russe. On admira longtemps la légèreté des pirogues, qui filaient comme le vent à l'aide d'une voile de nattes taillée en triangle rectangle, et placée de manière qu'un des angles aigus était en bas. Ces insulaires étaient de couleur noire, d'une taille mince et élevée. Leurs cheveux lisses et noirs étaient gracieusement ornés de fleurs. Ils portaient au nez et au cou un grand nombre d'ornements. Ils étaient vêtus de nattes travaillées, avec soin, qui descendaient de la ceinture au genou.

Le ressac empêchant les Russes de descendre à terre, le *Rurick* fut dirigé vers un petit groupe voisin séparé du premier par un étroit canal. Celui-ci, quoique fertile et couvert de cocotiers, semblait inhabité. Kotzebue nomma le premier *Koutousoff* et le second *Souvaroff*, et continua sa route vers le Kamtschatka, se proposant de revoir ses découvertes à son retour. Les indigènes appellent ces groupes *Oudirick* et *Tagai*. Ils sont composés chacun de quatre îlots, et font partie du vaste archipel des Carolines.

Quarante-cinq jours après, les Russes atteignirent le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul au Kamtschatka. Nous ne suivrons point l'intrépide navigateur dans son exploration du détroit de Behring : cette partie de ses travaux se trouvera décrite à sa place dans notre Histoire des voyages au pôle Nord. Nous dirons seulement ici en peu de mots qu'après avoir découvert le détroit et la baie qui portent son nom, le capitaine Kotzebue, chassé par la saison rigoureuse, gagna Ounaslaska le 6 septembre, et se rendit aux îles Sandwich, après avoir relâché quelques jours sur la côte de Californie au port San-Francisco. Son séjour à Hawaii et à Oahou fut sans doute marqué par des observations intéressantes, mais elles ne sont pas consignées dans la relation de ce premier voyage. Le spirituel voyageur s'en est bien dédommagé dans l'histoire de sa deuxième expédition.

En quittant les îles Sandwich, Kotzebue se dirigea vers les groupes qu'il avait découverts précédemment. Le 1<sup>er</sup> janvier 1817, il aperçut l'île Miadi, qu'il appela *île du Nouvel-An*. Elle était habitée, et les naturels qui se détachèrent de la plage, dans leurs pirogues, étaient absolument semblables à ceux des îles Koutousoff et Souvaroff. Ils s'approchèrent gravement du *Rurick*, sans cris ni contorsions barbares, et leur conduite dans les échanges fut constamment loyale et franche. Le lieutenant Schischmareff fut envoyé dans la chaloupe pour

tenter le débarquement ; mais, effrayé par l'empressement des canots autour de lui et par le nombre des naturels armés de lances, il revint prudemment à bord.

Enchanté de sa découverte, Kotzebue renonça à reconnaître les îles Koutousoff, dans l'espoir que l'île du Nouvel-An faisait partie d'un groupe plus considérable. Cet espoir ne fut pas trompé : dès le 4 janvier, il aperçut une longue chaîne de petites îles boisées, jointes les unes aux autres par des récifs. Le 6 janvier, il réussit non sans peine à pénétrer à travers les récifs qui forment une chaîne circulaire autour du groupe, et il commença son exploration de l'O. à l'E. Il se dirigea d'abord sur la quatrième île où l'on distinguait de la fumée et des figures humaines. Le lieutenant Schischmareff y descendit avec des présents. D'abord les naturels s'enfuirent tous dans les bois ; puis un vieillard s'avança vers le Russe avec un jeune homme et une jeune femme, une branche d'arbre à la main, en répétant le mot *aïdara* (ami). L'officier répondit *aïdara*, et ces préliminaires de paix furent suivis de la part des indigènes par le don de leurs colliers et des fleurs qui ornaient leurs têtes. Quelques clous offerts par le Russe achevèrent de conquérir l'amitié des sauvages, qui firent éclater leur joie par des cris et des gestes affectueux. Tous les habitants de l'île accoururent alors. Les hommes et les femmes étaient remarquables par

leur propreté : ils étaient peints en bleu foncé sur diverses parties du corps : ils avaient des colliers de coquillages et des bouquets de fleurs sur la tête. La figure de ces bons sauvages, qui appartenaient évidemment à la même race que les naturels des îles Koutousoff, respirait la douceur et la cordialité. Le chef reçut les Russes dans sa hutte, espèce d'appentis soutenu par quatre poteaux, et sa femme leur offrit une liqueur exprimée des fruits de pandanus. Le mot *aïdara* fut souvent prononcé dans cette conférence, et ce fut encore l'adieu que s'échangèrent les sauvages et les Russes, lorsque ceux-ci regagnèrent le bâtiment.

Le lendemain, Kotzebue était descendu sur la cinquième île, où il n'avait point trouvé d'habitants, lorsque deux pirogues montées par vingt-cinq naturels, qui paraissaient des marins expérimentés, s'avancèrent vers la plage où il se trouvait. Quatre des sauvages se jetèrent à la nage avec des fruits. Celui qui guidait la marche était un grand et bel homme d'environ trente ans. Il avait la tête ornée de fleurs, et son corps tatoué ressemblait à une armure ciselée. Il s'avança majestueusement en répétant le mot *aïdara*. Ses compagnons et lui prirent place sur un tapis étendu à terre et se livrèrent à une foule de questions, que Kotzebue ne pouvait comprendre. A chaque objet qui excitait son étonnement, le jeune chef, nommé Rarik, proférait un *oh!* retentissant, que répé-

taient ses trois compagnons, et auquel répondaient, comme un écho lointain, ceux qui étaient restés dans les canots. Le don de quelques ciseaux et de petits ustensiles en fer arracha à ces bons sauvages une multitude de oh! prolongés, et cimentait les bases d'une inaltérable amitié. Rarik monta ensuite dans la chaloupe russe pour accompagner Kotzebue sur les autres îles; mais, quand il se vit seul au milieu des Européens, la peur le prit et il s'élança dans la mer avec ses trésors. A peine eut-il regagné sa barque, que l'embarcation vira de bord et regagna l'île d'où elle était venue. Kotzebue continua son exploration le lendemain, en visitant la treizième île, qui lui parut inhabitée, et quelques îles voisines.

Le 20 janvier, le navire fut conduit devant l'île principale du groupe. C'était là que demeurait Rarik : il vint rendre une visite à Kotzebue en grande toilette de fleurs et de coquillages. Arrivé sur le pont, son étonnement, à la vue de tant de choses extraordinaires, s'exprima par des rires, des gambades et des cris de oh! de plus en plus retentissants. Il invita son ami à le suivre à son habitation qui était la plus grande de l'île. Kotzebue rencontra sur cette île un vieillard intelligent, nommé Lagediak, qui devint aussi son ami, et qui lui donna une foule de détails sur son pays. Il lui apprit que l'île s'appelait *Oldia*, ainsi que toute la chaîne d'îlots qui s'y rattachent, et lui fit faire

de rapides progrès dans la langue indigène.

Kotzebue, enchanté de cette hospitalière réception, voulut se montrer reconnaissant. Il laissa à Laguediak un coq et une poule. Il fit aussi préparer un terrain et semer des graines utiles, avec l'aide du naturaliste de l'expédition, le savant Chamisso. Il fit entendre à Laguediak et à Radik que ces graines produisaient des fruits bons à manger, et que le jardin appartenait à eux deux seuls. Mais, dès la première nuit, les rats, qui pullulent sur l'île, avaient tellement ravagé les plantations, qu'il fallut recommencer et poser des sentinelles pour chasser cette race de rongeurs affamés.

Tous les îlots de ce groupe sont très-peu habités, ce qui fit croire à Kotzebue que ces îles à base de corail sont récemment fécondes et habitées depuis peu. Sur un des îlots, où résidait un chef nommé Langin, la population se bornait à quatre personnes, y compris lui et sa femme. Après avoir recueilli de son ami Laguediak tous les renseignements que celui-ci put lui donner sur les groupes voisins, Kotzebue reçut les adieux de ses amis, et mit à la voile le 6 février, en donnant à ce groupe, qui compte soixante îlots, le nom d'*archipel Romanzoff*, quoiqu'il sût fort bien que le nom indigène était Otdia.

Le lendemain, il reconnut le groupe *Eregup*, composé de quinze îlots, habité seulement par trois personnes, et le nomma *Tchtschagoff*.

Le 10 février, les Russes découvrirent les îles *Kawen*, chaîne semblable aux précédentes. A l'extrémité S. des groupes, Kotzebue fut reçu aux cris de *aïdara* ! et le *tamon* ou chef, nommé Labadeny, le transporta sur ses épaules, de la chaloupe sur la plage. Les manières de ces sauvages étaient douces et cordiales; les jeunes filles, parées de fleurs, étaient gracieuses et jolies. L'île était bien cultivée, et la variété des plantations lui donnait l'aspect d'un jardin anglais. Sur un autre îlot du groupe, nommé *Airick* par les naturels, le capitaine russe fut présenté à une vieille et respectable reine, à qui l'étiquette défendait sans doute de parler; car elle ne répondit rien au discours de Kotzebue. La sœur du *tamon*, après cette cérémonie, le régala d'une pantomime mêlée de chants, dans laquelle le nom de *Totabou* (Kotzebue) était fréquemment répété.

Les habitants des îles *Kawen* connaissaient *Rarik* et *Laguediak*, d'où l'on conclut que les insulaires de ces différents groupes avaient de fréquents rapports. Les îles *Kawen* furent nommées *Araktschejef*, et l'on poursuivit l'exploration des chaînes voisines.

Le groupe d'*Aur*, composé de trente-deux îlots, se présenta le premier. Près de l'île principale, Kotzebue, à l'aide du peu de mots qu'il savait de la langue indigène, eut des relations amicales avec les naturels qui montèrent à bord. Il remarqua parmi eux deux sauvages, tatoués

différemment des autres et qui paraissaient étrangers. L'un d'eux, nommé Kadou, âgé d'environ trente ans, d'une figure intelligente et agréable, plut beaucoup à l'officier russe. « Je lui donnai quelques morceaux de fer, dit Kotzebue; mais il ne témoigna pas les mêmes transports de joie que ses compagnons. Il se tenait assidûment près de moi. Au moment où le soleil se couchait, et comme nos hôtes avaient prit congé de nous, il me prit en particulier, et, à mon grand étonnement, il m'exprima le désir de rester avec moi et de ne me plus quitter... Kadou eut à peine obtenu cette permission, qu'il se retourna vers ses camarades qui l'attendaient dans leurs pirogues, et leur déclara son intention de rester à bord du vaisseau. Les naturels, étonnés de cette résolution, s'efforcèrent en vain de la combattre : à la fin, son compatriote Edok vint à lui, lui parla longtemps d'un ton sérieux, et, ne pouvant le convaincre, essaya de l'emmener par force; mais Kadou repoussa son ami vigoureusement, et les pirogues s'éloignèrent. Il passa la nuit à côté de moi, fort honoré d'être couché près du tamon du navire, et se montra enchanté du parti qu'il avait pris. »

Kadou était né dans l'île Iouli des Carolines, située à plus de trois cents lieues des îles Aur. Occupé à pêcher au large avec Edok et deux autres insulaires, il avait été surpris par une violente tempête. Ces malheureux battirent la mer pendant huit mois. Ils ne manquèrent pas

de poisson, mais la soif les fit horriblement souffrir. Quand l'eau de pluie était épuisée, Kadou, qui était le plus habile plongeur des trois, descendait au fond de la mer, où l'on sait que l'eau est moins salée, et rapportait de l'eau avec une noix de coco, munie seulement d'une petite ouverture. A la vue des îles Aur, ils étaient si abattus qu'ils n'en ressentirent aucune émotion. Plusieurs pirogues vinrent à leur secours et les transportèrent sans connaissance sur le rivage. Les ustensiles de fer que les naufragés avaient avec eux éblouirent les sauvages, qui étaient sur le point de tuer ces malheureux pour s'enrichir de leurs dépouilles, lorsque le tamon vint à temps pour leur sauver la vie. Kadou lui offrit ses trésors; mais le généreux tamon les refusa et défendit, sous peine de mort, de faire le moindre mal aux étrangers. Il les accueillit ensuite chez lui et se prit d'une affection particulière pour Kadou. Il y avait trois ans que cet événement s'était passé, lorsque *le Rurick* parut à Aur. Kadou était dans les bois : on courut le chercher aussitôt pour avoir l'explication d'un phénomène si étrange, attendu qu'il était un grand voyageur et qu'il passait pour un homme d'un vaste savoir. Comme il avait déjà vu des vaisseaux européens à Iouli, il pressa les insulaires d'aller au *Rurick*, et n'eut pas de peine à les y décider, en leur parlant du fer qu'ils y recevraient.

Devenu l'hôte des Russes, Kadou poursuivit

avec eux la reconnaissance de ces îles. Près de la pointe N. O. du groupe Aur, cinq barques sur lesquelles se trouvaient trois tamons, et entre autres Tighedien, le protecteur de Kadou, s'approchèrent du navire. Celui-ci, vêtu d'un habit jaune et coiffé d'un bonnet rouge, se promenait sur le pont avec une gravité comique. En vain ses amis, étonnés d'une pareille métamorphose, lui criaient-ils : Kadou ! Kadou ! il ne daignait pas jeter un seul regard sur eux. Kotzebue l'envoya inviter les tamons à venir le visiter : Kadou remplit sa mission avec importance et présenta d'abord à Kotzebue le bon Tighedien, beau vieillard porteur d'une barbe et de cheveux blancs comme la neige. Kadou leur fit les honneurs du navire, et leur en expliqua les détails de la manière la plus grotesque avec un aplomb imperturbable. Interrogé au sujet de la poudre fine et noire qu'un matelot puisait dans une petite boîte et se fourrait dans le nez, Kadou sans hésiter prit la tabatière et débita sur la boîte une foule de choses merveilleuses ; mais quand, pour achever la démonstration, il approcha le tabac de son nez, il jeta bien vite la boîte loin de lui et se mit à éternuer et à crier si fort, que ses auditeurs effrayés s'enfuirent de tous côtés ; mais, après la première impression, il reprit bientôt son sang-froid et sut tourner la chose en plaisanterie.

Le 12 mars, le capitaine russe releva le dernier groupe nommé *Aïlou*, le plus petit et le

plus récemment habité de tous. Kadou y fut reçu en triomphe et porté sur les épaules des bons insulaires. Kotzebue apprit ensuite de Kadou que les divers groupes qu'il venait de parcourir depuis Otdia étaient sous la domination d'un puissant tamon nommé Lamary, et que cet archipel d'îles basses et de récifs était appelé *Radak* par les indigènes : ce sont les îles Marshall de la carte de d'Urville, lesquelles font partie elles-mêmes de l'innombrable archipel des Carolines. Suivant le rapport de Kadou, une chaîne appelée *Ralik* se trouverait sur une ligne parallèle aux îles Radak ou Marshall. Mais Kotzebue n'eut pas le temps de reconnaître cette chaîne, qui se compose des groupes Wadellen, Namou et Odia.

Le capitaine russe quitta enfin ces îles intéressantes le 13 mars, après avoir constaté le gisement voisin de ses îles Koutousoff et Souvaroff (Oudirik et Tagai), sur lesquelles il rencontra Lamary, le grand tamon de l'archipel Radak. C'était un homme de trente ans environ, qui se distinguait des autres sauvages par l'élévation de sa taille et la vigueur de ses membres : sa physionomie indiquait de l'intelligence et de la ruse. L'entrevue fut courte, et Kotzebue fit voile vers le nord. Il parvint à Ounalaska le 29 avril, explora le détroit de Behring jusque vers le milieu de juillet, et fut forcé de regagner Ounalaska pour y rétablir sa santé délabrée.

Le 18 août 1817, le *Rurick* quitta Ounalaska,

toucha une seconde fois aux îles Sandwich le 1<sup>er</sup> octobre, et en repartit avec des plantes et des animaux domestiques destinés aux îles Radack. Le 30 octobre, il reparut à Otdia. Le bon Laguediak vint aussitôt à bord; à la vue de ses amis, il chanta, dansa, s'abandonnant à la joie la plus folle. Il ne restait alors sur l'île que les femmes, les enfants et les vieillards. Rarik et les autres étaient partis à la suite du grand tamon Lamary pour une expédition contre des îles plus éloignées. Le jardin était presque entièrement détruit par les rats. Le naturaliste Chamisso le remit en état, et y sema des plantes nouvelles. Des chèvres et des cochons furent laissés à Laguediak, et on lâcha sur l'île plusieurs chats qui se jetèrent aussitôt sur leurs ennemis naturels les rats, à la vive satisfaction des sauvages. Kadou demanda à rester sur cette île, et prétendit avoir appris que le petit enfant qu'il avait laissé à Aur courait les bois toute la journée, appelant Kadou! Kadou! et qu'il ne pouvait dormir la nuit. Son cœur de père n'y pouvait plus tenir. On lui fit sur le navire une collection d'offrandes, et Laguediak rassembla les insulaires pour leur intimer l'ordre de respecter les richesses de Kadou, sous peine d'encourir le courroux de *Totabou*.

Le 14 novembre, le *Rurick* remit à la voile, et les Russes aperçurent le lendemain le groupe *Legiep*, dont les habitants, plus vigoureux

et mieux constitués que les autres Radakants, connaissaient déjà de réputation le *tamon Totabou*. Le 13, on atteignit Gouaham, l'une des Mariannes, où l'on se reposa jusqu'au 29. Le 17 janvier 1818, le *Rurick* relâcha encore à Manille, d'où il repartit le 28. Le 30 mars, le capitaine Kotzebue doubla le cap de Bonne-Espérance ; il y rencontra le capitaine Freycinet qui commençait son voyage autour du monde. Enfin, le 30 juin, il atteignit le port de Revel ; et, le 3 août 1818, il vint jeter l'ancre dans la Neva, en face du palais du comte de Romanzoff.

### XXXIX. LOUIS DE FREYCINET. — 1817-1820.

Australie. — Timor. — Waïghion. — Iles Carolines. — Mariannes. — Iles Sandwich. — Ile Rose. — Naufrage de *l'Uranie* aux îles Malouines.

L'expédition de la corvette *l'Uranie*, qui dut naître aux loisirs de la paix de 1815, suivit de près le voyage du *Rurick*. Son but était tout scientifique ; le commandant Freycinet devait s'occuper spécialement d'expériences physiques plutôt que de découvertes. Secondé par des savants et des naturalistes de distinction, il mit à la voile de Toulon le 17 septembre 1817, emmenant avec lui sa jeune femme, qui ne craignait pas d'affronter les périls et les fatigues d'une longue navigation. *L'Uranie* passa le détroit de Gibraltar le 5 octobre et vint relâcher à Rio de Janeiro le 6 décembre. Durant le long

séjour qu'il fit sur la côte du Brésil, le capitaine français étudia avec soin les mœurs et l'histoire du pays. Ces détails, tout intéressants qu'ils sont, appartiennent spécialement à l'Amérique; c'est pourquoi, sans nous y arrêter, nous continuerons le récit du voyage.

*L'Uranie* toucha ensuite au cap de Bonne-Espérance, puis à l'Île-de-France que nous venions de perdre par les traités de 1815, et qui était devenue anglaise sous le nom d'île Maurice. Le capitaine Freycinet quitta cette belle colonie le 16 juillet 1818, relâcha treize jours à l'île Bourbon et se rendit enfin directement sur les côtes de l'Australie ou Nouvelle-Hollande. Il atteignit la baie des Chiens-Marins de Dampier, dont la côte n'offre que d'immenses déserts de sable sans aucune espèce de végétation. Ce pays désolé nourrit pourtant quelques tribus disséminées de sauvages entièrement nus, aux extrémités grêles, au ventre proéminent, aux cheveux noirs et crépus; race misérable et dégradée, à peine abritée sous quelques broussailles, et vivant de la manière la plus abjecte. *L'Uranie* quitta ce sol déshérité le 28 septembre, et vint prendre quelque repos à Timor. La population de cette île se compose de quatre races différentes: les Timoriens proprement dits, nègres bien faits et vigoureux, aux cheveux noirs et frisés, les Malais qui occupent le littoral, les Chinois qui habitent dans tous les comptoirs; enfin les Européens, Portugais ou Hollandais.

M. Freycinet remarqua, chez les Timoriens, divers usages, tels que l'attouchement du nez, le tatouage par incision, l'échange des noms, etc., qui indiquent une communauté d'origine avec les peuples de l'Océanie.

*L'Uranie* traversa ensuite les Moluques et vint explorer les petites îles qui avoisinent la Terre des Papous, extrémité N. de la Nouvelle-Guinée. Elle relâcha au havre de Rawak, sur l'îlot de ce nom, près de la grande île Waïghiou. Les Papous de Boni et de Kabareï, race nègre aux cheveux laineux, au nez gros et écrasé, vinrent trafiquer avec les Français et se montrèrent aussi timides qu'on les avait dit farouches et belliqueux. Le Papou Srouane devint l'ami et le commensal du capitaine, et les naturalistes purent explorer facilement la contrée. Dans une de ces excursions, ils visitèrent le village de Boni; mais le Papou Srouane, qui les conduisait, avait donné l'alarme, et les Français trouvèrent toutes les cases désertes. Elles étaient, comme toutes les demeures des Papous, construites sur pilotis au bord de la mer. Pendant le séjour de M. Freycinet à Rawak, le chef de l'île Guébé vint lui rendre visite dans son koro-koro (pirogue) armé. A l'arrivée des étrangers, tous les Papous disparurent épouvantés; il était facile de voir que les Guébéens ont l'habitude de traiter en despotes les pauvres habitants de Waïghiou.

Le 6 janvier 1819, *l'Uranie* continua sa route;

elle longea les îles de l'Amirauté, et entra dans l'archipel des Carolines le 14 février. On reconnut successivement les îlots Poulouot et Anet, et le petit groupe des îles Tamatam, Fanendik et Ollap. On vit ensuite à l'horizon quelques prôs (pirogues carolines), à la construction élégante et légère. Poussés par leur voile triangulaire, ces jolis bateaux arrivèrent rapidement près de la corvette, et les sauvages montèrent à bord. Ils s'y conduisirent avec réserve et d'une manière honnête : ils sont vigoureux, gais et intelligents.

Après avoir exploré quelque temps ces petites îles sans y relâcher, M. Freycinet se rendit aux Mariannes, colonie dont il fait, suivant son habitude, une longue et savante description historique, en résumant les récits de tous les voyageurs qui ont touché sur ces îles. Comme nous avons déjà fait ce travail à l'article de chaque voyageur, nous omettrons à dessein cette partie du voyage de M. Freycinet, et nous le suivrons tout de suite à l'île Hawaii où il arriva le 5 août 1819. Le grand roi Tamea-Mea venait de mourir, et l'île était en proie à des divisions intestines. L'autorité du prince royal Rio-Rio était contestée : l'anglais Young, octogénaire à cette époque, et qui avait été si longtemps le ministre et l'ami du roi, supplia le capitaine français d'intervenir et de ramener la concorde parmi les chefs désunis. M. Freycinet consentit à entreprendre cette œuvre d'humanité, et sa haran-

gue pleine de bon sens et d'adresse eut le plus heureux succès. Ce discours était transmis à l'assemblée avec une facilité prestigieuse par un Gascon nommé Rives, qui de simple mousse s'était fait médecin et traitait les maladies des pauvres Hawaïiens avec un aplomb effrayant. C'était lui qui avait soigné le feu roi dans sa dernière maladie.

Le même Gascon conduisit M. Arago, dessinateur de l'expédition, et quelques autres Français, dans l'appartement des femmes de Tamea-Mea. « La reine-mère Kahou-Manou, dit M. Arago, était étendue sur des nattes très-fines, et enveloppée dans une étoffe de la plus grande beauté. Sa figure était intéressante; sa grosseur extrême. Quoique l'éclat de ses yeux fût éteint par une indisposition légère, en la considérant on n'était pas surpris du vif attachement que Tamea-Mea avait toujours eu pour elle... On nous offrit de la bière avec beaucoup d'obligeance, et, à son exemple, nous portâmes un toast à Tamea-Mea... Les reines étaient au nombre de cinq, et la favorite, qui pesait au moins quatre quintaux, était la moins massive. Les autres étaient plutôt des masses informes de chair que des figures humaines. Deux d'entre elles ressemblaient passablement à ces éléphants de mer qui se traînent péniblement sur le rivage. Toutes étaient couchées sur le ventre. L'appartement qu'elles occupaient était encombré de Calebasses, de nattes, de petits cof-

frets chinois, d'étoffes anglaises ou hawaïennes, jetés comme par hasard dans tous les coins... Lorsque nous avons demandé quels étaient les divertissements des princesses et comment elles passaient leur vie, on nous a fait entendre qu'elles s'occupaient à ne pas mourir ; ce qui est assez difficile avec le médecin gascon dont j'ai déjà parlé. »

Les jeunes Français de l'*Uranie* virent aussi le roi Rio-Rio ; il était vêtu d'un uniforme et d'un chapeau d'officier général. A côté de lui se tenait la jeune et gracieuse reine, dont les manières, un peu libres avec les Français, purent passer pour des avances. Sa taille, de cinq pieds six pouces, n'enlevait à ses formes rien de leur harmonie ni de leur grâce. Ces visites, toujours amicales et bien reçues, se renouvelèrent souvent ; et M. Arago put dessiner à son aise le couple royal, entouré des principaux officiers couchés à leurs pieds.

Cette relâche fut marquée par un grand événement. Le premier ministre du roi, Karaï-Mokou, homme d'une haute taille et d'une physionomie qui exprimait à la fois l'intelligence et la finesse, demanda à être baptisée par l'aumônier du vaisseau. C'était l'abbé de Quélen, cousin de l'archevêque de Paris, qui procéda à la cérémonie, sur le pont du vaisseau, avec une simplicité grave et solennelle. Toute la famille royale et les principaux officiers assistèrent à la messe, pendant laquelle le roi demanda une

pipe et fuma. « Les reines, dit M. Arago, étaient étonnées du costume brillant du prêtre et de la beauté de l'image de la Vierge qui était placée sur l'autel : chacune d'elles demanda à la baiser. »

La corvette vint ensuite mouiller à Mawi et à Oahou. Partout les Français eurent à se louer des naturels, et les ravitaillements se firent avec facilité. Ils quittèrent les îles Sandwich le 30 août, et firent voile vers Port-Jackson. Le 21 octobre, près des îles Hamoa, on découvrit un îlot inhabité, la seule découverte de l'expédition, qui fut appelé *Rose*, du nom de madame Freycinet. On reconnut l'île Pylstart, et l'on mouilla enfin, le 18 novembre, à Port-Jackson, cette florissante capitale des établissements anglais en Australie, après avoir traversé l'océan Pacifique sur une étendue de plus de 1750 lieues depuis les îles Sandwich.

*L'Uranie* partit de Port-Jackson un mois après, et traversa directement la mer du Sud pour gagner le cap Horn. Arrivé dans ces parages, une violente tempête obligea le bâtiment à chercher un abri dans la Baie-Française sur l'une des îles Malouines. Déjà le temps était devenu beau ; la brise était douce et bonne, lorsqu'en cherchant l'entrée de la baie, le 14 février 1820, la pauvre corvette se trouva soudainement arrêtée par les pointes d'un rocher. Dès qu'on eut touché, un cri général se fit entendre : « Aux pompes ! aux pompes ! » Mais il était trop tard. Après douze heu-

res de travail, il fallut renoncer à des fatigues inutiles : le navire allait sombrer. C'était au milieu de la nuit, et cependant personne n'avait peur, pas même la femme du commandant. La corvette fut conduite le plus près possible de la côte, et là elle fut échouée sur le flanc. Le lendemain on se hâta de chercher un asile à terre. On dégagea le plus qu'on put de poudre et de biscuit, et l'équipage trouva tout de suite pour se nourrir un phoque énorme du poids de 2,000 livres, qu'il fut facile de tuer sur le bord d'un étang où il s'était retiré. La chasse et la pêche pourvurent abondamment aux besoins des naufragés, qui s'établirent sur le rivage sous des tentes assez commodément disposées. L'île était habitée par des bœufs et des chevaux devenus sauvages, mais faciles à tuer. Les oiseaux de rivage, et surtout les stupides pingouins, fournissaient aussi une chasse abondante. Un jour une bonne fortune advint aux pauvres naufragés : une énorme baleine vint s'échouer entre les rochers de la côte. On tira vingt coups de fusil sans entamer la peau du monstre qui frappait la mer de sa queue, et lançait par ses événements des tourbillons d'eau vaporisée. Un intrépide matelot, nommé Barthe, grimpa, armé d'une hache, sur le dos du cétacé ; il fit une entaille énorme dans ce bloc de chair, et y attacha un grapin amarré fortement à terre. La baleine se débattait, mais en vain. A la marée montante, elle parvint cependant à bri-

ser le câble et à prendre le large; mais quelques heures après elle fut rejetée mourante sur la plage. Les oiseaux de proie fondirent aussitôt sur le monstre, et chacun de leurs coups de bec fit jaillir un ruisseau d'huile épaisse. Mais les naufragés restèrent maîtres de leur capture, qui fournit longtemps aux besoins de la petite colonie.

Cependant le temps s'écoulait, et l'hiver de ces climats était proche : on s'occupait déjà de construire un petit bâtiment avec les débris de la corvette, et l'on ne songeait pas sans effroi aux dangers de cette tentative de sauvetage, lorsqu'une voile fut aperçue au large. C'était un navire américain, occupé à la pêche sur les îles voisines. Un marché fut bientôt conclu avec le capitaine, pour transporter à Rio de Janeiro l'équipage de la corvette et les documents de l'expédition. Tout fut prêt pour le départ le 27 avril : on arriva vers le milieu de juin à Rio de Janeiro. M. Freycinet y fit l'acquisition définitive du bâtiment américain, qui prit le nom de *la Physicienne*, et ramena les Français dans leur patrie, au port du Havre, le 13 novembre 1820, après une absence de trois ans et deux mois.

## XL. LOUIS-ÏSIDORE DUPERREY. — 1822-1825.

Iles Malouines. — Chili. — Archipel Pomotou. — Taïti. — Waïghiou. — Port-Jackson. — Nouvelle-Zélande. — Rotouma. — Iles Gilbert, Mulgrave, Marshall. — Oualan et ses habitants. — Iles Duperrey, d'Urville. — Hogoleu. — Nouvelle-Guinée. — Havre Doreï.

L'expédition de la corvette *la Coquille* suivit de près le retour de M. Freycinet. Le capitaine Duperrey, qui avait fait partie du voyage précédent, fut nommé commandant de l'expédition. Il avait avec lui, comme second, le savant officier d'Urville, qui devait plus tard lui-même présider à des travaux qui l'ont rendu le digne émule de Cook. *La Coquille* partit du port de Toulon le 11 août 1822, et arriva le 20 du même mois devant l'île de Ténériffe. Pour ne pas se soumettre à la quarantaine à laquelle voulaient le contraindre les autorités de l'île, le capitaine Duperrey s'abstint d'y relâcher et continua sa route. Des avaries survenues à son bâtiment l'obligèrent à relâcher près de la côte du Brésil, sur l'île Sainte-Catherine, qu'il ne quitta que le 30 octobre, en se dirigeant sur les Malouines.

Le 15 novembre, *la Coquille* mouilla sur l'une de ces îles, dans la Baie des Français, par un temps pluvieux et mêlé de bourrasques. Débarqué les jours suivants, M. Duperrey retrouva sur la plage la coque de *l'Uranie*, à demi ensablée, avec des caronades, des caisses en fer et des débris de toutes sortes. La relâche avait

pour but des observations astronomiques, pour lesquelles on abrita la corvette dans l'enfoncement de la baie, non loin des ruines de l'établissement fondé autrefois par Bougainville, au Port-Louis. Pendant les travaux scientifiques, quelques officiers se livrèrent au plaisir de la chasse sur cette terre abondante en gibier de toute sorte. On tua une énorme quantité d'oiseaux, de lapins, de porcs et de taureaux sauvages. MM. d'Urville et Lesson parcoururent l'intérieur de l'île et visitèrent des montagnes de grès blanc, d'une nudité aride et sauvage. De vastes prairies aux teintes rougeâtres, un ciel terne et décoloré, au loin, d'énormes cétacés s'ébattant sur la mer, et sur le sol des troupes de chevaux au poil long et en désordre, galo-pant en liberté dans toutes les directions, tel est l'aspect de cette terre inhabitée. Les seuls mammifères indigènes sont le phoque, et leur ennemi, le loup antarctique, carnassier, farouche et destructeur, sans cesse à l'affût de sa proie.

Le capitaine Duperrey doubla ensuite le cap Horn, et relâcha quelques jours sur la côte du Chili, dans la baie de Talcahuano. Il visita Concepcion, petite ville de 10,000 âmes, dont les maisons ne sont construites qu'à un seul étage, à cause de la fréquence des tremblements de terre. Les Français reçurent un accueil distingué et cordial des habitants de Concepcion, et rendirent justice aux grâces des belles Chiliennes, malgré leur habitude de fumer le ci-

garre, et de détruire l'émail de leurs dents en humant l'herbe du Paraguay. La corvette prolongea ensuite la côte du Pérou, s'arrêta quelques jours au Callao de Lima, puis à Payta, petit port de mer, d'où partirent, en 1595, Alvaro Mendana et Fernandez de Quiros, pour le voyage de découvertes dont nous avons raconté les curieux événements.

Les Français quittèrent définitivement le continent américain le 22 mars et firent voile, à l'E. S. E., dans la direction des îles Pomotou. Le 22 avril, ils découvrirent la terre la plus orientale de ce groupe, qui fut appelée *Clermont-Tonnerre*. C'est une île basse et boisée de cinq lieues de long environ sur une lieue de large. Ils reconnurent le même jour l'île Serles; puis le 24, l'île Narcisse, et successivement les îles Manou, Heïou et enfin Maïtia qui annonçait le voisinage de Taïti. Le 3 mai, les Français aperçurent cette île enchantée et se hâtèrent de mouiller dans le havre de Matavaï, près de l'établissement des missionnaires anglais.

Lorsque la corvette française relâcha à Taïti, bien des événements s'étaient passés depuis l'arrivée des ministres de l'Évangile. Leur protecteur, le célèbre Pomaré I<sup>er</sup>, était mort en 1803; des guerres désastreuses avaient obligé les Anglais à se réfugier à Eïmeo. Mais enfin un avenir plus heureux sembla sourire à la mission. Pomaré II renonça solennellement aux dieux de

Taïti en 1812, et son exemple fut suivi par un grand nombre de chefs. Vers la fin de 1814, les missionnaires étaient revenus à Taïti : cinq ou six cents chrétiens existaient dans l'archipel, et le nombre des prosélytes augmentait chaque jour. En 1817, l'idolâtrie était presque entièrement extirpée : des catéchismes, des Bibles, des grammaires en langue taïtienne, étaient imprimés sur l'île et distribués aux néophytes avides de s'instruire. L'influence religieuse croissait de plus en plus, en affaiblissant le pouvoir despotique du souverain, lorsque Pomaré II mourut en 1821. Son fils Pomaré III avait été proclamé roi, mais la régence appartenait à sa tante Pomaré-Wahine, qui se montrait rétive à la tutelle des pieux civilisateurs. Tel était l'état de l'île quand les Français y abordèrent. Une assemblée générale des Taïtiens allait ouvrir ses séances : elle fut précédée du service divin, auquel le lieutenant d'Urville assista.

« Curieux de ce spectacle, dit-il, je m'embarquai avec les missionnaires Bennet et Wilson et plusieurs officiers du bord. Arrivés à Papaoa, je vis les habitants, hommes et femmes, marchant sur deux files, en bon ordre et dans un profond silence, dans la direction de l'église. On eût dit une ligne noire de dévots pèlerins. Dans le temple, chacun prenait place suivant son district et son canton. Bientôt cet immense hangar, long de sept cents pieds, fut en grande

partie rempli ; et pourtant , malgré l'affluence , un tel silence régnait que la voix du missionnaire se faisait entendre dans toutes les parties de la salle. Le service commença à dix heures par un hymne que les assistants chantèrent en chœur. Ensuite vint une lecture de quelques pages des Actes des Apôtres ; puis M. Barff fit un long discours sur un passage des Prophéties d'Isaïe. Son débit expressif et fortement accentué semblait produire la plus grande impression sur cet auditoire. Quelques fidèles cherchaient à tracer à la hâte sur un papier des passages du sermon ; les autres écoutaient le prêtre dans l'attitude la plus fervente et la plus respectueuse. La famille royale assistait au service, mais confondue dans la foule et sans distinction apparente.

« Le service dit , on nous conduisit vers une table modeste dressée sous la tente de la régente, près du tombeau de Pomaré II. Des bancs, des coffres et des planches servaient de sièges. La table était couverte de fruits d'arbre à pain, de cochons et de volailles ; le tout flanqué de carafons, dont les uns étaient pleins de rhum, les autres d'eau de coco. Les vrais seigneurs de la fête, les amphytrions apparents, n'étaient ni la régente, ni la famille royale, mais les missionnaires qui s'étaient placés à l'écart avec leurs familles.

• Le dessinateur de l'expédition, M. Lejeune, assista seul à la séance du lendemain, où des

questions politiques furent soumises à l'assemblée populaire. Elle dura plusieurs heures, pendant lesquelles les chefs prirent tour à tour la parole. Le plus brillant orateur de cette foule était le chef Tati : la principale question agitée fut une capitation annuelle à établir, à raison de cinq bambous d'huile par homme. Ensuite on traita des impôts qui devaient être perçus, soit pour le compte du roi, soit pour le compte des missionnaires. Nous sûmes plus tard que la première question avait été résolue dans le sens affirmatif ; mais que la seconde, celle qui concernait les missionnaires, avait été ajournée par eux dans la prévision d'un échec. Quatre mille personnes environ assistaient à cette espèce de congrès national.

*La Coquille* visita ensuite l'île Bora-Bora, remarquable par son pic élevé dont la cime aiguë se perd au milieu des nuages, et fit route vers la Nouvelle-Irlande. Elle y vint mouiller au port Praslin, après avoir reconnu les îles Bougainville et Bouka de l'archipel Salomon. Les Français eurent de fréquentes communications avec les naturels sauvages de cette grande île. Ces hommes se montrèrent pacifiques, mais défiants. L'élève Blossenville (celui-là même qui depuis s'est perdu si malheureusement dans les glaces polaires) fit une excursion jusqu'à leur village. Les sauvages n'ayant pu l'en dissuader, se hâtèrent de faire cacher leurs femmes. Ils lui firent voir une espèce de temple garni de plu-

sieurs idoles bizarres qui étaient placées sur une plate-forme entourée de murs.

Le 21 août, M. Duperrey fit voile pour Waïghiou : il releva en passant les îles Schouten, et mouilla sur l'île Waïghiou le 6 septembre. On était arrivé depuis deux jours, et les naturels ne s'étaient pas encore montrés. MM. d'Urville et Lesson, curieux d'observer ces sauvages encore peu connus, débarquèrent dans un canot armé de sept hommes. Après une promenade fatigante, par une pluie affreuse, les Français arrivèrent à une case abandonnée bâtie sur pilotis et recouverte de feuilles de latanier. Ils aperçurent à travers les arbres un jeune sauvage qui semblait les épier ; plus loin, ils trouvèrent une douzaine de cocos fraîchement cueillis, attachés deux à deux, avec un couteau fiché dessus. C'était sans doute une offre discrète du jeune invisible : ils firent honneur aux fruits rafraîchissants, et bientôt le Papou s'avança lui-même et vint leur donner la main en disant : *Bangous !* (bon !) et indiquant par signes que c'était lui qui avait placé là les cocos à leur intention. Cette attention délicate fut récompensée par le don d'un collier et de pendants d'oreilles qui achevèrent de gagner le cœur du sauvage. « Je rejoignis enfin le canot pour prendre mon dîner, dit M. d'Urville ; ce fut avec joie que j'y trouvai dix à douze Papous jouant et mangeant avec nos canotiers, comme s'ils étaient d'anciennes connaissances. Ils m'eurent bientôt environné en

répétant : *Capitan, bangous !* et en me faisant toutes sortes d'amitiés. Ces hommes sont en général d'une petite stature, d'une complexion grêle et débile, sujets à la lèpre; leurs traits ne sont pourtant point disgracieux; leur organe est doux, leur maintien grave, poli et même empreint d'une certaine mélancolie habituelle bien caractérisée. »

En retournant à bord, M. d'Urville rencontra une autre troupe de naturels qu'il engagea à venir au navire le lendemain. Ils n'y manquèrent pas, et leur conduite fut constamment honnête et paisible. Deux jours après la course de M. d'Urville, M. de Blosserville alla visiter le rajah de l'île, dans la baie du sud, où il trouva une population également douce et timide. Le rajah vint lui-même à bord de *la Coquille*, et offrit au capitaine Duperrey deux beaux oiseaux de paradis. Avant de quitter cette île curieuse, les Français visitèrent un village situé à l'E., et y remarquèrent une sorte de chapelle meublée de plusieurs effigies difformes, peintes de diverses couleurs et ornées de plumes et de nattes. On ne put rien savoir d'ailleurs sur le culte rendu à ces espèces d'idoles.

Le 16 septembre, la corvette appareilla pour l'île Bourou. De là elle se rendit à Amboine et enfin à Port-Jackson dans la Nouvelle-Galles du sud (Australie). L'infatigable M. d'Urville explora avec M. Lesson les Montagnes-Bleues et les plaines de Bathurst; après quoi M. Duperrey

quitta cette relâche et fit route vers la Nouvelle-Zélande, emmenant avec lui, à la prière de M. Marsden, chef de la mission établie sur cette île, le révérend Clarke et sa famille, ainsi que deux Nouveaux-Zélandais qui voulaient retourner dans leur patrie. Le 2 avril 1824, la corvette française mouilla dans la Baie des Îles devant le village de Paroa, où commandait un puissant chef nommé Shongui. Plus de 400 Zélandais vinrent entourer le bâtiment dans leurs pirogues, et à l'aide de Shongui les relations les plus amicales s'établirent en peu de temps. Les habitants de cette vaste baie paraissaient avoir du respect pour les missionnaires, mais ils semblaient peu disposés à adopter leurs principes religieux. Ces peuples guerriers et sanguinaires ne cherchent, dans leurs relations avec les Européens, qu'à se procurer de la poudre et des armes à feu, dont ils savent déjà fort bien se servir. Le chef Touaï se prit d'amitié pour M. d'Urville et lui procura une foule de documents pleins d'intérêt. Cet officier reçut aussi un bon accueil à Paï-Hia du chef Tekoke, et à Mata-Ouwi où le missionnaire Kendall vivait sous la protection d'un chef puissant nommé Pomaré.

Après avoir relevé le plan de la Baie des Îles, M. Duperrey quitta la Nouvelle-Zélande, en se dirigeant vers le nord. Le 1<sup>er</sup> mai, il parut devant l'île Rotouma, découverte, mais non visitée, par le capitaine Wilson en 1797. Les na-

turels montèrent sur le bâtiment au nombre de plus de cent. Ce sont des hommes de taille ordinaire, bien faits, d'une physionomie douce, prévenante et pleine d'enjouement. Ils portent leurs cheveux longs et relevés en grosse touffe sur le derrière de la tête. En montant à bord, ils dénouèrent leurs cheveux et les laissèrent épars sur leurs épaules : c'est l'hommage qu'ils rendent à leurs chefs. Leurs vêtements se composent de nattes très-belles et très-fines. Les femmes sont jolies, bien faites, et leurs maris s'en montrent aussi peu jaloux que les faciles habitants des îles Taïti. Malgré leurs formes douces et respectueuses, il y avait des voleurs parmi eux ; et comme le nombre des larcins s'augmentait d'une manière effrayante, il fallut fustiger les coupables à coups de corde et les chasser honteusement. Cette scène se passait au milieu des éclats de rire des naturels, et les fustigés étaient les premiers à rire de leur mésaventure.

Au milieu des naturels se trouvaient quatre Européens qui avaient déserté quelque temps auparavant le baleinier *le Rochester*, mouillé sur cette île. Ils s'étaient mariés et avaient adopté les mœurs des indigènes, dont il était difficile de les distinguer au premier abord ; car ils étaient vêtus, tatoués et barbouillés de poudre jaune comme eux. Cependant on les reconnaissait bientôt à leur peau plus blanche et à leur physionomie plus intelligente. Ces hommes étaient contents de leur sort, et ils comptaient

finir leurs jours à Rotouma, où la vie était douce et facile. L'un d'eux, pourtant, nommé William John, tonnelier de son état, demanda et obtint de rester à bord de *la Coquille*. A cette nouvelle, le chef de l'île fut au désespoir : il pleura, se lamenta, puis, voyant que ni ses larmes, ni ses prières ne faisaient rien sur l'ingrat John, il alla supplier le capitaine de le renvoyer du bâtiment. Il ne se consola que lorsqu'on lui remit, à la place de John, deux Anglais pris à Port-Jackson, qui demandaient à rester à Rotouma. Il les embarqua sur-le-champ dans sa pirogue, de crainte qu'ils ne vinsent à changer d'avis. L'Anglais John fournit à M. Lesson, sur ces peuples, des renseignements pleins d'intérêt, dont ce savant a fait le sujet d'un mémoire particulier.

Après avoir quitté Rotouma, *la Coquille* reconnut l'île Sant Agustin de Maurelle, puis l'île Drummond. Plusieurs pirogues se détachèrent de cette dernière île, et l'une d'elles, montée par trois naturels, accosta après un moment d'hésitation. Ces hommes avaient le teint très-foncé; leurs traits étaient disgracieux, leurs membres grêles, et leur physionomie annonçait peu d'intelligence. Aucun d'eux n'était tatoué, et, pour toute provision, ils n'apportaient que quelques tridacnes qu'ils échangèrent contre des couteaux et des hameçons. Au bout d'une demi-heure, ils regagnèrent leur île. Plus loin on vit l'île Sydenham, dont les habitants paraissent

être les mêmes peuples que ceux de Drummond; puis Henderville, sur laquelle on aperçut un grand nombre de naturels entièrement nus; les femmes ne portaient qu'un court tablier. M. Duperrey releva ensuite successivement les îles Woodle, Hopper, Hall, Knox, Charlotte, Matthews, qui toutes appartiennent à l'archipel Gilbert, puis les îles Mulgrave et les îles Marshall.

Le 3 juin 1824, M. Duperrey atteignit l'île *Oualan*, aperçue en 1804 par un capitaine américain, mais sur laquelle aucun Européen n'avait encore débarqué. A peine le bâtiment fut-il à l'ancre, que les officiers français et le capitaine lui-même descendirent successivement à terre. Ils furent bien accueillis par ces hommes simples et bons, qui leur offrirent des noix de coco et des fruits à pain, et qui les conduisirent à travers les sites les plus pittoresques à un îlot voisin nommé *Leilei* où résidait le grand chef ou *uross-tôn*, comme ils l'appellent. Sur la route, la vue des étrangers faisait fuir les femmes et les jeunes filles qui s'enhardissaient ensuite et s'approchaient d'eux pour admirer la couleur de leur peau. « Ces jeunes femmes, dit M. Lesson, avaient les plus beaux yeux du monde, une bouche garnie d'une double rangée de perles brillantes, des traits assez réguliers; mais du reste elles étaient mal faites. » Ainsi que les hommes, elle n'avaient pour couvrir leur nudité qu'une étroite ceinture en étoffe, appelée *tot*.

M. d'Urville peint de la manière suivante leur arrivée devant Leilei. « Nous flottions paisiblement au milieu d'un spacieux bassin que ceignaient les verdoyantes forêts du rivage. Derrière nous s'élevaient les hautes sommités de l'île couvertes de tapis épais de verdure, au-dessus desquels s'élançaient les tiges élégantes et mobiles des cocotiers. Devant nous surgissait au milieu des flots, la petite île de Leilei entourée des jolies cabanes des insulaires et couronnée par un monticule de verdure... Qu'on joigne à cela une journée magnifique, une température délicieuse, les cris de joie et d'admiration des sauvages, et l'on pourra se faire une idée des sentiments qui remplissaient nos âmes, dans cette sorte de marche triomphale, au milieu d'un peuple simple, paisible et généreux. »

Plus de huit cents naturels couvraient la plage de Leilei, devant un village composé de belles cases avec des rues bien pavées. Les hommes étaient rangés d'un côté, les femmes de l'autre ; cette foule était alors silencieuse et grave. Deux chefs, ou *uross*, vinrent prendre nos voyageurs par la main et les conduisirent à l'audience de l'*uross-tôn* dans une grande case ouverte de tous côtés. La foule se tint respectueusement en dehors. « Au bout de quelques instants, nous vîmes paraître ce haut personnage, dit M. d'Urville. Son corps affaissé, son air décrépit, son état de maigreur extrême, annonçaient un octogénaire. A son approche,

par un mouvement involontaire de politesse, nous nous levâmes tous pour le recevoir ; mais un murmure sourd et général nous apprit bientôt que nous avions gravement manqué aux usages de l'île. En effet, l'étiquette veut que que tout subalterne se prosterne devant son supérieur, et devant l'*uross-tôn* tous les fronts doivent rester courbés à terre. A son aspect, la foule entière, les *uross* les plus puissants eux-mêmes, s'étaient humblement prosternés. Le peuple murmura de l'audace des étrangers : le vieux chef lui-même parut un moment interdit. Alors M. d'Urville se rassit sur la natte et fit signe à ses compagnons de l'imiter. Le trouble s'apaisa, et l'*uross-tôn* vint s'asseoir près de l'officier français d'un air bienveillant. Divers petits présents le mirent en belle humeur, et il témoigna son amitié aux Français en leur pinçant les joues ou les jambes, et en leur tapotant les épaules ou les cuisses. Il se montra peu généreux cependant, et n'offrit aux officiers de *la Coquille* que deux *tots* neufs, mais d'un tissu commun et grossier. Sa femme, à qui l'on donna un collier de verre bleu, remit en échange à M. d'Urville cinq beaux *tots* du tissu le plus fin.

Après l'audience, les Français examinèrent le village, où ils virent avec surprise deux murailles colossales en blocs de corail, dont quelques-uns pesaient plusieurs milliers. Sur leur route, pour revenir à la corvette, on leur té-

moignait la plus aimable cordialité. La relâche de *la Coquille* à Oualan dura dix jours, pendant lesquels la bonne intelligence ne cessa de régner, malgré quelques larcins commis par les uross. En quittant cette terre, le capitaine français y laissa deux truies.

Trois ans après, le capitaine russe Lütke y aborda à son tour; comme nous ne pourrions raconter ce voyage qui n'a pas été publié en France, nous dirons tout de suite que ses observations confirment celles des officiers de *la Coquille*. Il y trouva la truie que les naturels appelaient *cocho*, et l'expression de *sacré gamin!* que les matelots de *la Coquille* n'épargnaient pas aux turbulents Oualanais, frappa souvent l'oreille du capitaine russe.

Le 17 juin, *la Coquille* reconnut le petit groupe Mac-Askil, dont les naturels affables et gais offrirent la plus grande analogie avec les bons Oualanais. Le lendemain on découvrit un groupe de trois îlots bas et boisés, qui fut nommé *Duperrey*. Les insulaires, forts et bien constitués, aux cheveux noirs et flottants, à la physionomie franche et gaie, s'approchèrent dans leurs pirogues en demandant du fer. Leurs chefs s'appellent *tamons* comme aux îles Radack de Kotzebue.

Le 25 juin, un petit groupe d'îlots fut découvert et nommé *d'Urville*, et le 24 *la Coquille* attaqua la partie S. du groupe *Hogoleu*, l'un des plus considérables des Carolines par le nombre de

ses îles et l'élévation de plusieurs d'entre elles. Ce groupe, suivant M. d'Urville, doit être peu habité, malgré son étendue. Les indigènes sont difformes et affligés de maux dégoûtants. Cette race lui parut d'une intelligence bornée et tout à fait inférieure à celle de Oualan. Plusieurs portaient des chapeaux pointus comme les Chinois; d'autres des espèces de manteaux en nattes, avec un trou pour passer la tête, comme le *poncho* de l'Amérique du Sud. Ils portaient aux oreilles de gros cylindres en bois, et au cou des colliers en petites noix de coco et en coquilles. Ils se souciaient peu des clous et des miroirs et recherchaient les haches; ce qui fit croire qu'ils ont des relations assez fréquentes avec les navires européens.

M. Duperrey reconnut ensuite les petites îles Tamalam, Fanendik et Ollap (les îles Martires des anciennes cartes), et vint mouiller le 26 juillet au havre de Doreï, sur la côte S. E. de la Nouvelle-Guinée. Les habitants de ces parages sont de la race des Papous, peuple dont la chevelure noire est hérissée en porc-épic. Les Papous vivent sur le littoral, tandis que l'intérieur est occupé par les nègres Harfours ou Arfakis, avec lesquels ils sont presque toujours en guerre. Les uns et les autres habitent des cases élevées sur des pieux, dans lesquelles ils montent à l'aide d'un bambou entaillé qui est retiré dans la cabane tous les soirs. M. d'Urville pénétra seul, avec un jeune Papou pour guide,

jusqu'aux habitations des Arfakis, qu'il trouva doux, polis et hospitaliers.

La corvette doubla ensuite le cap N. de la Nouvelle-Guinée, traversa les Moluques et vint mouiller le 3 octobre à l'Île-de-France. Le 3 janvier 1825, elle relâcha à Sainte-Hélène, où les officiers français firent un pieux pèlerinage au tombeau de Napoléon; puis à l'Ascension, sur laquelle une colonie d'Anglais, au nombre de 224 aujourd'hui, s'est établie en 1815. Enfin *la Coquille* emboucha le détroit de Gibraltar le 9 mars, et entra dans le port de Marseille quinze jours après.

La publication de cette belle campagne, qui fut si féconde en résultats géographiques et zoologiques, n'est pas encore achevée, et nous avons dû nous servir, pour la raconter, des récits particuliers de MM. d'Urville et de Lesson.

#### XLI. KOTZEBUE. — DEUXIÈME VOYAGE. 1823-1826

Archipel Pomotou. — Taïti. — Progrès des missionnaires. — Îles Iliama. — Retour aux îles Badak. — Réception touchante des naturels d'Otdia. — Relâche aux îles Sandwich. — Portrait et lettre de la régente Noma-Hana. — Influence des missionnaires américains aux îles Sandwich.

Au mois de mai 1823, le capitaine Kotzebue reçut le commandement de la frégate *la Predpria-tie*. Il avait pour mission de protéger le commerce russe sur la côte N. O. d'Amérique, et la route

pour l'aller et le retour était entièrement abandonnée à sa discrétion. Kotzebue fit voile de Cronstatdt vers le cap Horn, qu'il doubla le 15 janvier 1824 : il prit des rafraîchissements sur la côte du Chili, et se dirigea vers les îles de l'archipel Pomotou. En traversant ces terres basses et environnées de coraux, que nous avons déjà si souvent décrites et qui se ressemblent toutes, il découvrit et nomma l'île *Predprietie*, peuplée d'une race olivâtre et vigoureuse, et reconnut les îles Araktschéjef, Romanzoff, Carshoff et Palliser.

Le 12 mars, la frégate russe aperçut la belle île Taïti, et, deux jours après, elle jeta l'ancre dans la baie Matavaï, relâche ordinaire des Européens. Au premier coup de canon, un canot taïtien, pavoisé du drapeau national, une étoile blanche sur un fond rouge, avait amené un pilote qui conduisit habilement la frégate au mouillage. Ce début annonçait déjà une terre civilisée : la suite devait causer bien d'autres surprises à l'observateur européen. A peine la frégate était-elle amarrée, que de nombreuses pirogues chargées de fruits vinrent pagayer tout autour : dans un instant, le pont du vaisseau fut envahi et converti en bazar. Quelques minutes après, chaque Taïtien, suivant l'antique usage, avait choisi son taïo, après avoir changé de nom avec lui. Le lendemain, les Russes débarquèrent : c'était un dimanche ; un silence religieux régnait sur toute l'île. Les pieux habitants étaient

renfermés dans leurs cabanes et couchés sur le ventre, ils passaient le jour à chanter des psaumes à tue-tête. Une large avenue de cocotiers conduisit les Russes à l'église chrétienne, bâtiment simple et propre, construit en forme de carré long, couvert d'un toit de roseaux et de feuilles. Une nombreuse assistance encombra l'église, les hommes séparés des femmes, chacun un livre de psaumes à la main. Le costume des fidèles donna des distractions à notre spirituel voyageur, qui fit plus d'attention à leur tournure grotesque qu'au sermon du missionnaire Wilson. Les uns, vêtus d'un uniforme anglais ou d'un bel habit noir, avaient jugé inutile de se couvrir le reste du corps; d'autres ne portaient qu'un gilet ou qu'un modeste pantalon. Plus loin quelques insulaires n'avaient à étaler aux regards qu'une simple chemise, tandis que de fiers Ariis étouffaient auprès d'eux sous de lourds manteaux de drap. Du reste, les souliers et les bas étaient généralement regardés comme un luxe inutile, et plus d'une manche trop étroite s'ouvrait complaisamment pour donner passage au coude mal à l'aise de son propriétaire. Les costumes des femmes, moins ridicules, mais tout aussi pittoresques, consistaient en chemises d'hommes, blanches ou rayées, ou en simples pièces de toile, avec de petits chapeaux européens, surmontés de fleurs naturelles. Quelques grandes dames portaient une robe de couleur, dernier degré du luxe taïtien.

Le service divin fut célébré au milieu du plus profond silence, et les voix des assistants se mêlèrent au chant des missionnaires avec plus de zèle que d'intelligence musicale.

Le lendemain, le capitaine russe reçut la visite de la régente et de la famille royale. L'arrivée des nobles personnages fut précédée de celle du maître des cérémonies, espèce de fou en titre vêtu d'une veste rouge de tambour, avec tout le reste du corps entièrement nu. Le tatouage de ses jambes figurait un pantalon rayé, et, quand il tournait le dos aux spectateurs, il leur montrait un grand quart de cercle dont les divisions étaient tracées avec une merveilleuse exactitude. Il portait sur la tête un vieux chapeau à cornes surmonté d'une plume rouge; les cabrioles et les grimaces qu'il prodiguait semblaient faire partie essentielle de son emploi. La régente arriva bientôt, portant le petit Pomaré III dans ses bras, et tenant par la main la sœur du roi, jolie petite fille de dix à onze ans. Le jeune souverain était habillé à l'euro-péenne; mais il avait les pieds nus, et, sur la demande des grands de la cour en chemise qui l'accompagnaient, Kotzebue lui fit confectionner une paire de bottes, pour lui servir au jour prochain de son couronnement. Des bagatelles furent distribuées aux dames, et reçues avec un empressement avide; mais le cadeau qui obtint la vogue, ce fut un galon d'or faux dont on s'arracha les fragments. Cette parure nouvelle fit

révolution dans l'île, malgré les sévères prescriptions des missionnaires contre les vanités du luxe; les maris dont les femmes n'avaient pu s'en procurer encore venaient assiéger chaque jour le pont du vaisseau, avec des cochons et des fruits en abondance, pour obtenir la possession d'un petit morceau du bienheureux gallon, trésor aussi précieux pour les Taïtiennes qu'un cachemir de l'Inde pour nos belles dames de l'Europe.

Notre voyageur, aussi léger que spirituel, critique amèrement l'administration despotique des missionnaires. Il ne prend pas garde que, si ces hommes généreux remplissent leurs fonctions avec l'ardeur et l'exagération d'un zèle puritain, ils ont aussi jeté sur cette île les germes d'une civilisation fondée sur la religion du Christ, et substitué les bienfaits d'une législation protectrice au pouvoir arbitraire du souverain et des Ariis. Un code de lois a été promulgué par leurs soins, et une constitution raisonnable a doté le pays d'un gouvernement représentatif. Les vols, sévèrement punis par des journées de travail sur les grandes routes, sont devenus aussi rares qu'en Europe, et la prostitution enfin, si commune autrefois, a été presque entièrement extirpée par l'austérité des missionnaires. Ces bienfaits méritaient sans doute une appréciation plus grave et plus sérieuse de la part de l'observateur européen.

Après une relâche de dix jours, les Russes

quittèrent cette colonie évangélique, en regrettant les anciennes mœurs taïtiennes aux pittoresques contrastes, et se dirigèrent vers les îles Hamoa, terres encore toutes sauvages et barbares.

Le 2 avril, ils reconnurent la petite île Rose de M. Freycinet, et le lendemain ils arrivèrent devant Maouna, vis-à-vis la baie fameuse par le massacre des compagnons de La Pérouse. Les naturels, défiants et farouches, s'approchèrent dans leurs pirogues, et s'enhardirent peu à peu jusqu'à monter sur le pont de la frégate. Leur physionomie était dure et féroce, leurs gestes hostiles et menaçants. Un d'entre eux, à la vue du bras nu d'un matelot, fit un geste horrible pour indiquer qu'il aurait plaisir à dévorer une chair aussi savoureuse. Cependant le nombre des pirogues augmentait, et l'insolence des visiteurs s'accroissait de plus en plus; on fut obligé de chasser à coup de croc ces farouches insulaires qui rugissaient comme des bêtes féroces, et la frégate, poursuivant sa route, balaya sous sa quille les pirogues qui se pressaient autour de ses flancs.

Dans la soirée, Kotzebue atteignit l'île Oïolava, dont les naturels, pacifiques et gais, offrirent un contraste frappant avec leurs farouches voisins. Aucune terre océanienne, pas même la fraîche Taïti, n'offrait un plus bel amphithéâtre de verdure. Par malheur on ne put trouver aucun mouillage, et force fut de s'éloigner sans visiter cette belle contrée.

L'île Plate se montra ensuite; c'est une terre petite et peu importante, mais prodigieusement peuplée. En peu d'instants plus de sept cents naturels quittèrent la plage pour examiner les étrangers. Ils vinrent échanger gaiement leurs cochons et leurs fruits, dont plusieurs étaient inconnus aux Russes, contre des grains de verre et des clous. Ces peuples avaient des pigeons et des perroquets apprivoisés : les perroquets n'étaient pas plus gros qu'un moineau, d'une belle couleur verte et rouge, avec des queues rouges quatre fois plus longues que le corps.

La magnifique île Pola, la plus grande et la plus riche du groupe, fut reconnue la dernière. Les naturels qui se montrèrent ressemblaient à ceux des îles voisines, mais ils paraissaient plus froids et moins communicatifs.

Après cette rapide reconnaissance, Kotzebue se dirigea vers les îles Radak, où il se faisait une fête de revoir ses bons et simples amis d'Otdia. Le 20 avril, il aperçut les palmiers élevés qui ombrageaient la demeure de Rarik. Mais l'arrivée du grand bâtiment européen avait jeté l'alarme dans cette petite peuplade : les canots s'emplissaient de fugitifs ; les femmes, les enfants se retiraient en toute hâte vers l'intérieur ; les cases étaient tristes et abandonnées, tandis que sur la grève une procession d'insulaires s'avancait, des branches de palmier à la main, pour implorer la paix des étrangers. Au milieu de ce tumulte, Kotzebue se jeta dans une

petite chaloupe avec le chirurgien Eschscholtz et deux matelots, et rama vers une pirogue en criant aux naturels effrayés qui la montaient : *Totabou! aïdara!* (c'est Kotzebue, votre ami!) A ces mots ils s'arrêtèrent tout à coup, et leur joie éclata bientôt en frénétiques acclamations. *Hei Totabou! Totabou!* criaient-ils vers le rivage; et dans un instant ils sautèrent à la mer, et nagèrent vers l'île pour apprendre à leurs compatriotes cette nouvelle inattendue.

Le nom chéri de Totabou produisit bientôt un effet magique. Tous les bons insulaires accoururent avec joie au-devant de leur ami. Quatre d'entre eux l'enlevèrent de la chaloupe et le portèrent sur la grève où Laguediak l'attendait les bras ouverts et pleurant de joie. Rarik lui-même accourut bientôt après, et témoigna son ivresse par les caresses les plus touchantes. Les deux chefs s'emparèrent chacun d'un bras de l'heureux Kotzebue, et le conduisirent devant leurs cases où l'attendait une réception d'une poésie toute homérique. D'élégantes jeunes filles étendirent des nattes pour asseoir les étrangers; Rarik et Laguediak se placèrent à côté d'eux, tandis que la foule avide formait un large cercle autour du groupe principal. « Quelques-uns montaient aux arbres, dit Kotzebue, et les pères élevaient leurs petits enfants dans leurs bras pour qu'ils pussent aussi nous apercevoir. Les femmes apportaient des corbeilles de fleurs et nous ornaient de

couronnes. La mère de Rarik détacha de ses oreilles une belle fleur blanche, ornement habituel des Otdiennes, et la suspendit aux miennes avec des brins d'herbe. Des jeunes filles exprimaient dans des coquilles le jus du fruit de pandanus, qu'elles mêlaient avec une sorte de conserve du même fruit, appelé *mogan*; elles nous présentèrent ensuite avec grâce ce breuvage agréable, tandis que la foule des spectateurs faisait retentir l'air des cris répétés de *aïdara!* »

Après que l'enthousiasme des Otdiens se fut un peu calmé, Kotzebue s'informa de son ami Kadou. Il apprit avec plaisir que cet intelligent sauvage avait épousé une jolie fille d'Ormed et vivait heureux et tranquille, à Aur, sous la protection du puissant Lamary, dont il avait acheté l'amitié en lui abandonnant la moitié de ses richesses. Les animaux et les plantes laissés à Otdia avait été emportés par le despote Lamary, et il ne restait plus sur l'île que des ignames d'Hawaii et les chats qui étaient devenus sauvages et n'avaient pas encore détruit les légions de rats qui infestent cette contrée.

Kotzebue resta quelques jours au milieu de ses amis qui le fêtèrent de leur mieux, et le régalerent de combats simulés et de représentations dramatiques, dont la simplicité grossière était difficile à comprendre pour des étrangers. Le 6 mai, il prit congé des heureux habitants d'Otdia, et fit route vers le groupe

Legiep , en regrettant que la force de son vaisseau ne lui permit pas de visiter Kadou à Aur. Après avoir reconnu les îles Legiep , le mauvais temps l'obligea d'abandonner les parages de ces îlots de corail , et il se rendit au Kamtschatka. Il atteignit , le 7 juin , cette colonie russe , et y resta jusqu'au 20 juillet.

Le 7 août , Kotzebue vint jeter l'ancre auprès de l'établissement du Nouvel-Arkhangel , sur la côte d'Amérique. La frégate qu'il devait remplacer dans cette station s'y trouvant encore , et devant y stationner jusqu'au 1<sup>er</sup> mars de l'année suivante , il résolut d'employer le temps qui lui restait à visiter les îles Sandwich. Il arriva devant Oahou en décembre 1824 , et jeta l'ancre dans la rade de Hono-Rourou. Ce havre , le plus sûr de tout l'archipel , est le seul fréquenté par les Européens , de sorte que l'île est devenue la résidence de la cour , et qu'elle surpasse en importance la vaste et populeuse Hawaii. Cinquante ans à peine s'étaient écoulés depuis la découverte de ces îles , et déjà la ville de Hono-Rourou offrait un aspect à demi européen , avec ses maisons de pierres , ses rues régulièrement percées , ses boutiques , ses tavernes , ses cafés , et sa forteresse crénelée , défendue par des canons en bon état.

A cette époque , le jeune roi Rio-Rio était parti pour l'Angleterre avec sa femme ; la régence était entre les mains de la reine mère Kaahou-Manou , et le gouvernement de l'île

appartenait au ministre Karaï-Mokou. Ils étaient tous les deux en course sur les îles voisines; le substitut du ministre, nommé Kinau, introduisit Kotzebue auprès d'une autre veuve de Tamea-Mea, la reine Noma-Hana. « L'appartement était meublé, à la mode européenne, de chaises, de tables et de glaces, dit notre voyageur. Le plancher était recouvert de belles nattes sur lesquelles était étendue Noma-Hana, couchée sur le ventre, les bras appuyés sur un coussin de soie. Deux jeunes filles légèrement vêtues étaient assises à côté de la régente, et s'occupaient à chasser les mouches avec des éventails de plumes. Noma-Hana ne paraissait pas avoir plus de quarante ans : elle était haute de cinq pieds huit pouces, et avait à coup sûr plus de quatre pieds de circonférence. Ses cheveux, noirs comme le jais, étaient soigneusement relevés sur le sommet d'une tête aussi ronde qu'un ballon. Son nez aplati et ses lèvres saillantes n'étaient pas beaux. Cependant il y avait dans sa physionomie quelque chose de prévenant et d'agréable. » Noma-Hana fit un accueil gracieux à l'officier russe, qu'elle se rappela fort bien avoir vu dix ans auparavant à la cour du grand Tamea-Mea. Elle ne put se rappeler le souvenir de son époux sans verser des larmes, et son bras, sur lequel était tatouée la date de cette mort cruelle, le 6 mai 1819, témoignait de la sincérité de ses regrets.

Le bruit d'une voiture interrompit cette in-

téressante entrevue. C'était l'équipage de l'illustre veuve qui venait la chercher pour la conduire à l'église, car elle était chrétienne, ainsi que toute l'île. Elle invita le capitaine à l'accompagner, et celui-ci traversa la ville entière à côté de la reine, traîné par la jeunesse d'Hono-Rourou, qui s'était joyeusement attelée à la royale cariole. L'église était un bâtiment simple et propre comme celle de Taïti, mais les fidèles n'étaient pas aussi nombreux. Le missionnaire américain Bingham n'adressa son instruction en langue hawaïenne qu'à des bancs à peu près vides; le temps de la ferveur religieuses n'était pas encore venu.

Homa-Hana savait lire et écrire, et s'efforçait de répandre ces talents parmi son peuple. Elle parlait avec enthousiasme de l'écriture, qui permet de converser avec les absents; et, comme elle avait une affection particulière pour l'officier russe, elle résolut de lui écrire une lettre. Ce ne fut pas une besogne facile, et il fallut qu'elle y employât plusieurs semaines. Mais enfin elle y réussit, et envoya sa missive par un grave ambassadeur qui remit le paquet à Kotzebue en lui disant : *Pala, pala* (lis, lis). Avec l'aide de son interprète, l'heureux capitaine traduisit la lettre suivante, qui mérite d'être textuellement rapportée.

« Je te salue, Russe! je t'aime de tout mon cœur et plus que moi-même. Aussi, en te re-

voyant dans mon pays, je ressens une joie que mon pauvre langage ne saurait t'exprimer. Tu trouveras tout bien changé ici ! Du temps que Tamea-Mea vivait, le pays était florissant ; mais depuis sa mort tout tombe en ruines. Le jeune roi est à Londres ; Kaahou-Manou et Karaï-Mokou sont absents pour quelques jours, et Kinou, qui les remplace, a trop peu de pouvoir sur le peuple pour te recevoir comme il convient à ton rang. Il ne peut te procurer autant de cochons, de patates et de taros qu'il l'en faudrait. Combien je regrette que mes propriétés soient sur l'île Mawi, si loin à travers la mer ! Si elles étaient moins éloignées, tu serais chaque jour entouré de cochons. Aussitôt que Karaï-Mokou et Kaahou-Manou seront revenus, tu ne manqueras plus de rien. Le frère du roi est avec nous, mais c'est encore un enfant sans expérience, qui ne sait pas distinguer le bien d'avec le mal.

« Je te prie d'embrasser ton empereur pour moi. Dis-lui que j'aurais un extrême plaisir à le faire moi-même ; mais la vaste mer nous sépare. N'oublie pas de faire mes salutations à toute ta nation. Puisque je suis chrétienne et que tu es chrétien aussi, tu excuseras mon écriture. La faim m'oblige de terminer ma lettre. Je souhaite que tu puisses aussi manger la tête de ton cochon avec appétit et plaisir.

« Je suis avec une royale constance et un amour éternel, Ta NOMA-HANA. »

Cette curieuse épître était tracée d'une main ferme, en lettres grandes et bien formées. Dès qu'on sut que la reine avait écrit à l'officier russe, toutes les dames de la ville voulurent imiter son exemple. Malheureusement Kotzebue n'avait pas le temps d'attendre que cette laborieuse correspondance fût achevée, et son départ mit fin à cette manie épistolaire.

Un jour après avoir écrit sa lettre, Noma-Hana se rendit à bord de la frégate en grande toilette. Elle était vêtue d'une belle robe de soie couleur pêche bordée d'une broderie noire. Elle portait un collier de plumes rouges et jaunes ; un magnifique chapeau de paille d'Italie, orné de fleurs artificielles de Canton, couvrait sa tête avec grâce. Une guirlande de fleurs naturelles cachait son menton et décorait l'ampleur majestueuse de ses appas. Mais ses jambes à la peau brune et nue, que laissait à découvert une robe trop courte et destinée évidemment à une taille européenne, ses pieds énormes et chaussés dans de larges souliers masculins, contrastaient d'une manière bizarre avec son riche costume. Arrivée dans la cabine, elle fut enchantée de tout ce qu'elle y vit ; mais le sofa paya cher l'honneur de son approbation, car il se brisa sous le poids de cette coquette colossale. Après une visite de deux heures, elle se retira enchantée, et les Russes mirent aussitôt à la voile.

Kotzebue revint alors prendre sa station du Nouvel-Arkhangel, où il resta jusqu'au 30 juil-

let 1825. Il revit à son retour les îles Sandwich, sur lesquelles bien des changements s'étaient opérés durant son absence. Le roi et la reine étaient morts à Londres. Kau-ike-ouli, frère de Rio-Rio, avait été proclamé roi ; mais il était jeune encore et la régence avait été confiée à la reine Kaahou-Manou et à Karaï-Mokou. Le missionnaire Bingham avait entrepris l'éducation du petit souverain, et l'influence chrétienne dominait l'archipel entier. Tous les habitants au-dessus de huit ans étaient contraints d'apprendre à lire et à écrire, et l'observation du dimanche était aussi rigoureuse qu'à Taïti, au grand déplaisir de notre frondeur moscovite.

Après avoir pris quelques rafraîchissements à Oahou, Kotzebue fit voile vers les îles Radak ; il reconnut dans ces parages les îles Pescadores, découvrit le groupe Eschscholtz, releva les îles Brown et se rendit à Gouaham le 15 octobre. Il en partit quelques jours après, relâcha à Manille, puis à Sainte-Hélène, et arriva enfin dans la rade de Cronstadt, le 10 juillet 1826.

## XLII. FREDERICK-WILLIAM BEECHEY.

1825-1827.

Ile Waïhou. — Pitcairne ; histoire de sa colonisation par les révoltés du *Bounty*. — Archipel Pomotou. — Naufrage de cent cinquante naturels d'Anaa. — L'île Heïou convertie par un chrétien d'Anaa. — Taïti ; son état actuel. — Iles Sandwich ; leur prospérité croissante. — Iles Bonin-Sima.

Le capitaine Parry par mer , et le capitaine Franklin par terre, ayant tenté en 1824 le passage au N. O. de l'Amérique, le capitaine Beechey fut chargé de se rendre successivement au détroit de Behring en 1826 et en 1827, pour y attendre le retour de ces deux expéditions et leur procurer les moyens de revenir en Europe. Le navire *le Blossom*, armé de seize canons et monté par un équipage de cent hommes, fut confié au capitaine Beechey qui appareilla de Spithead le 19 mai 1825. Le 11 juillet, il mouilla dans la baie spacieuse de Rio de Janeiro, et pénétra dans la mer du Sud le 26 septembre, après avoir doublé le cap Horn. Il fit ensuite une courte station sur les côtes du Chili et se dirigea vers les îles de l'archipel Pomotou.

Le 17 novembre, le *Blossom* se trouvait devant l'île de Pâques ou Waïhou, dont les habitants s'empressèrent de venir à la nage au-devant de la chaloupe. Les premières relations furent amicales, malgré les vols audacieux des insulaires ; mais après le débarquement, ceux-ci commencèrent les hostilités à coups de pierres

et de bâtons, et les Anglais furent contraints de faire retraite, en se défendant à coups de fusil. Ils virent cependant les naturels d'assez près pour s'assurer de l'exactitude des descriptions qu'en ont données Cook et La Pérouse.

Beechey visita ensuite les îles Ducie et Élisabeth, toutes deux inhabitées et privées d'eau douce, et, le 4 décembre, il aperçut les pitons verdoyants de l'île Pitcairn, dont les habitants vinrent au-devant de lui dans un canot gréé à l'européenne. Cette île, sur laquelle vivait une petite colonie anglaise fondée par les révoltés du *Bounty*, excitait vivement l'intérêt de tout l'équipage. Le canot était monté par un vieillard encore vert, nommé Adams, le dernier des mutins de l'équipage de Bligh, et six jeunes gens grands et robustes, enfants de la colonie naissante. Tous furent accueillis par leurs compatriotes avec bienveillance, et, sur la demande de Beechey, le vieil Adams lui raconta l'histoire de la rébellion des hommes du *Bounty* et celle de la singulière colonisation de Pitcairn.

Malgré les protestations de Bligh <sup>1</sup>, il demeura constant, après le récit d'Adams, que les procédés de ce capitaine dur et insociable envers son second, Christian, et plusieurs de ses officiers, avaient été la véritable cause de la révolte. Après que Christian et ses compagnons eurent

<sup>1</sup> Voyez le Voyage de Bligh, t. 2, p. 165, et celui d'Edwards, pages 170.

abandonné Bligh dans la chaloupe, ils firent voile vers Taïti, où ils avaient passé d'heureux jours avec les belles insulaires.

Ils touchèrent sur leur route à Toubouaï, île située à cent vingt lieues au sud de Taïti, et ils s'y seraient établis peut-être sur-le-champ sans l'opposition des naturels. Ils y revinrent cependant bientôt, après avoir visité Taïti, d'où ils emmenèrent quelques habitants avec eux. Cet établissement n'eut pas une longue durée. Au bout de quelques jours, un complot découvert parmi les insulaires força les colons à sévir, et, malgré l'avis du lieutenant Christian, on ne crut pas devoir persévérer dans une colonisation aussi périlleuse. *Le Bounty* revint donc pour la troisième fois à Taïti, où la plus grande partie de l'équipage se fixa, et fut prise deux ans après par le capitaine Edwards, ainsi que nous l'avons vu. A l'arrivée d'Edwards, Christian mit à la voile presque sur-le-champ avec huit marins décidés à partager sa fortune, dix insulaires de Taïti et de Toubouaï, et douze Taïtiennes. Christian se dirigea sur Pitcairn : on y mit à terre tous les sujets utiles à la colonie, puis on incendia *le Bounty*, le 23 janvier 1790, afin d'en faire disparaître jusqu'aux traces.

On trouva sur la petite île quelques vestiges de morais et d'habitations qui firent craindre d'abord qu'elle ne fût peuplée; heureusement cette crainte ne se justifia point. Des travaux furent réalisés en commun pour l'installation

de la famille anglo-taïtienne; on bâtit des maisons, on défricha des terrains. Mais, par une violation insensée du droit naturel, les Anglais se posèrent en maîtres dans la colonie, ne laissant aux pauvres sauvages, leurs coassociés, que les charges du serf et de l'esclave. Malgré cet étrange despotisme, la paix et l'union se maintinrent deux ans parmi les colons; mais au bout de ce temps des troubles éclatèrent. L'armurier Williams ayant perdu sa femme, voulut en avoir une autre: il menaça de quitter l'île. Pour retenir ce compagnon utile à la colonie, on lui affecta d'autorité l'épouse d'un Taïtien. Les sauvages, indignés de cet acte d'iniquité, tramèrent la perte des Européens. Leur complot fut découvert, et les deux chefs furent tués dans les bois par leurs propres compatriotes, à qui les Anglais avaient imposé ce meurtre comme condition de leur pardon.

Après cette exécution, la paix dura encore deux années. Elle fut rompue par une conspiration plus affreuse, où cinq Européens, et dans le nombre Christian, tombèrent sous les coups des Taïtiens. Bientôt après, ceux-ci, restés maîtres, furent égorgés par les veuves des Anglais qui regrettaient leurs maris; et, le 3 octobre 1795, il ne restait plus sur l'île que quatre Anglais, dix femmes et quelques enfants. Plus tard, les femmes, ennuyées de cette solitude, menacèrent les hommes de mort, si on ne les ramenait pas à Taïti. Ensuite vint la découverte d'un

spiritueux fait avec la racine du *ti* (*dracaena terminalis*), qui fut la cause de la mort d'un des quatre survivants; un autre périt, en 1799, massacré par ses propres compagnons pour avoir voulu enlever de force la femme d'un camarade. Enfin l'avant-dernier, Young, mourut de maladie.

Il ne restait plus alors qu'un Anglais, dix femmes et dix-neuf enfants, dont plusieurs avaient de sept à huit ans. L'Anglais avait nom Smith, mais il avait pris celui de John Adams. Cet homme, resté seul à la tête de cette société naissante, réfléchit aux désordres et aux meurtres passés. Quelques souvenirs religieux, fécondés par la solitude et le malheur, avaient peu à peu élevé l'âme de ce simple matelot, et l'avaient rendu digne de la mission qu'il allait remplir. La piété, l'union, l'amour, ignorés jusque-là, avaient été enseignés aux enfants. Les femmes s'étaient prêtées à cette nouvelle direction avec toute l'énergie de leur cœur et de leur tête. Adams avait institué des mariages réguliers entre les enfants des diverses familles; et, sous son aile, obéissant à ce chef comme à une loi vivante, cette petite société, religieuse et simple, avait prospéré dans la paix et dans la vertu.

Tel était l'état de cette intéressante colonie, lorsque Beechey toucha à Pitcairn. Avant lui, déjà plusieurs navires anglais s'y étaient arrêtés; un baleinier entre autres y avait laissé un nommé Buffet, qui avait demandé à s'y établir

pour cumuler les fonctions de ministre et de maître d'école. Le capitaine Beechey passa dix-huit jours parmi les heureux habitants de Pitcairn. C'était une peuplade naïve, pure, qui réalisait les fables de l'âge d'or. Il y vit le vieil Adams, gouverneur et père de cette famille de soixante-six membres. Il parcourut le village composé de cases modestes, mais propres, couvertes ou entourées de pandanus et de cocotiers. L'aisance paraissait régner parmi les colons; ils avaient des poules et des cochons, des champs d'ignames, de bananes et de taro. Les insulaires, métis croisés d'Anglais et de Taïtiens, étaient de figure agréable et douce; leurs membres, doués de proportions heureuses, ne manquaient ni d'agilité ni de vigueur.

Lorsqu'il eut terminé son séjour dans cette île fortunée, Beechey prit congé de ces bons habitants, qui l'accompagnèrent dans leurs chaloupes, en exprimant leurs regrets d'une aussi prompte séparation <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous ajouterons aux renseignements de Beechey l'histoire de cette intéressante peuplade depuis son départ. Le vieux John Adams est mort en 1829. En 1831, un missionnaire de Taïti, nommé Scott, qui avait visité Pitcairn, sollicita pour ses habitants une translation à Taïti, afin qu'on pût compléter leur éducation religieuse, sauf à les renvoyer après. L'Amirauté consentit à mettre des transports à la disposition des habitants de Pitcairn. Le 7 mars 1831, quatre-vingt-sept Anglo-Taïtiens montèrent dans le sloop *le Comet*, Capitaine Sandylands, et arrivèrent le 23 du même mois à Taïti, où la jeune reine les prit sous sa protection.

Après avoir quitté Pitcairn, l'expédition reconnut Oeno, puis l'île Crescent et le groupe Gambier. Plusieurs petites embarcations sous voiles se détachèrent de ces dernières îles : c'étaient plusieurs radeaux attachés ensemble et formant une vaste plate-forme. Les naturels manœuvraient leurs voiles et leurs pagaies avec agilité ; ils n'avaient d'autres armes que leurs bâtons, et marchaient entièrement nus à l'exception d'une ceinture de feuilles. Beechey visita l'île principale et fut obligé de réprimer les larcins des naturels par la force.

*Le Blossom* releva successivement les îles Hood, Clermont-Tonnerre, Serle, Whitsunday, Queen-Charlotte, Tehai, des Lanciers, Bar-

Mais les colons de Pitcairn ne purent pas s'acclimater à Taïti : une sorte d'épidémie les frappa et en tua douze. Alors ils demandèrent à retourner dans leur île. Ils nolisèrent un navire américain pour 200 dollars (1,000 francs environ), qu'ils payèrent avec le cuivre du *Bounty*, resté en leurs mains ; ils regagnèrent Pitcairn, où ils reprirent leur ancienne vie. Ils y ont été visités en mai 1833 par le capitaine Freemantle du navire *le Challenger*, qui les a trouvés tranquilles et heureux, quoique le séjour de Taïti eût quelque peu altéré la pureté de leurs mœurs. L'ivrognerie que John Adams y avait extirpée s'était reproduite par l'exemple de trois Anglais fixés nouvellement. Cependant le fondateur et le patriarche de Pitcairn semble avoir trouvé un successeur dans un vieillard nommé Josuah Hill, qui vient de s'établir comme pasteur et comme instituteur. Le personnel de la colonie était, en 1834, de soixante-dix-neuf membres.

row, etc., et découvrit une petite île qui fut nommée *Byam-Martin*. Dès qu'ils aperçurent le navire, les habitants de cette terre allumèrent des feux, et trois d'entre eux montèrent dans un canot qu'ils dirigèrent vers *le Blossom*. A l'extrême surprise des Anglais, un individu grand et bien fait, soigneusement tatoué, s'élança à bord et les salua en taïtien. Il se nommait Tou-Wari; il avait été jeté par la tempête sur ces îles, éloignées de plus de 500 milles de sa terre natale, Anaa. Suivant son récit, Tou-Wari et 550 de ses compatriotes étaient partis de leur île à l'avènement du jeune Pomaré III au trône, pour aller rendre leurs hommages à leur nouveau suzerain. Ils s'étaient embarqués dans trois doubles pirogues, et déjà ils apercevaient les sommités de Maïtia quand ils furent surpris par les vents d'O. qui les entraînent à une grande distance hors de leur route. Quand ces vents cessèrent, ils voulurent en vain reprendre le chemin de Taïti; ils restèrent pendant plusieurs jours le jouet des vents contraires. Leurs provisions s'épuisèrent, et, pour apaiser les douleurs de la faim, ils se virent contraints de manger la chair de leurs cadavres. Ils rencontrèrent, après des souffrances inouïes, la petite île Barrow, où ils séjournèrent trois mois pour se reposer de leurs fatigues. Enfin, s'étant remis en route, ils avaient eu leur pirogue défoncée près de *Byam-Martin*, où ils se trouvaient une quarantaine depuis huit mois.

Les deux autres pirogues avaient été probablement submergées.

Touché de son infortune, Beechey consentit à se charger de Tou-Wari, et à l'emmener à Taïti avec sa femme et ses enfants. Le lendemain on se trouva près de l'île Heïou : Tou-Wari eut l'agréable surprise de rencontrer sur cette île son frère qui le croyait à jamais perdu. Il avait accompagné un navire anglais, *le Dart*, qui faisait à Heïou la pêche des perles. L'entrevue des deux frères fut affectueuse et touchante ; après les premiers baisers, ils s'assirent l'un près de l'autre, les mains serrées avec tendresse, et se racontèrent gravement leur histoire réciproque. Beechey décrit les naturels de l'île Heïou comme la race d'hommes la plus hideuse et la plus disgraciée de la nature ; les femmes ou plutôt les esclaves de ces brutes, sont encore plus laides que les maris. Un naturel d'Anaa, plongeur à bord du *Dart*, comme le frère de Tou-Wari, avait pourtant réussi à convertir au christianisme ces créatures dégradées. « Il était intéressant, dit Beechey, de voir cette troupe de sauvages, renonçant à leurs superstitions grossières, s'agenouiller en silence et avec respect sur le sable du rivage pour offrir, matin et soir, leurs prières au Tout-Puissant. »

On quitta l'île Heïou le 10 février ; on visita ensuite les îles Melville et Croker, et le 18 au soir on jeta l'ancre à Taïti dans le havre de Toa-Noa, à quatre milles de Matavaï. *Le Blos-*

som fut promptement assiégé, suivant l'usage, par la foule des insulaires empressés d'apporter leurs provisions et leurs curiosités. Mais ce n'était plus avec des verroteries ou des bagatelles clinquantes qu'on pouvait payer les Taïtiens ; c'était avec de bons dollars à l'effigie de la république chilienne, ou au moins avec des vêtements européens. Nos voyageurs se trouvèrent donc dans l'embarras, car ils ne s'étaient munis, comme objets d'échange, ni de hardes, ni de dollars. Heureusement les fruits de l'arbre à pain étaient abondants et se donnaient presque pour rien.

Quelques jours après leur arrivée, la régente vint visiter les Anglais avec la sœur du roi, la jolie Aïmata, et son mari Abou-Rahi. Le jeune roi était à Eïmeo avec les missionnaires qui l'instruisaient aux devoirs d'un roi chrétien. Les deux dames avaient des tuniques d'étoffe du pays, mal attachées, autour de leur corps, et sur leur tête des chapeaux de paille fabriqués dans l'île, à l'imitation des chapeaux européens.

Le même jour, Beechey se rendit avec ses officiers à l'invitation de passer la soirée dans l'habitation royale, située à un mille du mouillage, à Pape-iti. Tout était silencieux et tranquille dans le vaste hanger royal, quand les Anglais y arrivèrent. Ils pénétrèrent à travers une foule de dormeurs jusqu'au salon où se tenaient les augustes personnages. La reine mère,

Aïmata et quelques autres jeunes femmes étaient étendues sur des nattes, éclairées par des vases où brûlait de l'huile de coco. La régente, qui avait oublié son invitation et s'était couchée plus tôt que de coutume, n'en reçut pas moins gracieusement ses hôtes, et tout fut bientôt en mouvement à la cour taïtienne. Une danse nationale fut organisée, malgré la loi sévère des missionnaires qui défendait ces plaisirs innocents. « Pour cette raison, dit Beechey, il fallut que la fête se passât sans tumulte, afin que le bruit de ce profane divertissement ne pût parvenir aux oreilles de l'officier de police, qui se pavanait sur le rivage avec un habit de soldat, sans pantalon, et un sabre rouillé à la main. » Cette danse n'avait pourtant rien dont pût s'offenser la personne la plus chaste. Aussi nos jeunes officiers regrettèrent-ils franchement les gracieuses scènes chorégraphiques décrites par le capitaine Cook. « Nous écoutâmes avec plus de plaisir, dit la relation, les simples airs des femmes de la reine qui chantaient fort bien et qui, en habiles improvisatrices, savaient appliquer les paroles de leur chant aux circonstances de notre séjour. »

Le 3 avril, le jeune roi descendit à Taïti aux acclamations de ses sujets, et se rendit à bord du *Blossom*, accompagné de la famille royale et du chef des missionnaires, M. Pritchard. Le capitaine anglais lui présenta, de la part de l'amirauté, un fusil de chasse de grand prix qui

excita l'admiration des Taïtiens. Le jeune Pomaré était faible de corps, mais d'une figure agréable : il unissait beaucoup de finesse à l'instruction qu'il devait aux soins des missionnaires. Tous les chefs lui portaient un vif intérêt, et attendaient beaucoup de son règne. Malheureusement le pauvre enfant mourut l'année suivante, et la couronne héréditaire échet à sa sœur Aïmata.

Le capitaine Beechey regretta, ainsi que Kotzebue, de voir le caractère aimable des Taïtiens devenu triste et sérieux depuis leur conversion au christianisme. Il rend justice cependant aux immenses bienfaits qu'a déjà produits sur cette terre la prédication de l'Évangile : le reste sera l'effet du temps.

Le capitaine Beechey appareilla de Taïti le 26 avril, et se rendit aux îles Sandwich en se dirigeant vers le nord. Après avoir séjourné dix jours seulement à Oahou, qu'il devait revoir à son retour, il reprit sa route vers les régions polaires. Il exécuta, dans ces parages, de magnifiques travaux, dont l'appréciation n'est point de notre ressort. Après s'être avancé jusqu'à la pointe Barrow par  $71^{\circ} 24'$  lat. N., sans avoir trouvé de traces du capitaine Franklin, le lieutenant Elson, qui avait fait cette reconnaissance sur la chaloupe pontée du *Blossom*, revint trouver le vaisseau dans la baie de Kotzebue. Les glaces obligèrent les Anglais à repasser le détroit de Behring le 13 octobre. Ils vinrent se reposer

dans le havre San-Francisco, sur la côte d'Amérique, et reparurent, le 25 janvier 1827, dans le havre de Hono-Rourou, capitale des îles Sandwich.

Les Anglais trouvèrent ces îles en voie de prospérité. De grandes maisons américaines avaient fondé des établissements à Oahou; les demeures des chefs étaient meublées avec luxe et pourvues de toutes les commodités de la vie européenne. Le roi Kau-ike-ouli se faisait accompagner d'une garde armée. Des soldats étaient en sentinelle sur les remparts d'un fort muni de canons, et le « tout va bien ! » se répétait dans la ville pendant la nuit. Une foule de navires anglais et américains se pressaient dans le port de Hono-Rourou, et le pavillon des îles Sandwich flottait sur cinq brigs et sur huit schooners. Ces progrès rapides avaient dépassé toutes les espérances. Pour subvenir aux besoins de l'État naissant, on tentait déjà des essais de fabrication de sucre. Le tabac, le café, les épices, avaient été introduits depuis peu de temps, et la culture de ces denrées précieuses prospérait dans des mains intelligentes. Les rigoureuses prescriptions des missionnaires avaient été sagement adoucies d'un commun accord; le roi lui-même, devenu majeur, avait donné l'exemple de l'affranchissement en se revêtant des brillants costumes envoyés par l'amirauté anglaise, et les anciens jeux nationaux avaient reparu avec la gaieté naturelle des in-

sulaires. Après un grand dîner auquel Kau-ike-ouli avait convié les officiers anglais, il fit venir des acteurs hawaïens qui chantèrent le voyage de Rio-Rio et de la reine sa femme en Angleterre. Leur départ des îles Sandwich, le mal de mer dans la traversée, le débarquement du roi en Angleterre, ses efforts pour parler anglais, la beauté des femmes de Londres, la maladie et la mort des deux jeunes époux, furent décrits avec beaucoup d'esprit et de sensibilité, aux grands applaudissements des insulaires. Plusieurs autres chants et quelques danses furent ensuite exécutés et donnèrent aux Anglais une idée des grandes fêtes auxquelles avaient assisté Cook et Vancouver.

Pendant le séjour de Beechey à Oahou, le célèbre Karai-Mokou mourut à l'âge de soixantedix ans. C'était, après Tamea-Mea, l'homme qui avait le plus contribué à la civilisation de ces îles. Il avait assisté à la mort du capitaine Cook dans la baie de Ke-ara-kekoua, et les circonstances de ce triste événement étaient parfaitement présentes à son souvenir. Son frère Boki lui succéda, sans le remplacer, dans le poste de premier ministre : c'est, toutefois, un homme intelligent et dévoué. Le jeune roi donne aussi les plus belles espérances, et tout fait croire que cet archipel, inconnu et barbare encore il y a soixante ans, est appelé à de brillantes destinées.

*Le Blossom* mit à la voile le 4 mars 1827, et

vint mouiller, le 10 avril, dans le Typa, devant l'embouchure de la rivière de Canton. On se dirigea ensuite vers les îles Liou-Tcheou, sur lesquelles Beechey recueillit une grande quantité de renseignements pleins d'intérêt. Puis il reconnut les îles Bonin-Sima : il trouva sur ces terres inhabitées jusqu'alors, deux Anglais qui provenaient du naufrage d'un navire baleinier. Leurs camarades étaient partis sur un autre navire qui les avait pris en passant. Pour eux, ils avaient préféré rester sur l'île où ils se trouvaient parfaitement heureux. Beechey explora soigneusement ce petit archipel, sur lequel il ne découvrit d'autre animal que de monstrueuses tortues vertes.

Le *Blossom* cingla ensuite vers le nord, et ne put atteindre, cette année, que le 70° 47' lat. Beechey n'aperçut encore aucune trace des expéditions de Parry et de Franklin. Après avoir laissé sur la côte des signaux et des instructions dans le cas où l'un de ces capitaines y viendrait, et après avoir croisé dans ces parages désolés jusqu'au 6 octobre, l'excès du froid le contraignit à opérer son retour. Il fit donc route au sud, toucha à Monterey et à San-Francisco, puis à San-Blas et à Valparaiso, où il eut la satisfaction de trouver la nouvelle des promotions accordées à l'état-major du *Blossom*.

Le 3 juin 1828, l'expédition doubla une seconde fois le cap Horn, mouilla à Rio de Ja-

neiro le 21 juillet, et vint enfin jeter l'ancre à Spithead le 21 octobre, après trois ans et demi d'absence.

### XLIII. PETER DILLON. — 1826-1828.

Nouvelle-Zélande. — Iles Tonga. — découverte des Débris du naufrage de la *Pérouse*. — Relation vraisemblable de la perte de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*. — Toupoua. — Nitendi. Récompenses accordées à Dillon.

Pendant que le capitaine d'Urville partait sur une autre *Astrolabe*, pour vérifier les vagues rapports parvenus en France sur les traces retrouvées du naufrage de la *Pérouse*, le capitaine Anglais Dillon le devançait de quelques jours seulement dans cette recherche, et découvrait l'île fatale à notre illustre compatriote.

Dans l'année 1813, Peter Dillon, capitaine au service de la compagnie des Indes, avait recueilli sur les îles Viti un matelot prussien, nommé Bushart, et un lascar, nommé Joe, et les avait transportés sur la petite île Tikopia. Dillon reparut, le 15 mai 1826, devant cette île, sur le *Saint-Patrick* qu'il commandait. Il y retrouva ses deux protégés heureux et bien portants. Joe vendit à l'armurier de l'équipage une poignée d'épée en argent, sur laquelle était gravé un chiffre. Interrogé à ce sujet, le lascar répondit que cette poignée, ainsi que d'autres objets de fabrique européenne, provenaient d'une île voisine nommée Vanikoro, sur laquelle deux

grands navires avaient autrefois naufragé. Le lascar ajouta qu'il avait fait un voyage sur cette île six ans auparavant, qu'il y avait vu deux matelots âgés, provenant des bâtiments perdus, et que des débris du naufrage existaient encore près de l'île.

Dillon supposa que ces deux bâtiments étaient ceux de La Pérouse. Il décida Bushart à l'accompagner à Vanikoro ; mais les calmes et les courants l'ayant empêché d'opérer cette reconnaissance, il revint à Tikopia et repartit pour Calcutta. Après son retour, il fit part de ses présomptions à la compagnie des Indes et à la Société asiatique, dans un rapport officiel et détaillé, qui détermina l'envoi d'une expédition spéciale, pour constater ces importantes découvertes. Le navire *le Research* fut confié au capitaine Dillon, avec des appointements magnifiques. On lui adjoignit le docteur Tytler, comme médecin et naturaliste, et un Français, M. Chaigneau, employé à Chandernagor, pour constater officiellement les preuves de cette découverte si intéressante pour la France.

*Le Research* mit à la voile le 25 janvier 1827; mais pendant la traversée, il s'éleva de si pénibles discussions entre M. Tytler et le capitaine, qu'à son arrivée à Hobart-Town en Tasmanie, le docteur porta plainte contre Dillon, et le fit condamner à deux mois d'emprisonnement et à une amende de 50 livres sterling (1,200 francs environ). Mais l'adroit capitaine n'avait

révélé à qui ce fût le gisement de Vanikoro ; il fallut donc lui faire grâce de la prison et le laisser continuer son voyage, pendant que le docteur était parti de son côté.

Cette triste affaire terminée, Dillon appareilla le 20 mai, et vint mouiller, le 1<sup>er</sup> juillet, à la Nouvelle-Zélande, dans la Baie des Iles, où son arrivée fut accueillie par les cris de : C'est Peter ! c'est Peter ! Il y trouva un tonnelier anglais, marié avec une femme du pays, dont les services aidèrent à réparer les avaries de son bâtiment. Les missionnaires anglais, établis sur cette terre depuis plusieurs années, lui furent aussi fort utiles, et il put reprendre la mer quelque temps après.

Dillon toucha ensuite sur les îles Tonga, trois mois seulement après le départ du capitaine d'Urville. Il parut d'abord devant Eoa ; mais, connaissant la perfidie de ces insulaires, il se tint sur ses gardes. Les habitants de cette île avaient en effet imaginé d'attirer les canots des navires de relâche, à l'aide de pirogues remplies des plus belles femmes de la contrée. Ces sirènes allaient circuler autour du bord jusqu'à ce qu'elles eussent fasciné et entraîné sur le rivage quelques matelots. Là, des centaines d'hommes les entouraient, les liaient aux arbres voisins et les retenaient jusqu'à ce que le navire eût payé leur rançon avec des objets d'Europe. Instruit de ce manège habituel, Dillon mouilla sur la petite île Pangai Modou, près de Tonga-

Tabou, et en repartit sans accident le 26 août.

Le *Research* parut ensuite à Rojouma, et n'y resta que quelques heures, un tabou rigoureux s'opposant alors à la vente des cochons. Enfin il arriva, au commencement de septembre, à l'île Tikopia. Il s'aboucha de nouveau avec le fidèle Martin Bushart, qui lui procura divers objets provenant du naufrage, et lui fit faire connaissance avec un Tikopien, nommé Ratia, qui devait lui servir de pilote et d'interprète.

Accompagné de Bushart et de Ratia, le capitaine anglais se rendit à Vanikoro et jeta l'ancre, non sans peine, dans un petit havre, que M. d'Urville reconnut quelques mois après et nomma *Ocili*. Il s'occupa de recueillir tous les objets du naufrage qui restaient dans l'île, et, grâce aux instruments en fer, aux étoffes et aux verroteries qu'il prodigua aux naturels, il parvint à en ramasser une quantité considérable. La plus grande partie consistait en crocs, chevilles, anneaux de chaînes, et autres morceaux en fer; en rouets de poulies, casseroles, cuillères, plateaux et entonnoirs en cuivre; en divers fragments d'instruments astronomiques et d'ustensiles de cuisine. L'un des objets les plus importants fut une grande cloche en bronze d'un pied de diamètre. Sur l'un de ses côtés se trouvait un crucifix entre deux figures; de l'autre, rayonnait un soleil; le tout estampillé de ces mots : BAZIN M'A FAIT. Des recherches ultérieures ont constaté que ces marques étaient

celles de la fonderie de l'arsenal de Brest vers 1785. Dillon réussit en outre à se procurer, sur les récifs de l'ouest, quatre pierriers en bronze, un boulet de 18, un dollar espagnol, des fragments de cristaux, porcelaines, faïence, bouteilles et verres; enfin, divers débris en fer, en cuivre et en plomb. Mais une acquisition plus précieuse encore, ce fut celle d'un morceau de sapin de quatre pieds de long sur quatorze pouces de large, décoré d'une fleur de lis et de plusieurs autres ornements sculptés. Cette sculpture, rapportée en France, fut reconnue pour une partie du couronnement d'un des navires de la Pérouse, débris incontestable de ce naufrage. A Vanikoro, les naturels en avaient fait un panneau de porte. Une pierre meulière, qui avait dû servir à un moulin à bras, fut trouvée aussi dans le même enclos.

Les naturels racontaient le naufrage chacun à sa manière, et le capitaine du *Research* cite plusieurs versions qu'on lui en fit. La plus précise et la plus vraisemblable de toutes lui fut donnée par Valie, second aligui ou chef du village de Vanou.

« Il y a longtemps, dit cet indigène, que les habitants de cette île, sortant un matin de leurs maisons, aperçurent une partie d'un vaisseau sur le récif, en face du village de Païou. Il y demeura jusqu'au milieu du jour, heure vers laquelle la mer acheva de le mettre en pièces. De grandes portions de ses débris flottèrent le

long de la côte. Le vaisseau avait été jeté sur le récif pendant la nuit et à la suite d'un ouragan terrible, qui brisa un grand nombre de nos arbres à fruits. Nous n'avions pas vu le vaisseau la veille. Quatre hommes échappèrent et prirent terre près d'ici : nous allions les tuer, quand ils firent présent de quelque chose à notre chef qui leur sauva la vie. Ils résidèrent parmi nous pendant un peu de temps, après quoi ils allèrent rejoindre leurs compagnons à Païou. Là, ils bâtirent un petit vaisseau, et s'en allèrent dedans. Aucun de ces quatre hommes n'était chef; tous étaient des inférieurs. Les objets que nous vendons proviennent du vaisseau qui échoua sur le récif à basse mer; nos gens avaient l'habitude d'y aller plonger et d'en rapporter ce qu'ils pouvaient. Plusieurs débris vinrent à la côte, et nous tirâmes diverses choses; mais depuis quelque temps, on n'a rien retiré du vaisseau, parce qu'il est pourri et qu'il a été emmené par la mer. Nous ne tuâmes aucun des hommes de ce vaisseau; mais il vint à la côte plusieurs cadavres qui avaient les bras et les jambes mutilés par les requins. Dans la même nuit, un autre vaisseau toucha sur un récif près de Vanou et coula à fond. Il y eut plusieurs hommes qui se sauvèrent. Ils bâtirent un petit vaisseau, et partirent cinq lunes après que le grand se fut perdu. Pendant qu'ils bâtissaient le petit vaisseau, ils avaient planté autour d'eux une forte palissade de

troncs d'arbres pour se garantir de l'approche des insulaires. Ceux-ci, de leur côté, les craignaient, de sorte qu'il y eut peu de communications entre eux. Les hommes blancs avaient coutume de regarder le soleil à travers de certaines choses que je ne puis dépeindre ni montrer, parce que nous n'avons eu aucune de ces choses. Deux hommes blancs restèrent après le départ de leurs compagnons. L'un était chef, l'autre un homme qui servait le chef. Le premier mourut il y a environ trois ans ; une demi-année après, le chef du canton où résidait l'homme blanc fut obligé de s'enfuir de l'île, et l'homme blanc partit avec lui. Le district qu'ils abandonnèrent se nommait Paukori ; mais nous ne savons pas ce qu'est devenue la tribu qui l'habitait alors. Les seuls blancs que les habitants de l'île aient jamais vus sont premièrement les gens du vaisseau naufragé, puis ceux que nous voyons aujourd'hui. »

Le capitaine Dillon fit plusieurs excursions dans l'île, sans être inquiété par les habitants, que les observations plus exactes de M. d'Urville nous feront mieux connaître. Vers les premiers jours d'octobre, craignant que les vents ne le retinssent dans ces parages insalubres, il cingla vers l'île Toupoua sur laquelle il détacha un canot. Bien accueillis par les naturels, les Anglais s'assurèrent que les naufragés de Vanikoro n'étaient pas venus sur cette île. Ils trouvèrent à Toupoua des villages grands et peuplés. Les

maisons formaient des rues coupées à angle droit et ombragées par une double allée de cocotiers. Les naturels avaient bien meilleure mine que les Vanikoriens ; quoique évidemment de la même race , ils étaient plus confiants et moins farouches.

Le 10 octobre , le *Research* atteignit l'île Nintendi (Santa-Cruz de Mindana), et jeta l'ancre dans la baie Graciosa. Une multitude de pirogues vint apporter au navires des porcs, de la volaille, et de gros pigeons, des mangoustants, des fruits de spondias, etc. On compta bientôt cent trente-cinq barques, si remplies de naturels bruyants qu'on ne pouvait s'entendre à bord. Quelques-uns d'entre eux , plus turbulents que les autres, décochèrent des flèches contre les Anglais, et il fallut employer la mousqueterie pour se débarrasser de ces dangereux visiteurs. Dillon visita ensuite un autre côté de la baie, où il eut des rapports amicaux et paisibles avec Lamo, chef du village de Mambo. Il y put faire de l'eau et du bois sans être inquiété. Il observa chez les naturels des dents d'une monstrueuse dimension, et il réussit à se procurer un de ces phénomènes, moyennant le don d'une hache. Mais le sauvage fit de vains efforts pour se l'arracher, et l'instrument du chirurgien ne présentait point assez d'ouverture pour le saisir. « J'eus recours alors, dit le capitaine anglais, à une tenaille de charpentier. Le docteur, muni de cet outil, saisit la dent comme par manière

de jeu, et, d'un coup de poignet vigoureux, l'enleva. La bouche du patient saigna considérablement; mais, sans paraître s'occuper beaucoup de cette bagatelle, il demanda la hache promise. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains, il se mit à sauter de joie d'avoir fait un aussi bon marché.

Après avoir examiné avec soin cette dent, je ne tardai pas à déceuvrir la cause de son accroissement monstrueux. En la taillant avec un canif, ce que je fis assez facilement, je trouvai au centre une dent de grosseur ordinaire, mais qui était recouverte de nombreuses couches d'une espèce de ciment qui'y avait formées la chaux mêlée au suc de bétel que mâchent incessamment ces insulaires : après une longue suite d'années, ces couches calcaires s'étaient accumulées au point de donner à la dent le volume qu'elle avait alors. »

Le capitaine Dillon ne prolongea point son séjour à Nitendi ; la moitié de ses hommes étaient malades de la fièvre. Il appareilla le 14 octobre, et fit voile pour la Nouvelle-Zélande où il débarqua et guérit ses malades. Il y trouva deux baleiniers avec lesquels il conclut un arrangement pour ramener Martin Bushart à Tikopia, puis il se rendit au port Jackson et de là dans le port de Calcutta, où il arriva le 7 avril 1828.

L'heureuse issue de cette expédition excita un intérêt général à Calcutta. Dillon, généreusement récompensé par la compagnie des Indes,

obtint la permission de porter en France les objets qui faisaient foi de sa découverte <sup>1</sup>. Là le meilleur accueil lui était réservé : il fut présenté à Charles X, obtint la croix de la Légion d'honneur, 10,000 francs d'indemnité, et une pension de 4,000 francs inscrite au grand livre.

#### **XLIV. JULES DUMONT D'URVILLE 2. — 1826-1829.**

##### **§ I.**

Australie ; port du Roi-George ; port Western ; port Jackson ; état de la colonie en 1826. — Nouvelle-Zélande ; danse guerrière des naturels ; île d'Urville ; Baie des Iles ; les missionnaires anglais.

Après le retour de la corvette *la Coquille*, lorsque le lieutenant d'Urville, qui avait accompagné le capitaine Duperrey en qualité de second, obtint le commandement d'une nouvelle expédition dans l'océan Pacifique, il n'était bruit en France que des découvertes d'un balei-

<sup>1</sup> Ces objets sont aujourd'hui déposés au Musée de la Marine avec ceux rapportés par le capitaine d'Urville.

<sup>2</sup> M. Dumont-d'Urville, sa femme et son fils étaient du nombre des voyageurs sur le chemin de fer de Versailles, qui, en juillet 1842, furent victimes de l'horrible catastrophe qui enleva la vie à plus de 150 personnes. Le corps de ce célèbre navigateur, ceux de sa femme et de son fils, furent tellement consumés par les flammes, qu'ils ne purent pas être reconnus.

nier qui avait vu une croix de Saint-Louis et quelques médailles entre les mains des sauvages de la Louisiade ou de la Nouvelle-Calédonie. Le ministre de la marine recommanda à M. d'Urville, dans ses instructions, la poursuite et l'examen de ces vagues renseignements, et dans l'espoir d'un succès, peu probable cependant, *la Coquille* reprit la mer sous le nom de *l'Astrolabe* que portait aussi un des vaisseaux de la Pérouse.

La campagne de *l'Astrolabe* devait être entièrement consacrée à des travaux géographiques sur les côtes à peine connues de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, et dans les îles inexplorées de l'archipel Viti. Nous allons voir à travers quels dangers incessants M. d'Urville est parvenu à remplir cette noble mission qui lui a valu le premier rang parmi les navigateurs modernes.

*L'Astrolabe*, montée par un équipage de quatre-vingts hommes, dont douze officiers du mérite le plus distingué, quitta la rade de Toulon le 25 avril 1826. Le 3 mai, on découvrit les hauteurs de Gibraltar, et on eut tout le temps de visiter cette curieuse forteresse, car les mauvais temps y retinrent la corvette jusqu'au 25. Le 14 juin, le capitaine d'Urville mouilla dans la rade de Ténériffe, la principale des îles Canaries, et dès le lendemain, accompagné des naturalistes, il se mit en route pour gravir le célèbre pic volcanique. Parvenus, non sans peine, à cette hauteur de 4,900 toises au-dessus du

niveau de la mer, nos voyageurs se virent récompensés de leurs fatigues par le magnifique spectacle de tout le groupe canarien dont les sommets étaient éparpillés sous leurs pieds.

La corvette poursuivit sa route, sans s'arrêter au cap de Bonne-Espérance, et le 5 octobre on aperçut les côtes de la Nouvelle-Hollande. Deux jours après, on jeta l'ancre dans le port du Roi-George. On eut aussitôt des relations avec quelques-uns des malheureux habitants de cette terre sauvage, et trois officiers résolurent de passer la nuit à terre, en reconduisant un indigène qui avait passé la journée à bord. En approchant de la petite peuplade, le naturel poussa un cri particulier auquel ses compatriotes répondirent par des acclamations de joie. « Une douzaine d'hommes et deux jeunes garçons étaient debout autour d'un feu, dit le dessinateur de l'expédition, M. de Sainson. Dès qu'ils nous découvrirent, les cris recommencèrent; mais lorsqu'ils vinrent à distinguer leur compatriote couvert de vêtements et décoré de colliers, de miroirs, enfin de mille bagatelles dont on lui avait fait présent, il n'y eut plus de bornes à leur gaieté. Tous se mirent à hurler et à chanter à la fois, et c'était un spectacle du plus étrange effet que ces êtres noirs, aux membres grêles et effilés, s'agitant, sautant, à la lueur des flammes vacillantes du foyer, et poussant des cris qui ressemblaient à des aboiements..... Notre sauvage était fêté, caressé, examiné par ses amis ;

chaque fois qu'une nouvelle merveille frappait leurs regards, les transports renaissaient plus vifs et plus bruyants encore ; et lui, pour répondre à tant de politesses, poussait de longs éclats de rire, et s'unissait d'une façon très-énergique au bruit assourdissant de la joie commune. A ce tumulte inusité, nos voiliers et nos soldats qui habitaient la tente jugèrent qu'il se passait quelque événement extraordinaire ; ils accoururent tout effrayés sur le lieu de la scène, comme pour ajouter un contraste piquant à ce bizarre tableau. Enfin la lassitude mit fin à ce délire général, et nous nous acheminâmes vers la tente, afin d'y préparer les places que nous voulions occuper durant la nuit. » Le lendemain, les Français se séparèrent de leurs amis australiens pour tenter les hasards d'une chasse au kangarou, dans laquelle ils ne furent pas heureux.

Le 12 novembre, le capitaine d'Urville toucha au milieu du détroit de Bass, dans le port Western, dont il leva un plan détaillé, puis à la magnifique baie Jervis, et enfin au port Jackson, à Sydney, la florissante capitale de la Nouvelle-Galles du Sud. M. d'Urville ne prolongea cette relâche que le temps nécessaire pour renouveler ses approvisionnements. A cette époque on estimait la population totale de la colonie à 60,000 âmes, dont 22,000 convicts (condamnés), qui exploitent le sol au profit des colons ou du gouvernement.

*L'Astrolabe* appareilla du port Jackson le 19

décembre. Après avoir essuyé des temps affreux dans la traversée, elle atteignit la grande île méridionale de la Nouvelle-Zélande, à la hauteur du cap Foul-Wind, le 10 janvier 1827. M. d'Urville releva soigneusement la côte jusqu'au cap Farewell, et pénétra dans la baie Tasman, dont la vaste profondeur était encore inconnue. Deux pirogues parties du fond de la baie se dirigèrent vers la corvette; les dix-neuf Zélandais qui montaient ces légères embarcations escaladèrent le bord avec confiance et s'avancèrent sans armes vers les Français. Ces sauvages étaient grands, bien faits; leurs muscles, fermes et arrondis, indiquaient de la vigueur et de la souplesse. « Les traits de ces hommes, dit M. de Sainson, sont fortement prononcés, et ils m'ont paru, chez plusieurs individus, offrir quelque analogie avec le type indélébile qui, dans nos climats, distingue la race juive. La plupart avaient la face presque entièrement couverte d'un tatouage symétrique, gravé avec un goût et une finesse admirables... Les guerriers portent la chevelure relevée et nouée sur le sommet de la tête. Cette coiffure, d'un beau caractère, est souvent ornée de quelques plumes d'oiseaux marins... La peau de ces insulaires est brune, et l'ocre dont ils se frottent souvent lui imprime une teinte rougeâtre qui n'est point désagréable. Les nattes dont ils se couvrent sont tissées du lin soyeux que le sol de ces contrées produit en abondance : ce sont

de véritables chefs-d'œuvre d'art et de patience, si l'on songe à la simplicité des moyens que les naturels emploient pour leur fabrication. »

Réunis sur le pont, au milieu de tout l'équipage, ces hommes fiers et décidés ne témoignèrent aucun embarras. Ils serraient les mains des officiers avec affection, parcouraient le navire avec étonnement, et souvent exprimaient leur admiration avec la plus vive intelligence. Ils représentèrent aussi leur fameuse danse guerrière dont il est si souvent fait mention dans les voyages de Cook, et, cette fois, l'étonnement fut tout du côté du peuple civilisé. Nous emprunterons encore le récit de M. de Sainson, qui excelle à rendre ces pittoresques scènes avec la plume comme avec le pinceau : « A peine l'un d'entre eux eut-il donné le signal convenu, que tous ses compagnons accoururent se placer sur une seule ligne à ses côtés. Les uns jettent leur natte sur le pont, d'autres se contentent de l'arranger de manière à laisser libre le mouvement des bras ; alors, au milieu d'un silence qui a quelque chose de solennel, ils préludent à leur chant, en battant les pieds l'un après l'autre avec une mesure parfaite, et en se frappant en même temps le dessus des cuisses avec la paume de la main. Au bout d'un instant, un homme seul, d'une voix gutturale et d'un ton qui a quelque chose de triste, commence une espèce de psalmodie sur une seule note, dont toute l'harmonie est due à la mesure des paroles

qui sont distinctement saccadées. Dans le commencement, les syllabes longues dominant, puis elles se précipitent peu à peu, sans que la mesure soit changée. Bientôt le chorus est devenu général, et les chanteurs mettent plus d'émotion dans leur accent. Petit à petit, leur corps se penche en arrière, leurs genoux se frappent entre eux, les muscles du cou se gonflent, et la tête s'agite par des mouvements qu'on dirait convulsifs; leurs yeux, horriblement renversés, cachent la prunelle sous la paupière; en même temps ils agitent vivement devant leurs visages leurs mains dont les doigts sont écartés. C'est alors que cette mélodie a pris un caractère impossible à rendre par des paroles, mais qui pénètre tout le corps d'un frémissement involontaire. Il faut avoir entendu, pour s'en faire une idée, cet incroyable crescendo, où chacun des acteurs nous paraissait possédé de quelque esprit infernal; et, cependant, quels beaux et terribles effets résultent de ces accords sauvages! Lorsque, par un dernier effort, le délire des hurlements et des contorsions est porté à son comble, tout à coup la troupe entière pousse un profond gémissement; les chanteurs, vaincus par la fatigue, laissent tous à la fois retomber leurs mains sur leurs cuisses; et, rompant la ligne qu'ils ont formée, ils cherchent un repos de quelques minutes dont ils ont le plus grand besoin.

Vers le milieu du jour les naturels descendirent dans leurs pirogues, en laissant à bord

quatre de leurs compatriotes , et un moment après on laissa tomber l'ancre dans un beau mouillage qui prit le nom d'*Anse de l'Astrolabe*. M. d'Urville se fit descendre sur la plage, et fut frappé au premier aspect de la végétation vigoureuse qui tapissait la contrée. Il aperçut très-peu d'insectes, mais en revanche il put tirer sept ou huit espèces d'oiseaux différentes. » Il est digne de remarque, dit-il, qu'ils sont tous farouches , à l'exception d'un moucherolle qui est d'une familiarité excessive. Dès qu'on s'arrête dans quelque partie d'un bois, on est sûr de voir paraître au moins un ou deux de ces oiseaux autour de soi. Ils vous considèrent en silence et comme avec curiosité ; si vous restez vous-même immobile, ils poussent la confiance jusqu'à venir se percher sur votre canne ou sur le canon de votre fusil. »

La corvette fut ensuite dirigée vers le côté occidental de la baie de Tasman, sur un passage qui semblait communiquer avec la baie voisine de l'amirauté. Le capitaine d'Urville s'engagea dans cette passe étroite et rapide avec un courage héroïque. *L'Astrolabe* toucha deux fois ; l'équipage jeta un cri d'épouvante ; mais la noble corvette, d'abord inclinée comme prête à s'engloutir dans les tourbillons qui l'entouraient, se releva bientôt avec grâce et s'avança mollement au milieu des eaux plus paisibles. Après la découverte de cette passe, la partie de terre ainsi séparée de Tavaï-Pou-

namou, depuis la coupure jusqu'au cap Stephen, devenait une île à laquelle le nom de *d'Urville* fut justement imposé par les officiers de l'expédition.

Le capitaine d'Urville explora ensuite le détroit de Cook, et longeant la côte orientale de la grande île Ika-na-Mawi, il mouilla dans la baie Houa-Houa et sur divers points de la baie Shouraki, où il découvrit plusieurs îles séparées de la grande terre par un canal inconnu jusqu'alors. Il y reçut la visite de Rangui, chef puissant des bords du Shouraki : c'était un homme de cinq pieds neuf pouces, à la démarche noble et imposante. Les beaux traits de son visage respiraient un air de calme et de dignité remarquables. Il était alors en guerre avec les tribus de la Baie des Îles qui sont munies d'armes à feu et qui viennent chaque année ravager les bords du Shouraki. C'était lui qui avait tué le fameux Pomaré d'un coup de fusil; Pomaré, surnommé le *Panapati* (Bonaparte) de la Nouvelle-Zélande, qui, à la tête de cent trente hommes, avait fait le tour de l'île Ika-na-Mawi, ravageant tout sur son passage, sans qu'aucune tribu ait pu arrêter le cours de ses victoires. Aussi Rangui ne cessait-il de répéter avec orgueil qu'il avait tué et mangé Pomaré, dont il montrait la tunique écossaise comme trophée de sa victoire.

Les Français continuèrent d'explorer la côte jusqu'au cap N.; puis, revenant sur leurs pas,

ils jetèrent l'ancre dans la Baie des Iles , après avoir accompli une reconnaissance suivie de trois cent cinquante lieues de côtes. Ils visitèrent sur ce point l'établissement des missionnaires anglais situé à Paï-Hia. Ces hommes pieux et persévérants dans leur œuvre courageuse n'avaient pas encore fait beaucoup de prosélytes parmi les sauvages ; cependant ils jouissaient de quelque influence , et leur intervention a servi plus d'une fois à arrêter l'effusion du sang entre les tribus belliqueuses du Schouraki et celles de la Baie des Iles. Les missionnaires avaient des jardins nombreux et bien cultivés , où croissaient avec succès plusieurs des productions de l'Europe. L'établissement de Wangora avait été abandonné et détruit par des partisans de Shongui , vainqueurs de la tribu qui habitait cette contrée. Le célèbre Shongui avait été blessé d'une balle à la poitrine dans cette bataille , et sa mort , attendue chaque jour , tenait les missionnaires dans des transes cruelles ; car ce puissant chef était leur protecteur à Paï-Hia , moins par humanité que par politique , et sa mort menaçait d'être le signal d'une affreuse anarchie. Dans ces tristes conjonctures , les pauvres colons avaient déjà fait les préparatifs de leur départ ; et un petit bâtiment , *le Hérald* , construit par eux , était prêt à les recevoir dès que le danger deviendrait imminent.

1 Shongui ne mourut de sa blessure que le 6 mars de

A cette époque, les belliqueuses tribus de la Baie des Iles étaient en marche contre celles du Shouraki, et le capitaine d'Urville ne trouva sur ces bords aucun des chefs avec lesquels il avait déjà fait connaissance dans la relâche de la *Coquille*. Dans une excursion qu'il fit à l'intérieur avec M. Henry Williams, l'un des missionnaires de Paï-Hia, il visita le village de Mata-Ouwi, où commandait naguère le redoutable Pomaré. Une troupe armée vint nous recevoir à la porte du pâ (village palissadé), dit M. d'Urville, et nous conduisit vers l'habitation du chef. Le neveu et le successeur de Pomaré, jeune homme de vingt-cinq ans, dont l'extérieur annonçait un caractère doux et bienveillant, nous reçut avec gravité à la porte de la cabane, son fusil à deux coups près de lui.

l'année suivante. Il recommanda les missionnaires à ses enfants avant d'expirer, et les colons se maintinrent à Paï-Hia, malgré les troubles qui suivirent cet événement. Leur situation s'est améliorée depuis, et leur influence augmente chaque jour. En 1831, une presse a été transportée à la Nouvelle-Zélande, et la parole de Dieu a été distribuée aux naturels, avides de la recevoir, dans la langue du pays. Tout fait espérer que de grandes destinées attendent ce peuple si intelligent et si brave. Il suffirait pour accélérer cet avenir si désiré, que l'autorité suprême fût réunie dans la main puissante d'un chef législateur et guerrier, comme Tamea-Mea aux îles Sandwich, et Pomaré I<sup>er</sup> aux îles Taïti. Que ne doit-on pas attendre de ce peuple, lorsqu'on songe que, suivant le calcul des missionnaires, le total de ces tribus républicaines s'élève à 500,000 âmes!

A ses côtés se tenaient sa femme et ses principaux guerriers. Je me plus à examiner quelque temps le jeune Hékaï, fils aîné de Pomaré, à peine âgé de dix-huit ans; il était doué de la plus intéressante figure, et aucun tatouage n'avait encore altéré l'harmonie de ses traits. Il m'était triste de songer que le point d'honneur militaire, tout-puissant sur l'esprit de ces malheureux sauvages, devait anéantir, chez ces deux jeunes gens, toutes ces heureuses qualités, ou les condamner, s'ils ne vengeaient pas par le sang la mort de Pomaré, à subir le mépris de leurs compatriotes, et par suite à renoncer aux droits de leurs naissances. »

## § II.

Iles Tonga; *l'Astrolabe* échouée sur les récifs; guerre avec les naturels de Tonga-Tabou; les missionnaires anglais sur cette île. — Exploration des îles Viti.

Après avoir fait de l'eau et du bois, le capitaine d'Urville quitta définitivement la Nouvelle-Zélande le 19 mars 1827, et se rendit aux îles Tonga. Arrivé devant Eoa, il comptait mouiller le lendemain devant l'îlot Pangai-Modou; mais la corvette, ballotée par une furieuse tempête, ne put donner la passe que le 20 à midi. Le vent mollit tout à coup, et *l'Astrolabe*, peussée par les courants, alla donner contre les récifs. La situation était critique; le capitaine fit tout ce qui était humainement pos-

sible pour conjurer le danger. Des ancres à jet furent élongées ; mais le tranchant des coraux eut bientôt coupé les câbles, et les menues ancres furent perdues. Les deux chaînes seules résistèrent pendant trois jours et trois nuits. Qu'un seul de leurs anneaux cassât, et *l'Astrolabe*, déchirée par ces récifs, devenait la proie des cupides insulaires ! Tout l'équipage demeurait à la merci d'un peuple dont on pouvait à bon droit suspecter les intentions ! Les grands travaux déjà accomplis, les documents scientifiques, rassemblés à travers tant de fatigues et de périls, étaient à jamais perdus ! Une expédition importante pour le monde savant et maritime échouait ainsi presque ignorée sur un écueil de Tonga-Tabou ! Qu'on juge des angoisses du capitaine !

Au milieu de cette situation désespérée, la corvette avait cependant reçu des visiteurs. Les premiers furent trois Anglais établis dans l'île, l'un d'eux, Singleton, depuis vingt-deux ans. Ces hommes se rendirent utiles au capitaine en lui servant d'intermédiaires et d'interprètes auprès des naturels. Après ces Européens parurent successivement trois chefs qui s'étaient partagé le gouvernement de l'île, après avoir relégué le touï-tonga à Vavao. Ce triumvirat était composé de Palou, chef de Moua, homme intelligent et puissant par la parole ; Tahofa, guerrier fameux, qui commandait à 2,000 hommes ; et Lavaka, chef de Bea, d'une capa-

aité fort ordinaire, mais influent par ses richesses. D'après le conseil de Singleton, M d'Urville se concilia l'amitié de ces trois hommes, qui pouvaient sauver la vie des naufragés, dans le cas d'une catastrophe imminente. Il leur promit la possession des armes et des nombreuses richesses contenues à bord du navire, à condition que tous ses hommes auraient la vie sauve avec le petit nombre d'objets nécessaires dans leur triste position. Les trois chefs accueillirent avec gravité la proposition du capitaine, et s'engagèrent solennellement à devenir ses alliés et les protecteurs des Français. Lorsqu'ils reparurent sur le pont, Palon s'avança à leur tête et ordonna d'un ton ferme aux pirogues qui se pressaient autour du navire, prêtes à fondre sur leur proie, de se tenir à distance.

Cependant le capitaine avait fait descendre la moitié de l'équipage dans les embarcations. La perte du navire semblait inévitable. Le vent du large soufflait avec force, et la corvette, inclinée sur les rochers, paraissait à chaque instant sur le point de céder aux efforts réunis des éléments. Quatre-vingts heures d'angoisses s'écoulèrent ainsi : heureusement, le 24 avril, la mer s'apaisa, et permit de tenter quelques efforts qui furent couronnés de succès. La corvette mit à la voile, en profitant d'un souffle favorable, et, laissant au fond de la mer plusieurs de ses ancres, elle vint mouiller la seule qui lui res-

tât dans la rade paisible de Paingai-Modou.

Après avoir échappé, comme par miracle, à ce dernier péril, le capitaine récompensa généreusement les trois chefs qui étaient restés constamment à bord, et les échanges avec les naturels commencèrent avec une activité égale de part et d'autre. Les grains de verre bleu avaient alors la vogue à Tonga. « Il est impossible de se figurer, dit M. de Sainson, avec quelle avidité cette précieuse matière était recherchée par tous ces sauvages, depuis les chefs jusqu'aux derniers rangs du peuple. Je ne crois pas exagérer en assurant que celui qui chez nous donnerait des diamants pour des épingles, n'aurait pas plus de gens à contenter. »

Dans la première semaine, les officiers et les naturalistes se rendirent seuls à terre, chez les différents chefs qui avaient choisi chacun d'eux pour leur *ofa* (ami), où on leur fit le meilleur accueil. Le capitaine persistait à garder le bord pour qu'on ne s'y relâchât point du système de défiance qu'il avait établi. Enfin, le 4 mai, il s'embarqua sur la baleinière pour aller rendre une visite aux missionnaires de Hifo. Les missionnaires se montrèrent empressés et polis. Ils étaient établis, depuis 1823, sous la protection du chef de Hifo, Hata, qui s'était constamment montré rebelle à leurs instructions. Ils avaient été plus heureux près d'un chef nommé Toubo, fils du Toubo qui reçut la visite de d'Entrecasteaux. Mais le caractère fai-

ble et timide de ce chef et sa conversion même au christianisme lui avaient attiré le mépris des autres chefs, et il ne pouvait être d'aucune utilité à ses coreligionnaires 1.

Les jours suivants, le capitaine visita encore Nioukou-Lafa, Mafanga et Moua. Le chef Palou avait, à diverses reprises, témoigné le désir de recevoir le navigateur français, et le jour de cette audience avait été réglé avec une espèce d'apparat. Le commandant, les officiers en uniforme et environ seize hommes de l'équipage s'embarquèrent le 9 mai dans le grand caïot. Mais au lieu de trouver une foule empressée, un hôte affable et gai, des jeux, des festins, les Français ne rencontrèrent que quelques hommes du peuple, quelques femmes ou enfants : Palou les accueillit avec un air sérieux et contraint ; il offrit de boire le kava à des hommes qui avaient besoin d'une politesse plus substantielle. Pour affaiblir le mauvais effet de cet accueil, l'interprète dit que Palou avait naguère perdu un de ses enfants, et qu'il était menacé d'en perdre un second. Cette explication vraie ou fausse satisfit le capitaine. Il poursuivit son exploration, visita les tom-

1 Les missionnaires découragés se sont rendus en 1830 aux îles Hapai, qui font partie des îles Tonga, où ils ont converti le roi et un grand nombre de ses sujets. L'année suivante, le même résultat a été obtenu à Vavao. Enfin Tonga-Tabou, elle-même, semble aujourd'hui obéir à cette grande impulsion religieuse.

beaux de Finaou , de Tougou-Aho et de Tafoa, monuments assez mal entretenus et cachés sous les buissons. Cette promenade aurait offert un assez médiocre intérêt , sans une visite que M. d'Urville rendit à la fille du Poulaho de Cook , qui jouissait de la haute dignité de tamaha.

« De là, dit-il, je fus conduit à la résidence de la tamaha, située dans une position fort agréable, au bord de la mer, dans le petit village de Palea-Mahou. La tamaha, dont le nom propre est Fana-Kiana, me reçut entourée de ses femmes, et avec la plus aimable politesse. C'est une femme de cinquante-cinq ans, qui conserve encore les traits les plus réguliers, avec les manières les plus aisées, et je dirai même un mélange de grâce, de noblesse et de décence bien remarquable au milieu d'un peuple sauvage. C'était d'elle que j'attendais les renseignements les plus précieux, et je ne fus pas trompé dans mon attente.

« Elle se rappelait avec beaucoup de satisfaction le passage des vaisseaux de d'Entrecasteaux, qu'elle avait visité avec sa mère, veuve du touï-tonga Poulaho. Mais elle ne se souvenait que confusément des vaisseaux de Cook, n'ayant alors que neuf ou dix ans, ce qu'elle m'exprimait en me montrant une jeune fille de cet âge.

« Je voulus savoir alors si, entre Cook et d'Entrecasteaux, il n'était pas venu d'autres

Européens à Tonga. Après avoir réfléchi quelques moments, elle m'expliqua très-clairement que, peu d'années avant le passage de d'Entrecasteaux, deux grands navires semblables aux siens, avec des canons et beaucoup d'Européens, avaient mouillé à Namouka, où ils étaient restés dix jours. Leur pavillon était tout blanc et non pas semblable à celui des Anglais. Les étrangers étaient fort bien avec les naturels : on leur donna une maison à terre où se faisaient les échanges. Les vaisseaux de La Pérouse furent désignés par les naturels sous le nom de *louadji*, de même que ceux du général d'Entrecasteaux le furent sous celui de *selenari* (général).

« Dès-lors il ne me resta plus de doute que La Pérouse n'eût mouillé à Namakou à son retour de Botany-Bay, comme il en avait eu l'intention. »

Le capitaine revint assister au repas qui lui avait été préparé chez Palou, puis il prit congé de ce chef dont l'attitude ne présageait rien de bon. Rien n'avait été tenté contre la corvette durant son absence. Mais, suivant les soupçons de M. d'Urville, un complot avait été formé pour enlever à terre l'état-major de *l'Astrolabe* pendant que Tahofa devait agir contre le bâtiment. Celui-ci était à son poste sur la petite île, mais l'irrésolution de Palou fit tout manquer.

Cependant le perfide Tahofa ne se tenait pas pour battu ; il forma un autre complot dans le-

quel il fit entrer quelques mauvais sujets de l'équipage. Prévenu le 12 par les missionnaires, le capitaine résolut de partir dès le lendemain. Tout était prêt pour l'appareillage; il ne restait plus que quelques sacs de sable à prendre, expédition qui fut confiée au chef de timonerie. En même temps le capitaine fit ses adieux aux chefs qui étaient à bord, et leur distribua ses derniers présents. On se sépara avec tous les dehors d'une parfaite intelligence. Tout à coup, vers neuf heures du matin, un bruit confus s'éleva de la plage. Les insulaires attaquaient la yole et cherchaient à entraîner les matelots qui la montaient. Ceux-ci cédèrent, vaincus par le nombre. Alors le capitaine ordonna que le grand canot fût armé : vingt-trois hommes s'y embarquèrent sous les ordres des officiers Gressien et Paris. Le chirurgien Gaimard voulut se joindre à eux. Mais cette petite troupe chercha vainement à couper la retraite aux ravisseurs. Les sauvages échappèrent avec leur proie. D'ailleurs le grand canot tirait trop d'eau pour pouvoir accoster la terre. A quelque distance, il fallut que l'équipage se jetât à l'eau, et de là une guerre de tirailleurs contre les sauvages qui ripostaient de la grève. Quand la petite troupe fut arrivée en terre ferme, tout avait disparu, sauvages et prisonniers. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de recueillir trois hommes, le chef de timonerie, l'élève de marine Dudemaine, qui avait passé la nuit à terre, et un

jeune matelot nommé Cannac. Le nombre des captifs se réduisait alors à neuf personnes : l'élève Faraguet et huit matelots.

D'après l'explication que recueillit trois mois après le capitaine Dillon, un mauvais sujet de l'équipage, nommé Simonet, dont la fuite était méditée de longue main, se glissa, le 12 au matin, dans une pirogue de Tahofa, et un des canotiers de la yole, nommé Reboul, suivit son exemple à terre. Tahofa allait ainsi avoir deux Européens à son service, avantage rare et fort apprécié dans le pays. La jalousie des autres chefs s'en était émue ; ils avaient voulu se ménager une compensation en enlevant les hommes de la yole. Telle est du moins l'excuse donnée au capitaine anglais.

Le capitaine, justement irrité de cette perfidie, envoya un détachement pour brûler les villages de Nougou-Nougou et d'Oleva. Les Français s'acquittèrent courageusement de cette mission ; malheureusement le coporal des soldats de marine fut tué dans les halliers où il s'était engagé à la poursuite des insulaires, et le détachement retourna vers la corvette dans l'espoir que l'incendie des villages ferait rendre les prisonniers. Il n'en fut rien, et le lendemain M. d'Urville tenta un coup plus hardi et plus décisif. Il résolut de canonner Mafanga, village sacré d'une île appelée elle-même Tonga la sainte (Tonga Tabou).

Pendant qu'il préparait cette attaque, l'offi-

cier Faraguet fut ramené par Singleton, de la part de Palou, à qui ce prisonnier était échu en partage. Aucun doute ne resta alors sur le chef du complot : c'était le perfide Tahofa; Singleton ajoutait même que les autres chefs avaient censuré sa conduite dans le conseil du matin. Mais Tahofa, l'Achille de Tonga, pouvait faire la loi seul contre tous. Par une sorte de compromis, Singleton se disait pourtant autorisé à promettre que tous les hommes qui se refuseraient à rester dans le pays seraient rendus à l'*Astrolabe*.

Le capitaine crut une pareille transaction indigne de lui. « Aucun des hommes que le Roi m'a confiés, dit-il à Singleton, ne restera à Tonga-Tabou. Si demain les captifs des insulaires ne sont pas à bord, Mafanga sera canonné. »

Le lendemain, en effet, la corvette s'embossa, hissa la grande enseigne et l'appuya d'un coup de canon. Les naturels y répondirent en ajustant plusieurs pavillons blancs au bout de longues perches. Dans l'espoir que ces pavillons étaient un signal de paix, on envoya le canot à terre; mais un coup de fusil, dont la balle perça l'embarcation de part en part, trahit les véritables dispositions des insulaires. Le canon tonna le 16, dans la matinée. Trente coups de caronade furent tirés tant à boulet qu'à mitraille. La première décharge coupa en deux une branche d'un grand figuier qui ombrageait le malaï, alors place d'armes de Tahofa. Cette chute ex-

cita des cris d'effroi, que suivit un profond silence. Abrisés derrière des remparts de sable, ou dans le creux de quelques fossés improvisés, les sauvages ne souffraient pas beaucoup de ce feu, et ils y gagnaient quelques boulets enterrés dans les sables. D'un autre côté, la corvette s'était placée si près des récifs que le vent, qui soufflait par rafales, menaçait à chaque instant de la faire échouer. L'équipage paraissait inquiet, préoccupé, et le capitaine était sur le point de renoncer à son projet, après trois jours de canonnade infructueuse, quand une petite pirogue déborda de la plage vis-à-vis Mafanga. Elle portait un des matelots, qui venait, de la part de Tahofa, promettre au capitaine la restitution des prisonniers s'il consentait à suspendre les hostilités. Le canon de retraite de la veille, chargé à mitraille, ayant tué un chef inférieur, cet incident avait déterminé des ouvertures pacifiques. L'un des mata-boulais (espèces de conseillers militaires) de Tahofa vint tout tremblant expliquer qu'il était impossible de restituer les déserteurs Simonet et Reboul, alors en fuite; mais que les autres Français allaient être rendus. Empressé de quitter les acrores de l'écueil, le capitaine d'Urville passa sur cette difficulté; il fit semblant aussi d'oublier les objets enlevés dans le pillage de la yole. Un canot alla vers Mafanga pour recueillir les prisonniers, qui arrivèrent dans le plus bizarre accoutrement, revêtus d'étoffes indigènes que

Tahofa leur avait fait donner après qu'on les eut dépouillés de leurs habits.

Heureusement tirée de ce mauvais pas, le lendemain 21 mai, l'*Astrolabe* quittait Tonga-Tabou, après avoir ainsi échappé successivement aux périls du naufrage et de la guerre avec les sauvages.

Malgré la perte de ses menues ancres et de ses grelins, le capitaine d'Urville entreprit ensuite l'exploration des îles Viti (Fidgi des anciennes cartes). Il y releva d'abord la petite île Batoa, et cingla, le 25 mai, entre Ong-Hea et Boulang-Hea. Près d'Ong-Hea-Lebou, une pirogue montée par des insulaires tongais accosta la corvette française. Par un singulier hasard, il se trouvait parmi eux un Espagnol, habitant de Gouaham, que le chirurgien Gaimard avait vu sur cette île, dans la campagne de M. Freycinet. Cet homme, nommé Mediola, avait été jeté sur ces îles par le naufrage de son navire, la *Conception*, et il obtint de M. d'Urville la permission de rester sur la corvette. La pirogue des insulaires avait pour chef un Tongais appelé Mouki, qui apprit au capitaine l'existence, à Laguemba, d'une ancre provenant du naufrage d'un navire américain. M. d'Urville résolut de faire l'acquisition de cette ancre précieuse pour lui, et, dans ce but, il cingla vers Laguemba, accompagné de la pirogue de Mouki.

Arrivé dans cette île, le capitaine détacha un

grand canot, sous les ordres du lieutenant Lottin, pour traiter de l'ancre, avec l'intermédiaire de Mouki et de l'Espagnol Mediola. Après avoir accosté, M. Lottin, craignant une surprise, eut soin de tenir son embarcation à flot. Dans le premier moment, peu de naturels se montrèrent sur la plage, mais bientôt on vit arriver plus de deux cents hommes armés de lances et de casse-têtes. Réservés et silencieux jusque-là, ils devinrent bientôt importuns et bruyants. M. Lottin observait les groupes et cherchait à deviner les intentions des Vitiens. Quand il vit les sauvages se diriger vers l'embarcation, et la tirer vers la terre dans l'intention de l'échouer, il pensa qu'il était temps d'user de prudence. L'Espagnol et le Tongais, cachés au fond du canot, tremblaient de tous leurs membres. M. Lottin opéra sa retraite sans accident.

Dans l'intervalle, trois autres Espagnols, naufragés du même navire *la Conception*, s'étaient présentés sur la corvette, humbles, suppliants, racontant, les larmes aux yeux, que déjà deux ou trois capitaines de navire leur avaient refusé un asile, et conjurant le commandant français d'être plus généreux et plus hospitalier. M. d'Urville les admit comme passagers au même titre que Mediola. Avec ces Européens étaient venus encore des personnages distingués de l'archipel Viti : Toureng-Toki, frère du roi de Laguemba ; Loua-Lala, son cousin,

métis tongais et vitien , plus marqué au premier type qu'au second, avec la physionomie et la tournure noble de l'un, le teint enfumé et les cheveux crépus de l'autre. Enfin arriva un homme plus important encore : c'était Touboua-Nakoro , neveu du grand Orivo , chef suprême d'Imbao et de toutes les îles de l'orient. Cet homme, à la figure noble et intelligente, rappelait, par la régularité de ses traits, la beauté du type arabe. Il était chargé, au nom du roi d'Imbao, de percevoir le tribut des îles soumises à son autorité, et il se trouvait en tournée sur Laguemba pour cet objet.

Quand M. Lottin, de retour, eut raconté son aventure, Toureng-Toki et Loua-Lala cherchèrent à disculper leurs sujets. Ce n'était pas malveillance, suivant eux, mais curiosité et impertinence seulement. Dès lors pourtant le capitaine d'Urville résolut de traiter à bord et avec Toureng-Toki l'affaire de l'ancre. Le marché fut conclu. Le frère du roi s'engagea à l'envoyer chercher dans une des plus grandes pirogues de l'île. On s'en occupa sur-le-champ ; mais la nuit survint, et il fallut remettre au jour suivant le reste de l'opération. Comme garantie de leur sincérité, les trois chefs de Viti restèrent à bord avec trois insulaires de Tonga. Cependant la mer étant devenue houleuse, et le vent tempétueux, l'*Astrolabe* fut obligée de prendre le large et d'y poursuivre pendant deux jours

une navigation inquiétante au milieu d'îles inconnues.

Le 28 mai au matin, voyant que le courant poussait la corvette vers le nord, le capitaine d'Urville résolut de continuer hardiment son exploration, sauf à chercher un lieu de refuge si le temps empirait. Il reconnut donc tour à tour et avec soin les îles Neaou, Dzizia, Batou-Bara, Azata, Tabe-Ouni, Laoudzala, s'opiniâtrant dans cette tâche pénible, malgré la tempête, malgré la mer creusée et fatigante, malgré les récifs innombrables que cachaient ces eaux tourmentées. Un instant dans la journée du 31, la corvette se trouva bloquée dans un labyrinthe de récifs près desquels elle courut les plus grands dangers. M. d'Urville reprit alors la bordée au sud, revit les îles déjà nommées, et, en outre, Koro, Neïraï et Nhao, enfin une île inconnue jusqu'alors : c'était Mouala.

Dans cette longue tournée hydrographique, l'*Astrolabe* avait conservé à son bord les personnages vitiens et tongais, ses passagers à contre-cœur, qui désespéraient de revoir jamais leur île. Le frère du roi de Lamguemba, Tou-reng-Toki, versait des larmes comme un enfant; Loua-Lala restait abîmé dans une apathique douleur. Maître de ses craintes et de ses regrets, Toumboua-Nakoro seul avait pris bravement son parti; il était résigné à tout événement et déclarait que, si les Français voulaient l'emmener, il était prêt à les suivre; mais se

dévouant ainsi lui-même, il plaidait pour ses compagnons, et insistait sur le renvoi de Toureng-Toki et de Loua-Lala, dont les femmes seraient massacrées s'ils tardaient à reparaitre. Le capitaine d'Urville, dont l'intention n'était nullement de garder et d'emmener de semblables hôtes, répondit qu'au premier beau temps il les déposerait sains et saufs sur une de leurs îles. Tant que la corvette fit route vers le nord, les chefs sauvages ne crurent pas à cette promesse, mais le retour vers le sud leur rendit quelque confiance, et quand, à la vue de Mouala, on leur dit qu'on allait les renvoyer, leur ivresse fut au comble : Mouala était une terre amie. Ce débarquement eut lieu le 2 juin. Les sauvages quittèrent le bord chargés de présents et reconnaissans en apparence. De tous ces hommes, Touboua-Nakoro fut celui dont le passage à bord laissa le plus de souvenirs. Honnête, grave, courageux, réservé, il mettait en outre une infatigable complaisance à répondre aux questions qu'on lui adressait. Intelligent d'ailleurs, instruit pour un homme de sa race, il savait rendre un compte assez exact des mœurs et des coutumes de ces peuples. Il avait voyagé dans l'archipel et le connaissait bien. Il savait le nom de chaque île qu'on découvrait, et donnait toujours à ce sujet quelques renseignements que traduisaient ensuite les interprètes espagnols. Ainsi sa présence à bord fut précieuse pour les savants de l'*Astrolabe* ; elle ajouta aux

relevés géographiques des terres le mérite de dénominations exactes.

Après la relâche à Mouala, la corvette fut encore poursuivie par des temps détestables. Dans la journée du 5, elle prolongea de près et pendant quinze milles les redoutables brisants qui ceignent la partie S. E. de la belle île de Viti-Levou. Dans la nuit, ayant repris la bordée du sud pour aller reconnaître une île située, d'après les cartes, à trente milles de distance de Viti-Levou, la corvette avait couru douze milles à peine, quand la lune, se montrant à la dérobée au travers de nuages épais, jeta quelques rayons douteux sur une longue bande de récifs qui blanchissaient à quelques encablures plus loin. Cinq minutes plus tard le navire allait s'y briser. Au jour on put voir un immense récif qui borde un groupe d'îles et d'ilots situés au nord de Kandabon. Cette dernière île est beaucoup moins éloignée de Viti-Levou que les cartes ne l'ont indiqué jusqu'ici. De cette erreur provenait le mécompte de la nuit.

M. d'Urville revint ensuite au nord pour rejoindre Viti-Levou; mais le chenal lui fut de nouveau fermé par une bande de brisants qui n'étaient peut-être que la suite de ceux de la veille. Dans la journée du 7 se révéla la riante et petite Vatou-Lele, et, le soir, on se trouvait sur la côte S. O. de Viti-Levou. Quelques relations amicales avec les habitants de la grande île marquèrent cette courte relâche. Le 10 pa-

rurent une foule d'îles et d'ilots composant les groupes élevés de Malolo, Nakoro, Bitonho et Bivoua. Enfin, le 11, la corvette se trouvant engagée au milieu de bas-fonds dangereux, il fallut s'éloigner de terre, et terminer là cette reconnaissance des îles Viti.

Dans cette exploration périlleuse, *l'Astrolabe* parvint à constater d'une manière sûre le gisement d'une quantité d'îles qu'on avait jusqu'à présent jetées au hasard sur la carte; elle rectifia les anciennes découvertes, opéra des découvertes nouvelles, fixa les dénominations, et recueillit enfin quelques notions exactes et neuves sur les habitants de ces îles.

Les naturels des îles Viti appartiennent à la race noire, que M. d'Urville appelle *mélanésienne*. La figure plate, le nez aplati, les lèvres épaisses, les pommettes saillantes, tels sont les caractères principaux de leur physionomie. Ils portent des coliers et des bracelets de coquilles; leurs armes étaient des arcs, des flèches, des lances, et surtout de petits casse-têtes, d'un bois très-dur, munis d'un bout arrondi très-pesant et garnis quelquefois de dents humaines. Parmi les ustensiles dont ils se servaient dans leurs pirogues, on remarqua quelques poteries grossières, d'une fabrication évidemment indigène. Ces peuples sont cannibales. Nos hôtes ne se faisaient aucun scrupule de confesser qu'ils étaient anthropophages, dit M. d'Urville, en parlant d'une tribu de Viti-Levou ennemie

du roi d'Imbao ; ils témoignaient qu'ils dévoreraient avec beaucoup de plaisir le corps de Touboua-Nakoro. Je ne me lassais point d'admirer la force, la vigueur et la haute stature de ces insulaires. L'un des nouveaux arrivés avait cinq pieds dix pouces, et son corps était bâti en proportion de cette taille. En général, pour la stature et la corpulence, ces naturels étaient bien supérieurs aux marins de *l'Astrolabe*. Quoiqu'ils se soient trouvés au nombre de vingt ou trente à bord de la corvette, ils se sont toujours conduits avec décence, réserve et bonne foi. »

Les deux grandes îles Viti-Levou (la grande Viti) et Vanoua-Lebou (la grande terre), dont la première compte, suivant Dillon, 400,000 habitants, paraissent être divisées en peuplades qui ont différents chefs. Orivo, chef d'Imbao, sur la partie E. de Viti-Levou, régnait sur presque toutes les terres de l'orient. Il possédait, dit-on, plus de cent femmes à lui seul. A son exemple, les chefs en ont aussi un grand nombre ; les hommes du peuple n'en ont qu'une seule. La langue vitiennne, quoique mêlée de quelques mots tongais, diffère essentiellement de tous les dialectes polynésiens.

## § III.

Iles Loyalty. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Bretagne. —  
Côte nord de la Nouvelle-Guinée ; relâche à Dorel. — Am-  
boine. — Tasmanie ; Hobart-Town.

Après cette laborieuse exploration, l'*Astrolabe* mit le cap sur les îles Loyalty, qu'elle atteignit le 15 juin 1827. La géographie de ce groupe, qui se compose de quatre grandes îles et de dix à douze plus petites, n'était pas encore connue. M. d'Urville laissa le nom de *Loyalty* à la première des grandes îles, et donna aux trois autres qu'il avait découvertes les noms de *Chabrol*, *Halgan* et *Tupinier*. Les naturels ne se hasardèrent point à visiter la corvette, et l'on ne put avoir de communications avec eux ; mais M. d'Urville se consola de ce contretemps, en se proposant de relâcher l'année suivante sur ces îles inconnues avant lui, et se contenta de constater la position géographique de tout le groupe.

L'expédition prit alors la direction de la Louisiade, dont elle fit la géographie avec soin. Il fallait ensuite traverser le détroit de Torrès, pour obéir aux instructions du ministre ; dépourvu des ancres à jet, nécessaires pour ce passage semé d'écueils, M. d'Urville fut contraint de renoncer à cette partie de son plan de campagne, et il entreprit sur-le-champ la reconnaissance des côtes S. de la Nouvelle-Bretagne. Dans sa route, il releva les îles Laughlan,

encore peu connues, et vint jeter l'ancre au havre Carteret, sur la Nouvelle-Irlande. Les naturels se montrèrent aussi défiants et aussi timides que ceux du Port-Praslin, où avait relâché *la Coquille*. Ces hommes étaient des nègres de la race papoue : indolents et stupides, ils ne comprirent même pas les propositions d'échange qu'on leur faisait. Ils ne voulurent jamais indiquer leur demeure, ni souffrir qu'on les y accompagnât.

Une maladie grave retint douze jours entiers le capitaine dans ce havre, où il ne put se procurer aucune espèce de provisions fraîches. On y fit pourtant de l'eau et du bois ; puis on commença la reconnaissance de la Nouvelle-Bretagne, par un temps d'orage et de pluie qui ne permit pas d'y apporter l'exaetitude habituelle. Franchissant ensuite le détroit de Dampier, la corvette releva minutieusement la côte de la Nouvelle-Guinée, sur une étendue de deux cent cinquante lieues. M. d'Urville reconnut successivement les îles nombreuses qui bordent cette grande terre, et découvrit la vaste baie Humboldt, près de laquelle le navire courut encore le risque de se perdre, et eut à tirer le canon contre les entreprises des naturels.

Le 25 août, la corvette termina cette belle reconnaissance en mouillant au havre Doreï, qu'elle avait visité quatre ans auparavant sous le nom de *la Coquille*. Les Papous, qui n'avaient pas oublié les relations amicales qu'ils avaient

eues, durant cette relâche, avec les Français, se rendirent avec confiance à bord de la corvette et entamèrent tout de suite les échanges avec les matelots. Le capitaine descendit à terre et fit une excursion dans l'intérieur pour revoir les Arfakis qu'il avait déjà visités en 1823. Il retrouva la petite peuplade établie dans ces cabanes suspendues sur des pieux, au milieu de vastes forêts vierges, dont les arbres majestueux atteignent de colossales dimensions. Ces belles forêts sont habitées par une multitude d'oiseaux aux couleurs brillantes et variées : c'est la patrie du splendide oiseau de paradis, au cri rauque et monotone. « Le mâle seul, dit M. Quoy, est orné de ces plumes ondoyantes si recherchées en Europe. Les Papous les tuent avec des flèches en forme de trident, qui les saisissent sans les endommager. Ils les vident, leur arrachent les pattes, souvent les ailes, passent un long morceau de bois dans leur corps par le bec, les font ainsi sécher et les vendent aux Chinois et aux Malais. »

La veille du départ de *l'Astrolabe*, la bonne intelligence faillit être détruite entre les Français et les Papous. Un des matelots occupés à faire de l'eau sur la grève reçut dans le dos un coup de flèche tirée par un sauvage caché parmi les broussailles. Aussitôt l'alarme fut donnée à bord et un coup de canon fut tiré pour rappeler ceux des officiers qui s'étaient avancés dans l'intérieur. L'épouvante gagna bientôt le village de

Doreï, dont les habitants émigraient en toute hâte, redoutant le ressentiment des Français. Leur attitude témoignait suffisamment que cette attaque ne venait pas d'eux, mais de quelque Arfaki caché en embuscade, et qui voulait s'approprier les effets des Européens. L'alarme fut bientôt calmée : les Papous revinrent à la corvette aussi confiants qu'auparavant, et lorsqu'on les quitta le lendemain, ils témoignèrent leurs regrets de cette prompte séparation.

Le capitaine d'Urville doubla ensuite le cap N. de la Nouvelle-Guinée, et se rendit à Amboine pour y prendre le repos dont son équipage et lui-même avaient tant besoin. Le gouverneur de la colonie mit à la disposition des Français l'arsenal de la marine hollandaise, en sorte que *l'Astrolabe* put se munir des ancres et des grelins qui lui manquaient. Après une relâche de quinze jours, la corvette française reprit la mer, dans l'intention de s'arrêter en Tasmanie, de faire la géographie de la côte occidentale de l'île Ika-na-Mawi (Nouvelle-Zélande), et d'opérer son retour par le détroit de Torrès. Mais ce plan devait être entièrement changé par les renseignements recueillis à Hobart-Town sur le voyage du capitaine Dillon.

*L'Astrolabe* jeta l'ancre dans le havre de Hobart-Town le 18 décembre ; aucun navire français n'avait touché sur ce point de la Terre de Van-Diemen depuis l'expédition de d'Entrecasteaux. Que de changements survenus depuis

cette époque! Non loin de l'embouchure du Derwent, que le navigateur français avait découverte en 1793, s'élevait alors la belle et florissante Hobart-Town, qui comptait déjà près de 7,000 habitants. Plusieurs autres villes avaient été fondées sur cette terre à laquelle les colons eux-mêmes ont donné le nom de Tasmanie, et les malheureux naturels, refoulés par la civilisation sur les parties les plus inaccessibles de l'île, sont aujourd'hui sur le point de disparaître complètement pour faire place à une autre race d'hommes avides et entreprenants.

A peine débarqué, le capitaine français eut connaissance des premières découvertes faites par Dillon sur Tikopia, et de l'expédition tentée par ce capitaine, au service de la compagnie des Indes, pour compléter ses recherches sur le naufrage de La Pérouse. Bien qu'on ajoutât peu de foi dans la colonie aux renseignements publiés par le capitaine Dillon, M. d'Urville y crut cependant entrevoir quelque vraisemblance, et il résolut de se rendre à Tikopia au lieu de faire route vers la Nouvelle-Zélande.

## § IV.

Tikopia. — Arrivée à Vanikoro ; pêche des débris du naufrage de La Pérouse ; preuves de cet événement ; monument élevé aux mânes des Français ; naturels du groupe Vanikoro. — Relâche à Gouaham. — Retour.

*L'Astrolabe* mit à la voile le 6 janvier 1828 ; elle reconnut le volcan Mathew, les îles Fataka et Anouda, et parut le 10 février devant Tikopia. La corvette était à peine en vue qu'une pirogue, montée par le Prussien Martin Bushart, vint l'accoster. Cet homme, qui avait accompagné Dillon à Vanikoro huit mois auparavant, confirma la réalité des découvertes de ce capitaine. Quelques officiers prirent terre à Tikopia, et n'eurent qu'à se louer des naturels, race d'un caractère doux et d'un physique bien conformé, assez rapproché du type tongais.

Ni Bushart ni le lascar Joe ne voulurent accompagner M. d'Urville à Vanikoro ; celui-ci se contenta de prendre à bord deux Anglais, fixés à Tikopia depuis neuf mois, et dont l'un pouvait servir d'interprète. Puis il tira droit sur Vanikoro, dont il avait soupçonné le gisement à travers les renseignements vagues de Dillon. Quelques calmes l'ayant attardé en route, il ne jeta l'ancre sur cette île que le 21 dans la dangereuse et petite rade d'Ocili, où *le Research* avait mouillé quelques mois auparavant.

Le premier soin de M. d'Urville, quand *l'Astrolabe* se trouva affourchée sur ses ancres, fut

de se concilier les naturels à l'aide de quelques présents. En toute autre occasion, les objets qu'il offrit auraient été regardés comme des présents de la plus grande magnificence; mais Dillon avait prodigué les cadeaux aux insulaires, qui reçurent ceux des Français avec une froideur marquée. Malgré ces premiers obstacles, M. d'Urville ne se rebuta point. Des embarcations furent expédiées sous les ordres des officiers de *l'Astrolabe* pour faire le tour de l'île. La première expédition, commandée par M. Gressien, ne rapporta qu'un petit nombre de débris peu importants. Nul renseignement n'en résulta. A toutes les questions qui leur étaient adressées, les insulaires opposaient un silence évidemment calculé ou des réponses évasives. Quand l'un d'eux, plus communicatif ou plus accessible aux présents, s'apprêtait à donner quelques détails, à l'instant même ses camarades l'entouraient d'un air mécontent et effrayé, le priaient de se taire ou le forçaient à la retraite.

La seconde expédition, commandée par M. Jacquinet, éprouva d'abord des obstacles semblables. Au petit village de Vanou, l'approche des Français mit l'alarme dans la population: les femmes et les enfants s'enfuirent vers les bois, emportant leurs effets les plus précieux; les hommes s'avancèrent seuls, inquiets et tremblants. On les interrogea, ils nièrent tout; enfin ils avouèrent que longtemps ils avaient eu

en leur pouvoir des crânes de *Maras* (ils nommaient ainsi les Européens), mais qu'ils les avaient ensuite jetés à la mer. A Nama, même silence, même dissimulation. Aucune offre tentante n'avait pu décider les naturels à signaler le lieu du naufrage, lorsque M. Jacquinot s'étant mis à déployer devant eux un morceau de drap rouge, l'un des sauvages, séduit par les brillantes couleurs de l'étoffe, sauta dans le canot à l'instant, témoignant par gestes qu'il conduirait les Français au lieu du naufrage s'ils lui donnaient le morceau d'étoffe. Le marché fut conclu, et M. Jacquinot fut amené sur le récif où s'était passée la catastrophe. C'était là une découverte capitale, et qui avait échappé aux recherches du capitaine Dillon. La chaîne de récifs qui environne Vanikoro occupe un diamètre de deux ou trois milles au large. Là, dans une sorte de passe à travers le brisant, le sauvage fit arrêter le canot, en montrant du doigt le fond de l'eau. A une profondeur de douze à quinze pieds, les Français distinguèrent, disséminés çà et là, des ancrés, des canons, des boulets et de nombreuses plaques de plomb. Ce spectacle triste et magnifique à la fois dissipa tous les doutes. Tout indiquait qu'ils avaient sous les yeux les débris d'un des vaisseaux de La Pérouse ! Le bois avait été détruit par l'action des eaux ; le métal seul avait résisté, et gisait au milieu des coraux. M. Jacquinot chercha à l'instant même à arracher quelques-uns de ces précieux débris. Il fit

élinguer une ancre; mais elle adhérerait si fort au fond, qu'on fut obligé d'y renoncer.

Quelques jours après, M. Guilbert fut plus heureux. Après de violents efforts qui firent craquer sa chaloupe, il parvint à extraire de la croûte des coraux qui les recouvraient, une ancre de 1,800 livres environ, un canon court en fonte du calibre de 8, fortement oxidés et empâtés de coraux de deux pouces d'épaisseur. Un pierrier en bronze, une espingole en cuivre, un saumon et une grande plaque de plomb, des fragments de porcelaine vinrent augmenter le nombre de ces respectables débris.

Cependant la corvette n'était pas en sûreté dans le mauvais havre d'Ocili. La houle fatiguait ses chaînes et menaçait de la jeter à toute heure sur une côte hérissée de rochers verticaux. A l'aide de grelins et d'ancre à jet, on parvint jusque dans la vaste baie de Manevaii, bassin calme et abrité contre tous les éléments. Les naturels, plus sociables que ceux de Tevai dont ils étaient ennemis, accoururent à bord de l'*Astrolabe*. Les chefs saluèrent le capitaine à la manière du pays, en baisant le dos de leur main, et l'un d'eux, premier ariki et prêtre de Manevai, nommé Moembe, se déclara son ami partilier. C'était un homme de cinquante ans environ, petit de taille, bon et d'un naturel paisible.

Pour obtenir des naturels des renseignements plus précis, le naturaliste Gaimard résolut de passer seul quelques jours sur l'île. Il débarqua

sur la partie occidentale , accompagné de l'Anglais Hambilton qui parlait tant bien que mal la langue vanikorienne. Les habitants de Nama parurent enchantés de voir ces étrangers : mais, pendant les cinq jours que M. Gaimard et l'Anglais restèrent parmi eux, ils ne se montrèrent pas toujours d'un caractère facile et hospitalier. Cette excursion périlleuse ne produisit d'autre résultat qu'une connaissance plus approfondie des mœurs et de la langue des insulaires. Au bout de cinq jours, le naturaliste fut repris à terre avec une fièvre intense , au moment où il avait à se défendre contre des hommes d'un naturel irritable et farouche.

Cependant malgré les efforts infructueux de M. Gaimard, les probabilité résultant des dispositions des insulaires s'élevaient jusqu'à l'évidence, et le problème relatif au naufrage de La Pérouse était résolu. Ce fut l'avis unanime de l'état-major assemblé de *l'Astrolabe* ; M. d'Urville en expose le résumé de la manière suivante : « Bien qu'un document positif et direct m'ait démontré que ces débris ont réellement appartenu à l'expédition de La Pérouse , je ne pense pas qu'il reste à cet égard la moindre incertitude. En effet, les renseignements que j'ai recueillis des naturels sont parfaitement conformes, sous les rapports essentiels, à ceux que se procura M. Dillon ; et cela , sans que nous ayons pu être influencés l'un par l'autre, attendu que je n'eus connaissance de son rapport

à l'Île-de-France que deux mois après que j'eus expédié le mien au ministère. Ces dépositions ont donc tout le caractère de l'authenticité : elles attestent que deux grands navires périrent, il y a quarante ans environ, sur les récifs de Vanikoro, qu'ils contenaient beaucoup de monde ; les naturels se sont même rappelés qu'ils portaient le drapeau blanc. Tout cela, joint aux pièces de canon, aux pierriers rapportés, démontre que ces navires étaient des bâtiments de guerre ; mais on sait positivement que, longtemps avant comme après cette époque, nul autre bâtiment de guerre n'a péri dans ces mers, que les frégates de La Pérouse et la *Pandora*, commandée par Edwards, qui fit naufrage sur les récifs du détroit de Torrès. En outre, la nature de quelques-unes des pièces rapportées du naufrage montre qu'elles appartenaient à une mission chargée de travaux extraordinaires. Enfin l'unique morceau de bois rapporté par M. Dillon s'est trouvé coïncider avec les dessins qui ont été conservés des sculptures de la poupe de la *Boussole*. Que de probabilités réunies qui doivent équivaloir à une certitude complète !

« Comme on s'attendra sans doute à me voir émettre une opinion sur la route que les Français durent suivre après avoir quitté Vanikoro, je déclarerai qu'à mon avis ils durent se diriger sur la Nouvelle-Irlande, pour atteindre les Moluques ou les Philippines, sur les traces de Carteret ou de Bougainville. Alors c'était la seule

route qui offrit quelques chances de succès à une aussi faible embarcation que celle qui fut construite à Vanikoro par les naufragés; car on doit présumer que les Français avaient été singulièrement affaiblis par la fièvre et les combats avec les naturels. J'irai même plus loin, et j'oserai dire que ce sera sur la côte occidentale des îles Salomon qu'on pourra par la suite retrouver quelques indices de leur passage. »

Après avoir acquis ainsi la certitude que les vaisseaux de La Pérouse avaient péri sur les récifs de Vanikoro, M. d'Urville avait un devoir à remplir, celui de consacrer un monument aux mânes des illustres naufragés. Comme il était impossible de l'élever à Païou, sur le lieu même de la catastrophe, on choisit pour cet objet une touffe de mangliers située sur le récif qui ceignait en partie le mouillage de Manevai. La forme adoptée pour le tombeau fut celle d'un prisme quadrangulaire de six pieds d'arête, surmonté par une pyramide quadrangulaire de même dimension. Des plateaux de corail, contenus entre des pieux solides fichés en terre, formèrent le massif du monument, et le faite fut recouvert d'un petit chapiteau en planches. Pour préserver le petit édifice de la cupidité des naturels, on eut soin de n'y employer ni clous ni ferrures. Mais durant ces pieux travaux, l'influence du climat insalubre de Vanikoro faisait déjà des ravages parmi les hommes de la corvette. La fièvre du naturaliste Gaimard avait

empiré; le capitaine lui-même, à la veille d'aller visiter l'emplacement où les naufragés avaient construit leur dernière embarcation, fut saisi par des accès violents et dangereux. Le temps, de sec qu'il était, étant devenu tout à coup pluvieux et malsain, cette fièvre prit un caractère épidémique, et frappa successivement plusieurs personnes de l'équipage. Le 14 mars, le mausolée fut terminé; l'inauguration en eut lieu le jour même en présence d'une portion de l'équipage descendue sur le récif. Un détachement armé salua le cénotaphe d'une triple salve de mousqueterie, à laquelle répondit le canon de la corvette. Cette cérémonie solennelle s'accomplit au milieu d'un silence et d'un recueillement profonds. Tout était deuil pour les Français sur cette terre néfaste, le souvenir de leurs compatriotes ensevelis au milieu de ces récifs ignorés, non moins que l'aspect lugubre de leur propre situation. La fièvre avait déjà brisé la moitié de l'équipage, et les bras allaient manquer à la corvette pour se tirer de passes difficiles et dangereuses. Encore quelques jours de retard, et le mausolée debout sur le récif servait à constater la perte de deux *Astrolabes*. Le capitaine d'Urville, épouvanté de sa situation, se hâta de donner l'ordre du départ. Mais la manœuvre était rude, difficile, et la fatigue augmentait le nombre des malades. « Le 17 mars, sur les huit heures, dit la relation du capitaine, tandis que nous étions le plus occupés à virer

sur les ancrés, je fus fort étonné de voir venir à nous une demi-douzaine de pirogues de Tevai, d'autant plus que trois ou quatre habitants de Manevai qui se trouvaient à bord ne paraissaient en aucune manière effrayés à leur approche, bien qu'ils m'eussent dit, quelques jours auparavant, que ceux de Tevai étaient leurs ennemis mortels. Je témoignai ma surprise aux hommes de Manevai, qui se contentèrent de rire d'un air équivoque, en disant qu'ils avaient la paix avec les habitants de Tevai, et que ceux-ci m'apportaient des cocos. Mais je vis bientôt que les nouveaux venus n'apportaient que des arcs et des flèches en fort bon état. Deux ou trois d'entre eux montèrent à bord d'un air déterminé, se rapprochèrent du grand panneau pour regarder dans l'intérieur du faux-pont, et s'assurer du nombre des hommes malades. Une joie maligne perçait en même temps dans leurs regards diaboliques. En ce moment quelques personnes de l'équipage me firent remarquer que deux des trois hommes de Manevai qui se trouvaient à bord faisaient ce même manège depuis trois ou quatre jours. M. Gressien, qui observait depuis le matin leurs mouvements, avait cru voir les guerriers des deux tribus se réunir sur la plage et avoir entre eux une longue conférence.

« De pareilles manœuvres annonçaient les plus perfides dispositions, et je jugeai que le danger était imminent. A l'instant, j'intimai

aux naturels l'ordre de quitter la corvette et de rentrer dans leurs pirogues. Ils eurent l'audace de me regarder d'un air fier et menaçant, comme pour me défier de faire mettre mon ordre à exécution. Je me contentai de faire ouvrir la salle d'armes, ordinairement fermée avec soin, et, d'un front sévère, je la montrai du doigt à mes sauvages, tandis que de l'autre je leur désignais leurs pirogues. L'aspect de vingt mousquets étincelants, dont ils connaissaient la puissance, les fit tressaillir et nous débarrassa de leur présence. »

Le capitaine exhorta l'équipage à redoubler de courage et d'efforts ; les malades eux-mêmes aidèrent de leurs faibles mains les rudes travaux de l'appareillage, et « le 17 mars 1828, à onze heures quinze minutes du matin, dit-il, *l'Astrolabe* déploya ses voiles et prit définitivement son essor pour quitter Vanikoro. Nous serrâmes d'abord le vent le plus près qu'il nous fut possible, avec une bonne brise d'E. S. E. assez fraîche; puis nous laissâmes porter sur la passe; mais au moment même où nous donnions dans l'endroit le plus scabreux, celui où elle est semée d'écueils, un grain subit vint nous borner notre horizon dans un rayon de soixante à quatre-vingts toises.

« Accablé par la fièvre, je pouvais à peine me soutenir pour commander la manœuvre, et mes yeux affaiblis ne pouvaient se fixer sur les flots d'écume qui blanchissaient les deux bords de la

passe. Mais je fus secondé par l'activité des officiers, surtout par l'assistance de M. Gressien, que j'avais chargé de diriger notre route. Il nous servit de pilote, et le fit avec tant de sang-froid, de prudence et d'habileté, que la corvette franchit sans accident la passe étroite et difficile par où nous devions gagner le large. Ce moment décidait sans retour du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre jetait la corvette sur des écueils d'où rien n'aurait pu la retirer. Aussi, malgré notre détresse, après quelques minutes d'anxiété, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui qu'éprouve un prisonnier qui échappe aux horreurs de la plus dure captivité; la douce espérance vint ranimer notre courage abattu, et nos regards se tournèrent encore une fois vers les rives de notre patrie, à travers les cinq ou six mille lieues qui nous en séparaient.

Deux îles d'inégale grandeur composent le groupe de Vanikoro : elles sont entourées d'un récif de coraux d'environ trente-six milles de circuit. M. d'Urville a laissé à la plus grande le nom de *Recherche* imposé par d'Entrecasteaux, ainsi qu'on l'a déjà vu, et a donné celui de *Tevai* à la plus petite. La première a trente milles de circuit; l'autre n'en a pas plus de neuf. Deux îlots se trouvent dans l'intérieur du récif; ils sont appelés, par les naturels, *Manevai* et *Nanounha*.

Une population misérable occupe ces îles malsaines mais fécondes. Le nombre des habitants ne s'élève pas à plus de quinze cents. L'intérieur est occupé par une vaste forêt ; les côtes seules sont habitées et cultivées en plantations de taro, ignames, bananes et kava. Les naturels de Vanikoro sont en général petits, maigres, de chétive apparence. Leur peau est noire ; leur physionomie, disgracieuse. La hauteur démesurée du front et son rétrécissement vers les tempes, donnent à cette race un caractère bizarre et farouche. Des morceaux de bois ou des coquilles passés dans la cloison des narines accroissent encore la difformité de leur nez large et épaté. Les femmes sont relativement plus hideuses encore que les hommes : ceux-ci s'en montrent pourtant jaloux, et, comme tous les nègres mélanésiens, les cachent soigneusement aux regards des étrangers. Leurs seins tombent d'une manière hideuse, et cette dépression naturelle est encore augmentée par une sorte de ceinture dont elles se serrent la gorge. Le costume des deux sexes se réduit à une ceinture en étoffe de fil d'*hibiscus*, ou en rotin tressé. En grande toilette, ils entourent leurs cheveux d'un morceau d'étoffe qui pend sur leurs épaules comme la résille andalouse. Ils mâchent habituellement de la noix d'arc mêlée avec de la chaux. Ce mélange, qui teint leurs lèvres d'un rouge sanglant, ne contribue pas peu à enlaidir encore ces pauvres êtres déjà si peu favorisés de la nature.

Après avoir quitté Vanikoro, le capitaine d'Urville voulait achever ses découvertes en suivant les traces de La Pérouse sur les îles Salomon; mais l'état désespéré de son équipage, qui eût été incapable de lever les ancres mouillées pour visiter ces îles, l'obligea à tirer directement sur les Mariannes, pour y donner quelques secours à ses nombreux malades. Sur la route, la corvette releva les îles Hogoleu et Tamatam, et vint enfin jeter l'ancre à Gouaham, dans la rade d'Umata. Malgré les soins et les attentions des Mariannais, sur les quarante malades qui furent débarqués à l'hôpital, peu se trouvèrent guéris; quelques-uns succombèrent à la fièvre, entre autres l'Anglais Hambilton, qui avait rendu des services si essentiels, comme interprète, à Vanikoro. Le Mariannais Mediola, pris à Laguemba, fut remis à sa famille qui le croyait perdu depuis longtemps: ses trois compagnons avaient été laissés précédemment à Amboine.

Peu satisfait de cette relâche, M. d'Urville reprit la mer le 30 mai. Deux jours après, il reconnut le groupe Elivi, et eut des communications avec les naturels, qui lui rappelèrent les confiants et aimables habitants d'Hogoleu; il releva ensuite successivement les îles Gouap et la partie orientale des îles Pelew, mais il ne put mouiller sur ces contrées peu connues; à son grand regret, le mauvais temps et l'état de l'*Astrolabe*, qui n'était qu'un hôpital flottant, lui interdisaient de s'arrêter désormais. Il pour-

suivit donc son voyage, et reparut dans la rade d'Amboine le 30 juin. C'est dans cette relâche qu'il reçut du gouverneur Merkus les deux babiroussas qu'il réussit à transporter vivants au Jardin des Plantes de Paris, où n'avait jamais paru aucun de ces curieux animaux.

Parti d'Amboine le 4 août, la corvette relâcha encore à Batavia, puis à l'Île-de-France, à l'île Bourbon, au Cap, à Sainte-Hélène, et enfin entra dans le port de Marseille le 25 mars 1829, après avoir accompli, dans le cours de trois années, la plus glorieuse expédition qui ait été faite depuis la mort de Cook.

#### XLV. THÉODORE LAPLACE. — 1830-1832.

Îles Seychelles. — Pondichéry. — Luçon. — Chine. — Cochinchine. — Java; Maduré; réception du sultan de Bankalang.

La mission de la corvette *la Favorite* n'avait point un but scientifique; il s'agissait seulement de promener le pavillon français dans les mers de l'Inde et de la Chine, et d'y faire respecter le commerce de notre pays. Cependant les renseignements recueillis par le capitaine Laplace durant son voyage ont donné à sa relation une importance telle que nous ne pouvons nous dispenser de la comprendre dans notre ouvrage.

*La Favorite*, jolie corvette armée de vingt-quatre canons et montée par un équipage de deux cent cinquante hommes, appareilla de

Toulon le 30 décembre 1829. Le 19 janvier, elle rangeait les îles du Cap-Vert et allait mouiller à Gorée près de la côte du Sénégal. Après quelques jours de relâche dans cette petite colonie française, M. Laplace doubla le Cap et se rendit à Maurice (l'Île-de-France), dont les colons conservent les mœurs françaises et leur affection pour leur première patrie, en dépit de la domination britannique imposée par les traités de 1814. La corvette s'arrêta aussi à l'île Bourbon, et arriva le 14 mai devant Mahé, l'une des îles Seychelles. Le petit établissement européen de Mahé doit son origine à des caboteurs français qui le fondèrent en 1741. Les familles qui l'habitent aujourd'hui sont passées, comme les créoles de l'Île-de-France, sous la domination anglaise, mais ils conservent comme eux toute leur sympathie pour la véritable patrie.

La corvette française atteignit le 1<sup>er</sup> juin le groupe des Maldives. Ces îles sont composées de quatorze récifs de corail tous de forme circulaire, laissant entre eux des coupures plus ou moins dangereuses. La description de ces roches sous-marines constate une frappante analogie entre la formation des Maldives et celle des îles de corail de l'archipel Pomotou. Les naturels de ces îles sont d'origine mahométane et paraissent obéir à un seul chef qui réside sur la petite île du Roi, située au milieu de l'archipel.

M. Laplace vint relâcher ensuite à Ceylan

dans la baie de Trinkomalay, comptoir commercial important où les Anglais possèdent des arsenaux bien fournis et de beaux chantiers de construction ; puis à Pondichéry, seul reste des établissements français dans l'Inde. Les aldées ou villages qui dépendent du territoire français sont d'un aspect riant et pittoresque ; partout y règnent l'aisance et l'activité. Toutes les cases sont uniformément construites en paille. L'intérieur et partagé en compartiments, dont les plus reculés sont exclusivement destinés aux femmes. L'horreur des Hindous pour les Européens mangeurs de viande leur fait éviter tout contact avec eux ; la classe réprouvée des parias fournit seule des serviteurs aux créoles, qui rarement peuvent entrevoir les gracieuses femmes des brahmes. Ces prêtres en possèdent un grand nombre qui sont toutes fort jolies : elles ont le teint légèrement cuivré, les yeux noirs et voluptueux, les formes élégantes, les dents blanches et bien rangées, les pieds et les mains d'une exquise délicatesse. Ces charmantes créatures sont condamnées à une réclusion perpétuelle qui leur conserve longtemps ces avantages corporels.

*La Favorite* vint toucher aussi à Madras et à Yanaoun, qui font partie des vastes possessions de la compagnie des Indes. A Yanaoun, le capitaine français eut le spectacle d'une danse de bayadères, dont les gracieuses formes deminues et les molles et voluptueuses passes ne

lui parurent pas au-dessous de leur perfection si vantée.

Après avoir visité Sincapour, petite île voisine de Malacca, et qui dans les mains industrielles des Anglais a pris depuis dix ans une importance commerciale immense, M. Laplace se rendit aux Philippines et mouilla au port de Cavite, sur l'île Luçon, le 7 septembre. Luçon est divisée en paroisses dirigées chacune par un curé qui jouit d'une grande influence sur les indigènes. Les naturels appelés *Tagals* qui appartiennent à la race malaise se sont empreints tout à fait du caractère espagnol; ils sont graves, défiants, réfléchis. Leurs femmes sont jolies, vives, sveltes, et déposent rarement l'excellent cigarre indigène qu'elles tiennent à la bouche.

*La Favorite* renouvela ses provisions à Manille et fit voile pour Macao où elle jeta l'ancre le 21 novembre. M. Laplace se rendit aussitôt à Canton, où sa présence était nécessaire pour seconder les négociations commerciales du consul français. Malgré la lenteur de la diplomatie chinoise, il obtint une assez prompt solution et eut peu de temps à examiner la seconde ville de l'*Empire céleste* avant de retourner au mouillage de son navire. Canton est partagé en deux villes, dont l'une, peuplée de plus de 500,000 âmes, est habitée par le vice-roi et les mandarins, et demeure sévèrement interdite aux étrangers: l'autre partie est une sorte de faubourg, également très-peupleux, situé sur le

fleuve. C'est là que résident les négociants européens.

De Macao la corvette française appareilla pour la Cochinchine, et vint dans la rade de Touranne au mois de février 1831. M. Laplace voulut entamer des négociations avec le gouvernement impérial pour établir des relations commerciales entre la France et le Turquin. Mais ses avances furent repoussées par la défiance de l'empereur cochinchinois, qui, après avoir fait visiter la corvette par un mandarin, lui défendit l'accès de la plus grande partie de la baie de Touranne. Cette défense n'empêcha pas le capitaine français de relever les côtes peu connues de la province sur une étendue de plus de quatre-vingts lieues. Le 5 mars, M. Laplace quitta Touranne. Sept jours après il traversa le petit archipel des Natounas qu'aucun navire européen n'avait traversé avant lui, puis l'archipel des Anambas, qui n'en est séparé que par une distance de quarante lieues, et, le 13 avril, il entra dans la baie de Sourabaya, sur la côte O. de la riche et vaste Java. Quelques jours après son arrivée, M. Laplace reçut une invitation pressante de la part du sultan de Bankalang, l'un des trois sultans souverains de l'île voisine de Maduré. Le fils du sultan vint recevoir les Français sur la côte de son île : c'était un grand jeune homme au teint cuivré, qui commandait les troupes maduraises au service de la Hollande; il portait, comme marque

distinctive de son grade, l'uniforme d'officier supérieur de cavalerie hollandaise, mais il avait cru devoir ajouter à l'habit européen un turban rouge et blanc qu'il conservait sous son chapeau d'uniforme; ce qui produisait un effet aussi bizarre que peu militaire. En trois heures, de rapides calèches eurent transporté les Français au palais du sultan, qui les reçut avec des manières nobles et distinguées. Ce palais est un édifice d'une construction élégante et légère, orné de colonnettes sous lesquelles s'étend la pièce principale, ouverte à la brise dans toutes les directions, et divisée, par des piliers minces et gracieux, en quatre parties égales. Deux de ces salles étaient encombrées de candelabres, de lustres, de pendules; les deux autres servaient de salle à manger. Tout autour étaient distribués les bains, les cuisines, les logements des femmes, enfin la salle des instruments de musique, où se voyaient étalés les instruments les plus bizarres, et surtout les chapeaux chinois, les cimbales, les tambours, les tam-tams, enfin l'appareil le plus formidable de musique métallique qui se puisse imaginer.

Peu d'instants après leur arrivée, le sultan régala ses hôtes d'une pantomime guerrière. Les acteurs étaient de beaux hommes richement habillés, armés de lances et de kris (poignard malais à lame sineuse). Ils s'avancèrent sur deux files précédées chacune par un chef de bonne mine. Les bandeaux rouges aux brode-

ries d'or, l'écharpe blanche qui entourait leur cou et retombait sur leurs épaules nues, le pagne aux mille couleurs qui serrait plusieurs kris autour de leur ceinture, la pose fière et martiale des acteurs qui figuraient une marche contre l'ennemi, tout contribuait à la beauté de ce spectacle militaire.

Le repas qui suivit eut un caractère moins national. Le service, la cuisine, les vins, tout était européen; les convives eux-mêmes portaient presque tous l'uniforme hollandais. Le sultan seul avait un affublement moitié malais, moitié batave. Une veste, ornée d'épaulettes de général, couvrait un gilet d'uniforme qui laissait paraître la poitrine et le cou nus; à la place du pantalon figurait un vaste pagne, cachant à peine des jambes nues et maigres. Le sultan, homme d'une cinquantaine d'années, quoiqu'il fût d'un brun foncé, qu'il eût un nez épaté, une bouche énorme, des lèvres rougies par le hétel, des dents noires et cariées, un front bas et saillant, des pommettes fortement accusées, des yeux petits et jaunes, avait, malgré tout, un air à la fois affable et imposant. Après le repas, vint la retentissante musique cuivrée, qu'accompagna un chœur de femmes, aigre et discordant. Les choristes, pour la plupart vieilles et laides, faisaient partie du harem du voluptueux sultan. Le jeu suivit le concert. On s'assit autour d'une table pour faire un *vingt-un*, dans lequel les agents hollandais et les collecteurs

chinois se montrèrent passés maîtres. Enfin un magnifique souper termina cette première journée de fêtes.

La journée du lendemain fut employée en promenades pompeuses au milieu de la population maduraise qui tombait à genoux et joignait les mains dans un respectueux silence au passage de son souverain. La fête du soir attendait les officiers de *la Favorite* chez le fils du sultan. Là on bannit l'étiquette de cour, et les dignitaires madurais se montrèrent en négligé. La demeure de l'héritier présomptif du trône était bâtie à l'européenne. Elle avait des galeries à colonnades, des appartements aérés et vastes, une cour entourée de bâtiments pour les femmes, une musique aussi infernale que celle du sultan, et des choristes aussi laides et aussi criardes. On soupa gaiement, on porta plusieurs toasts qui montèrent les têtes, et quand on se leva de table, officiers européens et chef madurais se prirent à danser avec les bayadères du harem, chargées de distraire les convives. Entraîné par l'exemple et par la chaleur du vin, le grave sultan lui-même se mit de la partie. Rien de plus curieux à voir que ce petit vieillard, laid, maigre et voûté, coiffé d'un mouchoir de couleur, sans cravate et sans gilet, avec son pagne et sa ceinture jaune, enlaçant amoureusement ses bras autour de deux de ses odalisques, balançant son corps et sa tête avec des prétentions à la grâce, recueillant

les applaudissements de la foule, se fâchant quand ils mollissaient, et frappant de sa royale main les spectateurs qui ne mettaient pas assez de chaleur dans leur enthousiasme. Dès que le sultan se fut mêlé à la danse, l'élan devint général : les Madurais, les Hollandais, et les graves Chinois eux-mêmes, malgré leur comique répugnance, furent obligés d'y prendre part et de céder aux sollicitations des vieilles danseuses du sultan. Le lendemain, les officiers de *la Favorite* regagnaient leur corvette, où le jour suivant ils eurent à fêter le souverain madurais. La corvette visita ensuite plusieurs districts de la côte de Java : Passarouang, qui fait un grand commerce de riz, de sel et de légumes d'Europe; Bezuki, qui compte plus de 400,000 âmes et dont l'intérieur est habité par les sangliers, les ours noirs et les tigres, tandis que le bord de la mer est garni de jolis villages et de riches plantations de riz et de café.

De Bezuki, la corvette mit à la voile pour se rendre chez le sultan de Sumanap, deuxième sultan de Maduré. Là, le séjour des Français fut marqué par des fêtes somptueuses et brillantes, dont le sultan malais fit les honneurs avec autant d'aisance que de dignité. La dernière relâche de *la Favorite* sur la côte de Java fut à Baniou-Wangui, district S. E. de l'île. Jadis abandonné, désert, infesté de tigres féroces, ce territoire est couvert aujourd'hui de riches caféries, et chaque jour les défrichements

des colons envahissent la demeure des bêtes féroces et les refoulent dans l'intérieur des forêts. Cette colonisation prospère est pourtant l'œuvre des indigènes condamnés pour meurtre ou pour vol, et relégués dans ces déserts, comme les convicts de Sydney. C'est ainsi qu'une administration éclairée a fait tourner au profit de la colonie la grâce qu'elle accordait par une humanité bien entendue à de malheureux condamnés.

Après avoir ainsi parcouru, sur presque toute son étendue, la côte orientale de Java, la moins fréquentée et la moins connue, M. Laplace contourna les côtes O. et S. de la Nouvelle-Hollande, et vint prendre quelque repos au port Jackson, dans la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud.

Les Français furent accueillis dans cette belle colonie par des repas et des fêtes, auxquels l'état-major de la corvette répondit par un bal splendide donné aux dames de Sydney, sur le pont même de leur bâtiment, la veille du départ, le 20 septembre.

M. Laplace alla toucher ensuite à la Nouvelle-Zélande, dans la baie des Iles, près du village de Korora-Reka. Le spectacle de ces tribus farouches et misérables, s'exterminant entre elles à l'aide des armes à feu importées par les Européens, laissa les plus tristes impressions dans l'esprit du capitaine français. Au moment de mettre à la voile, il fut témoin du retour

d'une flotte guerrière, qui rapportait en triomphe cinquante prisonniers ennemis; du pont de la corvette, il put apercevoir les horribles festins de ces cannibales; et, la douleur dans l'âme, il quitta cette terre malheureuse, incessamment arrosée du sang de ses propres enfants.

Le 11 novembre, il fit voile directement pour Valparaiso, où il arriva un mois après. La corvette doubla ensuite le cap Horn, mouilla à Rio de Janeiro le 23 janvier 1832, traversa le détroit de Gibraltar le 11 avril, et vint terminer son voyage, le 21 du même mois, dans le port de Toulon, d'où elle avait levé l'ancre deux ans et quatre mois auparavant.



FIN.

# TABLE

2

38

88

92

96

100

104

108

112

116

120

124

128

132

136

140

144

148

152

156

160

164

168

172

176

180

184

188

192

196

200

204

208

212

216

220

224

228

232

236

240

244

248

252

256

260

264

268

272

276

280

284

288

292

296

300

304

308

312

316

320

324

328

332

336

340

344

348

352

356

360

364

368

372

376

380

384

388

392

396

400

404

408

412

416

420

424

428

432

436

440

444

448

452

456

460

464

468

472

476

480

484

488

492

496

500

504

508

512

516

520

524

528

532

536

540

544

548

552

556

560

564

568

572

576

580

584

588

592

596

600

604

608

612

616

620

624

628

632

636

640

644

648

652

656

660

664

668

672

676

680

684

688

692

696

700

704

708

712

716

720

724

728

732

736

740

744

748

752

756

760

764

768

772

776

780

784

788

792

796

800

804

808

812

816

820

824

828

832

836

840

844

848

852

856

860

864

868

872

876

880

884

888

892

896

900

904

908

912

916

920

924

928

932

936

940

944

948

952

956

960

964

968

972

976

980

984

988

992

996

1000

---

---

# TABLE.

---

	Pages.
<b>XXXII. GEORGE VASCOUVER.</b> — 1791-1795. Australie. — Port du Roi George. — Iles Snares. — Ile Rapa. — Groupe Chatham. — Taïti. — Iles Hawaii ou Sandwich. — Exploration des côtes américaines. — Deuxième relâche aux îles Sandwich. — Combat simulé de guerriers à Hawaii. — Troisième relâche. — Fêtes et représentations dramatiques à Hawaii et à Tauai.	5
<b>XXXIII. JOSEPH - ANTOINE BRUNI D'ENTRECASTEAUX.</b> — 1791-1795. Tasmanie. — Canal d'Entrecasteaux. — Nouvelle-Calédonie. — Havre Carteret. — Iles de l'Amirauté. — Australie. — Retour en Tasmanie. — Entrevue avec les naturels. — Relâche à Tonga-Tabou. — Nouvelle-Calédonie, côte O. — Ile de la Recherche (Vanikoro). — Nitendi. — Iles Salomon. — Louisiade. — Mort de d'Entrecasteaux. — Traverses de l'expédition.	28
<b>XXXIV. JAMES WILSON.</b> — 1796-1798. Premières tentatives des missionnaires anglais dans les îles de la mer du Sud. — Arrivée à Taïti. — Cession du district de Matavaï. — Établissements à Tonga-Tabou ; à Tao-Wati (îles Nouka-Hiva). — Retour de Wilson à Taïti ; à Tonga-Tabou. — Découverte des îles Duff, Satarval, Iouli, etc. — Iles Pelew.	52

- XXXV. NICOLAS BAUDIN. — 1800-1804. Exploration de l'Australie (Nouvelle-Hollande) et de la Tasmanie (Terre de Van-Diemen). 63
- XXXVI. A. F. DE KRUSENSTERN. — 1803-1806. Iles Nouka-Hiva. — Japon. 69
- XXXVII. DAVID PORTER. — 1812-1814. Iles Nouka-Hiva. — Guerre avec les naturels. — Fondation de Madisonville. 73
- XXXVIII. OTTO VON KOTZEBUE. — PREMIER VOYAGE. — 1815-1818. Ile Waïhou. — Penrhyu. — Iles Souvaroff et Koutousoff. — Iles Radak. — Histoire du Carolin Kadou. — Retour aux îles Radak. 79
- XXXIX. LOUIS DE FREYCINET. — 1817-1820. Australie. — Timor. — Waïghiou. — Iles Carolines. — Mariannes. — Iles Sandwich. — Ile Rose. — Naufrage de *l'Uranie* aux îles Malouines. 95
- XL. LOUIS-ISIDORE DUPERRÉY. — 1822-1825. Iles Malouines. — Chili. — Archipel Pomotou. — Taïti. — Waïghiou. — Port Jackson. — Nouvelle-Zélande. — Rotouma. — Iles Gilbert, Mulgrave. — Marshall. — Oualan et ses habitants. — Iles Duperrey, d'Urville. — Hogoleu. — Nouvelle-Guinée. — Havre Doreï. 104
- XLI. KOTZEBUE. — DEUXIÈME VOYAGE. — 1823-1826. Archipel Pomotou. — Taïti. — Progrès des missionnaires. — Iles Hamoa. — Retour aux îles Radak. — Réception touchante des naturels d'Otdia. — Relâche aux îles Sandwich; portrait et lettre de la régente Noma-Hana; influence des missionnaires américains. 120
- XLII. FREDERICK - WILLIAM BEECHY. — 1825-1827. Ile Waïhou. — Pitcairn; histoire de sa colonisation par les révoltés du *Bounty*. — Archipel Pomotou. — Naufrage de cent cinquante naturels d'Anaa. — L'île Heïon convertie par un chrétien d'Anaa. — Taïti; son état actuel. — Iles Sandwich; leur prospérité croissante. — Iles Bonin-Sima. 135

- XLIII. PETER DILLON. — 1826-1828. Nouvelle-Zélande.**  
 — Iles Tonga. — Découverte des débris du naufrage  
 de la *Pérouse*. — Relation vraisemblable de la perte  
 de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*. — Toupoua. — Ni-  
 tendi. — Récompenses accordées à Dillon. 150
- XLIV. JULES DUMONT D'URVILLE. — 1826-1829. § I. Aus-  
 tralie; port du Roi George; port Western; port  
 Jackson; état de la colonie en 1826. — Nouvelle-  
 Zélande; danse guerrière des naturels; île d'Urville;  
 Baie des Iles; les missionnaires anglais. 259**
- § II. Iles Tonga; l'*Astrolabe* échouée sur les récifs;  
 guerre avec les naturels de Tonga-Tabou; les mis-  
 sionnaires anglais sur cette île. — Exploration des  
 îles Viti. 170
- § III. Iles Loyalty. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-  
 Bretagne. — Côte nord de la Nouvelle-Guinée; relâ-  
 che à Dorei. — Amboine. — Tasmanie; Hobart-Town. 189
- § IV. Tikopia. — Arrivée à Vanikoro, pêche des débris  
 du naufrage de La Pérouse; preuves de cet événe-  
 ment; monument élevé aux mânes des Français;  
 naturels du groupe de Vanikoro. — Relâche à Goua-  
 ham. — Retour. 194
- XLV. THÉODORE LAPLACE. — 1830-1832. Iles Seychelles.**  
 — Pondichéry. — Luçon. — Chine. — Cochinchine.  
 — Java; Maduré; réception du sultan de Bankalang.  
 — Nouvelle-Zélande. 207

FIN DE LA TABLE.





WYDZIAŁ

LABORATORIUM



11766